



HAL
open science

**La Bissula d'Ausone: aperçu de l'oeuvre et
commentaires: Une étape méconnue de la réception: la
Bissula de Félix Dahn**

Marie-Françoise Caumont

► **To cite this version:**

Marie-Françoise Caumont. La Bissula d'Ausone: aperçu de l'oeuvre et commentaires: Une étape méconnue de la réception: la Bissula de Félix Dahn. Littératures. Université Côte d'Azur, 2023. Français. NNT: 2023COAZ2034 . tel-04504951

HAL Id: tel-04504951

<https://theses.hal.science/tel-04504951>

Submitted on 14 Mar 2024

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

THÈSE DE DOCTORAT

La *Bissula* d'Ausone : aperçu de l'œuvre et
commentaires. Une étape méconnue de la réception :
la *Bissula* de Félix Dahn.

Marie-Françoise CAUMONT

CEPAM ----- UMR 7264

**Présentée en vue de l'obtention
du grade de docteur** en
Langues et littératures anciennes
d'Université Côte d'Azur

Dirigée par M. Giampiero Scafoglio

Soutenue le 13 / 10 / 2023

Devant le jury, composé de :

Mme Odile Gannier, professeur de
littérature comparée à l'Université Côte
d'Azur, présidente du jury.

M. Andrea Balbo, professeur de langue et
littérature latine à l'Université de Turin,
rapporteur.

M. Etienne Wolff, professeur de langue et
littérature latine à l'Université Paris
Nanterre, rapporteur.

La *Bissula* d'Ausone : aperçu de l'œuvre
et commentaires.

Une étape méconnue de la réception : la
Bissula de Félix Dahn.

Jury :

Président du jury

Mme Odile Gannier, professeur de littérature comparée à l'Université Côte d'Azur

Rapporteurs

M. Andrea Balbo, professeur de langue et littérature latine à l'Université de Turin.

M. Etienne Wolff, professeur de langue et littérature latine à l'Université Paris Nanterre.

Résumés et mots clés

Titre : La *Bissula* d'Ausone : aperçu de l'œuvre et commentaires. Une étape méconnue de la réception : la *Bissula* de Félix Dahn.

Résumé :

Bissula a été capturée sans doute en 368, au cours de l'expédition menée par Valentinien contre les Alamans. L'empereur lui-même en a fait don à Ausone. La jeune captive a inspiré au poète de courts poèmes, composés certainement entre 369 et 371, et qui n'appartiennent à aucune série. L'ensemble de la pièce est constitué de différentes parties : une lettre en prose à son ami le rhéteur Axius Paulus précède six petits poèmes totalisant quarante vers. La lettre est chargée de reproches à l'adresse de Paulus ; celui-ci insisterait auprès d'Ausone afin qu'il consente à publier ses vers. Ausone, en fin stratège, évoque différentes raisons : il ne tient pas à divulguer les secrets sur sa muse, ses poèmes ne sont que des ébauches, de petites pièces sans prétention, indignes d'un poète de renom ; rien de commun avec la grande poésie ! Il cède finalement aux instances de Paulus, mais prétend être submergé par la honte. Les deux premiers poèmes sont des préfaces : l'une de six vers, adressée au même Paulus, l'autre de dix vers est un avertissement au lecteur. Ausone reproche à Paulus son insistance maladroite, ses vers sont loin d'être parfaits. Quant au lecteur, il requiert son indulgence, lui conseillant même d'être en état d'ébriété ou gagné par la somnolence pour apprécier ses vers. Or il s'agit de vers extrêmement travaillés qui laissent deviner la fascination d'Ausone pour son inspiratrice. Il est question de Bissula dans le poème 3 qui compte douze vers (dont un incomplet). Ausone évoque ce qu'il advint d'elle lorsqu'il l'obtint comme part de butin : aussitôt affranchie et transformée par l'apprentissage de la langue latine, sans perdre ses caractéristiques ethniques, elle est métamorphosée en une fille à la double culture. Le poème 4, un quatrain d'un lyrisme aussi exalté que contenu, est le seul où le poète exprime ses sentiments pour sa petite élève. Puis deux courts poèmes, huit vers à l'adresse du peintre, montrent combien la beauté surnaturelle de Bissula défie le pinceau de l'artiste : peindre la jeune fille est une gageure.

Bissula a aussi inspiré l'écrivain allemand Félix Dahn qui a publié en 1884 un roman, *Bissula*, le deuxième d'une série de treize volumes intitulée « Romans historiques sur les migrations des peuples ». F. Dahn met en lumière la figure de la jeune prisonnière de guerre suève qu'Ausone, alors préfet du prétoire des Gaules, a obtenue comme butin de guerre. L'ouvrage consacré à Bissula, divisé en trois livres -- I : « la jeune fille libre » ; II : « l'esclave » ; III : « l'affranchie » --- à la manière d'un triptyque, est un roman historique écrit dans la tradition du XIX^{ème} siècle. J'en ai effectué la première traduction en langue française ; celle-ci constitue la deuxième partie de mon projet de thèse.

La troisième partie de la thèse concerne le roman de Félix Dahn, *Bissula*, où les deux protagonistes, Ausone et Bissula, sont à la fois des personnages historiques et des personnages de fiction. Quand débute le roman, l'action se situe en 378 au bord du lac de Constance, le Venetus lacus des Romains ; ceux-ci veulent en finir une fois pour toutes avec les Germains qui occupent la rive nord. Une parenthèse entraîne ensuite le lecteur dix ans en arrière : Ausone évoque avec émotion l'année 368 où il est tombé sous le charme d'une fillette qui venait livrer aux Romains cantonnés sur la rive sud les poissons pêchés par l'un des siens. Les protagonistes sont entourés de personnages secondaires qui jouent néanmoins un rôle important. Du côté suève Adalo, un jeune noble alaman, a une double fonction : amoureux de Bissula, il se pose en rival d'Ausone et, partisan du Völkerbund (l'alliance des peuples) il s'inscrit dans le mouvement nationaliste. Du côté romain, Ausone, préfet du prétoire des Gaules, chef de l'expédition, est assisté du tribun Saturninus qui sera une sorte de deus ex machina tout au long du roman. Le livre II, le plus long du roman décrit les pourparlers, dans le camp alaman, entre

le duc Hariowald, partisan de l'alliance, et le roi Ebarbold, farouche opposant. Il sera également question de sauver Bissula étroitement surveillée dans le camp romain. Dans le livre III où les combats font rage, nous assistons à une succession d'épisodes à rebondissements dignes des romans de cape et d'épée. Les combats acharnés s'achèvent au profit des Romains néanmoins très affaiblis. Le roman se termine sur la dernière entrevue entre Ausone et Bissula, une mise au point pour les protagonistes : Bissula recouvre sa liberté et rejoint Adalo, le héros alaman, tandis qu'Ausone lui fait des adieux déchirants, dépité d'avoir été éconduit au profit d'un « Barbare ». En tant que héros de roman, Ausone est loin d'avoir l'envergure et le panache du poète Ausone.

En 1884, quand paraît la *Bissula* de Félix Dahn, le roman antiquisant connaît un vif succès. On se passionne pour l'antiquité gréco-romaine et Bissula s'inscrit dans ce courant. Mais très vite les romans de F. Dahn tombent dans l'oubli, sans doute à cause de leur ancrage dans le contexte du nationalisme culturel et de ses implications idéologiques.

Mots – clés :

Poésie et poétique de l'Antiquité tardive – Ausone -- Bissula -- interprétation politique de la poésie -- réception de la poésie classique dans la littérature contemporaine -- Félix Dahn.

Title : The *Bissula* of Ausonius : overview of the work and comments. An unknow stage of the reception : the *Bissula* by Felix Dahn.

Abstract :

Bissula was most likely captured in 368, during the Valentinian's expedition against the Alemanni. The emperor himself donated her to Ausonius. The young captive inspired this poet to make short poems, certainly written between 369 and 371 and that do not belong to any poem series. The whole set consists of different parts : a letter in prose to his friend the rhetorician Axius Paulus preceding six small poems in a total of forty lines of verse. The letter is filled with complaints addressed to Paulus ; he would insist that Ausonius give his consent to publish these verses. Ausonius, as a fine strategist, mentions various reasons : he does not intend to reveal the secrets about his muse, his poems are only drafts, small and modest texts, unworthy of a well-known poet ; nothing in common with great poetry ! He finally gives in to the exhortations of Paulus, but pretends to be overwhelmed by shame. The first two poems are prefaces : one of six lines of verse is addressed to the same Paulus, the other one, of ten lines of verse is a warning to the reader. Ausonius blames Paulus for his clumsy insistence, his verses are far from perfect. As for the reader, Paul asks for his/her indulgence, even advising him/her to be drunk or overcome by drowsiness in order to appreciate his verses. But these are extremely well-written verses which demonstrate Ausonius' fascination for the woman who inspires him. Bissula is mentioned in poem 3 which contains twelve lines of verse (one incomplete). Ausonius mentions what happened with her when he received her as part of a war trophy : immediately freed and transformed by learning the Latin language, without losing her ethnic characteristics, she metamorphosed into a girl of double culture. Poem 4, a quatrain of a lyrics as much exalted as held back, is the only one in which the poet expresses his feelings for his young disciple. Then two short poems, eight lines of verse addressed to the painter, show how Bissula's exceptional beauty defies the artist's paintbrush : painting this young woman is a great challenge.

Bissula also inspired the German writer Félix Dahn who published in 1884 a novel, *Bissula*, the second of a series of thirteen volumes entitled « Historical novels on the migration of people ». F. Dahn highlights the figure of the young Suebian prisoner of war that Ausonius, then Praetorian prefect of Gaul, obtained her as a war trophy. The work dedicated to Bissula, divided into three books – I : « the free young woman » ; II : « the slave » ; III : « the freed » -

- as in a trilogy, is a historical novel written in the tradition of the nineteenth century. I did its first translation into French ; this translation constitutes the second part of my thesis project.

The third part of the thesis concerns the novel by Felix Dahn, *Bissula*, in which the protagonists, Ausonius and Bissula, both are historical and fictional characters. When the novel starts, the action takes place in 378 on the edge of Lake Constance, the Venetus lacus of the Romans ; they want once and for all to get over with the Germans who occupy the North shore. A digression then takes the reader back ten years : Ausonius mentions with emotion the year 368 when he fell under the charms of a girl who delivered fish caught by one of her own to the Romans stationed on the southern shore. The protagonists are surrounded by secondary characters who nevertheless play an important role. On the Suebian side, Adalo, a young Alemanni nobleman, has a double function : in love with Bissula, he stands as rival to Ausonius, and, supporter of Völkerbund (the alliance between people), he takes part in the nationalist movement. On the Roman side, Ausonius, the Praetorian prefect of Gaul, heading the expedition, is assisted by the tribune Saturninus who would be a type of deus ex machina all throughout the novel. Book II, the longest of the novel, describes the talks, in the Alemanni side, between Duke Hariowald, a supporter of the alliance, and King Ebarbold, a fierce opponent. It will also be about saving Bissula, closely monitored in the Roman side. In Book III where the fightings rage, we witness a succession of episodes with twists and turns worthy of swashbuckling novels. The relentless battles come to an end for the benefit of the Romans however very weakened. The novel ends with the last meeting between Ausonius and Bissula, a clarification for the protagonists : Bissula recovers her freedom and joins Adalo, the Alemanni hero, while Ausonius gives her a heartbreaking farewell, disappointed for having been dismissed to the advantage of a « Barbarian ». As a hero of this novel, Ausonius is far from having the stature and the panache of the poet Ausonius.

In 1884, when *Bissula* by Felix Dahn appears, the antiquarian novel is a great success. Greek-Roman antiquity is a big trend and *Bissula* takes part in it. But soon F. Dahn's novels are forgotten, definitely due to their anchoring in the context of cultural nationalism and its ideological implications.

Keywords :

Poetry and poetics of late Antiquity – Ausonius – Bissula – the political interpretation of this poetry – the welcome of classical poetry in contemporary literature – Felix Dahn.

Remerciements

J'adresse mes remerciements à mon directeur de thèse, monsieur Giampiero Scafoglio qui m'a proposé un sujet fascinant, pour son aide constante au cours de ce long travail de recherche.

Je remercie les membres du comité de suivi, madame Odile Gannier et monsieur Fabrice Wendling pour leurs suggestions et leurs conseils avisés.

J'adresse toute ma reconnaissance à Sven Ködel et Astrid Buchler pour l'aide précieuse qu'ils m'ont apportée dans la traduction du roman de Félix Dahn.

Enfin je remercie mes amis et mes proches qui m'ont toujours soutenue et encouragée dans mon travail.

Table des matières

Résumés et mots clés.....	3
Remerciements	6
Table des matières	7
1ère partie : La Bissula d'Ausone	2
Introduction au projet de thèse	2
Status quaestionis	4
Introduction à la <i>Bissula</i> d'Ausone	5
Texte du poème d'Ausone.....	9
Traduction personnelle de la <i>Bissula</i> d'Ausone	11
Commentaire de la <i>Bissula</i> d'Ausone	13
La <i>Bissula</i> d'Ausone : quelques interprétations	20
2° partie : <i>Bissula</i> , le roman de Félix Dahn	34
Présentation	34
Ausone et Bissula, personnages historiques et personnages de roman	34
La <i>Bissula</i> de Félix Dahn dans la tradition du roman antiquisant.....	36
Traduction en français du roman de Félix Dahn	40
3° partie : conclusion générale.....	251
Bibliographie.....	254
Etudes générales sur Ausone et son temps	254
Principales éditions critiques des œuvres d'Ausone	255
Principales traductions des œuvres d'Ausone	255
Etudes sur la <i>Bissula</i>	256
Editions et / ou traductions d'autres auteurs latins.....	257
Editions des œuvres de Félix Dahn	258
Etudes sur Félix Dahn et son œuvre	258
Annexe :	259
Une étape dans la fortune de la <i>Bissula</i> d'Ausone dans la littérature contemporaine : le roman de Félix Dahn	259

1ère partie : La Bissula d'Ausone

Introduction au projet de thèse

Bissula a été capturée sans doute en 368 au cours de l'expédition menée par Valentinien contre les Alamans. L'empereur lui-même en a fait don à Ausone qui, tombé sous le charme de la jeune fille, lui a consacré un recueil de beaux poèmes. Dans la lettre introductive à son ami le rhéteur Axius Paulus, Ausone prétend n'avoir composé que de frustes ébauches, indignes d'un poète de renom. Puis deux avertissements, l'un à Paulus et l'autre au lecteur, précèdent, au cœur de la pièce, l'hymne à celle qui règne sur le cœur de son maître. Instruite dans la langue latine, la jeune Barbare devient une fille à la double culture, dont la beauté exceptionnelle défie le pinceau du peintre.

Depuis quelques décennies, les poèmes d'Ausone dédiés à Bissula invitent les chercheurs à formuler diverses interprétations qui, sans se contredire, s'attachent à des aspects différents. Selon P. Dräger, Ausone, s'inscrivant dans le registre de Priape, ne s'éloignerait pas de la tradition littéraire ; selon S. Mattiacci, le poète est dans la lignée de l'épigramme. L'aspect dominant sur lequel les différentes interprétations se recoupent, est la métamorphose de la jeune Barbare grâce à l'apprentissage de la langue latine. H. Heinen insiste sur le fait que Bissula, élève douée entre les mains d'Ausone, est un parfait exemple de romanisation dont le succès rejaillit sur le poète. Mieux encore, Bissula conjugue de façon réussie l'inné et l'acquis, et le vers 11 du poème 3

Ambiguum modo lingua facit, modo forma puellam ;

lui rend un hommage d'exception ; la plupart des commentateurs, parmi lesquels P. Dräger, G. Scafoglio et S. Mattiacci, célèbrent la jeune fille à la double culture, selon l'expression qui encadre le fameux vers. S. Mattiacci va beaucoup plus loin en présentant l'« ambiguïté » comme une stratégie poétique qui vise à soutenir l'intérêt du lecteur sans exclure l'inspiration personnelle ; l'ensemble des poèmes reviendrait à une transposition littéraire de la relation entre Bissula et Ausone : l'hypothèse d'une poésie amoureuse caractérisée par la sublimation de l'éros et l'idéalisation de la femme aimée. Seule l'analyse psychologique de M. Thomalla fait figure d'avant-garde : Bissula, apparaissant dans les rêves, serait la part inconsciente de la psyché du poète, une sorte d'« alter ego » d'Ausone. Il pourrait manquer, à ce jour, un commentaire de l'œuvre en langue française qui assure une cohésion entre les diverses interprétations.

Beaucoup plus tard, au XIXème siècle, la muse d'Ausone a inspiré à l'écrivain allemand Félix Dahn un roman, Bissula, publié en 1884, le deuxième d'une série de treize volumes intitulée « Romans historiques sur les migrations des peuples ». L'action se situe au cours des années 368 - 378 quand les Suèves, un peuple alaman venu de l'est, gagnaient peu à peu la région située entre le Main et la rive nord du lac de Constance pour s'installer en Suisse orientale. Les protagonistes sont le poète Ausone et Bissula, la jeune captive de guerre qui lui a été donnée par l'empereur Valentinien. Le roman relate les circonstances dans lesquelles Ausone a rencontré Bissula et comment s'est ébauchée leur histoire d'amour. Félix Dahn a construit un roman historique, dans la tradition du XIXème siècle, en trois livres, à la manière d'un triptyque ; la jeune Suève, libre en 368 quand commence le roman devient l'esclave du tribun d'Ausone, puis est affranchie lors de la dernière entrevue entre les protagonistes. La jeune fille fait figure de rebelle et court retrouver les siens, en particulier Adalo, le jeune chef alaman en qui Ausone a reconnu un rival. Quand Bissula paraît, en 1884, l'ouvrage s'inscrit dans le courant antiquisant ; on se passionnait alors pour l'antiquité gréco-romaine. Mais les

personnages du roman sont très éloignés des personnages historiques : l'héroïne de Félix Dahn est dépourvue de l'aura de mystère qui flottait autour de la muse d'Ausone et ce dernier est loin d'avoir l'envergure et le panache du poète. Jusqu'alors le roman de Félix Dahn n'avait pas été traduit en français ; j'ai réalisé la première traduction française dans le cadre de mon projet de recherche.

Status quaestionis

Le projet de recherche auquel est consacrée mon étude concerne Bissula, une jeune Suève que le poète Ausone avait reçue de l'empereur Valentinien I comme butin de guerre et aussitôt affranchie. Devenue la muse d'Ausone, celle-ci lui a inspiré des vers composés vraisemblablement entre 369 et 371, et publiés à la demande instante de son ami Axius Paulus.

L'édition de référence est celle de R.P.H. GREEN (1991) .

Introduction à la *Bissula* d'Ausone

L'édition de référence est celle de R.P.H.GREEN, 1991 .

Le titre du poème désigne une jeune Suève que le poète latin Ausone avait reçue comme butin de guerre, et aussitôt affranchie. Devenue la muse d'Ausone, celle-ci lui a inspiré des vers, composés vraisemblablement entre 369 et 371, et publiés à la demande instante de son ami Axius Paulus.

L'ensemble du poème est constitué de différentes parties

1. Une lettre en prose à son ami Paulus : Ausonius Paulo suo s.d.

Le destinataire est Axius Paulus, condisciple puis collègue d'Ausone à Bordeaux, rhéteur à Saintes, poète et propriétaire d'une terre dans la Bigorre.

2. Une praefatio de six vers adressée au même Paulus.

3. Une seconde praefatio de dix vers, ad lectorem

4. Une suite de quatre poèmes où il est question de Bissula, classés ainsi par Green :

c 3 : les origines de Bissula, ce qu'il advint d'elle quand Ausone l'obtint comme part de butin (douze vers dont un est incomplet)

c 4 : quatre vers d'un lyrisme exalté pour celle qui enchante le poète.

c 5 : peindre Bissula — en six vers — relève du défi.

c 6 : deux vers à l'adresse du peintre qui soutiendrait cette gage

Le lecteur découvre que les vers exclusivement dédiés à Bissula sont curieusement précédés d'une lettre d'Ausone à son ami Paulus, une lettre dont les premiers mots, *Pervincis tandem*, sont annonciateurs de reproches.

Les reproches ne sont pas immédiatement précisés, voilés d'incertitude à la manière des mystères religieux auxquels font référence *Cereri . . . Libero . . . cultoribus*. On ne peut s'empêcher de remarquer l'emploi du lexique militaire *Pervincis . . . irrumpis . . . coegisti* pour qualifier les intentions de Paulus : celui-ci inciterait le poète à dévoiler des secrets. Les secrets dont il s'agit sont des *poematia rudia*, de petits poèmes sans prétention qu'Ausone a composés par jeu pour Bissula, sa protégée, *alumnam meam*, des ébauches de refrains qu'on fredonne dans les chaumières, *ad domesticae solacium cantilenae*. De tels poèmes n'appartiennent pas à la grande poésie et leur publication pourrait mettre en péril la réputation d'Ausone. La retenue du poète, *verecundiae meae*, relèverait-elle de la fausse modestie ? A moins que les sentiments d'Ausone pour Bissula ne soient sincères et d'ordre privé, la lettre introductive laisse entrevoir un motif double. En les faisant passer de l'ombre à la lumière, *profferri ad lucem caligantia*, Paulus commet une transgression plus grave encore que celle d'Alexandre de Macédoine tranchant le noeud gordien dans l'ancre de la Pythie. Ausone cède finalement ses vers à Paulus qui en fera l'usage qu'il voudra ; Ausone, quant à lui, se dit submergé par la honte, *intra me erubesco*. La lettre se termine sur cette image de la honte qui laisse aussi supposer un calcul de la part d'Ausone, comme le confirme le poème suivant, une praefatio en vers destinée à Paulus.

La préface de six vers adressée à Paulus met en relief l'insistance, par différents procédés littéraires. *Ut voluisti, Paule, cunctos Bissulae versus habes* : dès le premier vers, Ausone fait retomber sur Paulus l'entière responsabilité de la publication des vers qu'il s'était amusé à composer en hommage à la jeune Suève gratifiée d'un diminutif affectueux :

lusimus quos in Suebae gratiam virgunculae, v 2.

Ausone recourt à une sorte de prétérition : il ne tient pas à divulguer ses secrets — loin de lui cette idée — mais puisque Paulus en molestus flagitior, fâcheux quémendeur, le pousse à publier, qu'il supporte l'affligeante lecture de vers fâcheux, ces molesta carmina, v.4 ! L'insistance molestus / molestia nous intrigue : des vers fâcheux propres à lasser le lecteur ? Au contraire, l'agencement magistral du vers 4 ne nous convainc pas qu'il s'agisse d'une composition à peine ébauchée, pas plus que le chiasme du vers 3. (On ne comptera pas moins de quatre chiasmes –c1,v.3 ; c 3,v.1 ; c 3,v.11 ; c 4,v.4 -- pour l'ensemble des poèmes.) Des figures telles que le chiasme, les jeux de mots, l'injonction du vers 5 assortie d'un proverbe, vetus verbum, v.4, tous les procédés d'écriture de la praefatio adressée à Paulus montrent qu'il s'agit d'une pièce extrêmement travaillée et laissent deviner quelle stratégie Ausone commence à mettre en place.

La seconde praefatio, de dix vers, est un avertissement au lecteur : Ausone craindrait-il qu'il y ait un malentendu sur la teneur du *tenuem . . . libellum*, v. 1, qui s'apprête à voir le jour ? Remarquons que l'insistance se répercute sur tous les distiques dont le vers impair développe l'avertissement, comme un leitmotiv : Ausone n'écrit pas dans le registre qui lui est habituel, ce n'est pas de la poésie digne de ce nom, ce sont des vers légers, sans prétention : « moi, *nos*, dit-il au vers 4, je suis un disciple de Thymélé ; aussi, quand tu liras mes vers pour Bissula, *pone supercilium*, v.2, ne garde pas le front plissé, déride-toi au contraire. » Le lecteur est sollicité à son tour, par une gradation : pour goûter à leur juste mesure les vers dédiés à Bissula, l'état d'ébriété, *admoneo ante bibas*, v.6, est la condition requise, sine qua . . . non ! La référence littéraire à Cratinus, comme à Thymélé montre précisément que les vers pour Bissula ne sont pas des vers faibles ou peu soignés : ils demandent que le lecteur les écoute, gagné par l'ivresse, *post pocula*, v.7, ou mieux encore par la somnolence, *si dormiat*, v.9, qui le conduira à rêver, *somnia*, v.10. Mais en dépit des avertissements qui engagent le lecteur à ne pas prendre à la lettre les poèmes dédiés à Bissula, pouvons-nous douter qu'il s'agisse de l'expression d'un sentiment amoureux ?

La lettre et la préface adressée à Paulus, puis l'avertissement au lecteur, retardent considérablement l'apparition de la jeune fille suève qui fit le bonheur du poète. Stratégie d'écriture, certes, mais qui n'exclut pas l'expression d'un sentiment sincère. Ausone évoque, au début du poème 3, les origines de Bissula et les circonstances qui ont fait d'elle sa propriété. Elle lui est échue par le sort : l'expédition contre les Alamans une fois terminée, le préfet du prétoire des Gaules reçoit sa part de butin, *bellica praeda*, v.4. Cette part de butin, à peine reçue, acquiert aussitôt une identité sous la plume du poète, de façon graduelle. Le terme liminaire du poème 3 est son nom, Bissula — ce nom sera formulé à six reprises dans l'ensemble des poèmes -- : un nom barbare, un peu rude pour la tendre fillette, *nomen tenerae rusticulum*, poème 4, v.3 ; s'il écorche les oreilles peu habituées, il charme en revanche, *venustum*, v.4, celles de son maître ! Si elle a un nom, elle a aussi des pénates. Elle est native, au-delà du Rhin, d'une région voisine des sources du Danube, *trans gelidum . . . Rhenum / . . . nascentis Danuvii*, v.1-2. L'état de captive de guerre, donc d'esclave, tient en deux mots, *capta manu*, aussitôt corrigés, *sed missa manu*, v.3 : Bissula ne sera pas la propriété de son maître Ausone de façon durable. Ausone s'empresse d'affranchir Bissula dès qu'il la reçoit, afin qu'elle ne soit pas assimilée à une marchandise, *bellica praeda*, poème 3, v.4, selon le droit de la guerre. Ausone appartient à la bonne société, les gentiles de Burdigala. Si le statut de l'esclave a peu évolué au IV^{ème} siècle, l'écart entre le maître et l'esclave est jugé si grand qu'il pourrait favoriser les accès de violence du maître. Le statut de l'esclave devenu libertus réduit cet écart, sans que la montée du christianisme ait semblé y avoir contribué. Or « l'honnête homme » de l'Antiquité tardive doit donner de lui une image gratifiante. Bissula, donc, est simultanément *capta manu sed missa manu*, poème 3, v.3. En réalité, la maîtresse, c'est elle ; c'est elle qui règne, *dominatur*, sur son maître, *in eius / deliciis*, v.3-4, pour son plus grand bonheur. Remarquons l'asyndète, dans ce vers, où *dominatur* est construit sur le même

plan que *missa manu*. Bissula, immédiatement affranchie, connaîtra un nouveau départ favorisé en grande partie par son statut initial. Tout d'abord elle n'a pas d'attaches : elle est orpheline, *matre carens, nutricis egens*, v.5, elle n'a jamais servi sous les ordres d'un vainqueur, *nescit ere imperium*, nous dit le v.6 mutilé. De plus elle n'a pas eu le temps de subir les horreurs du sort réservé aux vaincus, ni les brimades traumatisantes de l'esclavage, *fortuna ac patriae . . . nulla opprobria*, v.7. Nous remarquons au passage la spirale formée par les mots du v.8, *ilico inexperto libera servitio* qui récapitulent sa situation. Son passé de barbare et de vaincue l'ayant peu marquée, Ausone pourra l'intégrer d'autant plus facilement à la culture latine par l'apprentissage de la langue. Nous remarquons que le terme par lequel Ausone désigne la destinataire de ses petits poèmes, dans la lettre à Paulus, est *alumnam*, l'élève, terme qui sera repris en 4, v.2 et 6, v.1. Ausone prend la précaution de préciser les rapports qu'il établit avec la *Suebae . . . virgunculae*, poème 1, v.2 : elle est son élève, rien de plus, une élève qui se révélera très douée au point de l'emporter *quae Latias vincis . . . pupas*, 4, v.2 sur les filles de souche romaine.

La jeune Germaine, captive de guerre mais aussitôt affranchie n'a pas été seulement une élève modèle : elle a illuminé les jours du poète tombé sous son charme. Le lexique du sublime est révélateur du sentiment amoureux : dans le premier vers du poème 4, Ausone évoque, par une guirlande de termes au lyrisme exalté, la jeune fille tout à la fois *delicium, blanditiae, ludus, amor, voluptas* dont le premier mot fait écho à *delicis*, 3 v.4, que souligne l'enjambement. Les sentiments du poète éclatent avec d'autant plus de force qu'ils sont exprimés avec sobriété : pas de lyrisme échevelé dans les vers d'Ausone, mais des allitérations suggestives, une rhétorique au service de ses sentiments, *voluptas / venustum*, 4, v. 1, pour ne pas évoquer le chiasme réussi du v.4. Bissula est unique, inaccessible au pinceau du peintre, poème 5, v.1, impuissant à la représenter avec les ressources de sa palette. La couleur est à inventer : même le mélange de la pourpre des roses, *punicas . . . rosas* aux lis, *lilia*, v.5, ne produira qu'un pâle reflet sans consistance. Le distique du poème 6 nous révèle que, pour l'artiste, peindre Bissula est une gageure.

Il semble que la préoccupation majeure d'Ausone ait été d'intégrer la jeune Barbare dans la civilisation romaine. Elle est d'abord son élève, *alumnam meam*, dit-il à Paulus dans sa lettre ; Bissula sera désignée ainsi à trois reprises. Précisons que l'intégration culturelle des populations vaincues n'avait rien de nouveau au IV^{ème} siècle. Ausone était rhéteur : pour lui, la langue est un élément fondamental de l'identité. Métamorphosée par les bienfaits de son intégration, *Latiis mutata bonis*, 3,v.9, Bissula semble être, sur le plan de la langue, une élève douée dont les capacités réjouissent son maître. A partir de là, on pourrait penser qu'Ausone a façonné son élève pour faire d'elle un produit de la civilisation latine, tel Pygmalion sculptant une silhouette féminine dans l'ivoire. Bissula, une fois affranchie et « romanisée » par l'apprentissage de la langue latine, résulte d'une transformation qui réalise le projet le plus cher d'Ausone. Or il n'en est rien, l'affranchissement de la captive ne fait pas tout. Les caractéristiques ethniques de Bissula, *oculos caerulea, flava comas*, 3,v.10, ineffaçables, n'ont pas disparu. Bien plus, ses yeux clairs, sa blondeur, fascinent le poète, jusqu'à son nom à la sonorité barbare, *rusticulum*, v.3, et même *horridulum*, v.4 pour les oreilles non habituées, mais combien séduisant, *venustum*, v.4, pour celles de son maître. La jeune Germaine à la beauté exceptionnelle n'a donc rien perdu de ses atouts naturels, de tout ce qui est inné. Ses qualités innées, conjuguées à l'apport du programme de romanisation, ont fait de Bissula une *ambiguum . . . puellam*, 3,v.11, une fille à la double culture. Nous pouvons remarquer combien, dans la construction du vers 11, le chiasme rend compte, à lui seul, avec sobriété et précision, de la double culture qui caractérise la jeune fille. Bissula serait, de la part d'Ausone, le résultat d'une re-création stratégiquement prévue, si les sentiments amoureux du poète n'étaient pas en jeu. La notion d'« ambiguïté » que célèbre Ausone dans son poème, notion

délicate à établir, est le résultat d'une intégration culturelle réussie : une culture double où l'inné et l'acquis se conjuguent en parfaite harmonie. La notion d'ambiguïté constitue, sous différents aspects, le fil conducteur de l'œuvre d'Ausone inspirée par la jeune Suève : son double statut – une captive de guerre qui règne sur son maître -- ; sa double culture – une Barbare magnifiée par la civilisation romaine -- ; sa double nature – un être humain qui échappe au pinceau du peintre -- ; une pièce à la double teneur – des vers légers mais extrêmement travaillés – qui dévoilent la double inspiration d'Ausone, un poète confirmé amoureux de sa petite élève.

Texte du poème d'Ausone

Die ‚Bissula‘ des Ausonius

Text der ‚Bissula‘ nach: The works of Ausonius, edited with introduction and commentary by R. P. H. Green, Oxford 1991, 130–132 (entspricht: Decimi Magni Ausonii Burdigalensis opuscula, ed. R. Peiper, Leipzig 1886, 114–117).

Bissula

Ausonius Paulo suo s. d.

Pervincis tandem et operta musarum mearum, quae initiorum velabat obscuritas, quamquam non profanus irumpis, Paule carissime. quamvis enim te non eius vulgi existimem quod Horatius arcet ingressu, tamen sua cuique sacra, neque idem Cereri quod Libero, etiam sub isdem cultoribus. poemata quae in alumnam meam luseram rudia et incohata ad domesticae solacium cantilenae, cum sine metu <laterent> et arcana securitate fruere, proferri ad lucem caligantia coegisti. verecundiae meae scilicet spoliū concupisti aut quantum tibi in me iuris esset ab invito indicari. ne tu Alexandri Macedonis pervicaciam supergressus, qui fatalis iugi lora cum solvere non posset abscidit et Pythiae specum quo die fas non erat patere penetravit. utere igitur ut tuis, pari iure, sed fiducia dispari; quippe tua possunt populum non timere, meis etiam intra me erubescere. vale.

1

*Ut voluisti, Paule, cunctos Bissulae versus habes,
lusimus quos in Suebae gratiam virgunculae,
otium magis foventes quam studentes gloriae.
tu molestus flagitator lege molesta carmina.
5 tibi quod intristi, exedendum est: sic vetus verbum iubet,
compedes, quas ipse fecit, ipsus ut gestet faber.*

2

*Carminis inculti tenuem lecture libellum,
pone supercilium.
seria contractis expende poemata rugis:
nos Thymelen sequimur.
5 Bissula in hoc schedio cantabitur, utque Cratinus
admoneo ante bibas.
ieiunis nil scribo; meum post pocula si quis
legerit hic sapiet.
sed magis hic sapiat, si dormiat et putet ista
10 somnia missa sibi.*

3

*Bissula, trans gelidum stirpe et lare prosata Rhenum,
conscia nascentis Bissula Danuvii,
capta manu, sed missa manu, dominatur in eius
deliciis, cuius bellica praeda fuit.*

5 *matre carens, nutricis egens, nescit ere imperium†*
* * * * *

*fortunae ac patriae quae nulla opprobria sensit,
ilico in experto libera servitio,*

10 *sic Latius mutata bonis, Germana maneret
ut facies, oculos caerulea, flava comas.
ambiguam modo lingua facit, modo forma puellam;
haec Rheno genitam praedicat, haec Latio.*

5 nescit ere imperium codd. (erae C, here K), nesciūt erile imperium Scal., alia alii

4

*Delicium, blanditiae, ludus, amor, voluptas,
barbara, sed quae Latius vincis alumna pupas,
Bissula, nomen tenerae rusticulum puellae,
horridulum non solitis sed domino venustum.*

5

*Bissula nec ceris nec fuco imitabilis ullo
naturale decus fictae non commodat arti.
sandyx et cerusa, alias simulate puellas;
temperiem hanc vultus nescit manus. ergo age, pictor,
5 puniceas confunde rosas et lilia misce,
quique erit ex illis color aeris, ipse sit oris.*

6

*Pingere si nostram, pictor, meditaris alumnam,
aemula Cecropias ars imitetur apes.*

Traduction personnelle de la *Bissula* d'Ausone

Ausone à son ami Paulus

Tu l'emportes, pour finir, et les secrets sur ma muse, voilés par l'obscurité des mystères, bien que tu ne sois pas un profane, tu les perces, mon très cher Paulus. En effet, même si je ne te considère pas comme faisant partie du vulgaire dont Horace se tient à distance, chacun a cependant ses propres rites, et ils ne sont pas pour Cérès les mêmes que pour Liber, quoique les adorateurs soient les mêmes. Les petits poèmes que j'avais composés, par jeu, pour mon élève, frustes ébauches juste bonnes à être chantées dans les chaumières, alors qu'ils jouissaient, à l'abri de toute crainte, de la sûreté qu'on garantit aux mystères, tu m'as obligé à les amener de l'ombre à la lumière. Tu as sans doute voulu te vêtir des dépouilles de ma honte ou que soit révélé, en dépit que j'en aie, tout le pouvoir que tu as sur moi. Toi, tu as surpassé l'obstination d'Alexandre de Macédoine qui, ne parvenant pas à dénouer les liens du joug fatal, le trancha et pénétra dans l'ancre de la Pythie un jour où il était sacrilège d'entrer. Mes vers, tu peux bien t'en servir comme des tiens, tu en as le même droit mais tu ne peux leur accorder la même confiance : il est certain que les tiens n'ont rien à craindre du jugement du public ; des miens, je rougis même au fond de moi. Porte-toi bien.

1

Ainsi que tu l'as exigé, Paulus, te voilà en possession de tous les vers pour Bissula qu'il m'a plu de composer en hommage à la jeune fille suève,
plus pour agrémenter mes loisirs que rechercher la gloire.

Toi, fâcheux quémendeur, lis mes fâcheux poèmes.

La soupe que tu as trempée, il te faut la manger tout entière : comme le dit un vieux proverbe, les entraves que le forgeron a lui-même fabriquées, qu'il les porte lui-même.

2

Toi qui es sur le point de lire ce mince livret d'un poème sans recherche,
défronce le sourcil.

Les poèmes sérieux, jauge-les le front plissé :

moi je suis un disciple de Thymêlé.

C'est Bissula que je chanterai dans cette ébauche et, comme Cratinus,
bois d'abord, je te le conseille.

Pour les gens à jeun, je n'écris rien ; qui, après avoir bu quelques coupes,
me lira, celui-là sera sage.

Mais il serait plus sage encore, s'il s'endormait en pensant
qu'on lui envoie des rêves.

3

Bissula, dont l'origine et le foyer sont au-delà du Rhin glacé,

Bissula qui sait où naît le Danube,

captive mais affranchie, règne sur le bonheur

de celui qui l'eut comme butin de guerre.

Séparée de sa mère et privée de nourrice ¶ elle ne connut pas la domination d'un maître ¶.

Elle n'a pas été exposée aux outrages réservés à son sort et à celui de sa patrie,

aussitôt libérée sans avoir subi l'esclavage ;
si les bienfaits latins l'ont transformée, elle reste une Germaine
pour l'apparence, les yeux bleus, les cheveux blonds.
Tour à tour son langage, sa beauté confèrent à la jeune fille une double culture ;
l'une désigne une fille du Rhin, l'autre une Romaine.

4

Délices, caresses, jeu, amour, volupté,
ma protégée barbare, mais qui évince les poupées romaines,
Bissula, le nom rustique de la tendre jeune fille
écorche les oreilles peu habituées mais charme celles de son maître.

5

Bissula, ni la cire ni les couleurs ne peuvent la reproduire,
sa beauté naturelle ne se prête pas à l'art factice.
Vermillon et céruse, copiez d'autres jeunes filles ;
l'harmonie de ses traits n'est pas à la portée d'une main humaine. Allons, peintre,
mélange les roses pourpres et mêles-y les lis,
quelle que soit la couleur de l'air qui en émane, c'est la couleur de son visage.

6

Si tu médites, peintre, de faire le portrait de ma protégée,
que ton art rivalise avec les abeilles de l'Hymette.

Commentaire de la *Bissula* d'Ausone

A l'issue d'une expédition menée contre les Alamans et dont les Romains étaient sortis vainqueurs, Ausone avait reçu, comme butin de guerre Bissula, une jeune fille qui lui inspira des vers composés vraisemblablement entre 369 et 371.¹ L'ensemble des quarante vers qui nous sont parvenus sont précédés d'une lettre en prose adressée à son collègue et ami Axius Paulus. Cette lettre comprend une série de reproches : Paulus aurait contraint Ausone à publier les poèmes pour Bissula, profanant ainsi les secrets de son inspiratrice, sa muse qui n'est pas encore nommée. De plus ces poèmes ne sont que des ébauches composées par jeu, pour se divertir. L'audace de Paulus est telle qu'Ausone est submergé par la honte ; mais nous pouvons y voir déjà le signe d'une stratégie très élaborée que poursuivra Ausone à travers les petits poèmes, tout en manifestant pour sa muse une fascination et un sentiment sincères. Bissula est un personnage réel, une Barbare blonde aux yeux bleus que l'apprentissage de la langue latine a « romanisée ». Le poète l'évoque comme un être fascinant, d'une beauté surnaturelle que même le pinceau du peintre ne peut saisir. C'est ainsi que l'inné et l'acquis, se conjuguant de manière indissociable, font de celle qui inspira le poète une fille à la double culture. Il s'avère impossible de distinguer dans l'ensemble des poèmes ce qui, chez Ausone, relève de la sincérité de ce qui est pure stratégie. L'« ambiguitas » est au service de la création poétique, rendant éternelle la jeune Suève qui fascina un jour le rhéteur de Burdigala.

La lettre en prose adressée à Paulus apporte, dès la première ligne, un éclairage curieux sur les petits poèmes en vers dédiés à Bissula. Les mots d'introduction sont des paroles de dépit au sujet de pressions que Paulus aurait exercées concernant la publication des fameux vers : *Pervincis tandem*. Ausone reproche à Paulus d'avoir commis un sacrilège en divulguant des secrets, *operta musarum meorum*, l.1, au sujet de son inspiratrice. Nous pouvons remarquer que le vocabulaire militaire, *irrupis*, l.2, *coegisti*, l.5, à l'adresse de Paulus --- dont l'obstination l'emporte sur celle d'Alexandre de Macédoine *ne tu . . . pervicaciam supergressus*, l.6 --- est associé au vocabulaire religieux et au champ du mystère : les secrets de sa muse, Ausone les croyait protégés, *quae initiorum velabat obscuritas*, l.1, ils jouissaient de la sûreté qu'on garantit aux mystères, *cum sine metu laterent et arcana securitate fruerentur . . . caligantia*, l.4-5, jusqu'à ce que Paulus les divulgue brutalement, *fas non erat*, l.7, commettant ainsi un sacrilège. La passion amoureuse d'Ausone semble indissociable du sentiment religieux : s'agit-il d'une stratégie de poète ?

Ausone recourt à d'autres précautions oratoires. Les vers dédiés à sa protégée, *alumnam meam*, l.3, ne sont que de frustes ébauches, *poematia . . . rudia et incohata*, l.3-4, indignes d'un poète de renom tel que lui. Ce sont de mauvais vers, *molesta carmina*, c1 v4, dont il a honte, *verecundiae meae*, l.5. Ces poèmes, insiste-t-il, il les a composés par jeu, *luseram*, l.4, *lusimus*, c1 v.2 ; rien de sérieux en tout cas, sa réputation n'est pas engagée :

otium magis foventes quam studentes gloriae, c1 v.3

La lettre adressée à Paulus s'achève sur la honte qui l'envahit à l'idée que les vers écrits pour sa jeune protégée paraissent au grand jour, *meis . . . intra me erubesco*. Le rouge de la honte qui lui monte au visage me semble être une humilité feinte, la fausse modestie d'un auteur renommé et surtout une stratégie de poète.

¹ Pour le texte, je me réfère à l'édition de R.P.H. Green, 1991.

La stratégie d'Ausone consiste avant tout à mettre en valeur les poèmes 3 et 4 dédiés à Bissula, seize vers situés au cœur de la pièce, en les retardant grâce à deux préfaces : l'une, le poème 1 de six vers adressés à Paulus, l'autre, à savoir les dix vers du poème 2 adressés au lecteur. Dans l'avertissement au lecteur, Ausone reprend en partie les propos tenus à Paulus : qu'on ne se méprenne pas sur la teneur des vers dédiés à Bissula, il ne s'agit que de poésie légère et sans prétention. Mais il va beaucoup plus loin. Les cinq ternaires du poème 2 ménagent une gradation régulière. Le lecteur est d'abord invité à détendre son esprit, *pone supercilium*, v.2, ce que le poète justifie dans le ternaire suivant, *nos Thymelen sequimur*, v.4. Si le lecteur situe Ausone dans la lignée de Virgile, il se trompe. Thymélé est une danseuse et comédienne d'assez mauvaises mœurs, à ce qu'on dit, déjà mentionnée par Martial et Juvénal². Puis le poète requiert l'indulgence du lecteur, lui conseillant même d'être en état d'ébriété avant la lecture : *admoneo ante bibas*, v.6. Imiter le poète grec Cratinus dont l'ivrognerie était connue serait l'attitude la plus sensée :

. . . meum post pocula si quis

legerit hic sapiet. c 2 v 7-8

Mais il serait au faîte de la sagesse s'il s'endormait en pensant qu'on lui envoie des rêves.

Sed magis hic sapiat, si dormiat et putet ista

somnia missa sibi. c 2 v 9-10

Remarquons le potentiel prudent de l'édition adoptée par Green. Une autre édition, à laquelle se réfère notamment Dräger³, s'appuie sur la certitude marquée par les futurs « *sapiet si dormiet* », solution qui me semble préférable. Par ailleurs Dräger est sensible, dans l'avertissement au lecteur, aux termes qui se répondent : *supercilium / rugis*, v 2-3 --- *Thymelen / Bissula*, v 4-5 --- *bibas / post pocula*, v 6-7 – *hic sapiet / hic sapiet*, v 8-9 et souligne un écho de significations ; ainsi Thymélé symboliserait, en muse érotique, le côté obscène de la relation entre Bissula et le poète. Selon Dräger, dans le poème 2, Ausone magnifie Thymélé et la sublime par la versification⁴. Bissula, apparentée à Thymélé, est raffinée de cette manière. Pourtant, l'interprétation de Dräger est loin de me convaincre. L'allusion à Thymélé est à double entente : Bissula est l'inspiratrice qui fascine le poète, aux antipodes de la comédienne évoquée ici pur entretenir l'ambiguïté dans l'esprit du lecteur. De la part d'Ausone, le long avertissement au lecteur constitué par le poème 2 est construit de manière à retarder l'hommage proprement dit à Bissula, dont l'expression est manifeste dans les poèmes 3 et 4. La déclaration d'amour se lit entre les lignes ; poésie légère, bâclée, sans prétention ? Au contraire, nous lecteurs, nous découvrons une poésie extrêmement travaillée,

² Martial, I 4, v 5 sq. *qua Thymelen spectas
derisiosemque Latinum, illa fronte precor
carmina nostra legas.*

Juvenal, 8, v 196-7 *ut sit zelotypus Thymeles*

³ P. Dräger, *Bissula – Eliza – Lolita* : Priap als Sprachlehrer, in GFA 4, Trier 2001

⁴ cf note 3 p. 192

à la métrique soignée, au service de l'ambiguïté, certes, mais surtout l'expression d'un sentiment amoureux qu'il est possible de juger sincère.

Dans les poèmes 3 et 4 dédiés plus précisément à Bissula, se lisent aussi ou plutôt se devinent la fascination et le sentiment amoureux éprouvés par le poète pour la jeune fille. Dès le début de la lettre d'introduction, Ausone reproche à Paulus d'avoir commis une sorte de transgression en violant les secrets concernant sa muse, *operta musarum mearum . . . irrumpis*. Bissula, personnage bel et bien réel, n'est pas nommée dans la lettre mais seulement désignée par deux termes appartenant à des lexiques différents et pourtant imbriqués : tout d'abord la muse, *musarum mearum*, l.1, évoque l'inspiratrice d'exception comme le montre le lexique religieux déjà évoqué, puis l'élève, *alumnam meam*, l.3, métamorphosée par la langue latine, *Latiis mutata bonis*, c3 v9. Nous pouvons remarquer que la stratégie de l'ambiguïté se met en place dès le début grâce au vocabulaire à double entente tel que *sua cuique sacra*, l.2, qui fait allusion aux rites tant amoureux que religieux. Les reproches adressés par Ausone à son ami, qui aurait dévoilé des vers protégés par le secret, sont un moyen infaillible de les mettre en valeur, c'est une stratégie de poète. L'expression du sentiment amoureux, au cœur des poèmes 3 et 4, résulte d'un éblouissement lié aux circonstances. Rien ne prédestinait Ausone à rencontrer la jeune Germaine venue du froid,

. . . trans gelidum stirpe et lare prosata Rhenum,

conscia nascentis . . . Danuvii, c3 v1-2 ;

elle n'est qu'une part de butin échue à un chef victorieux, selon les lois de la guerre. Si l'on en croit l'expression

capta manu, sed missa manu, dominatur in ejus

deliciis, cujus bellica praeda fuit. c3 v 3-4

un coup de foudre est à l'origine de la libération de Bissula. Les figures de rhétorique entremêlées, le chiasme, l'opposition *missa manu, dominatur* mise en relief par la coupe heptémimère, l'enjambement *dominatur in ejus / deliciis* plaident en faveur de la sincérité. La fascination qu'éprouve Ausone inverse immédiatement le statut initial, *sed missa manu*, de la jeune fille : la maîtresse, *dominatur*, c'est elle.

Le lyrisme atteint son paroxysme dans la succession des substantifs aux allitérations chantantes qui inaugurent le poème 4 :

Delicium, blanditiae, ludus, amor, voluptas

Le terme initial fait écho aux *deliciis*, c3 v4, mis en relief par l'enjambement, et nous donne une indication sur la teneur des sentiments qui animent le poète ; différents aspects en sont envisagés : l'érotisme et la sensualité, *blanditiae, ludus*, le sentiment d'amour à l'état pur, *amor*, la volupté suprême, *voluptas* qui clôt le vers sans qu'aucun aspect semble l'emporter. (Dräger est convaincu que *blanditiae* et *ludus* évoquent des jeux sexuels dans la tradition des épigrammes de Martial ; selon moi, ce n'est pas une évidence.) Il est possible que cette guirlande de noms juxtaposés ait un parfum de sincérité.

Les vers dédiés à Bissula résonnent comme un hymne ; son nom, cité à six reprises pour l'ensemble de la pièce, chante à l'oreille du poète :

Bissula, nomen tenerae rusticulum puellae,

Horridulum non solitis sed domino venustum. c 4 v3-4

La fascination exercée par Bissula va même au-delà du réel. Les tentatives du peintre pour la représenter sont vaines, ainsi que le suggère l'accumulation des termes négatifs dans le poème 5.

Bissula nec ceris nec fuco imitabilis ullo v 1
naturale decus fictae non commode arti. v 2
temperiem hanc vultus nescit manus. v 4

La beauté de Bissula est surnaturelle ; pour le peintre, mélanger les innombrables couleurs de sa palette afin de la représenter serait une gageure. La couleur de son visage se confond avec l'insaisissable couleur de l'air.

quique erit ex illis color aeris, ipse sit oris. c5 v6

La jeune Barbare, part de butin échue au rhéteur de Burdigala, est le seul élément réel incontestable. Ce que nous apprenons d'elle résulte du travail poétique d'Ausone tombé sous son charme. La fascination relève-t-elle de la sincérité ou d'une transfiguration d'ordre poétique ? La jeune fille métamorphosée par l'apprentissage de la langue latine et dotée ainsi d'une double culture a-t-elle une dimension humaine sous la plume d'Ausone ? Ici l'« ambigüité » est une stratégie qui ne permet plus au lecteur de distinguer la part de la sincérité : c'est un des rôles de la poésie.

L'ambivalence domine l'ensemble des poèmes sous différentes formes. Nous remarquons d'abord l'emploi de quelques termes à double entente. Au début de la lettre adressée à Paulus, Ausone reproche à celui-ci d'avoir dévoilé les secrets de sa muse, *operta musarum mearum*, l.1 ; la muse désigne aussi bien la divinité qui préside à la poésie que la femme aimée, inspiratrice des poèmes. Chacun a ses propres rites, *sua quique sacra*, l.3, en convient Ausone, rites du domaine amoureux comme du domaine religieux. Plus intéressant est le terme « alumna » employé à trois reprises pour désigner Bissula. Mentionnée dans la lettre, l.3, comme destinataire des poèmes, elle est la protégée d'Ausone, la part de butin aussitôt affranchie, seule au monde puisqu'elle est privée de mère et de nourrice. Elle est aussi l'élève barbarophone, *barbara . . . alumna*, c4 v2, à qui le rhéteur de Burdigala enseigne la langue latine, se montrant une élève douée au point d'évincer les Romaines de souche. A la fin de la pièce, à l'adresse du peintre, *nostram . . . alumnam*, c6 v1, réunit les deux acceptions. Plus remarquable est l'emploi, en début de vers, du pluriel *deliciis*, c3 v4, qui désigne un objet d'affection ou un objet de jouissance, auquel fait écho le singulier *delicium* – moins employé que le pluriel – au début du poème 4. Enfin le génitif du groupe *cunctos Bissulae versus*, c1 v1, permet deux interprétations possibles : soit il indique le titre de l'ensemble des poèmes où il est question de Bissula, soit il s'agit des vers dédiés à Bissula. Cet emploi du génitif à double entente dans ce groupe de mots est une stratégie du poète.

Bissula exerce sur Ausone une telle fascination qu'il ne peut trouver les mots propres à l'évoquer. Aussi a-t-il recours à des artifices rhétoriques ; une sorte de prétéition lui permet

de faire entendre plus qu'il ne dit. Pour cela, dans le poème 3, quantité d'expressions à valeur négative excluent les préjugés que Bissula n'a pas subis :

Matre carens, nutricis egens nescit ere imperium v. 5
fortunae ac patriae quae nulla opprobria sensit, v. 7
ilico inexperto libera servitio v. 8

Dans le poème 5 adressé au peintre, aucune couleur de sa palette n'est en mesure de représenter la jeune fille.

Bissula nec ceris nec fuco imitabilis ullo v. 1

Les matières picturales utilisées habituellement, *sandyx* et *cerusa*, v.3, ne conviennent pas à un être d'exception dont la beauté échappe aux prétentions artistiques :

naturale decus fictae non commode arti. V. 2

L'injonction du poète au peintre, *puniceas confunde rosas et lilia misce*, v.5, écho de Virgile⁵, afin qu'il mélange de sublimes couleurs, semble vouée à l'échec ; ainsi en conclut le vers final, puisque la couleur du visage de Bissula, se confondant avec celle de l'air, est immatérielle.

quique erit ex illis color aeris, ipse sit oris.

Le poème 6, un distique qui clôt la pièce, résonne tel un souhait désespéré, car il s'avère impossible de représenter Bissula dans la réalité.

Un autre procédé rhétorique consiste à corriger une affirmation au moyen de la conjonction « *sed* » pour mettre en relief une opposition. (L'ensemble des poèmes n'en comptera pas moins de quatre.) Le lecteur atteindra le faîte de la sagesse :

*Sed magis hic sapiat, si dormiat et putet ista
somnia missa sibi.* c. 2 v. 9-10

Bissula, native des bords du Rhin, échut à Ausone comme part de butin à la suite d'une victoire sur les Germains, mais sa libération fut instantanée : *capta manu, sed missa manu* c. 3 v. 3
Puis il s'ensuivit une ascension culturelle fulgurante grâce à l'apprentissage de la langue latine :

barbara, sed quae Latias vincis alumna pupas, c. 4 v. 2

Mais c'est surtout le pouvoir fascinant de son nom qui agit tel un charme :

*Bissula, nomen tenerae rusticulum puellae,
horridulum non solitis sed domino venustum .* c.4 v. 3-4

⁵ Virgile, L'Enéide, XII v. 68-69

. . . *aut mixta rubent ibi lilia multa*

Alba rosa : tales virgo dabat ore colores.

« comme les lys blancs, mêlés aux roses, en reflètent l'incarnat : ainsi se colorait le visage de la jeune fille. »

Ce qui me semble caractériser la jeune fille est, sous la plume du poète, le résultat de sa métamorphose, comme le montre dans le poème 3 la construction du vers 11 :

Ambiguam modo lingua facit, modo forma puellam ;

L'acquis, *lingua*, s'est combiné à l'inné, *forma*, au point de transformer la jeune Bissula en une fille à la double culture. Bissula ne vient pas de nulle part; elle est Suève, *Suebae ... vii;gunculae*, c.1 v.2, originaire d'une région située sur la rive droite du Rhin, non loin des sources du Danube, ce que précise le premier distique du poème 3 :

*Bissula, trans gelidum stirpe et lare prosata Rhenum,
conscia nascentis Bissula Danuvii*

une fille dont les caractéristiques ethniques, mentionnées par Tacite⁶ sont ineffaçables.
Germano maneret

ut facies, oculos caerulea, flava comas. c.3 v. 9-10

L'inné, l'ineffaçable, n'a pas été supplanté par l'acquis, les bienfaits, *Latiis ... bonis*, c.3 v.9, de la langue latine ; ils se sont harmonieusement conjugués. Ainsi la construction du vers 11, le vers majeur du poème 3, reflète à elle seule la métamorphose de Bissula; il va de soi que la métamorphose de l'élève rejaillit sur le professeur, fasciné par la beauté de la jeune fille.

Ainsi que nous le constatons, Bissula est à la fois réelle et irréelle ; elle a eu une existence terrestre, des racines et une ethnie identifiées. Or sa beauté, dont la nature l'a gratifiée, est insaisissable pour le peintre impuissant à lui donner la moindre réalité avec les couleurs matérielles de sa palette. Le poète évoque sa muse en recourant à des procédés rhétoriques qui ménagent l'ambiguïté, au point de nous faire sciemment douter de sa réalité.

La structure de la pièce dédiée à Bissula obéit à une ordonnance très particulière; la composition même enchaîne les précautions oratoires comme si le poète, soucieux de brouiller les pistes, voulait avant tout ménager l'ambiguïté sur la teneur de la pièce. Les préfaces adressées, l'une à Paulus, l'autre au lecteur en général encadrent, avec les deux injonctions finales adressées au peintre, le coeur de la pièce, le poème 3 où il est question de Bissula ainsi que le quatrain d'un lyrisme contenu où l'on devine la fascination du poète. Ausone élabore pour le lecteur une rhétorique capable d'évoquer 3es sentiments : ses vers sont prétendument légers et non travaillés, la jeune captive de guerre règne sur son maître, malgré ses origines barbares elle s'est parfaitement intégrée à la culture latine ; elle est surtout un être humain qui échappe à la réalité et que la main du peintre ne peut représenter. Ausone met en place une rhétorique capable d'évoquer ses sentiments. Il met en parallèle des éléments qui ne sont pas sur le même plan : la beauté de la jeune fille - l'inné - se conjuguant avec ses qualités intellectuelles - l'acquis - fait d'elle une *ambiguam ... puellam*, c3 vll, une fille à la double culture. Est-il possible de distinguer ce qui relève de la sincérité, l'amour du poète pour sa muse, de ce qui est pure stratégie ? Il est difficile de le déterminer. Les vers d'Ausone dédiés

⁶ Tacite, *Germania*, IV, 2 ... *habitus quoque corporum . . . idem omnibus: truces et caerulei oculi, rutilae comae.*

“ l'apparence elle aussi est la même chez tous: yeux farouches et bleus, cheveux d'un blond ardent.”

à Bissula constituent une oeuvre unique qui ne livre pas tous ses secrets : la rhétorique est une stratégie au service de l'ambiguïté.

La *Bissula* d'Ausone : quelques interprétations

Dans l'œuvre d'Ausone, les vers consacrés à *Bissula* occupent une place particulière. Ils n'appartiennent à aucune série ; *Bissula* n'est pas un membre de sa famille, n'appartient pas au cercle de ses familiers. Elle a un statut à part, celui d'une jeune Suève qui lui fut donnée comme prisonnière de guerre après une victoire des Romains sur les Germains. La jeune fille, aussitôt affranchie, a inspiré au poète des vers composés vraisemblablement entre 369 et 371.

L'ensemble de la pièce est constitué de différentes parties :

1. Une lettre en prose à son ami *Axius Paulus* : *Ausonio Paulo suo s.d.*
Le destinataire est *Axius Paulus*, condisciple puis collègue d'Ausone à Bordeaux, rhéteur à Saintes, poète et propriétaire d'une terre dans la Bigorre.
2. Une *praefatio* de six vers adressés au même *Paulus*.
3. Une seconde *praefatio* de dix vers ad lectorem.
4. Une suite de quatre poèmes où il est question de *Bissula*, classés ainsi par R.P.H. GREEN dans l'édition de référence de 1991.

c.3 : les origines de *Bissula*, ce qui advint d'elle quand Ausone l'obtint comme part de butin (douze vers dont un est incomplet).

c.4 : quatre vers d'un lyrisme exalté pour celle qui enchantait le poète

c.5 : peindre *Bissula* – six vers – relève du défi.

c.6 : deux vers à l'adresse du peintre qui soutiendrait cette gageure.

Depuis une trentaine d'années, la *Bissula* d'Ausone a donné lieu à différentes interprétations sur la fascination du poète et les raisons de cette production insolite. Certaines interprétations convergent, se recourent; toutes, naturellement, ont leur justification. Me proposant d'en étudier quelques-unes, il m'a semblé difficile de les classer, de les harmoniser, ou d'éviter le « catalogue ». Aussi vais-je les présenter simplement dans leur succession chronologique, en mettant en évidence les caractéristiques de chacune d'entre elles.

En premier lieu, j'ai parcouru un commentaire de R.P.H. GREEN, *The Works of Ausonius*, Oxford, 1991⁷. Green se livre à une analyse assez rapide, « en surface », présentant d'entrée la diversité des mètres utilisés comme une marque de la poésie « légère » ; c'est un argument quelque peu discutable qui, s'il n'est pas justifié, est difficilement convaincant. En tête de l'œuvre, les premiers mots de la lettre en prose à *Paulus Pervincis tandem* semblent annoncer des reproches, mais Green ne s'attarde pas sur la teneur des *operta musarum . . . initiorum . . . obscuritas*. La métaphore des mystères est utilisée par Ausone dans d'autres pièces ; il est possible qu'il y ait là une allusion aux pratiques sexuelles dont il aurait été question dans les vers supposés disparus de la pièce, à savoir le c.6. Il en sera question plus loin. (Dräger insiste sur la structure du poème 6, jugé forcément incomplet). Les vers dédiés à *Bissula* sont des *poematia*, une désignation plus soutenue que « *nugae* », *ad domesticae solacium cantilenae*, désignant quelque chose d'intermédiaire entre l'épigramme et l'églogue, une sorte de « compensation », comme le laisse entendre le génitif explicatif *cantilenae*. Remarquons que Green ne s'étend pas sur la question des *operta* de la mystérieuse inspiratrice, *musarum mearum*, désignée au début de la lettre à *Paulus* comme une élève, *alumnam meam*. Il ne

⁷ R.P.H. GREEN, *The Works of Ausonius*, Oxford, 1991, p.514-518.

commente pas davantage la comparaison entre Paulus et Alexandre de Macédoine tranchant le nœud gordien, qu'il considère seulement comme une exagération humoristique.

Le poème 1 adressé, comme la lettre en prose, à Paulus, insiste sur la responsabilité de ce dernier dans la publication des vers destinés à Bissula. Sur le proverbe, *vetus verbum* cité v.5, Green se limite à faire référence à Térence et à Plaute.⁸

Le poème 2 adressé au lecteur évoque un poème de Martial⁹ c.1 v.4, dédié à Domitien. Les allusions à Thymélé, c.2 v.4, une danseuse de mime aux mœurs légères, et à Cratinus¹⁰ c.2 v.5, un poète comique d'Athènes dont l'état fréquent d'ébriété était bien connu, classent *Bissula* dans le registre de la poésie légère, ce que Green une fois encore ne commente pas. Quant au choix d'*Erasinus* pour *Cratinus* – le choix de Dräger – Green le juge inintelligible. Dans les deux derniers vers du poème 2, la conditionnelle *si dormiat et putet*, v.9, met l'accent sur la valeur potentielle, contrairement à d'autres commentateurs, Dräger et Jasinski notamment, qui préfèrent insister sur la réalité de la condition, ce que Green juge impossible.

Le poème 3, dédié à Bissula, est exprimé en distiques élégiaques : le changement de mètre correspond pour Green à un changement de registre. Une fois encore, Green signale des formulations inhabituelles, telles que *missa manu*, v.3 (pour *manu missa* ou *emissa manu*), mais on ne peut parler de commentaire.

Dans les quatre vers du poème 4 où Ausone célèbre son inspiratrice, l'unique remarque porte sur le nom de la jeune Barbare, *nomen . . . rusticulum / horridulum non solitis*, v.3-4, propre à écorcher les oreilles peu habituées.

L'adresse traditionnelle au peintre dans le poème 5 – on la trouve chez Anacréon, Horace et Virgile -- mentionne combien il serait vain de mélanger *puniceas . . . rosas et lilia*, v.5 : recherche sans résultat puisque le visage de Bissula a la couleur de l'air, *color aeris*, v.6.

La signification du poème 6, adressé lui aussi au peintre, est loin d'être claire. Green fait une hypothétique référence au contenu des quatre vers perdus, s'appuie sur la comparaison entre la tâche du peintre consistant à piller les fleurs, et le butinage des abeilles. Cela reviendrait à ne voir, dans la composition poétique, qu'une sorte de butinage. M.von Albrecht¹¹ soutient ce point de vue que Green ne partage pas ; mais l'hypothèse avancée sur le poème 6, dont les vers supposés perdus contiendraient une référence à la douceur du résultat obtenu, est en désaccord avec le poème 5 : si le portrait de Bissula échappe au pinceau du peintre, *temperiem hanc vultus nescit manus*, c.5 v.4, en quoi l'injonction *Cecropias ars imitetur apes*, c.6 v.2,

⁸ Térence, *Phorm.* v. 318 ---- Plaute, *Merc.* v. 771

⁹ Martial 1.4. v.5-6 *qua Thymelen spectas derisoremque Latinum, illa fronte precor carmina nostra legas.*

¹⁰ Cf Horace, *Sat.* 1, 4, v.1 ---- *Ep.* 1, 19, v. 1-3 *Prisco si credis . . . Cratino / nulla placere diu nec vivere carmina possunt / quae scribuntur aquae potoribus*
« Si l'on en croit Cratinus l'ancien / aucun poème ne peut plaire à long terme ni survivre / s'il est écrit pour des buveurs d'eau. »

¹¹ M.von ALBRECHT, *Römische Poesie*, 1977.

est-elle cohérente ? La signification est loin d'être claire ; toutefois Green n'admet pas la comparaison entre le butinage des abeilles et la composition poétique.

D'après mes constatations, Green se livre à une analyse superficielle de la *Bissula* d'Ausone, à un va-et-vient entre les différents manuscrits sans jamais prendre nettement position.

La *Bissula* d'Ausone a inspiré à Heinz HEINEN,¹² en 1995, quelques pages d'une interprétation dont le titre, à lui seul, indique la teneur : La *Bissula* d'Ausone ou l'art de la romanisation.

La romanisation est présentée comme une sorte de tâche culturelle, un projet d'intégration des Barbares dans la civilisation romaine. Projet réussi, puisque *Bissula* serait, entre les mains d'Ausone, un parfait exemple de romanisation, *sic Latias mutata bonis*, c.3 v.9, et même le résultat d'une métamorphose. Sous la plume de H.Heinen, la jeune Barbare, au départ une *bellica praeda*, c.3 v.4 devenue la fascinante créature capable de rivaliser – *quae Latias vincis alumna pupas*, c.4 v.2 – avec les Romaines de souche, résulte bien d'une métamorphose, semblable à celle du papillon. La métamorphose s'est parfaitement accomplie, comme si les conditions optimales avaient été initialement réunies. Pourtant la situation de départ de *Bissula* est désastreuse : elle est une Barbare, rescapée après la défaite de son peuple et donnée comme part de butin au chef de l'expédition romaine contre les Alamans. Elle est *capta manu*, c.3 v.3, formule concise mais on ne peut plus claire. Or elle ne peut rester esclave et doit acquérir un statut acceptable – ni barbare, ni païenne, ni baptisée – que lui confèrera l'affranchissement immédiat, *sed missa manu*, c.3 v.3. Le statut idéal est celui d'*alumna*, terme employé à trois reprises par Ausone, dans la lettre en prose puis en c.4 v.2 et c.6 v.1. Le statut d'*alumni* /*alumnae*, dans les sources antiques – qu'il s'agisse de textes littéraires, juridiques ou d'inscriptions – offre un éventail de possibilités dans les relations entre les enfants placés et les parents nourriciers qui vont du rapport parents - enfants à la relation de service et même jusqu'à la dépendance et à l'exploitation sexuelle. En 368, quand Ausone reçoit *Bissula* comme butin, il a cinquante-huit ans, il est veuf depuis trente-six ans, mais il a encore deux enfants en vie : *Bissula* ne pouvait lui tenir lieu de fille adoptive ; elle passa aussitôt de *bellica praeda*, c.3 v.4 à *alumna*. Si *Bissula* était restée esclave dans la maison d'Ausone et que ce dernier l'avait traitée avec plus de générosité que les autres, elle se serait trouvée privilégiée par rapport aux autres esclaves ; un tel privilège était impensable. Il fallait donc donner à la jeune Barbare un nouveau statut qui soit acceptable. En réalité les rapports entre Ausone et *Bissula* ne semblent pas avoir été une innocente relation enfant-père nourricier, mais plutôt de nature érotique. L'éphémère prisonnière, élevée au rang d'*alumna*, a subi une évolution d'identité ; désignée successivement comme *Suebae* . . . *virgunculae*, c.1 v.2, *Germana*, c.3 v.9, *barbara*, c.4 v.2, elle perdra jusqu'à son *nomen* . . . *rusticulum*, c.4, v.3. Seules subsistent ses caractéristiques ethniques, *oculos caerulea, flava comas*, c.3 v.10, ineffaçables ; associées à l'apprentissage de la langue latine, elles élèvent la jeune Barbare au rang d'*ambiguum* . . . *puellam*, c.3, v.11 : aux yeux d'Ausone, c'est une jeune fille à la double culture. Mais H. Heinen ne semble pas retenir cet aspect comme aboutissement d'une intégration réussie.

La protégée d'Ausone se révèle être une élève particulièrement douée, au point de l'emporter sur les filles de souche romaine, *quae Latias vincis alumna pupas*, c.4 v.2. Ses qualités naturelles ont sans doute favorisé sa métamorphose, et pour H. Heinen c'est une condition

¹² H. HEINEN, *Die Bissula des Ausonius oder die Kunst der Romanisierung*, 1995, p.81- 96 (in Marlis Weinmann-Walser)

satisfaisante. L'apprentissage de la langue rejaillit sur son bienfaiteur, Ausone, qui subit une sorte de fascination suggérée par la répétition d'un mot au sens fort, *deliciis*, c.3 v.4, et *delicium*, c.4 v.1. Alors s'établissent entre le poète et la jeune Suève des relations d'une teneur particulière. Ausone n'est pas un père nourricier pour une fille adoptive, ni un « dominus » aux dérapages sexuels possibles, -- ce que n'exclut pas l'éducation considérée au sens le plus large, à savoir morale, linguistique, sexuelle -- : Ausone est le maître, y compris sur le plan érotique. Mais en réalité, la maîtresse, c'est elle : *dominatur*, c.3 v.3, est juxtaposé à *capta manu, sed missa manu*, dans le même vers. Le poète est fasciné, tombé sous le charme de la jeune fille, comme le suggère le chiasme *capta manu. . . / . . . bellica praeda* qu'imbriquent les v.3-4 du poème 3. La fascination se poursuit dans le vers initial du poème 4 par une succession de cinq termes dont chacun a une charge superlative. Mais remarquons comment H. Heinen les adapte dans sa traduction personnelle :

Liebes Herzel, süßes Puppchen, du mein Liebling, meine Wonne. Seul le terme final équivaut à *voluptas*, tandis que les trois groupes nominaux évoquent en écho l'attachement, *mein . . . meine*, et la tendresse, *Liebes . . . Liebling*.

C'est l'apprentissage de la langue latine qui l'emporte, selon H.Heinen, dans le projet d'Ausone pour « romaniser » la jeune Barbare. Cette entreprise sera d'autant plus aisée que Bissula se trouve dans des conditions idéales pour être instruite : aussitôt affranchie après sa capture, elle n'aura pas eu le temps de subir l'esclavage ni les outrages qu'on réserve généralement aux vaincus, *fortuna ac patriae quae nulla opprobria sensit*, c.3 v.7. Ensuite, son apprentissage dépasse celui de la langue ; il en a déjà été question dans le *Protrepticus ad nepotem*,¹³ v.74, où apparaissent clairement les objectifs éducatifs envisagés par Ausone, *mores artesque bonas fandique vigorem*, à savoir la morale, les bons principes, la vigueur de l'éloquence : la base de l'éducation pour un jeune Romain. Il n'est pas étonnant que ces éléments, *facundia linguae . . . mores et laetum ingenium*, occupent une place privilégiée dans son hommage à la Moselle¹⁴, v.383-385

Pour Ausone, le prestige de la culture latine n'est pas cantonné à Athènes et à Rome ; il se révèle aussi dans les provinces romaines, au bord de la Moselle, véhiculé par la langue, inséparable des *mores* et des *artes bonae*. Selon H.Heinen, l'éducation linguistique et morale constitue tout ce qu'Ausone entendait comme mission et comme talent, la romanisation, au sens d'une orientation vers la langue et les valeurs de Rome. Ausone, éducateur par nature et surtout maître d'éloquence, voulait appliquer son aptitude en particulier à sa protégée, la jeune Germaine Bissula ; ceci donne un aperçu instructif de la romanisation comme art de la pédagogie, comme éducation morale et comme tâche culturelle.

¹³ Ausone, *Protrepticus ad nepotem*, v 66-75 *Nec rudis . . . sed mille docendo / ingenia expertus. . . / ad mores artesque bonas fandique vigorem / produxi.*

« Ce n'est pas un fruste aïeul qui te conseille / mais un homme éprouvé par l'éducation de mille esprits . . . / et je les ai menés à la morale, aux bonnes études, à la vigueur de l'éloquence. »

¹⁴ Ausone, *Mosella*, v 383-385 *aemula te Latiae decorat facundia linguae / quin etiam mores et laetum fronte seuera / ingenium natura tuis concessit alumnis.*

« Tu as une éloquence rivale de la romaine / Bien plus ce sont les bonnes mœurs et un esprit riant sous un front calme / que la nature a accordés à tes enfants. »

Toutefois H.Heinen note qu'en 4, le vers 1 présente une accumulation de termes à double entente : jeu sexuel ? coup de foudre ? La fascination, la tendresse visible ne sont pas incompatibles avec le côté érotique de la relation. Tout parle en faveur d'une relation sensuelle, érotique avec la jeune Barbare. Mais pourquoi donc Ausone invitait-il son lecteur à boire et à rêver, dans le poème 2, s'il voulait lui mettre devant les yeux l'image d'une enfant innocente et d'un père nourricier tout aussi innocent ? H. Heinen admet que l'homme de lettres ait gardé dans sa résidence de Trêves la jeune Germaine comme bien-aimée et partenaire. Cet aspect sans doute, dans le cycle des poèmes, n'a-t-il pas été exposé à l'excès ni difficilement caché, pour autant que le texte permette d'en juger.

H. Heinen retient surtout la fierté d'Ausone, maître d'éloquence, dont l'éducation de Bissula fut couronnée de succès, la « mutation » de la petite Barbare en une jeune fille parlant le latin à la perfection, *Latiis mutata bonis*, c.3 v.9

Ambiguam modo lingua facit, c.3 v.11, *haec Latio*, c.3 v.12.

A la fin de son article, H. Heinen compare les tentatives éducatives d'Higgins, le professeur d'éloquence de *My fair lady*, sur la marchande de fleurs Eliza Doolittle, à celles d'Ausone. Dans les deux cas, les jeunes filles sont élevées à un niveau linguistique supérieur, dans les deux cas l'érotisme se manifeste par ce procédé. La métamorphose de la jeune Barbare en Romaine accomplie est due à l'apprentissage de la langue : la « romanisation » est un art.

L'interprétation de Heinen, abondamment documentée, a une justification incontestable ; mais ne passe-t-il pas sous silence l'histoire d'amour, pourtant très claire, entre le poète et la jeune Barbare ?

Les commentaires de Paul DRÄGER sur la *Bissula* d'Ausone, répartis en trois étapes - -- 2001, 2002, 2011 --- nous offrent un éventail d'interprétations orientées, pour chacune d'elles, vers un registre particulier.

L'édition de 2001¹⁵ au titre éloquent situe sans ambiguïté l'interprétation dans le registre de Priape. Selon P. Dräger, Ausone obéit à une tradition littéraire. Il met le lecteur en garde : qu'il ne s'attende pas à de la grande poésie.

*Carminis incompti tenuem lecture libellum
pone supercilium* c.2 v.1-2.

Le poème 2 est dans l'esprit des Priapea et dans la lignée de Martial « Contigeris nostros . . . si forte libellos / . . . pone supercilium » 1,v.4. Bien plus, Ausone s'affirme comme disciple de Thymélé, *nos Thymelen sequimur* c.2 v.4. Thymélé était une danseuse et comédienne d'assez mauvaises mœurs citée par Martial,¹⁶ 1,4, et par Juvénal à plusieurs reprises (1,36 ; 6, 44 ; 6, 63 - 66) . Par l'allusion à Thymélé qui fait figure, ici, de muse érotique, P. Dräger chercherait-il à montrer le côté obscène de la relation entre Ausone et Bissula ? Il s'appuie sur le type de vers utilisés dans le poème 2 *supercilium / rugis* (v. 2 -3), *Thymelen / Bissula* (v. 4-5), *bibas / post pocula* (v.6-7), *hic sapiet / hic sapiet* (v. 8-9). La parenté sexuelle devient une parenté « littéraire » dans la relation entre le poète et la jeune Suève. Selon P. Dräger, Ausone magnifie et sublime Thymélé par la versification : ainsi Bissula, apparentée à Thymélé, est raffinée de cette manière.

¹⁵ P. DRÄGER, *Bissula – Eliza – Lolita : Priap als Sprachlehrer*, in GFA 4, Trier 2001, p.187-207

¹⁶ cf note 3

Au début de la lettre à Paulus, l'allusion aux mystères, *initiorum*, dans la première phrase, fait immédiatement référence au culte de Priape, et au rôle prépondérant de la sexualité dans les mystères. En témoigne le champ lexical des mystères religieux où s'enchaînent les termes à double entente, *operta Musarum mearum . . . alumnam meam* (l.3). Remarquons que Bissula n'est pas nommée dans la lettre à Paulus, ni clairement désignée ; elle est à la fois l'inspiratrice, la muse, l'élève, la protégée d'Ausone, nimbée d'un halo de religion ou de religiosité, *initiorum velabat obscuritas*, l.1, *arcana*, l.4 ; les adorateurs *cultoribus*, l. 3, dont fait partie le poète sacrifie à des rites, *sacra*, différents selon qu'ils s'adressent à *Cereri* ou à *Liberi*, l.3. P. Dräger y voit un modèle littéraire dans trois distiques élégiaques d'un Priapeum.¹⁷ La vénération pour Priape est bien d'ordre cultuel ; Bissula est vue comme une inspiratrice apparentée aux dieux qui apparaissent dans les rêves et qu'on aime célébrer la nuit.

*Sed magis hic sapiet, si dormiet et putet ista
somnia missa sibi c.2 v.9-10.*

Notons que le temps des verbes insiste sur la réalité des faits, contrairement à l'édition de Green dont les verbes traduisent le potentiel.

Les *sacra* ont un rôle métaphorique ; ces rites appartiennent au champ des termes à double entente, oscillant entre les mystères, *initiorum*, et les « sexualia », pratiques sexuelles. Ainsi s'établit un va-et-vient permanent entre la jeune Suève et les mystères d'Aphrodite. Le poème 4 inspire à P. Dräger une remarque du même ordre : il ne voit dans le vers initial aucune intention de gradation, mais plutôt un enchaînement de termes superlatifs, *delicium . . . amor, voluptas* exprimant la fascination et encadrant deux termes, *blanditiae, ludus* qui évoquent sans ambiguïté des jeux sexuels. Ausone obéirait donc à une tradition littéraire en rattachant ses poèmes aux épigrammes de Martial¹⁸ et aux Priapea.

P. Dräger insiste sur le fait que les composants du poème vont étrangement par deux, à commencer par le nom de la bien-aimée, *Bissula, nomen tenerae rusticulum puellae*, c.4 v.3-

¹⁷ Cf *Priapeum* 53

*Contentus modico Bacchus solet esse racemo
cum capiunt alti vix cita musta lacus,
magnaque fecundis cum messibus area desit,
in Cereris crines una corona datur.
tu quoque, dive minor, maiorum exempla secutus
quamvis pauca damus, consule poma boni. (p. 197)*

“Bacchus a coutume de se contenter d'une quantité modique de vin / quand les profondes citernes contiennent avec peine les vendanges hâtives / et qu'il manque une large place, vu l'abondance des récoltes, / on dépose une couronne dans la chevelure de Cérès. / Toi aussi, jeune dieu, en suivant les exemples des ancêtres / quoique nous donnions peu, contente-toi des fruits.”

¹⁸ cf Martial 5, 34, 2 *oscula . . . deliciasque meas*
(mes baisers . . . mes délices)
5, 37, 17 *nostras amores gaudiumque lususque*
(mes amours, ma joie et mon jeu)
7, 14 *lusus deliciasque suas*
(ses jeux et ses délices)

4, un nom d'origine celtique, *horridulum* pour les oreilles latines mais capables de charmer celles de son maître, *domino venustum*. Notons l'insistance du chiasme, figure souvent employée par Ausone, dans les deux vers. Dans son commentaire de 2001, P. Dräger note que tous les éléments du poème sont groupés par deux : Bissula et Thymélé, les *sacra* à la fois *initia* et *sexualia*, les qualificatifs *horridulum* et *venustum* jusqu'à la structure même de l'ensemble des six poèmes :

--- les poèmes 1 et 2 sont des préfaces adressées respectivement à Paulus et au lecteur

--- les poèmes 3 et 4 tous deux ad Bissulam

--- les poèmes 5 et 6 ad pictorem, même si le poème 6, réduit à un distique, n'est pas symétrique du poème 5 qui compte 6 vers : P. Dräger en déduit que, si quelque chose a été perdu, il s'agit forcément d'un passage obscène que le scribe de service n'aura pas osé recopier ; il le redira dans les commentaires de 2002 et de 2011. Il est cependant difficile de se laisser convaincre.

Le commentaire de 2002¹⁹ met en lumière d'autres aspects des poèmes. Certes l'ombre de Priape rôde encore dans le sillage d'Ausone et de Bissula dont la relation semble davantage placée sous le signe de l'érotisme que de l'obscénité : le vieux poète plein d'expérience serait une sorte d'initiateur pour sa jeune partenaire²⁰ ; ce serait un jeu, *lusimus*, c.1 v.2 . . . *ludus* , c.4 v.1 . . . dans la tradition du culte d'Erôs ; l'influence de Martial se fait encore sentir. P. Dräger s'attarde sur *erubesco* qui clôt la lettre à Paulus et fait écho à *verecundiae meae*, l.5 : le rouge monte au visage d'Ausone qui produit des vers légers, *carminis inculti*, c.2 v.1, lui un poète de renom ! Lisant entre les lignes, P. Dräger verrait-il également une sorte de retenue dans l'enchaînement des sentiments, c.4 v.1, qui agitent le vieux poète, fasciné par son inspiratrice ? Dès le début Ausone célèbre cette *Suebae* . . . *virgunculae*, c.1 v.2, qui aurait été avant tout son élève, *alumnam meam* , l.3 , *barbara* . . . *alumna* , c. 4 v.2, *nostram* . . . *alumnam*, c.6 v.1, afin que ses relations avec Bissula paraissent sans ambiguïté ; en effet les relations sexuelles avec de jeunes esclaves n'étaient pas des pratiques courantes. La jeune élève d'Ausone, peu marquée par les outrages réservés aux prisonniers de guerre et son statut d'esclave de courte durée s'est d'autant plus facilement imprégnée des *Latiis* . . . *bonis*, c.3 v.9, à savoir l'apprentissage de la langue latine. Ainsi les caractéristiques ethniques, *oculos caerula, flava comas*, c.3 v.10, l'inné, se conjuguant à l'apprentissage de la langue latine, l'acquis, font de la jeune Barbare une *ambiguam* *puellam* , c. 3, v.11 , une fille à la double culture.

L'adresse au peintre qu'il engage à choisir, dans les poèmes 5 et 6, les couleurs idéales pour représenter le visage de Bissula, *puniceas* . . . *rosas et lilia*, c. 5 v. 2, fait écho à Virgile²¹ et n'a rien d'original : fasciné par Bissula, il est impossible à Ausone comme au peintre de la représenter.

¹⁹ P.DRÄGER, *D. Magnus Ausonius, Mosella, Bissula, Briefwechsel mit Paulinus* Düsseldorf-Zürich, 2002 , p.184-188 ; 280-286.

²⁰ *wie ein älterer, erfahrener « Priap » (Ausonius) eine jüngere, unerfahrene Partnerin (Bissula) über den vordergründigen Sprachunterricht . . . comme un enseignement oral d'un poète plutôt âgé, plein d'expérience (Ausone) à une partenaire plus jeune et sans expérience* , p.285.

²¹ Virgile, Aen.XII, v 68-69 *mixta rubent ibi lilia multa*

Alba rosa : tales virgo dabat ore colores.

« . . . les lys blancs mêlés aux roses reflètent l'incarnat : ainsi se colorait le visage de la jeune fille. »

P. Dräger conclut son commentaire sur une remarque – déjà formulée et qu’il réitérera dans le commentaire de 2011 – concernant la structure des poèmes adressés au peintre : la symétrie entre les deux poèmes n’est pas respectée, le copiste, choqué, ayant volontairement omis de recopier quatre vers au contenu obscène, p. 440. P. Dräger a beau être formel, il est difficilement convaincant.

L’édition de 2011²² présente une sorte de récapitulation qui reprend chaque point des commentaires de 2001 et 2002. Certes les *poematia* dédiés à Bissula sont sans prétention, ne sont que de *molesta carmina*, c.1 v.4. Si Ausone cède à la demande de Paulus, c’est parce que ce dernier a beaucoup insisté, *ut voluisti*, c.1 v.1. Un poète de renom ne peut s’enorgueillir de publier des vers sans envergure, ainsi que le confirme le dernier mot de la lettre à son ami, *erubesco*. Le point sur lequel P. Dräger insiste dans l’édition de 2011 consiste à donner un sens matériel à *operta Musarum mearum*²³ : Bissula est dans la lignée des divinités auxquelles on voue secrètement un culte. La majuscule met la jeune Barbare au rang des muses²⁴ qu’Ausone, « Musarum sacerdos », aurait initiée aux mystères de l’amour. Soulignant la réputation des muses, P. Dräger éloigne implicitement le côté érotico-obscène des Priapea. Dans le même ordre d’idées, il réfute l’appartenance de l’antre de la Pythie, *Pythiae specum*, au champ sexuel²⁵ : selon lui la connotation sexuelle n’est pas justifiée en latin (p. 429).

Dans le poème 2 adressé au lecteur, P. Dräger marquerait une opposition entre Bissula / Thymélé, sujet érotique, et l’Erasinus, un fleuve aux eaux glacées²⁶ : une interprétation, à mon avis, peu compréhensible (p. 435). Les deux derniers vers du poème 2 nous ramènent à Priape dont les mystères étaient célébrés la nuit et qui apparaissait dans les rêves : cette réalité est attestée par le temps des verbes, le futur, contrairement à Green qui préfère le potentiel. Quant aux vers 11 et 12 du poème 3, vers majeurs aux chiasmes construits pour célébrer la métamorphose de Bissula, devenue une fille à la double culture, *ambiguam . . . puellam*, P. Dräger les traduit en calquant deux chiasmes sur le texte d’Ausone²⁷. (Précisons que la structure de l’allemand le permet, ce qui n’est pas le cas du français). Il fait par ailleurs référence à Martial²⁸, n’y voyant qu’un lieu commun (p. 436). Le vers initial du poème 4 traduit la fascination d’Ausone pour Bissula par une fameuse envolée de substantifs qui semble n’avoir intéressé P. Dräger que pour les sonorités, les allitérations qu’il répercute dans sa traduction personnelle (p.121).

Wonnegefühl, schmeichelnde Lust, Tändelspiel, Lieb, Vergnügung

Mais le rapprochement fait avec deux vers de Plaute – une accumulation cocasse de douze expressions²⁹ -- peut surprendre ; nous sommes bien loin du champ de la fascination !

²² P.DRÄGER, *Decimus Magnus Ausonius, Sämtliche Werke*, Band 2, *Trierer Werke*, Trier 2011, p. 117- 123 , 425-440.

²³ « die Geheimplätze meiner Musen », lieux de cultes secrets dédiés à mes Muses, p.

²⁴ *musarum* chez Green , 1991, désigne Bissula en tant qu’inspiratrice

²⁵ cf Ausone, *Cento* v.113

²⁶ l’Erasinus est mentionné par Jasinski, tandis que Green préfère Cratinus

²⁷ *Beiderlei macht bald die Sprechweise, bald die Gestalt aus dem Mädchen ;*

Diese rühmt es vom Rhein stammend, von Latium die. (p. 121)

²⁸ Martial, 11, 53, 1-4 (la Britannique Claudia Rufina)

12, 21, 1-6 (l’Espagnole Marcella)

²⁹ Plaute, Poen. v.365-367

L'exercice se poursuit par la traduction du vers 3, avec une variante néanmoins : au chiasme *nomen tenerae rusticulum puellae* répondent deux groupes nominaux construits parallèlement « bäurischer Nam' für dieses zarte Mädchen »

Quant au chiasme du vers 4, il est parfaitement calqué :

horridulum non solitis sed domino venustum

« schaurig für die, die nicht gewohnt, doch für den Herrn sehr reizvoll »

Par l'exercice de traduction, P. Dräger réalise une prouesse stylistique, mais il s'en tient là ; on peut juger regrettable qu'il n'ait pas été sensible à la sincérité des sentiments d'Ausone pour la jeune Barbare.

Le vers final exhorte le peintre, s'il veut réaliser un portrait de sa jeune protégée, à imiter les abeilles de l'Hymette :

aemula Cecropias ars imitetur apes, c.6 v.2.

P. Dräger propose deux hypothèses qui justifieraient la comparaison : soit le peintre doit recourir à toutes les couleurs de sa palette³⁰, soit, en peignant – sans référence sérieuse aux deux seules couleurs évoquées dans le poème – il doit étudier de près chaque détail avec l'attention d'une abeille, sans rien ajouter de personnel, puisque la beauté de son modèle est parfaite, p.439. D'ailleurs la comparaison entre l'activité poétique et le butinage des abeilles est un cliché.³¹

P. Dräger conclut en revenant sur la dissymétrie déjà évoquée³² entre les deux derniers poèmes : les vers manquants du poème 6 n'ont pas été perdus mais sciemment omis.

Nous constatons pour finir que, si P. Dräger reconnaît à Ausone un talent de poète impeccable, à aucun moment il n'est sensible à sa fascination pour la jeune Bissula qui règne sur le cœur de son maître.

... dominatur in ejus

deliciis, cuius bellica praeda fuit. c.3 v.3-4.

Parions cependant que les sentiments d'un maître de l'art poétique n'en sont pas moins sincères.

Giampiero SCAFOGLIO propose une analyse linéaire³³ des petits poèmes qu'Ausone a composés en hommage à Bissula, la jeune Barbare qui lui a été donnée comme butin de guerre après une expédition menée contre les Alamans. Une précaution s'impose dès le début : les poèmes dédiés à Bissula n'appartiennent à aucune série, sont des écrits de circonstance qui ne traduisent aucun engagement. En témoignent la lettre introductive adressée à son ami Axius Paulus puis les deux préfaces en vers, l'une, c.1, adressée au même Paulus et l'autre, c.2, au

*mea voluptas, mea delicia, mea vita, mea amoenitas,
meus ocellus, meum labellum, mea salus, meum savium,
meum mel, meum cor, mea colustra, meu'molliculus caseus*
“ mon plaisir, mes délices, ma vie, ma beauté,
mon petit oeil, ma petite lèvre, mon salut, mon petit baiser,
mon miel, mon coeur, mon lait, mon fromage tendre.”

³⁰ cf Pastorino, *Opere di Decimo Magno Ausonio*, Turin 1971, p. 612.

³¹ Cf Lucrèce, *De Rerum natura*, III, v. 11 ----- et Horace, *Carmina*, IV, 2, v.1

³² Cf note 9, p. 206.

³³ G. SCAFOGLIO « Ausone et sa petite élève. L'idée de l'intégration culturelle dans la *Bissula*. » Ausone en 2015 : bilan et nouvelles perspectives. Ed. E. Wolff, Paris, 2018 (p. 217-226)

lecteur potentiel. Si Ausone choisit son destinataire, Axius Paulus ici, il s'adresse aussi à un public plus large, aspect déjà évoqué par G.Scafoglio dans un autre article.³⁴

La lettre introductive, assortie d'une mise en garde, fixe d'emblée des limites : ce ne sont que des *poematia . . . rudia* , l. 3, qu'Ausone aurait écrits sans raison sérieuse, *luseram* , l. 4. Dans tous les cas, ils sont indignes d'un poète de renom tel que lui. Il réitère cette affirmation dans la préface à Paulus : ce n'est pas pour satisfaire sa gloire mais pour occuper son temps libre : *lusimus . . . / otium magis foventes quam studentes gloriae* , c.1 v.2-3. D'ailleurs il n'a fait que céder aux instances de Paulus, comme l'indiquent les premiers mots de la lettre, *Pervincis tandem* et, leur faisant écho, le début du poème 1, *Ut voluisti . . .* Les vers dédiés à Bissula n'appartiennent en aucun cas à la grande poésie et ne sont qu'un divertissement dénué de profondeur.

Poursuivant la même idée que dans la lettre à Paulus, Ausone, dans le poème 2, s'adresse au lecteur dont il requiert l'indulgence, *pone supercilium*, v.2 ; il n'est qu'un disciple de Thymélé, *nos Thymelen sequimur*, v. 4. Bien plus, il conseille au lecteur de boire avant de lire ses poèmes, l'état d'ébriété invitant à l'indulgence. Je vois dans cette boutade un trait d'ironie, au sens premier du terme : *nos Thymelen sequimur*, v.4, sous-entend qu'Ausone a une conscience claire de sa valeur, ce *tenuem . . . libellum*, v.1, étant en réalité un hommage d'exception à Bissula. De même, dans la lettre d'introduction, la honte qu'il éprouve à l'idée d'être publié, *verecundiae meae*, l.5, et le mot de conclusion, *erubesco*, ne sont que fausse modestie de la part d'un poète conscient de sa valeur. Quant à la référence aux « mystères », *initiorum*, l.1, qui voilent d'incertitude les « secrets », *operta*, l.1, qu'Ausone ne souhaite pas divulguer sur son inspiratrice, ce serait peut-être la trace d'une sensualité peu marquée, sans connotation érotique, une sorte de litote ; mais le lecteur y entendra beaucoup plus.

La jeune Germaine aurait été promise à un destin fâcheux si elle n'avait été donnée à Ausone comme butin de guerre. Les traumatismes évoqués par le poète semblent au contraire la favoriser : elle n'a pas longtemps été esclave, *missa manu*, c.3 v.3 ; elle n'a pas d'attaches familiales véritables, *matre carens, nutricis egens*, v.5 ; elle n'a pas connu la domination d'un maître, *nescit ere imperium*, v.5 , ni les outrages qu'on réserve aux vaincus, *fortuna ac patriae quae nulla opprobria sensit*, v.7. Notons qu'au IV^{ème} siècle, les relations avec les inférieurs sont réglées selon un code de comportement.³⁵

Mais la transformation de Bissula, presque simultanée, est due à l'apprentissage de la langue latine ; nous remarquons que Bissula est désignée à trois reprises par le terme « alumna », à l'adresse de trois destinataires distincts : Paulus dans la lettre introductive, l.3, Bissula elle-même, *barbara . . . alumna*, c.4 v.2, et enfin le peintre mis au défi de la représenter, c.6 v.1. Bissula est, certes, une élève douée, mais le mérite en revient à Ausone, son professeur de langue. G. Scagoglio a déjà évoqué combien l'apprentissage de la langue latine avait contribué à sublimer la jeune Barbare.³⁶ Ainsi, *sic Latiis mutata bonis*, v.9, sans perdre ses caractéristiques ethniques – *oculos caerulea, flava comas*, v. 10 – Bissula devient une *ambiguam . . . puellam*, v. 11, une fille à la double culture. L'éducation latine, *lingua*, n'a pas effacé chez la jeune Barbare sa beauté naturelle, *forma*, v.11 ; bien plus, l'inné et l'acquis se sont conjugués. Il s'agit, sans lui donner l'importance accordée par H.Heinen³⁷, d'un parfait exemple d'intégration culturelle.

Mais la fascination exercée par Bissula sur Ausone se devine entre les lignes : il n'est possible ni pour le poète ni pour le peintre de l'exprimer.

³⁴ G. SCAFOGLIO, La poesia come colloquio : il caso di Ausonio, p. 21-22.

³⁵ Peter BROWN, *L'élitisme païen* in *Histoire de l'Antiquité tardive*, 1999 (p. 220-223)

³⁶ Cf note 28, p 23

³⁷ Cf note 6

Silvia MATTIACCI nous présente une interprétation de la *Bissula* d'Ausone à travers deux commentaires. Le premier³⁸ est centré sur l'ambiguïté qu'Ausone entretient autour de la jeune Suève : tout d'abord dans la lettre en prose adressée à Paulus et les deux préfaces en vers, l'une, c.1, au même Paulus, et l'autre, c.2, au lecteur en général, Ausone insiste particulièrement sur le caractère « ludique, improvisé et familier » de ses vers, sous couleur de modestie. La lettre présente les poèmes comme une œuvre sans prétention, *poematia quae . . . luseram rudia*, l. 3-4, et les préfaces comme des pièces au caractère improvisé, *lusimus* c.1 v.2, *molesta carmina*, c.1 v.4 ; des vers qu'il ne faut pas prendre à la lettre, *carminis inculti tenuem . . . libellum*, c.2 v.1. Ausone fait retomber la responsabilité de la publication sur Paulus dans la lettre en prose, *pervincis*, l. 1, puis au début du poème 1, *ut voluisti*. C'est une stratégie qu'il explique : ces petites pièces sont légères, peu soignées, juste des ébauches ; on les écoute pour se détendre, ou mieux encore gagné par l'ébriété et la somnolence. Il se justifie auprès du lecteur : le *tenuem . . . libellum*, c.2 v.1, moins noble que le seraient les *poematia* et considéré comme des « nugae » se situe à mi-chemin entre « lusus » et « otium », Ausone étant le « patronus » de son inspiratrice. Il s'agit d'un jeu littéraire dans la tradition de l'épigramme. S. Mattiacci innove en mettant en évidence les éléments de la stratégie échafaudée par Ausone : « Ambiguità e aura di mistero, paradossalità e ironia sono gli elementi innovatori della strategia difensiva della *Bissula* » (p 197)³⁹. Cette ébauche, *hoc schedio*, c.2 v.5, manifeste peut-être aussi la pudeur --- *verecundiae meae*, l. 5 de la lettre --- du vieux poète amoureux de sa jeune captive ; il faut la considérer comme un jeu littéraire, *nos Thymelen sequimur*, c.2 v.4, et suivre un conseil , . . . *utque Cratinus / admoneo ante bibas* c.2 v.5-6. Selon S.Mattiacci, Ausone soutient l'intérêt du lecteur en ménageant l'ambiguïté comme stratégie poétique, mais qui n'exclut pas l'inspiration personnelle.

S. Mattiacci nous fait remarquer que le thème de la dualité est dominant (p. 199)
 --- Les destinataires vont par groupes de deux, « coppia di componimenti » : c.1 « ad Paulum » / c.2 « ad lectorem » ---- c. 3-4 « ad Bissulam » ---- c. 5-6 « ad pictorem ». La variété des sujets abordés va de pair avec la variété des mètres.
 --- *Bissula* est désignée de deux manières : elle est une « alumna » (mot formulé à trois reprises : l. 3 de la lettre; c.4 v.2 ; c. 6 v.1) douée dans l'apprentissage de la langue latine. Elle est aussi, et surtout, l'inspiratrice, *musarum mearum* (l. 1 de la lettre) auréolée d'une guirlande de substantifs, *Delicium, blanditiae, ludus, amor, voluptas*, c.4 v.1, qui traduisent la fascination du poète. La dualité de cet être hors du commun apparaît implicitement dès le premier vers où l'on pourrait, selon S. Mattiacci, interpréter diversement *Bissulae versus* : « sia i versi per Bissula sia i versi sulla *Bissula* » (p 200).⁴⁰ Son statut même est double : sa situation de butin de guerre, *bellica praeda*, c.3 v.4, *Bissula* ne l'a pas vécue dans la durée puisque, libérée dès sa capture, *capta manu sed missa manu*, c.3 v.3, c'est elle qui règne, *dominatur*, c.3 v.3, sur le cœur de son maître.

En réalité, c'est l'apprentissage de la langue latine (p.205) qui est au cœur de sa transformation : en qualité de rhéteur, Ausone considère que la langue est un élément fondamental de l'identité. Si l'identité résulte des acquis culturels, la fascination, *delicium*, c.4 v.1, éprouvée par le poète expliquerait-elle la honte avouée dans la lettre introductive,

³⁸ S. MATTIACCI , *Bissula ambigua puella*, Ausone en 2015 : bilan et nouvelles perspectives, p.195-215

³⁹ L'ambiguïté, l'aura de mystère, la contradiction et l'ironie sont les éléments innovants de la stratégie de défense de la *Bissula* .

⁴⁰ Qu'il s'agisse des vers dédiés à *Bissula* ou des vers sur la *Bissula* ; cette dualité a déjà été mentionnée par Dräger – cf note 16 – p. 430.

Verecundiae meae, l.5, et *erubesco*, le terme final ? Il semble qu'Ausone fasse passer l'« erôs » par le filtre de la littérature (p.205). Sur un tout autre plan, S. Mattiacci considère que l'insistance sur la double identité de Bissula, comme un écho de propagande parallèle à la politique étrangère de Valentinien Ier, est excessive et réductrice (p. 209), contrairement à F.Della Corte. B. Combeaud va beaucoup plus loin ⁴¹ : « Je ne suis donc pas l'interprétation historicisante de F.Della Corte qui voit dans *Bissula* un poème inspiré par des considérations politiques. Faut-il à toute force qu'un poème soit la traduction des circonstances de la vie de son auteur ? » S.Mattiacci fait plutôt remarquer que l'insistance d'Ausone sur le côté léger et privé du recueil contraste avec le souci de propagande : c'est le côté ethnique de la jeune Suève qui est réhabilité, caractérisé en particulier par sa chevelure blonde ; rare chez les Méditerranéens, la blondeur des cheveux représente sans doute l'excellence de la beauté. L'ambiguïté de Bissula se répercute jusqu'au *nomen tenerae . . . puellae*, c.4 v.3, sur deux plans, phonique et sémantique : un nom rude, *rusticulum*, c.4 v.3, qui écorche, *horridulum*, c.4.v.4, les oreilles peu habituées mais charme, *uenustum*, mot qui clôt le poème, celles de son maître.

En conclusion, S.Mattiacci rappelle que les deux poèmes dédiés à Bissula relèvent de la poésie « mineure » : ils sont dans la lignée de l'épigramme, de l'élégie ; la jeune captive, *capta manu*, c.3 v.3, règne en réalité, *dominatur* c.3 v.3, sur le cœur de son maître. Ils relèvent aussi de la poésie amoureuse, en idéalisant la femme aimée par l'emploi de termes lascifs mais dénués d'obscénité. Enfin la jeune Bissula, tout en gardant ses caractéristiques mais transformée par les bienfaits latins --- à savoir l'apprentissage de la langue --- devient une *ambiguum . . . puellam*, c.3 v. 11, une fille à la double culture. L'ensemble des poèmes est une transposition littéraire de la relation entre Bissula et son maître.

Dans un autre article⁴², S.Mattiacci reprend d'abord un point déjà abordé⁴³ : Ausone considère les poèmes dédiés à Bissula comme un mince feuillet de vers sans recherche, *carminis inculti tenuem . . . libellum*, c.2 v.1, apparenté à un genre « mineur » relevant à la fois de l'épigramme, de la comédie et de la satire, p. 85 De plus, ces *poematia . . . rudia et incohata ad domesticae solacium cantilenae* (lettre introductive, l.3-4), ces frustes ébauches juste bonnes à être chantées dans les chaumières, Ausone dit à Paulus qu'il aurait voulu les tenir secrètes, comme s'il s'agissait de mystères. La demande instante de Paulus pour les divulguer est donc considérée comme une profanation, et Ausone en fait retomber sur son ami toute la responsabilité. Ausone éloigne de lui toute intention autobiographique en invitant le lecteur à s'évader dans le rêve : *Sed magis hic sapiat, si dormiat et putet ista / somnia missa sibi*, c.2 v. 9-10. S. Mattiacci revient ensuite longuement sur la dualité de Bissula, mise en lumière dans le poème 3 et abondamment développée dans un article publié en 2015⁴⁴ : une prisonnière de guerre dont la terre natale avoisine les sources du Danube, au nom à l'étymologie double, qui n'a pas connu l'esclavage puisqu'Ausone l'a aussitôt affranchie, *capta manu, sed missa manu*, c.3 v.3, et règne désormais sur son maître comme inspiratrice. Tout semble, d'ailleurs, favoriser Bissula au départ : son sort s'est subitement inversé, comme la figure du chiasme inverse parallèlement les groupes *capta manu*, v.3, et *bellica praeda*, v.4. Elle n'a donc pas eu le temps de subir les outrages que le sort réserve aux vaincus, *fortuna ac patriae quae nulla opprobria sensit*, c.3 v.7. Enfin l'apprentissage de la langue latine est placé au cœur de sa transformation, sic *Latiis mutata bonis*, c.3 v.9. Ainsi Bissula, sans avoir

⁴¹ Ausone, *Œuvres complètes*, éd. Mollat, 2010 (p. 822, note 72)

⁴² S. MATTIACCI, *La bellezza naturale di Bissula tra elegia e convenzioni efrastiche*, in Studi italiani di Filologia classica, 2019, p. 85-104.

⁴³ Cf note 32

⁴⁴ Cf note 32

perdu ses caractéristiques ethniques --- *oculos caerulea, flava comas*, c.3 v.10, les seules marques de son état barbare --- et magnifiée par l'apprentissage de la langue latine, devient une *ambiguam puellam*, c. 3 v. 11, une fille à la double culture.

S. Mattiacci s'attarde particulièrement sur la beauté de la jeune Barbare qui tient surtout à sa blondeur naturelle. Les cheveux blonds représentent, pour les peuples méditerranéens, l'excellence de la beauté : en témoignent les allusions⁴⁵ à la blondeur des dieux et des héros mythologiques (p. 94) chez Catulle, Ovide et même chez Ausone décrivant la chevelure d'Adonis. Ainsi la blondeur de Bissula, rehaussant sa beauté naturelle et conjugée à l'apprentissage de la langue latine, confère à la jeune Barbare une double culture, comme l'indique la construction du c.3 v.11, *Ambiguam modo lingua facit, modo forma puellam*. La beauté de Bissula est d'autant plus exceptionnelle qu'elle est dénuée d'artifices et échappe au pinceau du peintre (p. 96). L'injonction au peintre, c.5 v.4 et c.6 v.1, n'est pas en soi originale, pas plus que la précision dans le choix des couleurs à mélanger pour réaliser le portrait de Bissula. Les couleurs matérielles d'une palette telles que *Sandyx et cerusa*, c.5 v.3, ne seraient pas en mesure de représenter la carnation du visage de l'aimée ; il s'agit, là aussi, d'un cliché de la poésie élégiaque.

Quant à l'injonction au peintre, *puniceas confunde rosas et lilia misce*, c.5 v.5, elle fait écho à Virgile⁴⁶ évoquant la rougeur qui empourpre le visage de Lavinia, à Horace⁴⁷ sur le teint d'un visage jeune qui « l'emporte maintenant sur la fleur pourprée du rosier » et aussi à Ovide⁴⁸ comparant la rougeur qui envahit subitement le visage d'Arachné lorsqu'elle aperçoit Pallas et se dissipe aussitôt, de même que l'air s'empourpre dès que le jour point mais blanchit au lever du soleil. Pour Ausone, peindre Bissula relève du défi. Le mélange des deux couleurs idéales --- *puniceas . . . rosas et lilia*, c.5, v.5, produit une clarté à laquelle le lecteur est invité à prendre part grâce à la visualisation. Ainsi la couleur du visage de Bissula échappe à la palette du peintre, *quique erit ex illis color aeris, ipse sit oris*, c.5 v.6. Ausone transfère sur le discours poétique la clarté obtenue grâce au mélange des couleurs. Une sensibilité de peintre et une mémoire de poète se conjuguent pour mener à une réflexion originale sur l'art poétique de la description. C'est en cela que réside la singularité d'Ausone. Le sixième et dernier

⁴⁵ Catulle, 64, 63, *flavo . . . vertice* au sujet de la chevelure d'Ariane
Ovide, *Heroides*, 12, 11, . . . *flavi . . . capili*

⁴⁶ Virgile, *Aen.* 12.v 67-69

*Indum sanguineo veluti violaverit ostro / Si quis ebur, aut mixta
rubent ibi lilia multa / Alba rosa : tales virgo dabat ore colores.*

« Comme l'art donne à l'ivoire indien l'éclat brillant de la pourpre, comme les lys blancs mêlés aux roses en reflètent l'incarnat : ainsi se colorait le visage de la jeune fille. »

⁴⁷ Horace, *Carm.* 4, 10, v.4 *Nunc et qui color est puniceae flore prior rosae*

« Et quand la couleur qui est maintenant plus belle que celle de la rose pourprée. »

⁴⁸ Ovide, *Met.* 6, v 46-49 *subitusque invita notavit / ora rubor rursusque evanuit, ut solet aer / purpureus fieri, cum primum Aurora movetur, / et breve post tempus candescere solis ab ortu.*

« Et une rougeur subite envahit, malgré elle, son visage / et s'évanouit ensuite de même que l'air / s'empourpre dès la naissance de l'Aurore / et peu de temps après blanchit dès que se lève le soleil. »

poème, réduit à un distique, pourrait représenter pour le peintre une invitation pressante d'Ausone à une compétition, hypothèse défendue par Albrecht⁴⁹, mais peu convaincante pour Green qui fait référence à des vers supposés perdus⁵⁰, en comparaison avec le poème 5 comptant six vers. (Dräger considère que les vers manquants n'ont pas été perdus mais volontairement omis par le copiste qui les jugeait obscènes, le caractère « priapien » du recueil dans son ensemble ne faisant aucun doute).

D'après le ton élogieux avec lequel Ausone parle de Bissula, S. Mattiacci penche pour l'hypothèse d'une poésie amoureuse caractérisée par la sublimation de l'érôs et l'idéalisation de la femme aimée. Dans les poèmes qui nous sont parvenus prédominent les tonalités de la tendresse et la glorification de la beauté physique naturelle.

Marc THOMALLA⁵¹ aborde la question des relations entre Ausone et Bissula sous un angle quelque peu différent. S'éloignant d'une interprétation biographique, il oriente les poèmes vers une analyse psychologique et en vient, essentiellement par comparaison avec les *Parentalia*, à une double conclusion ; tout d'abord les poèmes consacrés à Bissula renvoient aux expériences empreintes d'érotisme qu'Ausone aurait eues avec des femmes à la fois dominatrices et tendres. Mais M. Thomalla considère aussi que ces pièces en vers reflètent la double identité « celtico-romaine » d'Ausone dont la *puella* incarnerait une sorte d'« alter ego ». Personnellement je ne comprends pas en quoi les poèmes dédiés à Bissula reflètent la surprenante « double identité celtico-romaine » du maître de rhétorique de Burdigala. M. Thomalla accorde, d'autre part, une importance particulière aux v 9-10 du poème 2 : *Sed magis hic sapiat, si dormiat et putet ista / somnia missa sibi*. Il se fonde sans doute sur le fait que la jeune fille, présentée de façon poétique, à la manière d'une apparition dans les rêves, pourrait symboliser la part inconsciente de la psyché du poète. Cette position innovante retient l'attention et devrait inciter ceux qui feront à l'avenir des recherches sur Ausone --- même en dépit du *Cupido*, 92, des *Epigrammes* et du poème 8 des *Ephemeris* que M. Thomalla n'a pas traités dans ce passage --- à manifester de l'intérêt pour le rêve, en tant que mode d'expression de la fiction.

L'interprétation de M. Thomalla sur la *Bissula* d'Ausone a des allures d'avant-garde et se démarque des travaux de ses prédécesseurs. L'analyse psychologique invite à regarder différemment l'*ambiguam . . . puellam*, c.3 v.11 : la jeune Suève aux yeux bleus et aux cheveux blonds, *oculos caerulea, flava comas*, c.3 v.10, qui, transformée par les bienfaits latins, *Latiis mutata bonis*, c.3 v.9, bénéficie d'une double culture, est vue comme le reflet de la double identité du poète. Bissula incarnant l'« alter ego » d'Ausone ? Position innovante, certes, située aux limites floues du conscient et de l'inconscient : cette interprétation séduisante, mais discutable, a-t-elle pour autant un réel pouvoir de conviction ?

⁴⁹ cf note 5

⁵⁰ cf note 1, p. 517-518.

⁵¹ Marc THOMALLA, *Ausone et Bissula : les influences de l'héritage affectif du vieux poète bordelais sur sa relation avec la jeune Suève*, in *Ausone en 2015 : bilan et nouvelles perspectives*. Ed. E. Wolff, Paris, 2018 p. 227-245.

2^e partie : *Bissula*, le roman de Félix Dahn

Présentation

1. Ausone et Bissula, personnages historiques et personnages de roman

Les vers dédiés par Ausone à Bissula ont inspiré, en 1884, un roman à l'auteur allemand Félix Dahn.⁵² Ce professeur de droit avait fait d'importantes recherches historiques sur les rois germains, sur l'Antiquité tardive et la période des invasions barbares. Nous sommes, quand débute le roman, en 378, au bord du lac de Constance, le *Venetus lacus* des Romains, qui bénéficie d'une situation particulière : la rive nord est occupée par les Alamans, et sur la rive sud sont postées les légions romaines. Les tribus alamanes sont menacées par l'expédition romaine qui se prépare à donner l'assaut au Weihberg, le Mont Sacré où les Alamans cherchent à se retrancher. Le chef de l'expédition est le poète Ausone, préfet du prétoire des Gaules. De Bissula, nous savons seulement qu'elle est une prisonnière de guerre donnée par l'empereur Valentinien. Comment Félix Dahn construit-il les protagonistes de son roman ?

Bissula apparaît dès le début comme la figure dominante ; l'ouvrage qui lui est consacré est divisé en trois livres à la manière d'un triptyque. Le livre I, *die Freie*, (la fille libre), divisé en quinze chapitres, indique le statut initial de l'héroïne. Le livre III, divisé également en quinze chapitres, *die Freigelassene*, (l'affranchie) en est le symétrique et constitue le dénouement ; ils encadrent le livre central de trente chapitres, *die Sklavin*, (l'esclave). Bissula est le personnage dominant, bien qu'elle appartienne au peuple vaincu tandis qu'Ausone, le vainqueur, a un rôle secondaire. L'originalité de la situation veut que le Romain, le préfet du prétoire, le puissant, se livre à l'esclave sans se départir de son autorité.

La psychologie des deux protagonistes s'ébauche graduellement au fil du roman. Bissula est présentée la première au chapitre 6 du livre 1. Nous découvrons une jeune fille de dix-sept ans que les railleries proférées par ses compatriotes rendent très agressive.⁵³ Elle est également entêtée ; lorsqu'Adalo, un jeune chef alaman d'une tribu voisine, vient annoncer que les Romains approchent et lui conseille de se réfugier avec sa grand-mère Waldrun sur le mont Wotan, elle refuse tout net. Elle est surtout farouchement indépendante, n'a d'ordre à recevoir de personne. « Je fais ce que je veux » dit-elle, préférant se cacher dans la zone des marécages. Avant de s'éloigner, Adalo la demande en mariage : Bissula y opposera un refus fracassant.

Félix Dahn nous présente ensuite, chapitre 9, Ausone recevant le tribun Saturninus et son neveu Herculanus dans le prétoire, la tente qu'il occupe dans le camp romain. Ausone est un homme avenant, cordial, bienveillant avec ses esclaves. Il est surtout un poète renommé, conscient de sa valeur et quelque peu suffisant. Saturninus lui demande avec étonnement pourquoi un homme de son âge s'est joint à l'expédition contre les Alamans, dans une région inhospitalière ; c'est, répond Ausone, le désir de revoir une pétillante enfant de douze ans alors qui venait livrer aux Romains les poissons pêchés par son oncle sur la rive nord du lac. Ausone, subjugué par cette enfant pleine de charme avait le projet de l'adopter et de

⁵² Félix Dahn, *Bissula. Historische Romane aus der Völkerwanderung*, Band 2. Verlag Projekt Gutenberg- DE, 2016.

⁵³ Félix Dahn, *Bissula*, 1^{ère} partie, chap. 6 « *Bitter biß Bissula ! Aber bang, Reuig, rannte sie, vor den Römern um Rettung, Zu Adalo, dem Edling !* »

(Dure est la dent de Bissula ! Mais apeurée,
Repentante, elle courait devant les Romains pour appeler à son secours
Adalo, le noble !)

l’emmener à Burdigala. Mais Bissula, terrifiée à l’idée de quitter les siens, avait brutalement refusé. Nous retrouvons cinq ans plus tard Ausone, qui espère la revoir, empreint d’une sensiblerie confinant à la naïveté. Les trente chapitres du livre II se déroulent dans le camp romain où Bissula, devenue l’esclave de Saturninus peut se déplacer, étroitement surveillée. Dans une succession de lettres adressées par Ausone à son ami Axius Paulus, Félix Dahn évoque, non sans une certaine mièvrerie, l’évolution de ses sentiments pour la jeune Barbare qui désormais le fascine. Il s’appuie sur la lettre d’Ausone à Paulus dans laquelle il évoque la muse qui l’inspire et le déstabilise à la fois.⁵⁴ La lettre datée du Vème jour avant les calendes de septembre, chapitre 8, le montre ; le charme de Bissula est insaisissable pour le pinceau du peintre :

*Bissula schmückte Natur mit dem Reiz, den der trefflichste Maler
Wiederzugeben umsonst sich bemüht.*

(Bissula paraît la nature de son charme que le meilleur / peintre / s’efforce en vain de reproduire).

Félix Dahn s’inspire étroitement du poème d’Ausone :

*Bissula nec ceris nec fuco imitabilis ullo
naturale decus fictae non commode arti. [...]
temperiem hanc vultus nescit manus. c.5 v. 1-2, 4*

Mieux encore, les derniers vers de la lettre écrite le IIème jour avant les calendes de septembre traduisent pratiquement mot pour mot, à la fin du chapitre 9, le quatrain du poème latin :

*Wonne du ! Schmeichelndes Glück ! Oh du Scherzspiel
neckischer Anmut !
Wie die Barbarin doch Latiums Mädchen besiegt !
« Bissula » ! Bäuerlich klingt für den Fremden der Name des
Kindes :
Aber Ausonius tönt hold der berückende Klang. »*

*Delicium, blanditiae, ludus, amor, voluptas,
barbara sed quae Latias vincis alumna pupas,
Bissula, nomen tenerae rusticulum puellae,
horridulum non solitis sed domino venustum. c. 4 v. 1-4*

Ausone, le personnage du roman, conscient de la nature de ses sentiments pour la jeune sauvageonne qui n’est plus une enfant, échafaude naïvement des projets d’avenir. Très sûr de lui, il est persuadé que la jeune fille ne pourra résister à la perspective d’une vie luxueuse auprès de lui à Burdigala alors qu’elle veut par-dessus tout recouvrer sa liberté. La jalousie s’insinue en lui à l’évocation du nom d’Adalo en qui il devine un rival. Le personnage d’Ausone est ébauché de façon peu gratifiante, en vieillard amoureux tenaillé par le dépit et dénué d’énergie. L’habileté de Félix Dahn consiste à ménager l’ambiguïté sur la construction

⁵⁴ Félix Dahn rejoint Ausone dans une lettre à son ami Axius Paulus : Bissula est l’inspiratrice du poète. Livre II, chap. 8 : *Die Muse, die mich so lange gemieden – in Gestalt dieses suebischen Mädchens hat sie sich wieder eingestellt.* (La muse qui m’a si longtemps fui est revenue sous les traits de cette jeune fille suève.) Ausone la désigne ainsi au début de la lettre à Paulus, *operta musarum . . . irrumpis.*

du personnage d'Ausone, vu tantôt en victime d'un coup de foudre dont il a parfois honte,⁵⁵ tantôt en homme droit qui renonce à Bissula, ne voulant en aucun cas la contraindre à le suivre.

Le livre II, surtout consacré à l'évocation des combats acharnés opposant les Alamans et les Romains, est digne d'un roman d'aventures de cape et d'épée. A la fin du livre, les événements se précipitent de façon rocambolesque. Bissula, ayant surpris les projets criminels d'Herculanus qui s'apprêtait à empoisonner son oncle, sauve Ausone in extremis. Jusqu'à ce moment Bissula était encore la prisonnière du tribun Saturninus ; mais celui-ci l'offre à Ausone qui l'affranchit aussitôt.⁵⁶ Ausone, décontenancé par l'émotion qui le fait larmoyer, retrouve un instant sa superbe --- il est préfet du prétoire et consul désigné pour l'année suivante --- et déclare solennellement à la jeune Bissula qu'il l'élève au rang d'épouse » ! Horrifiée, la jeune fille refuse et s'enfuit. Dans cette situation Ausone manque de panache, mais à la fin du livre III, chapitre 14, l'auteur, en marionnettiste avisé, va quelque peu réhabiliter son personnage. Les événements se précipitent ; au cours de sa fuite éperdue, Bissula est sauvée de la noyade par Ausone et Saturninus. Ausone croit retrouver son autorité sur elle et lui propose à nouveau le mariage, ce que Bissula refusera aussitôt. Ausone se sent cruellement humilié et, lors de leur dernière entrevue, fait une sorte de bilan. Les deux protagonistes se sont mutuellement sauvé la vie : « *Leben gegen Leben ! Darin sind wir ausgeglichen.* » (Donnant donnant ! Là-dessus nous sommes quittes) reconnaît Ausone au moment des adieux. Bissula, qui a recouvré sa liberté se précipite auprès d'Adalo, blessé, et s'offre à lui. L'an 378 voit la victoire des Romains sur les Alamans à la suite de quoi Ausone reçoit Bissula comme part de butin. Félix Dahn procède à une inversion des événements par un échange de bons procédés : Bissula échappe à Ausone tandis que ce dernier perd ses droits sur elle. L'épilogue du roman n'est cependant pas très convaincant.

Félix Dahn a construit les deux personnages de façon différente. Bissula, avide de liberté, est fidèle aux siens qu'elle a cherché à retrouver tout au long du roman. Ausone, l'homme de pouvoir, est amoureux d'une jeune Germaine prisonnière de guerre qu'il affranchit, mais tout les sépare. Il fait preuve toutefois d'élégance dans l'échec comme dans son acte de générosité tardive. Même si c'est elle qui a le plus d'envergure, ce roman mélodramatique se termine sur une note affligeante. Les protagonistes incarnent cependant des valeurs traditionnelles : Ausone garde la droiture liée à l'éducation romaine, et Bissula lutte sans fléchir pour sa liberté.

2. La Bissula de Félix Dahn dans la tradition du roman antiquisant

1- La *Bissula* de Félix Dahn est le deuxième d'une série de treize romans intitulée par leur auteur *Kleine Romane aus der Völkerwanderung* (Petits romans sur la migration des peuples). A la fin du XIX^{ème} siècle, la recherche historique portait sur les mouvements migratoires vers l'ouest des populations germaniques venues d'Europe centrale au cours de l'Antiquité tardive.

⁵⁵ La honte éprouvée par Ausone dans le roman provient de ses sentiments pour la jeune fille, étant donné son âge avancé, ainsi qu'il le confie à Paulus au chapitre 8 du livre II : *Ach, Freund, bei den Empfindungen, die mir kommen, schäme ich mich manchmal des halben Jahrhunderts, das ich mit mir trage.* (Ah, mon ami, vu les sentiments qui m'arrivent, j'ai parfois honte du demi-siècle que je traîne avec moi). Dans la lettre introductive à son ami Paulus, Ausone a honte, *erubesco*, qu'un poète de sa réputation n'ait composé que de frustes ébauches, *poematia . . . rudia*. L'avertissement au lecteur comprend la même précaution :

Carminis inculti tenuem lecture libellum , c.2 v.1.

⁵⁶ Ausone, *capta manu, sed missa manu*, c.3 v.3.

Quand il parle des Barbares, Félix Dahn fait surtout allusion aux Alamans riverains du Rhin. Nous remarquons que *Bissula* s'inscrit également dans le contexte du roman antiquisant.

Le goût pour l'Antiquité a connu un essor certain à partir des fouilles organisées par Heinrich Schliemann dès 1871, à Troie tout d'abord, puis en Grèce. Les fouilles à Tirynthe et à Ithaque ont été entreprises dès 1884, l'année même où Félix Dahn a publié *Bissula*. Un tel engouement a encouragé la production de romans historiques tels que --- pour n'en citer que de très célèbres --- *Ben-Hur* de Lewis Wallace en 1880 et *Quo vadis ?* de Henryk Sienkiewicz en 1896. Le roman historique « romanisant » s'est ensuite trouvé mis à la mode au cinéma dans le genre du peplum. Or un seul roman de Félix Dahn, *Ein Kampf um Rom*, (Un combat autour de Rome) paru en 1876 a été porté à l'écran. Ce fait explique peut-être qu'il soit le seul de ses romans à être encore édité aujourd'hui. Les autres romans n'ont pas survécu. Sont-ils tombés dans l'oubli parce que le cinéma ne s'y est pas intéressé ? Il est vrai que *Bissula* n'est plus lu aujourd'hui, la dernière édition trouvée datant de 1977. Aucune des principales maisons d'édition, pour les auteurs classiques ou modernes (notamment Reclam, Insel, Anaconda, d tv) ne l'ont dans leurs programmes, et cela malgré le centenaire de la mort de Félix Dahn. Les seuls ouvrages de Dahn encore édités sont *Ein Kampf um Rom* pour la raison évoquée ci-dessus, et *Germanische Götter- und Heldensagen* (Légendes germaniques des dieux et des héros). Peut-être faut-il en chercher ailleurs la raison principale. Le *Frankfurter Allgemeine Zeitung* du 3 janvier 2012 publie une page à l'occasion du centenaire de la mort de Félix Dahn, page peu gratifiante, il faut bien le reconnaître. Le chroniqueur⁵⁷ est élogieux sur son abondante production dans le domaine juridique (Dahn était professeur de droit). Mais il l'est moins sur la publication des treize romans écrits entre 1882 et 1901 concernant les migrations des peuples. Il pose nettement la question suivante : Dahn est-il *ein völkischer Autor* ? (un auteur « nationaliste ») Il est nécessaire de préciser la notion de nationalisme en la replaçant dans son contexte historique. Porté par le courant romantique, ce principe se répand comme une fièvre à travers l'Europe au XIX^{ème} siècle. En Allemagne, à partir de 1871, l'identité nationaliste se constitue avec les pangermanistes groupés d'abord dans *l'Alldeutscher Verband*. Félix Dahn a été influencé, très jeune, par le rêve de l'unité allemande, par le sentiment national qui a pris forme, au début, dans les milieux littéraires. C'est dans ce contexte qu'a été rédigé *Bissula* ; la notion de nationalisme, Dahn l'évoque à travers des personnages-types que tout oppose. Dans la deuxième partie du roman, chapitre 5, le duc Hariowald, personnage romantique conscient de la fascination qu'il exerce sur ses interlocuteurs, est partisan de l'alliance, convaincu qu'elle est, à ses yeux, la seule possibilité d'échapper à la ruine. En face de lui, Ebarbold, un roi local, défend la politique du chacun pour soi, *Gau für Gau*, l'indépendance de chaque « pays ». Sans prendre nettement parti pour l'un ou l'autre personnage, Félix Dahn ne semble pas pencher pour la cause nationaliste, bien qu'il ait été influencé, plus jeune, par le rêve de l'unité allemande. Félix Dahn nationaliste ? C'est peu probable.

Quoi qu'il en soit, si le roman *Bissula* est tombé dans l'oubli et ne trouve plus de lecteurs depuis 1977, il faut en chercher la raison ailleurs. Le projet de Félix Dahn était de rédiger un roman historique dans la tradition du XIX^{ème} siècle. Les deux protagonistes, Ausone et Bissula, sont inspirés par des êtres qui ont réellement existé : Ausone, un écrivain gallo-

57. Jan Philipp Reemtsma, *Untergang. Eine Fußnote zu Felix Dahns « Kampf um Rom »* In : *Rechtsgeschichte* 5, 2004, 76-106.

romain célèbre et Bissula, une prisonnière de guerre donnée comme part de butin par l'empereur Valentinien. De Bissula, nous ne savons rien. Comme nous, Félix Dahn n'avait sous les yeux que les petits poèmes composés par Ausone entre 369 et 371, à peine quarante vers en tout. L'action, dans le roman, commence en 378 ; Ausone est alors préfet du prétoire des Gaules. Il s'est joint à l'expédition romaine qui veut en finir une fois pour toutes avec les Germains. Au début du livre I, nous le découvrons accompagné du tribun Saturninus et de son neveu Herculanus : il est présenté comme un homme posé, bienveillant, quoiqu'un peu naïf, et sûr de remporter la victoire.

2- Félix Dahn situe son roman dans un contexte historique délimité avec précision et dont les repères sont vérifiables : l'action se situe en 378 environ sur les rives du *lacus Venetus*.

La situation d'Ausone est ancrée dans la réalité et l'évocation de la jeune Suève – même si nous ne savons rien d'elle – assez cohérente. Bissula est une prisonnière de guerre, *bellica praeda*, c.3 v.4, un cadeau de l'empereur Valentinien à l'issue d'une expédition menée contre les Germains ; c'est un fait banal au IV^{ème} siècle. Dans le roman de Félix Dahn, Bissula est encore libre lorsqu'elle cherche à se réfugier dans une cabane en forêt pour échapper à Herculanus, le neveu d'Ausone, qui veut la tuer. Le tribun Saturninus la sauve in extremis : c'est ainsi qu'elle devient sa propriété *nach Kriegsrecht* (selon le droit de la guerre).

En dépit de sa naïveté, Ausone a conscience que la cruauté existe, même chez les Romains ; si la jeune Bissula tombait *in die Hände eines unserer erbarmungslosen Centurionen* (entre les mains d'un de nos impitoyables centurions), ce serait horrible. Saturninus livre ensuite, au chapitre 13 du livre I, ses réflexions sur les divers aspects de la guerre qui peuvent sembler incompatibles ; seuls les poètes, comme Ausone, se plaisent à chanter la guerre. Mais, pour un soldat, elle est à la fois la meilleure et la pire des choses. *Krieg ist notwendig* (la guerre est une nécessité) : le règne de la paix ne s'établira pas de lui-même. *Der Krieg ist groß* (la guerre est une grande chose) : le plus important pour un homme est de mourir en héros pour sa patrie. *Aber der Krieg ist grauenhaft!* (mais la guerre est horrible). Saturninus a la conviction que les Romains ne porteront pas éternellement leurs aigles au-dessus de l'univers. Félix Dahn prête à Saturninus des propos quelque peu visionnaires : il est vrai qu'en 371 aura lieu la dernière expédition romaine outre-Rhin pour repousser les Alamans. Le contexte historique de la fin du IV^{ème} siècle est aisément repérable dans le roman. Dans le livre I tout d'abord où Ausone, alors préfet du prétoire, se joint à l'expédition romaine qui veut en finir une fois pour toutes avec les Alamans ; ceux-ci seront effectivement repoussés en 375. Ausone affranchit la jeune Suève dès qu'elle lui est offerte, *capta manu, sed missa manu*, c.3 v.4, tandis que Félix Dahn propose une variante. Bissula était la propriété du tribun Saturninus depuis que ce dernier l'avait arrachée aux griffes d'Herculanus qui s'appêtait à l'assassiner. Saturninus offre Bissula à Ausone, (*Ich schenke dir dies Kind, Ausonius*) qui l'affranchit aussitôt. *Ich lasse sie frei -- in diesem Augenblick ! Bissula, -- du bist frei.*⁵⁸ C'est ainsi que Bissula change de statut : Ausone l'affranchit, peut-être par reconnaissance, -- elle lui a sauvé la vie – mais surtout pour que ses projets aboutissent. Le préfet du prétoire, appelé à de hautes fonctions pour l'année suivante, échafaude des projets pour sa jeune affranchie. Le livre II s'achève sur une déclaration solennelle : *ich erhebe dich zu meiner Gattin!* (je t'élève au rang d'épouse !). La législation ne prévoit pas qu'un homme de rang sénatorial épouse une affranchie, -- *es ist gegen das Gesetz für einen senatorischen Mann!* – mais il est sûr d'obtenir une dispense de l'empereur, *aber ich erhalte die Dispensation vom Kaiser, ohne Zweifel.* Le livre II s'achève sur ce projet, dans la tradition du roman antiquisant. Le livre III change de registre et replace le lecteur dans

⁵⁸ Livre II, chap. 30 : « Je t'offre cette enfant, Ausone . . .

--- Je l'affranchis à cet instant ! Bissula, tu es libre. »

le contexte du roman de cape et d'épée. Les combats font rage et les événements s'inversent ; les Romains, attendant des renforts qui n'arrivent pas, sont contraints à fuir devant les Barbares qui reprennent l'avantage. Les nouvelles de l'est sont mauvaises : *Kaiser Valens und sein ganzes Heer ist erschlagen ! --- Erschlagen von den Goten bei Andrinopel* (L'empereur Valens et son armée entière sont anéantis ! --- Anéantis par les Goths près d'Andrinople)⁵⁹ L'empereur Gratien compare la situation à un second Cannes, *Ein zweites Cannae !*

A la fin du roman les deux protagonistes de Félix Dahn n'ont plus rien de commun avec Ausone et Bissula, les personnages historiques. Ils se séparent au cours d'une dernière entrevue où ils sont quittes, *Darin sind wir ausgeglichen*, pour s'être mutuellement sauvé la vie. Bissula court retrouver les siens et surtout son prétendant Adalo, le jeune chef alaman auquel elle offre sa vie. *La Bissula* de Félix Dahn peut se ranger, d'après quelques repères, dans la tradition du roman antiquisant, mais le lecteur n'est pas vraiment convaincu. L'ouvrage n'a pas survécu à son auteur car il est avant tout un roman « à l'eau de rose » selon la formule familière. La tradition antiquisante se situe à un autre niveau. La jeune Suève, le personnage-titre de Félix Dahn, a un rôle aux facettes multiples : les nombreux rebondissements font d'elle l'héroïne d'un roman de cape et d'épée, le personnage central d'un peplum à la gloire d'Ausone, mais aussi d'un roman historique, si l'on considère que l'auteur a voulu légitimer les migrations des Germains vers l'ouest⁶⁰. L'ouvrage est en effet dédié *Allen braven Schwäbinnen* (à toutes les vaillantes Suèves). Chaque personnage incarne un aspect particulier et les deux protagonistes, personnages historiques et héros de roman à la fois, leur sont étroitement liés. *Bissula* est un roman à la fois simpliste et complexe, sans unité, qui n'a pas mérité de passer à la postérité. Inspiré par un poème fascinant d'Ausone, il n'a pas survécu à son auteur et n'a fait rêver que les lecteurs de 1884 ; la jeune prisonnière de guerre devenue la muse d'Ausone, unique à tout jamais, gardera éternellement son mystère.

⁵⁹ Livre III, chap. 13 : il s'agit d'un repère historique ; la bataille d'Andrinople en 378 marque la première victoire des Barbares sur les Romains.

⁶⁰ R. Steinacher, *Wanderung der Barbaren ? Zur Entstehung und Bedeutung des Epochenbegriffs*

« *Völkerwanderung* » bis ins 19. Jahrhundert. In : Felix Wiedermann, Kerstin P. Hofmann, Hans- Joachim Gehrke (Hrsg.) : *Vom Wandern der Völker. Migrationserzählungen in der Altertumswissenschaften*. Berlin 2017, S. 67-95.

3. Traduction en français du roman de Félix Dahn

Félix DAHN

BISSULA

Romans historiques sur les migrations des peuples

Volume 2

A toutes les vaillantes Suèves

Livre I

La jeune fille libre

Chapitre 1

Qui a jamais vu, à Friedrichshafen, au bord du lac de Constance, par une claire soirée d'août, le soleil décliner majestueusement derrière les cimes des hêtres de Manzell, -- qui a jamais vu les flots du lac et les sommets enneigés des Alpes s'embraser, du Säntis jusqu'aux monts de l'Allgäu, dans une lumière pourpre, tandis que le son des cloches de l'Ave Maria résonnait doucement sur les forêts, les prairies et les cours d'eau, -- toute sa vie en gardera avec reconnaissance l'image paisible dans sa mémoire. C'est là que nous conduit la petite histoire de la petite « Bissula »

Mais à l'époque, en l'an 378 de notre ère, il se dégagait encore une atmosphère peu hospitalière et souvent même hostile sur toute la rive nord du *Venetus lacus* (le lac de Constance). Les cuvettes étaient le domaine des forêts et des marécages : seuls de rares campements, disséminés çà et là, émergeaient du sol aménagé, asséché et défriché. Le lac s'étendait alors beaucoup plus profondément qu'aujourd'hui à l'intérieur des terres : et plus vaste encore que le lac, une zone humide entre la surface et les rives, une sorte de langue entre l'eau et les prés qui, occupée par des marécages la plus grande partie de l'année, offrait aux cygnes sauvages, aux hérons et aux innombrables petites poules d'eau, à la fois asile et nourriture.

Ce pays était, depuis un certain temps déjà, aux mains des *Alamans*.

Mais sur la rive méridionale du lac, la domination romaine était encore présente : avant tout pour contrôler la route principale des légions qui allait de la Gaule via Augst (*Augusta Rauracorum*) près de Bâle, Windisch (*Vindonissa*) vers Arbon (*Arbor felix*), Bregenz (*Brigantium*) et de là, plus loin vers l'est, en assurant directement la jonction entre les parties occidentale et orientale du royaume et en facilitant, en particulier, les mouvements des troupes qui devaient se hâter de repousser tantôt du Rhin vers le Danube les Goths à l'est, tantôt du Danube vers le Rhin les Francs en aval ou les Alamans en amont de ce fleuve.

Cette année-là aussi, il semblait qu'une arrivée de renforts devenait nécessaire : cette fois-ci dans les provinces orientales où les peuples goths, en particulier les Wisigoths qui fuyaient devant les Huns, avaient trouvé refuge en territoire romain mais qui, poussés au désespoir à la suite de mauvais traitements infligés par les gouverneurs romains, avaient menacé de prendre les armes. L'empereur du royaume de l'est, Valens, espérait bien en finir seul avec eux ; il aurait seulement partagé la gloire de la victoire avec son jeune neveu Gratien, coempereur en Autriche. Il avait dû, néanmoins, exhorter ce dernier à se tenir prêt, en cas de nécessité, à conduire les légions gauloises pour porter secours à son oncle en pays danubien. Mais Gratien avait prétexté qu'il ne pouvait alors quitter la Gaule et le Rhin sans avoir auparavant, par une succession de

représailles, châtié les Alamans pour leurs toutes récentes violations de frontières et exercé, pour quelque temps au moins, un effet dissuasif par de nouvelles incursions.

En même temps il voulait, en cas de rappel au bord du Danube, avoir parcouru assez vite une partie du long trajet, pour pouvoir apporter plus rapidement à son oncle une aide éventuelle. C'est ainsi qu'à la fin de juillet il avait quitté, avec la plus grande partie des troupes, sa résidence de Trêves et, en passant par Zabern et Strasbourg, s'était rendu à Augst près de Bâle sur la rive gauche du Rhin. Là, ainsi qu'à Windisch, il fortifia deux camps et garda le pouvoir suprême concentré sur sa personne, tout occupé à réorganiser la province en attendant impatiemment des nouvelles des régions orientales, tandis que l'expédition contre les Alamans sur la rive septentrionale du lac serait confiée à une petite unité qui, rapidement mobilisable, se prêtait mieux à la traversée des forêts et des marécages et, de toute manière, suffirait amplement à satisfaire leur objectif. Car l'entreprise concernait seulement le Linzgau (il tire son nom de la petite rivière qui, aujourd'hui encore s'appelle le Linz, plus communément l'Aach), les Alamans « Linzois » qui, en arrivant des rives occidentale et septentrionale du lac, avaient finalement, au printemps de cette année-là, inquiété les territoires romains frontaliers.

On confia à des chefs expérimentés la conduite de l'expédition. Des fantassins et des cavaliers choisis avec soin leur furent adjoints ; un convoi conséquent assurait l'acheminement des vivres et du reste des bagages ; en tout ils étaient sans doute plus de trois cents hommes. Après la période de domination suprême des Romains qui, en hommes habitués depuis longtemps à remporter la victoire, avaient fait leurs preuves – la conquête de presque toute la terre connue alors était leur but – les ennemis devaient, lors des grandes guerres comme au cours de cette petite expédition, être traités sous bien des aspects « avec des égards » : une image embellie de la littérature de guerre romaine.

Une partie des troupes, l'ensemble de la cavalerie, quelques escadrons de « cataphractes », de « cavaliers blindés » qui étaient entièrement revêtus de cuirasses d'écaille, des cohortes de la vingt-deuxième légion, en outre d'excellents mercenaires germains, des Bataves – ils passaient pour les plus éminents des peuples alliés – enfin une foule choisie parmi les gardes du corps de l'empereur venaient à pied, généralement des Illyriens et des Thraces, et devaient partir de Windisch depuis le nord, franchir le Rhin, marcher sur l'ancienne route du nord, mais de là faire soudain volte-face par surprise en direction de l'est, contourner la pointe ouest du lac de Constance et en gagner ainsi la rive nord, traverser tout le Linzgau d'ouest en est et là, au milieu des ennemis, faire halte à un endroit convenu et tendre la main à la deuxième unité. Ce deuxième groupe devait entre-temps marcher sur la grande route de la rive sud, de Windisch à Arbon (*Arbor felix*), prendre là un bateau, traverser directement le lac, accoster sur la rive nord et traverser alors le Linzgau d'est en ouest jusqu'à ce qu'il rejoigne la première unité.

Cela évitait ainsi aux Barbares, tandis qu'on ravageait toutes leurs terres, d'être cernés, à l'ouest comme à l'est. La tentative de fuite en barque vers le sud, sur le lac, devait leur

couper l'accès à la « flotte romaine du lac de Constance ». Année après année, et encore en ce mois de mars, les rapports les plus étonnants sur la situation des effectifs et leurs capacités avaient été envoyés en Gaule. Ce qui restait encore après une telle battue sur deux ou trois fronts allait être chassé, par des peuplades à présent unies, aussi loin que possible dans la forêt improductive du nord. Comme point de jonction des deux peuples, on avait désigné la colline élevée sur laquelle, à une demi-heure au nord de Friedrichshafen, l'église de Berg surplombe, de loin, la cuvette en contrebas. Elle s'appelait à l'époque « l'Idisenhang », c'est-à-dire la colline des dryades. Les bateaux romains étaient obligés, pour traverser directement depuis Arbon, d'accoster de toute façon dans la baie de l'actuel Friedrichshafen. Pour l'armée en campagne, on espérait trouver un chemin possible sur la trace d'une ancienne route qui, au cours de jours meilleurs pour Rome, s'étendait aussi sur la rive nord du lac.

Le sommet de cette colline, « l'Idisenhang » qui descendait en pente raide, offrait de tous côtés une vue dégagée et dominait toute la région, était un exemple typique de ces postes sur lesquels les aigles romaines aimaient s'arrêter pour de courtes haltes au cours de leurs pillages. On y aurait établi un camp ; le territoire des Barbares se trouvait donc bordé, dans toutes les directions, de petites peuplades, tandis que chaque camp fortifié demeurait occupé et maintenait la jonction avec le lac, la flotte et la rive méridionale, jusqu'à ce que l'on puisse considérer toute entreprise comme achevée et rentrer à Windisch auprès de l'empereur.

Chapitre 2

Grâce à leur diligence, leur ingéniosité, et favorisés par la chance, les chefs de guerre d'élite avaient commencé à remplir leurs missions. *Arbor felix* (Arbon), l'étape fortifiée du rivage sur la grande route de l'armée était ralliée par les Alamans attaqués depuis le lac, sur des embarcations rapides, pillée et incendiée, mais elle ne fut jamais défendue de façon durable ; ils n'aimaient pas s'installer dans les villes. Quelques années auparavant, Valentinien, un vaillant guerrier, père et prédécesseur de Gratien, avait restauré et renforcé le mur d'enceinte, augmenté les effectifs militaires, engrangé des provisions, surtout des céréales, dans les hangars, et aussi tenu prêt dans le port un grand nombre de voitures ; pas aussi nombreuses, il est vrai, ni aussi impressionnantes qu'en avait un jour, aux temps héroïques, compté « la flotte vénète », mais cependant suffisantes pour faire obstacle à toute attaque barbare venant du lac, et constituer une menace permanente d'abordage sur la rive nord. Le chef de l'unité préposé alors à la conduite de cette flotte, le Comte de Bretagne, Nannienus, marin d'expérience et commandant d'élite, s'était aussitôt mis en route avec sa troupe depuis Windisch et avait atteint le port fortifié.

Il fallut beaucoup plus de temps à l'autre unité pour gagner, au prix d'une marche épuisante et finalement d'un détour vers l'est, le bord du lac. La prudence était vivement recommandée au cours de ce déplacement à travers une contrée barbare impraticable : ces mesures de précaution étaient loin de faire défaut à des chefs avisés et entraînés à la guerre. Des autochtones, des enfants du pays qui connaissaient bien l'endroit, servaient de guides ; bien que l'on ne choisisse pour cela que des provinciaux romains de la rive sud, malgré tout on prévenait soigneusement toute trahison de leur côté. Des cavaliers, d'agiles archers celtes, les *Keltae* et les *Petulantes*, ainsi que les Germains habitués à la forêt, entraînés aux combats dans les bois – les Bataves – formaient à la fois l'avant et l'arrière-garde. Au milieu marchait l'infanterie, les gardes du corps de l'empereur, lourdement armés, en « convoi fermé de tous côtés », des commerçants et des vivandiers qui s'occupaient des bagages, du matériel et des provisions. On s'échelonnait sur les vestiges de l'ancienne route, aussi près de la rive que le permettait le terrain marécageux, afin d'avoir toujours vue sur le lac, de là, découvrir à temps les attaques que tenteraient, par exemple, les Barbares sur leurs barques, et ne pas quitter des yeux, de l'autre côté, la rive romaine.

La tâche la plus ardue incombait de plus à l'aile gauche qui, au nord de l'armée située au milieu et de la vieille route, devait emprunter un sentier praticable seulement à travers la forêt et les marécages, en longeant la troupe de tête, et protéger cette dernière contre une attaque latérale des ennemis ; en effet si ceux-ci, sortant des fourrés inextricables de la forêt, assaillaient soudain la colonne en marche, tout le convoi armé pouvait être mis en déroute par surprise, et précipité dans les marais et dans le lac. La résistance que la forêt et le marécage opposaient à leur progression, semblait cependant être la seule à laquelle les Romains devaient se heurter. Ceux-ci, en effet, ne

rencontraient pas la moindre opposition depuis qu'ils avaient quitté la rive sud du lac et les postes de cette route. Il n'y avait pas de villages alamans dans cette contrée : les colonies rurales dominaient dans le paysage ; les métairies, les « huttes d'alpage » se trouvaient disséminées à des heures, même à des lieues de marche. Les quelques fermes de cette zone déserte que l'on rencontrait au cours de ce trajet éprouvant étaient abandonnées. Un silence inquiétant, signe annonciateur d'une catastrophe imminente, semblait peser sur les cabanes en bois vides.

Partout on avait coupé – juste avant maturité – et partiellement brûlé, l'avoine, l'orge, l'épeautre : c'était un moyen assez expéditif et, pour l'ennemi de leur pays les céréales alamanes ne devaient pas même servir de fourrage aux chevaux. Le bétail avait été emmené ; vide aussi était la niche du fidèle « gardien », le chien de la maison, rarement absent près de l'entrée de la ferme ; on avait emporté les réserves de foin et de paille dans les « greniers », les granges qui jouxtaient généralement la maison d'habitation, mais pouvaient être aussi construites à côté.

En un lent convoi qui s'arrêtait fréquemment, on progressait péniblement ; on avait donné des instructions pour le ravitaillement : prendre seulement les provisions que pouvaient porter les troupes ou les marchands et leurs femmes ; établissant chaque nuit un camp bien fortifié, les Romains s'évertuaient, durant des jours, à avancer de la pointe occidentale du lac à l'endroit où il se perdait dans un large tapis de roseaux denses et de joncs ondulant au vent, pour atteindre peu à peu l'est.

Ainsi on était arrivé au pied du sommet abrupt que couronne aujourd'hui le splendide et imposant château de Meersburg. C'était au soir d'un long jour d'août où, comme souvent, il n'avait pas plu, sans avoir été, pour autant, totalement maussade. Une fois de plus, le soleil éblouissant émergea de la couche de nuages, dorant toute la chaîne des sommets, des Alpes bernoises jusqu'aux cimes de l'Allgäu ; le Säntis rougeoyait d'un éclat sanglant, fastueux, comme le roi des géants des montagnes qui aurait ramené son manteau de pourpre autour de ses épaules majestueuses.

Avec prudence, la colonne romaine fit halte au pied de la colline très escarpée dont les parois rocheuses descendaient en pente abrupte du côté ouest du lac tandis que le sommet, couvert alors de forêts et de fourrés denses, inaccessible aux regards, s'enfonçait dans l'obscurité. Le feuillage des chênes et les aiguilles des sapins étaient détrempés par la pluie, et l'endroit où le soleil ne pénétrait pas semblait d'un vert sombre presque noirâtre.

Deux chefs d'armée dont l'équipement, étincelant d'un vif éclat au crépuscule, et rehaussé de riches ornements d'or et d'argent indiquait leur rang élevé, chevauchaient lentement vers le sommet. Devant eux marchait, tenant à deux bras les étriers d'un cavalier cuirassé, un éclaireur. Quelques pionniers armés de haches et de pelles entouraient les deux chefs ; une poignée de lanciers bataves suivait.

L'un des militaires, un homme d'une stature imposante, âgé de trente-cinq ans environ, retenait son puissant cheval de race espagnole et inclinait son visage hâlé aux traits harmonieux, tout en jetant des regards perçants.

« Quand j'ai rencontré et combattu des Germains, dit-il avec un fort accent illyrien, ils s'étaient cachés dans cette forêt de broussailles, sur le sommet rocheux qui garantissait leur défense. Arrête, je t'en prie, Préfet du prétoire des Gaules ! Ne va pas plus loin sans éclaireurs ! En avant, vous les vaillants Bataves : Rignomer, prends six hommes et va là-haut dans les broussailles ! Mais fais attention ! Et toi, Brinno, souffle dans ton cor, donne aussitôt le signal, et jetez-vous sur l'ennemi. »

Pendant qu'on exécutait ses ordres, l'autre militaire, le plus âgé, souriait :

« Tu es beaucoup trop craintif, mon cher Saturninus ! toujours trop prudent !

--- On n'est jamais trop prudent en face de cet ennemi, mon noble ami. Si les Barbares n'avaient pas eu ce rempart protecteur, édifié par les dieux eux-mêmes de leur pays, le courage de résister aurait forcément abandonné chacun d'eux.

--- Et, c'est certain, il les a abandonnés ! L'envie de faire la guerre leur a été complètement ôtée par Valentinien, immortalisé à jamais, et par notre jeune et héroïque empereur, son fils, mon élève ! ajouta-t-il avec suffisance. Je suis persuadé que tout le danger que représentent les Germains pour l'empire est derrière nous. »

Gardant le silence, l'autre secoua la tête. C'est alors que, du milieu de la colonne romaine, surgit un chef de la cavalerie d'assaut, un homme d'environ vingt-cinq ans. De son casque s'échappaient des cheveux hirsutes et ses traits, sans noblesse, étaient disgracieux.

« *Sommes-nous obligés* de franchir ce rocher haï des dieux, tribun ? cria-t-il en parant rapidement son cheval.

--- Nous le devons, répondit avec tranquillité l'Illyrien. On m'a justement signalé que notre aile gauche a, une fois de plus, trouvé la forêt marécageuse et impraticable, et a été obligée de se replier sur cette route, la seule possible pour nous. Et il se trouve que le lac est agité ! »

L'homme au visage laid jeta un regard torve sur le haut du rocher.

« Hum, dit-il, ça va coûter cher en hommes. Mais ce n'est pas une catastrophe, continua-t-il, nous avons des Barbares en réserve ; s'ils tombent sur d'autres Barbares, cela fera toujours d'autres brutes en moins.

--- Comme c'est abominable, mon neveu Herculanus ! lui reprocha le préfet du prétoire.

--- La montée est surveillée, signala le tribun, cela prendra du temps. Et le temps, nous n'en avons pas à perdre. Nous devrions être depuis longtemps déjà au bord de l'Ister pour repousser les Goths. Je me fais du souci pour l'empereur Valens. J'ai un mauvais pressentiment !

--- Tu as toujours de mauvais pressentiments, dit en souriant le plus âgé, le préfet du prétoire, et il n'arrive jamais rien de fâcheux : par chance, la Rome éternelle a toujours la victoire ! Ecoute, cette fois encore. Le joueur de cor donne le signal : tout est sûr ! En avant ! Le centurion des Bataves, arrivé le premier au sommet – comment s'appelle-t-il

donc ? – Rignomer, nous fait signe de le suivre. Montez, mes amis ! N’avais-je pas raison, mon valeureux tribun ? Les Barbares renoncent à résister.

--- Tu as raison, comme toujours, mon oncle ! dit le jeune chef avec un sourire supposé amical, mais qui était plein de haine.

--- *Puisses-tu avoir raison, Ausone !* dit l’Illyrien, avec une pointe d’hésitation. Pour l’instant les choses semblent bien se présenter. Allons, joueurs de tuba, donnez le signal. Toute la colonne, en avant ! Nous installons le camp pour la nuit sur cette hauteur et le pays des Alamans, sans défense, est à nos pieds. »

Chapitre 3

Chez les Romains, comme nous l'avons vu, on ne savait pas de manière certaine si les Barbares avaient eu vent des coups annonciateurs d'anéantissement qui devaient être portés de plusieurs côtés en même temps contre le peuple qui vivait dans les bois. Les préparatifs avaient été tenus si secrets que, pour les généraux, prendre les ennemis totalement par surprise semblait réalisable. Depuis des semaines déjà, aucun Germain ne devait plus franchir les postes extrêmes du « *limes* », l'actuelle frontière romaine : elle avait cependant été repoussée très loin au cours des trois et quatre siècles précédents. Aux commerçants, on avait retiré, depuis assez longtemps déjà, le droit de circuler dans les relais de la rive sud à cause de prétendues violations des conditions de circulation. Mais les marchands romains, depuis, ne se hasardaient pas, eux non plus, sur le territoire de voisins exaspérés par des mesures si draconiennes. Les gardes-frontière signalaient que, depuis les tours de guet, on ne parvenait pas à remarquer quoi que ce soit de suspect chez les Barbares. Habituellement les gens se rendaient de l'autre côté pour vaquer à leurs occupations aux champs et en forêt, faire paître leurs nombreux troupeaux et, pour certains, chasser et pêcher dans le lac ; ils n'avaient l'air de songer ni à l'affrontement ni à la fuite.

Une fois, il est vrai, il avait été rapporté par l'un des « *observateurs* », qu'en pleine nuit, au loin sur un mont, à plusieurs heures de distance du lac, un feu s'était soudain allumé et, très rapidement, éteint aussitôt. C'était sur le « Mont Sacré », ou la « Montagne Sainte » ou aussi le « Mont Wotan » : ainsi appelait-on, chez les Alamans, chaque sommet que l'on voyait émerger dans le lointain, et le nom s'est conservé. Plus tard cependant ce lieu « consacré » passa pour un sanctuaire chrétien ; mais aujourd'hui encore, un château imposant, sur ce magnifique sommet, porte le nom de « Mont Sacré ». A l'endroit où jadis bruissaient les frênes de Wotan, le vent murmure à présent sur les plates-bandes fleuries d'un merveilleux jardin.

La nouvelle n'avait pas fait grand bruit. Un incendie en forêt, même la nuit, n'était pas chose rare au cours du travail de défrichage chez les Alamans qui, souvent, remplaçaient la cognée par le feu pour accélérer le travail. Même les jours suivants tout était resté calme à la frontière. --

Le matin qui suivit cette fameuse nuit --- c'était quelques jours avant l'arrivée des Romains sur les hauteurs de Meersburg --- on vit sortir de l'immense bois touffu qui s'étendait du nord-ouest du lac vers le « Mont Sacré », et apparaître dans la clairière un jeune homme : grand, élancé, il avait la majesté du cèdre. Son capuchon en peau de lynx, rejeté en arrière et flottant sur ses épaules comme un manteau court, ne cachait pas sa longue chevelure d'un blond foncé qui ondulait en larges vagues sur ses épaules où le vent du matin jouait nonchalamment ; comme un promeneur, il fit halte sur une colline herbeuse peu élevée qui permettait de dominer du regard la surface du lac. Ralentissant son pas énergique, il entoura de son bras droit la hampe de son javelot et pencha silencieusement la tête en avant ; faisant, de sa main gauche, écran au reflet

aveuglant du soleil sur la surface du lac, il jeta un regard las sur les flots en direction de la rive sud. C'était un regard d'aigle : fier, audacieux, glacial ; ses yeux noisette avaient de clairs reflets d'or.

En face, depuis Arbon et les autres postes, comme Constantia (Constance), on apercevait le scintillement clair des tours d'observation romaines et des bourgades portuaires de cette rive avec leurs constructions de brique rouge. Tout baignait dans le calme le plus profond. Aucun bateau, ni à voiles ni à rames n'était en vue ; inlassablement un énorme milan décrivait, en quelques coups d'ailes, des cercles majestueux sur l'eau de la rive. Satisfait, l'Alaman tourna alors son regard vers la hauteur silencieuse qui s'étendait devant lui et qui, aujourd'hui, est occupée par le village de Jettenhausen, au nord-ouest de Friedrichshafen. A cette époque déjà, le pays était défriché et soumis à la charrue. Sur la crête de la colline s'élevait une importante demeure en bois entourée d'une haute palissade fortifiée ; de majestueux bois de cerf -- l'enseigne d'une habitation --- ornaient la poutre faîtière. Du baraquement même des chefs, et de l'un des petits bâtiments annexes, des volutes de fumée s'échappaient des lucarnes des mansardes ; les gens préparaient probablement le repas du matin. C'était comme si le jeune homme voulait descendre là-bas vers le sud, en direction de la demeure sur laquelle il avait posé un regard fier, grave aussi, et empreint d'une légère mélancolie. Mais soudain il fit demi-tour : « Non ! dit-il pour lui-même, d'abord chez *elle* ! ». Et il se précipita droit vers l'est, traversant la sapinière très boueuse à l'époque, qu'aujourd'hui encore on appelle la « forêt du lac ». Il coupa à travers bois en direction de la forêt de Tettninger. Souvent il était même obligé d'évaluer la distance avant de sauter de pierre en pierre ou d'une butte moussue à une autre, afin de ne pas s'enliser dans le marécage profond. Mais le jeune homme semblait connaître les lieux à merveille, les passages à peine visibles, très accidentés qui serpentaient, servant tantôt de gués, tantôt de ponts à travers le terrain marécageux et les broussailles denses. D'un bond il sauta par-dessus un ruisseau assez large qui, à travers la mousse et les roseaux courait vers le lac, son javelot à la main --- une poule d'eau qu'il avait fait fuir s'envola en caquetant --- et il vit bientôt s'étaler à ses pieds --- car il était le seigneur et maître de cette cour de noblesse montante --- la localité la plus proche ; en ce temps-là tout habitant était éloigné de plus d'une heure de son voisin ; ce n'est qu'au cours des générations suivantes que les fermes disséminées au bord du lac se sont peu à peu regroupées en villages.

La petite maison dans la forêt --- on pouvait presque l'appeler une hutte --- se blottissait modestement au bord d'un sentier en pente douce qui la protégeait du vent du nord-est. Une mousse d'un vert noirâtre avait recouvert le vieux toit. L'étable exiguë, prévue pour quelques têtes de bétail, jouxtait la maison d'habitation. Cependant tout était propre et bien entretenu, en particulier le petit pré clôturé dans lequel on remarquait quelques arbres fruitiers. Et, chose étrange dans cette contrée sauvage, l'œil était attiré par quelques buissons d'ornement, venant de Rome ou du sud de la Gaule : des ifs et, soignées avec minutie, des roses délicates. Au-dessus du fronton de la poutre faîtière, sculpté dans la charpente en sapin, mais cependant fort reconnaissable, on distinguait le dessin d'une étoile à quatre branches. Sans l'avoir pour autant embellie on

en avait, apparemment tout récemment, repeint la surface blanche d'un vermillon criard utilisé habituellement pour colorer les entailles gravées sur les habitations. Involontairement le promeneur, dès qu'il aperçut la maisonnette, regarda en premier le signe représenté sur le toit ; tandis qu'il remarquait la couche de peinture rouge, un sourire s'ébaucha sur sa bouche finement dessinée qu'un duvet soyeux ne dissimulait pas complètement. Mais son regard chercha ensuite le sommet du petit tertre où un chêne séculaire, illuminé à présent par les rayons d'or du soleil d'été, balançait doucement ses branches noueuses dans le vent du matin ; de longs lambeaux de lichen qui pendaient de ses rameaux ondulaient et flottaient de-ci de-là. Tout autour du tronc du chêne on avait construit un banc circulaire ; sur le côté exposé au sud on avait assemblé quelques blocs de pierre en guise de table.

Chapitre 4

Sur le banc, dans un chaud rayon de soleil, une personne était assise, enveloppée de vêtements sombres, presque immobile : c'était une vieille femme. De la bordure de son manteau brun ramené sur sa tête s'échappaient des mèches clairsemées de beaux cheveux blancs ; seules ses mains remuaient, doucement et régulièrement. Lorsque le pas du jeune homme résonna dans la pente sableuse du chemin, elle se pencha en avant, interrompant son travail, et tendit l'oreille ; puis elle hocha doucement la tête et murmura :

« C'est pour cela qu'elle s'est enfuie !

Puis elle reprit son ouvrage.

--- Salut à toi, Waldrun ! dit le jeune homme en s'arrêtant devant elle. N'aie pas peur, c'est moi !

--- Adalo le noble, rétorqua la vieille femme. Tu ne fais peur qu'aux méchants.

--- Tu me reconnais ?

--- Celui à qui les dieux ont éteint les yeux, ils lui permettent de voir avec l'âme. Ton pas léger a beau se faire entendre rarement autour de moi, je le connais bien. Je l'entends souvent, quand tu passes furtivement aux alentours de notre ferme, même si tu fais un large détour pour l'éviter. La journée, il ne vient que Bruna, la brave bête, ton ourse apprivoisée qu'on mène de la ferme des nobles chez nous. Car tu as aussi oublié d'aller rendre visite à ton petit frère aux boucles blondes. Mais l'animal a un cœur plus fidèle que l'homme : très souvent l'ourse vient voir mes petits et Zercho, le valet de la ferme. Lorsqu'elle nous apporte une couronne des fleurs préférées de mes petits, enroulée en collier et qu'elle la dépose en grognant sur leurs genoux, nous le savons bien, c'est seulement Sippilo,⁶¹ le garçon, ce n'est pas toi qui nous l'as envoyée ! La journée, tu nous évites ! »

Elle se pencha en avant et parla très doucement ; le jeune homme regarda autour de lui, étonné : ils étaient pourtant seuls.

« Mais la nuit tu viens rôder parfois tout près d'ici. »

Le jeune homme rougissait de plus en plus ; il voulut changer de sujet.

« Et tu peux filer sans voir ?

--- La plus jeune des trois illustres sœurs, née aveugle, file pourtant le destin de tous les peuples de l'humanité. Et moi je ne suis que *devenue* aveugle. Ce que je file est connu de mes doigts et conforme à mes pensées.

⁶¹ Sippilo : jeune frère d'Adalo, le chef alaman.

--- Que files-tu ?

--- Mon linceul. Mais ce n'est pas pour s'informer des idées de Waldrun⁶² sur la mort, à mon avis, que le jeune homme, le fils d'Adalger, est venu ici. Tu cherches mon fils ? Suomar⁶³ n'est pas encore rentré de son affaire.

--- Je ne le cherche pas : c'est lui qui m'envoie. Le conseil de la tribu a décidé d'évacuer, cette nuit sur le mont Wotan, les métairies et les zones habitées. »

Et une joie de combattre, forcenée, inquiétante, se peignit sur son noble visage oblong quand il ajouta : « Les *Romains* approchent !

--- Ils ne s'attarderont pas longtemps, dit la vieille femme en se remettant tranquillement à filer. Je les ai souvent vus s'emballer avec fougue et, bientôt affaiblis, battre mollement en retraite.

--- Vous les femmes, les êtres sans défense, les serfs et les troupeaux, devez gagner deux zones protégées, loin du lac : une sur le mont Wotan—le mont Sacré—du côté du couchant, l'autre dans les marais à l'est. Nous formons deux groupes armés, l'un à l'ouest, l'autre à l'est. Ton fils est réparti dans le groupe de l'est ; il a été en même temps écarté de sa mission pour gagner les marais de l'est : là ils doivent franchir les gués et, aux confins du pays, renforcer les terrains où les arbres ont été abattus de façon à en interdire l'accès aux Vénètes.

--- Ainsi nous devons donc courir, au lever du soleil, vers les marécages ?

--- Là-bas nous sommes plus près de lui » reprit Adalo en hésitant.

Le rouge lui monta à nouveau au visage et il jeta un regard glacial sur la porte de la maison voisine avant de poursuivre :

« C'était son idée première : ainsi il soumet le sort des fugitifs à l'entière décision du peuple. Mais un autre, un ami, lui a conseillé de vous cacher, non pas dans les marécages, mais sur le mont Sacré.

--- Tu pars rejoindre le groupe de l'ouest sur le mont Sacré ? »

Adalo garda le silence.

« C'est ce que tu lui as conseillé, Adalo ?

--- Je ne le nie pas. Tu vois, je suis bien intentionné envers vous. Vous êtes mieux cachés dans le massif forestier du mont Wotan que dans la zone marécageuse. Il est très insalubre ce marais qui donne la fièvre ; cette maladie vous atteint souvent, on n'en a jamais eu autant la preuve. Le groupe de l'est ne s'arrêtera pas dans cette cachette : Suomar en personne ne peut vous défendre, seule votre cachette peut vous protéger. Mais sur le mont Sacré, là-haut dans les cirques rocheux, le voisinage des dirigeants, les dieux eux-mêmes du pays, vous protégera. La vie est plus confortable, plus agréable là-

⁶² Waldrun : grand-mère de Bissula.

⁶³ Suomar : fils de Waldrun, oncle et tuteur de Bissula.

bas dans les cabanes de la forêt et les abris de feuillage ! Et, conclut-il avec réserve et modestie, moi-même je suis là pour vous protéger. Suivez-moi -- il se peut que demain il soit trop tard -- suivez-moi tout de suite ! »

Alors, du feuillage dense du grand arbre, quelques glands rebondirent en crépitant sur la plate-forme de pierre et tombèrent sur le sol. Adalo leva les yeux.

« Probablement un écureuil, dit-il.

--- Oui, un *roux* ! ajouta la vieille femme en hochant la tête. Il se livre souvent à des jeux espiègles là-haut. Souvent ils sont très agressifs.

--- C'est vrai, dit Adalo en riant. Un, que j'avais attrapé, m'a une fois presque sectionné le doigt. Regarde !

La femme palpa l'index de la main qu'il lui tendait. Elle ne le lâcha pas tout de suite, le palpa encore et dit :

« Là-dessous il y a une autre cicatrice ! Elle t'a mordu il y a des années -- tu t'en souviens encore ? -- au cours d'une colère terrible, ma vilaine petite-fille. Comment ça s'est passé alors ?

--- C'était la fête du solstice d'été. La tempête soufflait de l'ouest, déchainée comme l'haleine de Wotan. Elle se vantait de traverser seule, dans votre bateau pourri -- la vieille barque ! -- le lac agité par le vent qui soufflait latéralement. Les autres se moquaient d'elle ; moi je la suppliais. En vain. Elle a sauté dans la barque et quitté le rivage : elle était perdue, elle a gagné le large à travers les roseaux. J'ai couru derrière elle, j'ai pataugé, nagé et l'ai trouvée hors de la barque juste au moment où elle chavirait. Je l'ai portée sur la rive. Elle s'est retournée en se débattant, criant comme une loutre et, en guise de remerciement, m'a mordu le doigt.

--- Mais alors, dit la vieille femme sur un ton de reproche, c'est une mauvaise langue qui a inventé le couplet :

« Agressif l'écureuil griffe,

Mais plus dure est la dent de Bissula. »

Le couplet a fait le tour du pays, et même de *tous* les pays voisins du lac. Là où est allée ma petite-fille, pour cueillir des baies en été, couper le lin, rouler le chaume, faucher, battre le blé, partout à son égard le couplet moqueur a résonné comme un refrain. Ce n'était pas bien ! pas malin ! ajouta-t-elle à voix plus basse.

--- Waldrun, ma mère, ce n'était pas bien, mais pas méchant.

--- Oui, oui, c'est Wotan qui a mis la chanson dans ta bouche arrogante ainsi que les mots désinvoltes, le couplet railleur. Tu ne peux pas l'empêcher ! Quand tu vois une cible toute prête, la pointe d'un propos ironique sort en sifflant de ta bouche !

--- Mais sans poison, plutôt un hameçon ! Une petite flèche émoussée avec laquelle on atteint le charmant rouge-gorge, le préféré de Donar, un riverain de l'Elbe, pas pour le

blessé, non, mais pour le prendre au piège et l'emporter à la ferme, près de notre foyer afin qu'il chante joliment pour nous année après année.

--- Méfie-toi ! ça mène à la colère, à la rancune et à la vengeance, ce qui porte la couleur rouge.

--- Oui, dit le jeune homme en riant. Que dit le couplet suivant ?

« Elle t'attire, la rouquine ?
Sauve-toi, suis mon conseil !
Redoute la belle !
Elle est fausse et féroce
Comme le feu et le félin ! »

A peine la dernière rime du couplet avait-elle été prononcée que, très haut dans le feuillage, à la cime de l'arbre élancé, des sons étranges se firent entendre. Tout en haut un sifflement et des cris de colère, mais en bas, un autre bruit plus feutré, comme si quelque chose se laissait glisser le long du tronc. Les premiers bruits étaient sans doute causés par un petit écureuil, effrayé pour avoir été dérangé et qui soufflait, partagé entre la peur et la colère ; en décrivant un large cercle, il sauta d'un bond assuré du plus haut point de l'arbre, par la voie des airs, sur le chêne voisin qui se trouvait pourtant assez éloigné.

Chapitre 5

Adalo suivit du regard le petit animal qui bondissait dans les airs. Pendant ce temps, de la branche la plus épaisse, une jeune créature s'était laissé glisser avec agilité le long du tronc ; elle portait des vêtements de femme dont elle se débarrassa, des genoux aux chevilles, dès qu'elle eut mis pied à terre, en prenant soin de disparaître. Par sa beauté gracieuse et lumineuse, sa petite taille qui évoquait presque celle d'un enfant, cet être ressemblait moins à une fillette qu'à une jolie riveraine de l'Elbe. Elle ne portait pas de manteau. Son vêtement de lin blanc gansé de rouge cerise, assorti d'une ceinture de la même couleur, large comme la main, laissait le cou et les bras découverts ; ce que l'on voyait de son corps, façonné presque à la perfection, resplendissait d'un blanc ivoire ; les sourcils étonnamment épais et harmonieusement arqués, qui se rejoignaient presque au milieu, tiraient sur le roux sombre ; de ses yeux bleu pâle jaillissaient à présent des éclairs étincelants de colère. On était frappé plus encore par le charme piquant de son visage et la finesse parfaite de son corps d'enfant que par la régularité de ses traits.

En effet -- il faut bien le reconnaître ! -- son curieux petit nez gracieusement fureteur n'était pas, en vérité, retroussé -- certes pas ! -- mais un peu trop court. Et comme il pointait à son extrémité de façon prononcée, on devinait que l'espace entre le nez et la lèvre supérieure était un peu long : ainsi, au repos, le visage ovale donnait l'impression de porter un regard tantôt étonnamment attentif, tantôt d'une insolence espiègle sur le monde.

Tout était, dans ce charmant tableau, agencé avec tant de délicatesse et de sensibilité que l'on pouvait presque considérer la jeune fille comme une enfant encore ; mais les formes qui s'arrondissaient avec grâce laissaient deviner la jeune femme. Plus que tout, son principal attrait, qui charmait les sens, était sa bouche, petite il est vrai, entrouverte en une sorte de moue boudeuse, rouge cerise comme la ganse de son vêtement. Une fossette dans le menton, et même le signe d'un double-menton naissant, conféraient à son visage cette douceur angélique sans laquelle la beauté d'une femme laisse de glace. Le plus remarquable, cependant, chez cette créature de l'Elbe était sa chevelure d'un roux lumineux, une chevelure flamboyante aux reflets couleur d'incendie qui encadrait le front et les tempes d'une multitude de minuscules bouclettes folles et frisées : une chevelure bouclée *unique* pour elle seule. A la manière des nombreuses épines qui défendent une petite rose, elles semblaient encadrer son visage pour le protéger. Le reste de la chevelure était, selon la coutume suève, ramené en une touffe attachée au sommet de la tête d'où elle retombait en une superbe vague d'un roux particulièrement soutenu, comme un flot de pourpre, sur la nuque d'un blanc éblouissant, jusqu'au bas des hanches.

Son exubérance obstinée, et aussi sa curiosité étonnée, voire l'air hautain de supériorité de son expression naïve, encore accentués par son style de coiffure en hauteur, se teintaient parfois d'un air tragi-comique, à cause de l'habitude qu'avait la

petite créature de hausser ses sourcils à l'arcade presque trop marquée, comme pour manifester à la fois étonnement et réprobation. Ce qui invitait à sourire résidait en outre dans le charme d'un contraste, à savoir que cet être presque immatériel, flottant, semblait prêt à jauger avec acuité l'univers entier, de son petit nez malicieux et ses yeux pétillants bleu pâle et, au besoin, à le remettre aussitôt à sa place. Une volonté inébranlable, un tempérament passionné, indomptable, et la douceur d'un bourgeon à peine éclos : ces contradictions prêtaient à sourire, elles tentaient presque de défier le fougueux petit insecte si l'on suscitait sa colère facile à allumer. Mais, quand un sentiment plus doux l'animait, elle ouvrait ses yeux brillants ; elle était alors d'une beauté si éblouissante, si pure, si profondément sensuelle, et d'une telle noblesse d'âme que, sous l'effet d'une admiration enthousiaste, on en oubliait toute envie de la taquiner.

A présent, cependant, la petite créature de l'Elbe n'avait pas l'air gentille du tout, mais parut bel et bien méchante lorsqu'elle ne jeta, au jeune noble distingué qu'*un seul* regard rapide, chargé d'une ardente colère, agrippa violemment la vieille femme aux épaules et l'avertit à mi-voix, sourdement, sous la rage contenue :

« Grand-mère ! Partons ! Dans les marais ! Zercho, le valet, nous conduira. Partons !

--- Calme-toi, mon enfant, calme-toi ! Tu n'as pas entendu ? Le mont Sacré est le meilleur refuge.

--- Meilleur peut-être pour *nous* ! Mais pas pour ceux dont nous, non, dont moi je serais alors toute proche. Pars, cria-t-elle rageusement et précipitamment au jeune homme, mets-toi à l'abri, je te le conseille, de la rouquine. « Fausse et féroce comme le feu », c'était comment, déjà, plaisantin ? Vite, dès que la fille d'Eros, le voisin, a hurlé ton dernier couplet railleur contre moi, en ricanant avec ironie et malveillance, j'ai grimpé à l'échelle de la grange jusqu'aux combles de notre ferme et j'ai peint en haut notre étoile blanche en rouge : une couche assez épaisse, assez colorée pour que tu puisses l'apercevoir depuis l'orée du bois et, en voyant la couleur maudite, t'en retourner loin. Mais vraiment loin ! -- tu m'entends ? »

Chapitre 6

Adalo s'était à présent remis de sa surprise.

« Je savais, dit-il en souriant, que les hôtes lumineux de l'Elbe habitaient au-dessus de nos têtes. Mais je ne savais pas qu'ils nichaient dans les branches des chênes.

--- Et pourquoi pas ? Si tant est que tu me fais des reproches, à *moi* une riveraine de l'Elbe.

--- Justement ce n'était pas une parole de reproche que je voulais dire. Que dit l'hymne de l'Elbe ?

--- « Agressif l'écureuil griffe, mais plus dure est la dent de Bissula. » Toi-même tu m'as mise dans la catégorie des chats sauvages. Tu ne seras pas étonné que j'aie fui chez mes frères et sœurs au poil roux, qui feulent et mordent, dès que j'ai entendu au loin le pas arrogant du noble détesté. En effet autrefois encore, lorsque j'avais l'ouïe de l'aïeule aveugle, longuement exercée à deviner ton arrivée. La haine permet d'entendre les sons ténus !

--- Tu me détestes ? demanda le jeune homme ; sa voix résonnait, sourde et triste.

--- Pardonne-lui, Adalo ! C'est une enfant.

--- Non, grand-mère, je ne suis plus une enfant ! Je vais vers mes dix-huit printemps à la prochaine neige ! Jadis – dans la barque – c'est une enfant qui voulait s'opposer à l'être puissant qui la menaçait de ses poings : l'enfant était trop faible. Mais maintenant quelque chose en moi se bat contre ton arrogance ; je ne sais pas ce que c'est : là ça bout dans ma poitrine et, crois-moi, la chose est en moi plus forte que, jadis, l'étaient mes mains ; à *cela* tu ne me contraindras pas !

--- Je ne veux pas te contraindre, je veux te protéger, toi et ta grand-mère.

--- Nous, le chef de notre tribu nous protège : c'est Suomar, son fils, mon oncle et tuteur.

--- Suomar est d'avis que vous serez mieux protégées sur le mont Sacré.

--- Parce qu'il ne devine pas, le vaillant oncle, que toi, en même temps, tu n'aspères qu'à te faire une nouvelle renommée, avec des rimes prétentieuses. Comme par exemple :

« Dure est la dent de Bissula ! Mais apeurée,

Repentante, elle courait devant les Romains, pour appeler à son

[secours

Adalo, le noble ! »

Tu entends, moi aussi je suis capable de composer des rimes !

--- De méchantes paroles, repartit la vieille femme, à savoir que le sage Wotan ne te prêterait pas asile ! Pourquoi dédaignes-tu la protection que t'offre le voisin ? Vous avez pourtant grandi comme frère et sœur, au bord du lac, inséparables camarades de jeu !

--- Jusqu'à ce que le voisin s'imagine être le noble riche, puissant, doué pour le chant. Le « beau », comme le chuchotaient toutes les filles stupides. Lui, -- le beau ! Il est détestable ! -- Son nom retentit partout dans le pays à l'entour, dans toutes les fermes du lac. Qui est le héros le plus audacieux dans la guerre contre les Romains ? Le nageur le plus endurant, le chasseur le plus chanceux ? Le vainqueur à la lutte, au lancer de pierres, au lancer du javelot ? Qui est le meilleur sauteur à la danse du sabre ? Qui est écouté même par les barbes grises dans le pays ? Qui est-ce que les filles regardent lors du saut périlleux ? Adalo ! Adalo ! Adalo ! L'orgueil ! C'est insupportable ! »

Et, furieuse, la jeune fille en colère tint ses deux poings devant ses yeux, afin de ne plus voir celui qu'elle détestait si ardemment.

« Est-ce l'orgueil qui est censé me conduire ici, avec cette demande ?

--- Oui, l'orgueil ! Quand l'hiver, en filant, et en automne déjà pendant les foins, les filles parlaient beaucoup de toi, -- moi je parle peu, j'écoute ! voilà ce qu'on racontait : Jetto, le riche fermier, a entamé -- *lui* le premier ! -- des négociations avec Adalo pour la main de Jettaberga, sa fille. Jettaberga est la plus belle fille du bord du lac . . .

--- Ce n'est pas vrai, dit très sérieusement Adalo.

--- Leur tribu est, après la tienne, la plus puissante, la plus riche en javelots, en têtes de bétail, en boucliers et en terres.

--- C'est vrai, reconnut le jeune homme en hochant la tête. Mais Adalo a décliné la proposition dès qu'on a suffisamment su, au bord du lac, que Jetto, en personne, lui avait proposé sa fille, parce que les deux tribus auraient eu la victoire grâce à leur alliance.

--- Surtout Jetto ! confirma la vieille femme. Et parce que Jettaberga trouvait le jeune noble plus beau que tous les autres hommes.

--- Ce *n'est pas* vrai, bien sûr, sourit-il avec complaisance.

--- Si ! *c'est* vrai ! cria la petite avec violence. Ne le nie pas : c'est elle qui me l'a dit.

--- Je ne veux plus rien entendre !

--- Bissula ! -- Bavarde ! répliqua sa grand-mère.

Celle-ci se mordit la lèvre.

--- Bah ! il le savait déjà pourtant ! Ou il *croyait* le savoir ! Comme il le croit, venant de *toutes* les filles ! Et il doit donc juger bon -- lui et ses amis -- que Bissula aussi -- qui, à vrai dire n'est ni riche ni belle, mais juste *Bissula*, c'est-à-dire obstinée et indomptable, -- que moi aussi, selon la décision du peuple, au lieu de m'enliser dans les marais, je m'enfuir

plutôt sur le Mont sacré, chez le noble ! Mais – ses yeux lançaient à présent des étincelles de menace – tu ne dois jamais t’en vanter !

--- Et si je l’ordonne ? fit remarquer la vieille femme.

--- Alors je cours seule dans les marais ! Pardon, chère, chère petite mère, mais ce n’est pas toi, c’est Suomar mon tuteur. Est-ce qu’il a *donné des ordres* ? Parle !

--- C’était seulement *un conseil*, reprit Adalo en hésitant.

--- Alors je fais ce que je veux ! Un conseil, on peut le suivre ou ne pas en tenir compte. – Que je sache pourtant une chose : si maintenant tu avais menti . . . »

Le jeune homme blêmit.

« Insolente ! gronda la vieille femme.

--- Oh je sais : -- il ne ment jamais ! Non par souci de la vérité – seulement par orgueil ! Même si tu avais prétexté un ordre de mon tuteur, j’aurais préféré plonger dans le lac, à l’endroit le plus profond, que t’avoir suivi.

--- Quel entêtement absurde ! C’est l’inquiétude qui en est la cause.

--- C’est l’orgueil ! Le vaniteux tresse, par jeu, toutes les fleurs autour de sa chevelure bouclée : dans la couronne de la victoire, Bissula ne doit pas être absente non plus, elle, la bruyère rouge.

--- Seule la bruyère rouge pourrait orner ma vie » dit solennellement le jeune homme.

Alors la jeune fille prit peur : toute couleur se retira de son visage ; elle tremblait ; en chancelant elle tendit la main pour s’agripper au bras de sa grand-mère. Mais celle-ci, qui écoutait avec la plus grande attention, tourna gravement la tête vers Adalo :

« Quelle parole allais-tu hasarder là ?

--- Une parole emplies de bienveillance. Je ne suis placé sous l’autorité d’aucun homme : je suis suffisamment âgé pour amener une femme chez moi, suffisamment fort pour la protéger. Allons, Bissula, ma camarade d’enfance : suis-moi ! Je m’acquitterai de chaque contribution que me réclamera Suomar. Je t’aime beaucoup, comme aucun autre humain. Suis-moi sur le Mont sacré, que là-bas je te protège, -- ma promesse ! »

Chapitre 7

Alors la jeune fille se blottit plus près encore contre Waldrun, mais celle-ci, effrayée, s'écarta vivement : d'un mouvement brusque, sa main chercha le cœur de sa petite-fille.

« Comme il bat fort ! » chuchota-t-elle. Puis elle leva, comme pour changer de sujet, sa main gauche bien haut en direction du jeune homme, cachant de sa main droite, sous son manteau froissé, le gracieux visage rougissant de la jeune fille.

« Cesse, cruel, dit-elle en guise d'avertissement. A présent la méfiance me gagne moi aussi. Il est peu digne de toi d'oser formuler devant nous, deux femmes sans défense, une demande en mariage qui déconcerte la jeune fille, tout en essayant avec curiosité et vanité de constater l'effet de cette demande ! Ce n'est pas ce que veut la coutume sacrée de notre peuple ! Si tu observais les règles avec sérieux, c'est à Suomar d'abord, le tuteur, que tu devais t'adresser : c'est à lui d'accorder la main de ma petite-fille, mais pas elle-même. Il s'accorde avec le tuteur celui qui, en tout bien tout honneur, embobine la fillette, celui qui recherche passe-temps et plaisir ! Va-t'en ; je n'ai pas confiance en toi ! »

En protestant de sa bonne foi, celui qu'on avait accablé de reproches posa sa main sur sa poitrine ; mais avant qu'il ait pu parler, la jeune fille sortit furtivement du manteau de sa grand-mère où elle s'était cachée ; ses joues étaient en feu ; ses cheveux roux se dressaient : on aurait presque dit qu'ils frémissaient pour entendre ; ses yeux pleins de colère lançaient des éclairs ; elle se jeta sur le jeune homme et le frappa de ses deux mains à la poitrine ; mais il ne chancela pas.

« Oui, va-t'en ! cria-t-elle. Je n'ai pas confiance ! Même Waldrun qui est bonne et t'a toujours parlé s'était trompée sur toi ! Elle ne peut pourtant voir ni ton visage prodigieusement rayonnant, ni ton sourire de victoire sur tes lèvres arrogantes, ni l'orgueil de tes yeux brillants ! Là, regarde comme maintenant la bonté que tu affiches se retire de tes traits ! Comme tu te cabres ! Comme tu relèves très haut la tête ! Oui, c'est le noble, le fougueux, le fort, le beau ! qui pense que chaque lubie, chaque caprice, le dieu des souhaits doit l'exaucer pour son favori : toi et la pauvre petite, Bissula la rousse, la conduire dans ton foyer ! – D'ailleurs je m'appelle Bissula seulement pour mes amis ; pour les étrangers je m'appelle Albflendis. Waldrun a raison ; l'aveugle l'a vu : si tu as des projets sérieux, tu dois t'entendre avec le tuteur. »

Elle s'écarta de lui et saisit le bras de sa grand-mère.

« Viens ! Laisse-nous aller à la maison ! »

Mais, s'interposant, Adalo barra la route aux femmes : dans l'expression de ses beaux traits, on voyait que le chagrin et la colère prenaient le dessus.

« Je l'avais dit sérieusement, si sérieusement ! Freia le sait ! Frigga devait bientôt en entendre parler ! Avec Suomar je ne parlais pas parce que je ne voulais pas, comme la plupart, gagner une fille qui ne soit pas consentante par le droit de la tutelle : car ce n'était pas seulement sa main et son corps, mais son cœur, son amour que je voulais obtenir. De Suomar j'étais absolument sûr.

--- Entends-tu son orgueil, grand-mère ?

--- Ce n'est pas de l'orgueil ! Qu'est-ce que ton oncle peut objecter contre moi ? Rien ! Nous avons toujours entretenu des relations amicales de voisinage : lui ne m'aurait pas rejeté ! Mais je ne voulais pas t'obtenir d'un autre, toi si entêtée ! Je voulais que ma camarade d'enfance se donne à moi d'elle-même. Oui je l'avoue : j'espérais qu'à mes yeux elle le serait restée, depuis le temps de l'enfance, un peu, un tout petit peu moins !

--- Orgueilleux !

--- Maintenant les circonstances, le danger m'ont délié la langue. Les Romains approchent ! Qui sait ce qu'ils vont nous apporter. Mais toi tu m'as porté un coup avec ta méfiance injustifiée, tu as dédaigné l'aide que je te proposais loyalement. Mais cependant – là il prend peur, entre dans une colère douloureuse, le front menaçant – peut-être que les ennemis ne te causeront pas de tort.

--- Que dis-tu de cela ? demanda la vieille femme.

Le ton de sa voix trahissait son inquiétude devant ce nouveau sujet de querelle entre les jeunes gens. Mais Bissula, sans poser de question, jeta sur lui un regard étincelant de colère.

--- Oui, poursuivit-il avec une rage contenue, tu as depuis des années des amis parmi les gens qu'on déteste – *un* ami du moins. Peut-être est-il revenu ici avec ses cohortes pour nous menacer, le sage sénateur, beau parleur et – avant tout – si riche ! Avec ses cadeaux de bijoux, de fruits rares et de fleurs exotiques, un noble alaman, un « Barbare », ne peut rivaliser ! Et le fait que je sois de ton peuple, mais que celui-là fasse partie de nos ennemis héréditaires, qu'est-ce que ça veut dire pour toi ? Tu n'as besoin, tu ne veux peut-être ni du marécage ni du Mont sacré comme rempart contre ton *ami* !

--- Tais-toi, le noble ! Elle avait treize ans à l'époque. Il pouvait être son père, même son grand-père, le vaillant Romain.

--- Mais il était si malin ! Il savait jouer sur les mots avec tant de finesse que généralement je ne les comprenais pas du tout. Et Albflendis aimait tant l'entendre, la langue des ennemis !

--- Au moins, dit soudain la jeune fille, martelant nerveusement ses paroles, Ausone n'a jamais tenu de propos méchamment railleurs envers une enfant ! Et je vais te le dire, puisque tu m'irrites : oui, si jamais il revenait cet homme, la dignité et la bienveillance mêmes, et s'il voulait de nouveau comme à l'époque m'emmener avec lui, comme son enfant, dans son beau pays, dans sa riche demeure à colonnes, écoute bien : je le

suivrais, comme une fille son père, plutôt que de t'écouter, toi et ta ridicule demande en mariage.

--- Arrête, Albfledis, dit le jeune homme en se redressant. Assez ! Ma demande ? Elle est faite, pour toujours ! Jamais je ne la répèterai, j'en fais le serment par ce javelot ! Tu m'as repoussé, tu m'as ouvertement préféré le Romain : écoute mes paroles en présence de ton aïeule et des femmes qui voient la lumière du jour : jamais Adalo ne te fera à nouveau la cour ! Et si mon ardente soif de toi me consumait le cœur, plutôt mourir que de te supplier à nouveau.

--- Hélas, gémit l'aveugle, hélas pour mon souhait le plus cher ! Doit-il ne jamais se réaliser ?

--- Si ce souhait devait se réaliser, mère Waldrun, alors Albfledis devrait d'abord venir chez moi dans *ma* demeure et me supplier : regarde, Adalo, me voici ! Prends-moi pour femme !

--- Ah, quelle offense insolente ! » cria Bissula, que la colère et le chagrin mettaient hors d'elle.

Elle voulut saisir un des gros blocs de pierre qui se trouvaient entassés au pied du chêne et le lancer sur l'être qu'elle détestait. Mais ses petites mains, dans ses efforts infructueux, saignèrent en s'écorchant aux arêtes tranchantes : le lourd bloc ne bougea pas ; elle versa des larmes de rage impuissante et s'effondra sur la pierre. La vieille femme qui l'observait, saisie de peur, se pencha sur elle. Mais Adalo n'avait rien vu de cela ni rien entendu. Ebranlé par la colère et l'orgueil, il avait, en prononçant ses dernières paroles, tourné le dos aux femmes ; le javelot à l'épaule, il se hâta de franchir d'un bond le tertre, si rapidement que ses boucles blondes voltigeaient en désordre autour de son beau visage.

Chapitre 8

Bien des jours avaient passé depuis. Les Romains avaient traversé le pays sans rencontrer de résistance. Après avoir établi leur camp sur les hauteurs de Meersburg et fait halte le jour suivant, ils étaient repartis et, s'étant un peu aventurés à l'intérieur des terres, depuis le lac et ses rives marécageuses, ils s'étaient dirigés en un lent convoi sur l'« Idisenhang ». Comme ils avaient aussi trouvé sans défense cette position en surplomb, ils avaient, au point même de jonction convenu avec l'unité fluviale, installé un camp fixe. Dès que ce lieu eut semblé suffisamment fortifié pour pouvoir être défendu par un petit groupe laissé sur place, et aussitôt que les alliés eurent équipé, sur l'autre rive à Arbon, leur flotte en partance, celle-ci devait partir de là, accoster et commencer la battue commune pour rechercher les Barbares.

Mais à peine Nannienus avait-il remarqué, depuis Arbon, sur la rive opposée, que ce détachement avait rejoint le point de jonction et installé son camp, qu'il envoyait, sur un rapide bateau de pêche, une nouvelle qui menaçait de compromettre pour une durée indéterminée, la poursuite de l'intervention. Aussitôt que l'ingénieur commandant fut arrivé dans la localité portuaire romaine, il s'avéra que l'équipement des véhicules nécessaires exigerait beaucoup plus de temps qu'on ne l'avait supposé.

Les indications données par les agents et les officiers dans leurs lettres à l'empereur, éloigné à ce moment-là, signalant que le reste de l'ancienne flotte romaine du lac de Constance était considérable et maintenu comme tel, qu'il avait même été accru par de nouvelles constructions de bateaux, s'étaient révélées fausses et très exagérées ; les gens sans scrupules, corrompus comme presque tous les agents de l'empire, avaient passé sous silence leurs nombreux agissements, au nombre desquels les Barbares avaient peu à peu détruit ces bateaux, détourné les fonds destinés à la fabrication de nouvelles quilles et annoncé comme terminée la réfection récente des voiles. Le comte de Bretagne le reconnut, le signala et fut saisi d'une telle colère -- il fit mettre aux fers les questeurs et les navarques oublieux de leurs devoirs et, par représailles, les envoya à l'empereur à Vindonissa -- que, malgré la poursuite du travail nuit et jour dans le petit chantier naval, il ne pourrait accomplir que beaucoup plus tard seulement sa mission d'accoster. Saturninus, avide d'action, s'indignait de cette oisiveté forcée : mais il ne lui restait rien d'autre à faire que fulminer contre la nonchalance de la bureaucratie, du gouvernement impérial, la perte de temps, -- et attendre.

Sur le point culminant de la hauteur qu'occupe aujourd'hui le cimetière du village de Berg, dans la partie du camp appelée le « prétoire », on avait dressé une tente richement décorée pour le préfet du prétoire des Gaules. Quantité de tapis moelleux, empilés les uns sur les autres, recouvraient le sol. Un « lectus » (lit de repos) se trouvait installé au fond de la tente de cuir. A côté, trônait une table en citronnier, couverte de récipients de grand prix. Un vieil affranchi, un esclave préposé à la cuisine et un autre au service des boissons, étaient occupés à mettre la dernière main. Il y avait de la place pour trois convives sur le lit de repos en forme de fer à cheval et on avait disposé une

rangée de gobelets : car on avait, certes, pris le repas du soir dans la tente du tribun, mais le préfet l'avait invité ainsi que son neveu, à déguster encore, après le repas, quelques vins exquis dans la « tente prétorienne »

Pendant que les serviteurs étaient occupés à la table, un pan de cuir, élimé à plusieurs endroits aux montants, se relevait de temps en temps, au fond de la tente, sous l'effet du courant d'air, mais se rabattait aussitôt ; personne ne l'avait remarqué.

A présent les autres serviteurs vaquaient ; seul l'esclave préposé aux boissons ne semblait pas avoir tout à fait terminé : il s'appliquait à astiquer l'intérieur d'une magnifique coupe en argent à l'effigie de trois charmantes jeunes filles et comportant l'inscription « Les Grâces à Ausone leur favori ».

« Tu n'as pas encore fini, Davus ? demanda en s'en allant le vieil affranchi, mécontent.

--- Non, Prosper, fut la réponse. Tu sais bien que le maître ne boit que dans cette coupe, un cadeau de l'empereur ; elle lui appartient personnellement. »

A peine l'esclave se trouva-t-il seul que le pan de cuir de la tente se souleva à nouveau : un visage aux aguets se montra prudemment à l'intérieur.

« Enfin seul ! chuchota l'homme à l'extérieur.

--- Je t'attendais, maître.

--- A cette heure-ci ? Aujourd'hui ? Au cours d'une beuverie nocturne ?

--- Non ! Je ne m'y risque pas encore. Ton oncle se porte aussi bien que chez lui à Burdigala. Attends qu'il tombe malade sous ce ciel barbare, au cours des contraintes inhabituelles de la vie de camp, sous la pluie et dans le marécage ; ensuite ça marchera mieux. Mais maintenant ? En pleine santé ? Non, non ! Sois patient ! Attends encore !

--- Je ne peux plus attendre ! Mes créanciers, les usuriers s'acharnent à me persécuter – jusqu'ici dans le camp. Et cette région, ce voisinage ! Tu sais, ils sont pour moi plus dangereux qu'à tout autre endroit de la planète. C'est pourquoi, dépêche-toi !

--- Dès qu'il ne se sentira pas très bien, alors nous agirons. Je voudrais aussi avouer . . .

--- Quoi ?

--- Le flacon avec le poison que tu m'as donné, je ne l'ai plus.

--- Perdu, lourdaud ?

--- Non, cassé ! Pendant l'ascension difficile de la montagne, l'autre jour, j'ai glissé au bord du lac ; mon buste a heurté le rocher, le flacon s'est brisé et le liquide s'est répandu.

--- Ha, où en trouver un autre maintenant . . .

--- Ne t'inquiète pas, maître ! Dans ces prés marécageux, j'ai vu pousser suffisamment de ciguë pour empoisonner notre armée entière. J'ai déjà commencé à en cueillir, à en faire sécher. Toi tu fais de même et dès que . . . »

On entendit alors des voix fortes, des cliquetis d'armes se rapprocher. Le visage disparut dans les replis de la tente et l'esclave gagna l'extérieur en passant par l'entrée.

Chapitre 9

Sur ces entrefaites, Ausone et Saturninus se dirigeaient par la Via Principalis vers le prétoire, tandis qu'Herculanus, qui venait discrètement de la droite par la tente du questeur, entrait à présent dans la tente où l'hôte désignait à ses deux invités des places à côté de lui sur le lit de repos. D'une stature toujours imposante, cet homme de cinquante-deux ans accusait à peine son âge. Son visage aux traits nobles, son front, son nez et ses sourcils joliment arqués ne manquaient pas de cette distinction typiquement latine.

Mais la bouche avait si souvent souri – même trop souvent par autosatisfaction – qu'elle avait perdu l'habitude de se refermer instinctivement : elle avait une constitution molle, cette bouche, beaucoup trop molle pour un homme. Les yeux noisette, si aimables et si bienveillants, si satisfaits de tout et de tous – et particulièrement de lui, Ausone – trahissaient au plus haut point les progrès de l'âge : ils avaient perdu la flamme dans le regard. Ils semblaient fatigués, non par la vie mais par la lecture. Ausone, en effet, avait été professeur, rhéteur, précepteur du prince héritier et « poète » ! Cela révélait, au cours de ces périodes-là, un homme qui lisait énormément et, faute d'avoir un jugement personnel, butinait, avec le zèle des abeilles, les pensées des écrivains de quatre siècles, se les appropriait, et en assemblait si ingénieusement les petites pièces, comme dans un jeu de patience, que ses lecteurs – et même lui ! – les tenaient pour nouvelles, pour des œuvres personnelles, et que ce travail méticuleux de mosaïque, ils auraient pu difficilement l'effectuer en empruntant ses pièces un peu partout.

Les passions n'avaient pas ridé ce visage lisse ; les sillons autour des yeux n'avaient pas été creusés par les chagrins, seulement par les années. Cette âme d'un naturel aimable qui d'emblée considérait tout avec optimisme, trouvait aussi tout parfaitement agencé dans le monde ; à ses yeux il n'y avait qu'une seule chose sérieuse : que pour tous les gens qui n'étaient ni de grands criminels ni de mauvais sujets il en aille aussi bien que pour l'homme très très riche, comblé par la chance depuis sa naissance, bienveillant, érudit et éloquent, choyé par tout son entourage, Decius Magnus Ausonius de Burdigala (Bordeaux), la cité aux superbes villas ; ainsi Ausone, d'après ses contemporains et surtout de son propre jugement, était le plus grand poète de son temps, ce qui pourtant, à supposer que cela fût vrai, n'aurait pas voulu signifier grand-chose.

Cet homme à l'abord vraiment avenant, de bonne compagnie, juste un peu suffisant, jouait à présent le meilleur rôle que tous lui reconnaissaient – bien supérieur à celui de poète ou d'homme d'Etat – le rôle de l'hôte qui, vivant personnellement dans l'aisance, veut réserver le meilleur accueil à ses commensaux : cette cordialité aimable, enjouée, bienveillante qu'il aimait bien que tous les gens voient, sans pour autant se poser lui-même en victime, produisait le meilleur effet.

« Eh bien ! Partez maintenant, vous les esclaves, fit-il signe à ceux qui étaient entrés. Prenez soin de vous, comme nous prenons soin de nous. Va toi aussi, fidèle Prosper : prends pour toi – et ne donne que celui-là – du meilleur vin, celui du Rhône, tu sais ! J’ai vu combien les jambes gravissaient difficilement la pente escarpée au cours des corvées. Allez, nous nous servirons nous-mêmes. »

Il disposa confortablement sur le lit un oreiller moelleux garni de plumes d’oies de Germanie très prisées et le plaça sous sa tête.

« Offre donc, cher neveu, la coupe d’améthyste au tribun ! Car il faut bien qu’il boive, notre Hercule d’Illyrie ! Non, ce n’est pas suffisant après la cruche de vin mélangé, Saturninus ! Le premier gobelet de vin pur : au génie de l’empereur Gratien !

--- Il est heureux que l’empereur en personne ne t’entende pas, sourit le tribun en posant la coupe qu’il venait de vider. Je ne suis ni chrétien ni païen, je suis un soldat, et personne ne me pose de questions sur ma foi religieuse. Mais toi ! le précepteur de Gratien ! L’empereur est engagé dans la religion officielle ! Et tu fais une offrande à son génie, comme si nous vivions à l’époque de Dioclétien ! Es-tu païen, Préfet du prétoire des Gaules ?

Ausone regarda autour de lui, vérifiant si aucun esclave n’écoutait. Puis il sourit :

« Si j’étais païen, c’est-à-dire si je n’étais pas en quelque sorte baptisé, alors je ne serais certainement pas préfet du prétoire des Gaules ; mais cette distinction valait bien quelques gouttes d’une eau quelconque. Elles ne m’ont pas traversé la peau. Comment un poète pourrait-il oublier les anciens dieux ?

--- Oui, oui, reprit le tribun, si l’on supprime de tes vers les allusions mythologiques savantes, on arrache au corbeau Ausone les plus colorées des plumes empruntées à d’autres !

--- Tribun ! dit son neveu avec colère – tout en criant plus fort qu’il ne fallait – tu parles du plus grand poète romain !

--- Non, non, reprit très sérieusement le destinataire de tant d’éloges, il y en a bien deux ou trois de plus grands !

--- Pardonne-moi, Ausone, le pria Saturninus. Je m’y connais en combats, pas en vers. Et ce n’est probablement pas ma faute si les tiens ne me plaisent pas.

--- Tu n’en connais pas suffisamment, rétorqua Herculanus.

--- Je ne suis pas de cet avis ! dit l’Illyrien en riant. Pour la lecture, je n’ai jamais eu beaucoup de loisirs. Mais quand on chevauche à côté de ton oncle, – que ce soit à travers les oliveraies d’Aquitaine, les vignobles de la Moselle ou les forêts marécageuses des Alamans – il a une mémoire sans limites : pendant des lieues il est capable de réciter ses vers.

--- Oui, reconnut obligeamment le poète, ma mémoire doit suppléer mon imagination.

--- Ne serait-il pas préférable, demanda le soldat, que tu aies de l'imagination et que tes *lecteurs* gardent de préférence en mémoire ce qu'elle crée ?

--- Mon oncle connaît par cœur tout Virgile !

--- Oui, cela se remarque à ses vers ! Souvent le lecteur ne sait plus où finissent Virgile, Ovide et où commence Ausone. Mais Ausone *déclame* de préférence ses propres vers.

Celui-ci, amusé, approuva de la tête.

« Regarde, ce qu'il y a de mieux en toi, Préfet, bien que tu sois un peu vaniteux comme tous les faiseurs de vers, est que tu as un cœur d'or : un cœur chaleureux, généreux, qui ne joue pas de mauvais tours à un ami.

--- Alors il faudrait que je sois aussi stupide que méchant.

--- En récompense je veux aussi te dire, maintenant, que je dois à un de tes poèmes – ou du moins à un passage – une nuit délicieuse. »

Agréablement touché, le poète se dirigea vers le lit de repos.

« Quel poème ?

--- Celui de la Moselle.

--- Oui, oui, sourit Ausone, il ne me déplaît pas non plus.

--- Il est divin ! renchérit Herculanus

--- Je ne suis pas théologien, dit en riant Saturninus, au point de m'y entendre sur les questions divines. Mais ce qu'il y a de plus beau dans le poème est la description des différentes variétés de poissons de ce fleuve.

--- Oui, oui, sourit intérieurement l'auteur tout en savourant sa boisson à petites gorgées. Les vers quatre-vingt-deux à cent quarante-neuf ; ils sont très jolis, surtout énoncés harmonieusement.

--- Mais il n'est pas question d'harmonie ! Je lisais cela le soir. Sur un autre passage, je m'endormais.

--- Barbare ! maugréa le poète.

--- Mais en rêve je vois aussitôt les délicieux poissons défiler tous devant moi : le saumon . . .

--- Moi aussi je t'apprécie, ô saumon à la chair rose chatoyante ! cita Ausone.

--- La truite . . .

--- Ensuite la truite au dos piqueté de petites étoiles pourpres. Ah, voilà ce que j'appelle un hexamètre.

--- L'ombre . . .

--- Et l'ombre agile qui échappe à la vue en un saut rapide !

--- Oui, mais pas comme tu les décris, en vie dans la Moselle, au contraire – je ne mange rien de meilleur qu'un poisson à la chair délicate ! – sur des plats d'argent je les vois devant moi, tout rôtis, pochés dans de délicieux bouillons ! En rêve je les dégustais tous ! Et quand je me réveillais, je me pourléchais les babines et bénissais Ausone : à aucun poète je n'ai dû un tel plaisir. »

Il riait tout en buvant.

Chapitre 10

« J'ai l'esprit ouvert, répliqua son interlocuteur agacé. Il est bon qu'ainsi je découvre un jour le plat préféré de mon ami aux habitudes si spartiates. Je me vengerai en t'offrant, dans la mesure du possible, les poissons les plus succulents que contient ce lac : le chabot qui vit dans les profondeurs vertes et la perche à la chair très tendre. Ils sont encore meilleurs que ceux de la Moselle ; je pourrais sûrement te les livrer si les stupides Barbares n'avaient pas, devant notre convoi vengeur, tous quitté le rivage. Quand, il y a cinq ans, je stationnais pendant des mois sur l'autre rive, à Arbor felix, pour enquêter sur la situation des pays frontaliers, quels merveilleux poissons je recevais là-bas ! »

Comme plongé dans ses pensées il soupira :

« Ah, c'était encore une époque heureuse ! Ma chère épouse, ma chère Sabina⁶⁴, vivait encore !

--- Salut à ton souvenir, Attusia Lucana Sabina, ajouta son neveu.

--- Et mes chers enfants ! A cette époque ma grande et belle maison à colonnes existait encore dans la ville, et la charmante villa devant la porte de la Garonne n'était pas encore déserte ni disparue ! Comme le chant des jeunes filles résonnait gaiement à travers le domaine, à la saison des fleurs odorantes ! Je voyais encore, groupées autour de moi, les têtes chères de parents, je n'étais pas seul, pauvre avec ma richesse, comme maintenant !

--- Mon oncle, gronda son neveu qui voulait parler sur un ton d'affectueux reproche, sans pour autant y parvenir. Te sentir seul ! Est-ce que tu ne m'as pas, moi qui t'aime de tout mon cœur ? »

Le tribun lança un regard glacial au neveu trop zélé. Mais Ausone ramena le calme avec bonhomie :

« C'est sûr, mon préféré, tu m'es resté. Mais toi seul, de toute cette famille florissante qu'en *une seule* année une cruelle épidémie a fauchée : ma Sabina, mes trois enfants, mes deux sœurs et deux jeunes et gracieuses nièces ! Toi seul tu ne peux cependant, pour moi, les remplacer tous ! Je me sens souvent de plus en plus seul ! Et tu es un homme ! Ma douce épouse, mes filles, mes sœurs, mes nièces, comme elles me manquent ! Je l'avoue : j'ai besoin des voix mélodieuses des femmes, du mouvement harmonieux de silhouettes féminines autour de moi ! Il me manque quelque chose ! »

Son neveu, irrité, tendit la main vers son gobelet. Mais le tribun le regardait durement et, sans le quitter des yeux, dit soudain à haute voix à son oncle : « Tu dois te remarier ! »

64 Attusia Lucana Sabina, l'épouse d'Ausone est décédée à l'âge de vingt-huit ans.

C'est à ce moment seulement que l'Illyrien se détourna d'Herculanus ; il lui semblait qu'il l'avait assez vu.

« Oui, dit lentement Ausone, presque solennellement. Je l'ai souvent envisagé. C'est une affaire sérieuse, très sérieuse, à *mon* âge !

--- A *tout* âge, dit Saturninus. Les années pour toi ne sont pas en cause ! Tu as peut-être cinquante ans ?

--- Cinquante-deux, soupira son interlocuteur. Et mes cheveux sont gris !

--- Pas tout-à-fait ! D'ailleurs les miens aussi ! Chez moi, à cause du port du casque ! Et cela te va très bien ! Tu es un . . .

--- Un beau vieux monsieur ! sourit Ausone. Et ce n'est pas précisément ce qu'aiment les jeunes filles.

--- Eh bien, tu n'as pas besoin d'en chercher une de seize ans.

--- Mais ni une qui soit trop âgée ! ajouta rapidement le poète. Non, mon ami ! Je *veux* avoir la jeunesse et le charme autour de moi !

--- Très bien, dit l'Illyrien. Tu as le choix dans ta province, même dans tout l'empire. Toi, le plus haut fonctionnaire de Gaule, le précepteur et le favori de l'empereur, le poète qu'on célèbre et . . .

--- Et le plus beau parti d'Occident ! » cria entre-temps le neveu d'une voix stridente.

Il avait jusque-là observé un silence obstiné, les yeux baissés et la bouche cachée derrière sa main dans une expression par trop pathétique.

--- Le vieillard le plus riche de ce côté-ci des Alpes ! ajouta-t-il.

--- Oui, oui, c'est cela, soupira amèrement Ausone. Herculanus ne fait qu'exprimer avec sincérité, avec franchise, ce qui, au cours de ces années, me fait tant souffrir en silence, oui, ce qui m'a maintenu dans la solitude. Tu sais, mon ami – ou plutôt, rude tribun des camps de guerre, tu ne le sais pas ! – comment, sur quels critères, dans nos grandes villes, les parents marient leurs filles, comment ces filles elles-mêmes ont à peine délaissé leurs poupées qu'elles guettent aussitôt un beau parti ! En vérité, ce ne sont ni Eros ni Antéros, ni Hermès et Pluton qui forment les couples.

--- Oui, elles n'épousent que l'argent ! dit Herculanus avec colère. Je suis pauvre : les filles me fuient !

Le tribun voulut dire quelque chose en réponse, mais se contenta de rire et de boire.

« Bien que je sois, de presque trente ans, plus jeune que mon oncle, c'est lui que flattent les pères, les mères, les tuteurs – et même les chats, ces importuns – à tel point que je peux à peine l'avertir et le mettre suffisamment en garde.

--- C'est ainsi que l'apiculteur met le miel à l'abri des souris, grommela l'Illyrien d'une voix inaudible, pour lui-même.

--- Mon neveu a entièrement raison. Un de mes amis, Erminiscius, un riche commerçant, négociant en joaillerie, a épousé, à l'âge de cinquante ans, une fille de vingt ans. Une semaine plus tard elle a disparu avec tous ses anciens bijoux et son plus jeune affranchi. Un autre, Euronius, grand propriétaire de vignobles, un peu plus âgé, épouse une jeune veuve de vingt-cinq ans – je veux dire que c'est elle qui l'avait demandé en mariage – elle n'a donc pas perdu de temps ! Même avant le mariage il a été obligé d'établir son testament : elle le lui a dicté mot pour mot ; aux calendes suivantes il est mort de maux de ventre. Cela ne me plaît pas du tout : je déteste les maux de ventre ! Tout près de son jardin poussaient tant de belladones ! Alors tu aurais dû voir comme cette femme deux fois veuve menait joyeuse vie ! Une fois elle m'a rendu visite – elle est très belle et s'est vite montrée gentille envers moi -- : mais je pensais toujours aux maux de ventre du défunt Euronius et je n'étais pas encore demandé en mariage. A présent ce n'est pas dans *tous* les cas que je me figure sa fuite ou son gâteau à la belladone : il n'y a pas en chacune une Hélène ou une Locuste ! En général la méfiance n'est pas au nombre de mes défauts !

--- C'est plutôt le contraire, dit Saturninus.

--- Mais, je le reconnais, mes cheveux gris me rendent soupçonneux. Je serais si malheureux -- les très prestigieux lauriers d'Apollon ne pourraient guérir la blessure ! – si je devais croire qu'on m'ait épousé seulement pour recueillir mon héritage. Je ne le mérite pas.

--- Non, vraiment pas, s'écria le tribun en lui serrant affectueusement la main. Toi, le grand cœur chaleureux, généreux ! Il serait ignoble celui qui ferait semblant de t'aimer pour l'amour de ton argent ! Et je te souhaite de voir encore toute une bande d'enfants jouer autour de toi dans les superbes jardins de tes villas au bord de ta chère Garonne aux rives fleuries. »

Ausone eut un sourire complaisant pour lui-même. Cette scène paraissait l'amuser. Alors ses yeux croisèrent les regards de son neveu qui, moins complaisant, semblait contempler le lointain.

« Ne t'inquiète pas, Herculanus ! précisa-t-il. Même *si* cela devait se produire, je ne t'oublierais pas dans mon testament, ni tes créanciers ! ajouta-t-il avec un sourire compatissant.

--- Testament ! Quel mot de mauvais augure ! Au diable ce présage ! cria le neveu !

--- Mais cela ne fait pas mourir d'établir son testament ! Sinon je serais mort depuis longtemps. Un citoyen romain gouverne sa maison en père de famille prévoyant, en toutes circonstances, y compris en cas de décès. C'est pourquoi, même si Herculanus est maintenant, de toute façon, selon la loi, mon unique héritier, avant mon départ pour l'armée j'ai établi mon testament devant la curie à Burdigala et l'ai désigné solennellement comme mon héritier ; j'ai encore quelques legs puis l'affranchissement de fidèles esclaves à régler. A toi, Saturninus, poursuivit-il en riant, je lègue, à mon retour, dans un codicille, un souvenir précieux et reconnaissant de cette soirée !

--- Eh bien ?

--- Un exemplaire de la Moselle : cependant les vers sur les poissons, comme punition, en ont été retranchés ! »

Et il buvait, amusé par sa propre bonne humeur.

Chapitre 11

« Tu me survivras et tu le dois, mon noble ami ! Le tribun militaire se trouve bientôt à la place qui lui revient : sur son bouclier. Mais toi tu as ta place à Burdigala dans ta maison à colonnes, raffinée et remplie d'œuvres d'art rares ; j'en ai apprécié l'hospitalité après ma dernière blessure ! Ou à Rome, au Sénat ! Mais pas ici dans les forêts marécageuses de ces Alamans ! Pourquoi voulais-tu absolument accompagner l'empereur à Vindonissa, pourquoi toi, l'homme de la paix et des Muses, t'es-tu enchaîné à cette expédition ? Pourtant ce n'est pas rien pour toi ! Qu'as-tu à faire sur la rive barbare de ce lac ?

--- Moi ? Je cherche ici quelque chose, répondit Ausone après un temps d'hésitation.

--- Les lauriers de Mars en plus de ceux d'Apollon ?

--- Pas du tout ! Seulement . . . un souvenir ! »

Herculanus lança un regard entendu à son oncle.

« Ou bien, si tu préfères, un rêve, la réalisation d'un rêve. J'attache beaucoup d'importance aux rêves !

--- Naturellement, sourit le tribun, comme tous les poètes ! Moi j'en attache davantage à mes pensées quand je suis éveillé.

--- Lorsque je stationnais avec l'armée sur l'autre rive, à Vindonissa, il me revint, vivant, à la mémoire, le joli souvenir attachant d'un enfant : un enfant à l'âme et au physique charmants, dont j'avais fait la connaissance là-bas il y a quelques années et qui m'avait conquis.

--- Un garçon ?

--- Non, une fille.

--- Tiens, tiens, précepteur de l'empereur ! plaisanta le tribun.

Le neveu ne plaisanta pas ; il observait en silence chaque expression du visage de son oncle.

« Oh, rassure-toi ! Bissula est un être d'environ douze ans, c'est-à-dire que c'était son âge à l'époque. En compagnie d'un valet sarmate, elle apportait chaque semaine, à Arbor, les poissons que son oncle avait pêchés ici sur la rive nord. Comme son bavardage était charmant ! Même son latin barbare, sortant de sa bouche rouge cerise, sonnait avec élégance ! Nous sommes devenus les meilleurs amis. Je lui ai offert – l'argent, elle ne l'acceptait pas, ni les bijoux précieux – une parure sans grande valeur et, surtout, des semences de précieux fruits de Gaule et de fleurs de la Garonne pour son petit jardin. Elle, elle me racontait d'étranges petites histoires de sylvains et de faunes des forêts, de nymphes du lac et des sources du pays -- mais elle leur donnait de tout autres noms, la

petite ! – et de géants de l'autre versant de la montagne dont les cimes blanches resplendissaient dans l'or du soir. Et moi, moi . . .

--- Tu lui récitais la Moselle, naturellement ! dit Saturninus en riant.

--- Bien sûr ! Et la petite Barbare y montrait plus d'intérêt que le grand général romain ! Ce n'étaient pas les poissons qui lui plaisaient le plus . . .

--- Je le crois volontiers. Elle en avait même de meilleurs, tu en faisais l'éloge à l'instant.

--- C'étaient surtout les descriptions des vignobles et des villas au bord du fleuve. Quand je lui ai raconté que, dans mon pays natal au bord de la Garonne, des maisons encore plus belles, plus riches, remplies de marbre, d'or, de bronze et d'ivoire resplendissaient avec leurs murs peints de toutes les couleurs et leurs mosaïques, que je possédais les plus beaux palais ainsi que de magnifiques jardins agrémentés de jets d'eau, de cerfs et de chevreuils exotiques, d'oiseaux au chant mélodieux et aux plumes chatoyantes ; et quand je lui ai parlé du bleu profond du ciel et de l'éclat d'or du soleil dans la superbe Aquitaine dont les terres connaissent à peine l'hiver, alors elle ne pouvait en apprendre suffisamment dans les vers et la prose sur la beauté de notre pays, le côté somptueux et artistique de notre vie. Une fois, elle a applaudi d'étonnement et de plaisir en s'écriant : « Oh petit père, j'aimerais bien aussi le voir. Juste *un* jour ». J'avais tellement subjugué cette enfant pleine de gaieté et de charme que moi, l'esprit traversé par une heureuse idée, je lui dis : « Eh bien, viens donc ma petite fille ! Mais pas pour un seul jour, pour toujours. Si ton tuteur y consent, je t'adopte et t'emmène avec moi à Burdigala. Comme mon excellente épouse se réjouira de ta présence ! Mes filles t'accueilleront comme une sœur aimée : pour moi tu seras une Romaine ! » Mais à ce moment, d'un bond, elle s'échappa de mes genoux, terrifiée comme un chevreuil saisi de peur, prit la fuite, sauta dans sa barque qu'elle conduisit précipitamment sur le lac et ne revint pas, plusieurs jours durant. La tristesse me rongait, ainsi que la crainte de l'avoir effarouchée pour toujours. Finalement je me suis fait conduire – il régnait alors une paix profonde – sur la rive nord et mener à sa hutte dans la forêt. A peine m'eut-elle aperçu qu'en poussant un grand cri, rapide comme un pivert, elle grimpa en haut d'un chêne géant et se cacha sur une branche très épaisse. Elle en redescendit seulement lorsque j'eus fait le serment solennel, en présence de son oncle et de sa grand-mère, de ne pas vouloir l'emmener et de ne plus jamais prononcer de telles paroles. « Car, se lamenta-t-elle, les larmes aux yeux, dans ce pays au climat chaud, je tomberais vraiment malade de nostalgie pour les miens, mes voisins, la montagne aussi, la ferme et le lac, même les fleurs sauvages que l'on a transplantées de leur terrain marécageux dans un sol sec et sableux. »

--- Une enfant intelligente, dit le tribun devenu pensif, en passant la main dans sa belle barbe brune. Elle est donc jolie ?

--- Je peux le dire ! ajouta Herculanus ; ce compliment, dit à voix haute, avait des accents de colère.

--- Eh, mon neveu, tu ne l'as jamais vue.

--- Mais tu nous l'as si souvent décrite ! Je pourrais la peindre, avec sa chevelure flamboyante.

--- C'est Bissula qu'elle s'appelle ? demanda encore le tribun.

--- Oui, la petite, expliqua Ausone, en effet elle est menue et gracile. Je l'ai revue régulièrement, mais ai tenu strictement ma promesse de ne plus l'inviter. Lorsque j'ai pris congé, elle a versé des larmes d'enfant si sincères ! « Avec toi, disait-elle, c'est un monde chaleureux, doré, plutôt beau qui s'en va, dans lequel, comme sur la pointe des pieds, j'ai regardé au-dessus d'un rideau. » Dernièrement, une fois arrivé à Vindonissa – tout en traversant le pays j'ai beaucoup pensé à cet être plein de charme – au cours de la première nuit, en rêve je l'ai vue devant moi, enserrée par un serpent venimeux ; les yeux de l'enfant étaient fixés sur moi, implorant de l'aide. Je me suis réveillé en criant et j'avais le cœur serré : que n'arrivera-t-il pas à la gracieuse fille – car elle doit, depuis, s'être épanouie – si nos cohortes apportent toutes les peurs qu'inspire la guerre dans les forêts de la rive ! Je l'avoue : c'est surtout pour revoir cette enfant – peut-être pour la protéger jusqu'à ce que la guerre se soit éloignée – que j'ai prié l'empereur de m'accorder le droit de me joindre à l'expédition. »

Chapitre 12

« Mais, Herculanus, s'enquit le tribun, tu croyais donc que la vie de ton oncle n'était pas assez assurée sous *ma* protection, que tu te sentes obligé de déployer tant de zèle ? »

Avant que le neveu puisse répondre, Ausone continua :

« Mais, grâce aux dieux ! notre campagne n'a pas été meurtrière. Les Barbares ont évacué le pays. Où veulent-ils se replier ? Qu'as-tu appris de tes éclaireurs sur les activités des ennemis ?

--- Rien ! C'est ce qui est inquiétant. C'est comme si la terre les avait engloutis ! En vérité, ils doivent avoir aussi beaucoup de galeries souterraines et de caves dans lesquelles ils entreposent leurs provisions et où se cacher eux-mêmes en période de danger. C'est seulement très difficile pour nos colons sur la rive sud de réussir à les observer. Ils savent très bien que nous, les Romains, nous allons et venons, tandis que les Alamans restent dans le pays : ils redoutent les actes de vengeance. Quant aux déserteurs, il n'y en a plus ! Oui, dans les guerres d'autrefois, c'est ce qu'on raconte souvent. Le fait que les déserteurs s'en aillent montre bien que, de l'autre côté, se développent la confiance en soi et la crainte de Rome, ou que l'espoir en Rome diminue. J'ai seulement obtenu quelques volontaires – moyennant un salaire conséquent ! – qui se risquent à espionner plus loin ; celui qui s'était aventuré à l'est est revenu sans avoir vu la trace de l'ennemi ; celui qui avait été envoyé au nord n'est, pour l'instant, pas revenu. Et malheureusement nous n'avons pas non plus fait *un seul* prisonnier ! Nous n'avons pas vu la trace d'un pas d'homme au cours de tout le trajet le long du lac. Une fois j'ai vraiment cru voir monter, des roseaux denses qui s'étendent à perte de vue dans le lac, une petite colonne de fumée ; j'ai donné l'ordre de faire halte avec toute l'armée ; mais bientôt la petite peuplade isolée avait de nouveau disparu.

--- Je comprends seulement la stratégie de notre éminent commandant, raille le chef des cavaliers cuirassés envoyé à Ausone, quand je lui impute une mesure de prudence presque insultante. Par Hercule ! Quel que soit l'endroit où ils se cachent, les Barbares ne peuvent être éloignés de nous de plus d'une journée de marche.

--- Oui, reconnut Ausone, je devais pourtant penser que nous serions assez forts pour aller les chercher et les faire sortir de leur cachette. »

Saturninus se contenta de froncer légèrement les sourcils.

« Ce que ton neveu pense de mon courage est sans importance. Mais toi, Préfet, tu as déjà à nouveau oublié que les Barbares, sur ordre de l'empereur, précisément nous ne les chassons pas, mais devons au contraire les assiéger et les contraindre à la soumission. Pour ce siège nous sommes trop faibles et obligés d'attendre les bateaux. Si notre flotte ne leur barre pas l'accès du lac, ils réussiront à s'échapper une fois de plus sur leurs barques, comme ils l'ont déjà souvent fait. Reste, ami des Muses, près de tes

hexamètres et laisse-moi m'occuper des Barbares : c'est mieux pour tous les participants.

--- A l'exception des Barbares ! sourit Ausone en tendant la main à son ami. Qui sont donc les chefs des ennemis ?

--- Les Romains sur la rive sud les désignent par deux noms. Les autres pays alamans ont, pour la plupart, des rois.

--- Pour autant que les Germains, dit Tacite, acceptent le pouvoir royal, ajouta le savant préfet en hochant la tête. S'ils pouvaient continuer à toujours vivre assez loin, disséminés sur une multitude de pays, dirigés par leurs roitelets et leurs petits gouverneurs de villages auxquels chacun obéit, dans la mesure où cela lui convient.

--- Il semble que les choses aient changé. De nombreux pays se sont groupés en fédérations qui cohabitent pacifiquement, pas uniquement pour partir en expédition. Ceux du Linzgau, à ce qu'il paraît, n'ont pas de roi, seulement un vieux comte. Mais celui-ci doit être un homme puissant. Car lui, le vieil Hariowald, est parvenu au grade suprême de chef d'armée de tous les pays ligués contre nous. C'est pourquoi nous n'avons pas seulement affaire aux « Linzois ». Ils ont, après des siècles d'obscurantisme, presque fini par comprendre, ces Barbares, que la « liberté », c'est-à-dire l'opportunité de faire ce que l'on veut et de ne jamais s'occuper du voisin est vraiment une grande mais dangereuse satisfaction, que malgré une telle « liberté » ils deviendront pour toujours nos serviteurs, si chaque pays voit d'un mauvais œil le pays voisin avec lequel il s'est querellé autrefois, être vaincu par nous, jusqu'à ce que vienne son tour. Jadis ils ont préféré nous apporter leur excédent de population jeune avant de se plier, une fois fédérés, à la règle du pays allié ; depuis un certain temps déjà, il en était allé autrement : même mes Bataves, ces excellents guerriers, ne veulent plus rester à mes côtés ni renouveler leurs contrats de service ! On n'entend plus les innombrables noms des petites peuplades, comme autrefois ; il n'y a plus que cinq ou six grands noms de confédérations qui se répandent dans toute la contrée depuis l'Ister jusqu'à la mer des Suèves. Cela, depuis belle lurette, ne me plaît pas, pas du tout ! Ce vieil homme est à présent le chef de tous les Germains coalisés contre nous.

--- Le commandement suprême des Alamans !

--- Ne te moque pas d'eux, Ausone ! Oui, cette conduite de la guerre, elle nous a depuis le fameux Quinctilius Varus coûté beaucoup de sang et contesté plus d'une victoire. Si chaque barbe blanche a le commandement, en revanche un jeune de sa parenté doit être son bras, son épée, son ardeur au combat.

--- Comment s'appelle-t-il ?

--- Attalus !

--- Adalo ! Un camarade de Bissula s'appelait comme cela. Elle le nommait souvent ainsi. Je l'ai vu aussi quelquefois : il me regardait de façon quelque peu condescendante. Est-ce qu'il le serait ?

--- Les femmes et les hommes dans nos postes du bord du lac ne laissent pas de parler de sa beauté et de sa force intrépide.

--- Jusqu'à maintenant, dit Herculanus, il n'a montré à la guerre ni la sagesse des anciens, ni l'ardeur de la jeunesse.

--- Pourtant, sourit Ausone, leur sagesse consiste justement à décider de se sauver, et leur ardeur est le zèle avec lequel ils exécutent ce qu'ils ont décidé. »

Mais le tribun s'écria en fronçant les sourcils :

« Avec de tels discours on fait fuir les dieux de la victoire et on laisse entrer celle qui venge la démesure ! Vous rirez après que nous aurons vaincu ! Ou plutôt ne riez pas : Némésis a le sommeil léger !

--- Si tu ne sais pas où il se cachent, les Barbares, que veux-tu faire ?

--- Les chercher jusqu'à ce que je les trouve et que je parvienne à les arrêter !

--- Mais après, cria Herculanus, plus d'accords, plus de clémence, mais l'anéantissement ! Combien de fois ce peuple déloyal a-t-il brisé la paix ! Nos légions sont remplies de rage contre ces Barbares qui les contraignent, année après année, à marcher dans d'horribles forêts marécageuses. Seul l'anéantissement du dernier Germain apportera la paix à l'empire romain. »

Et, l'air menaçant, il serra les poings.

« Tu as peut-être parlé en devin, dit posément Saturninus, mais pas au sens où tu le supposes.

--- Il a prononcé une parole épouvantable ! cria Ausone en remplissant son verre. De plus sans fondement. Oui, il y a environ cent ans, sous Gallien, c'était comme si les Perses et les Germains allaient anéantir le royaume de l'est et de l'ouest. Mais, depuis, elle s'est régénérée, la Rome éternelle. Tes courageux habitants du pays, mon cher Saturninus, les héroïques empereurs illyriens, ont dompté les Barbares au bord de l'Euphrate, du Rhin et de l'Ister, Dioclétien a réorganisé l'empire à l'intérieur ; et même si je pouvais prédire la domination de Rome sur le monde, le fier propos de mon collègue Horatius n'était pas dénué de sens, il lui manquait seulement l'érudition !

--- Est-ce qu'elle a sa place dans la poésie ? » demanda Saturninus, dubitatif.

Mais son interlocuteur, plein de zèle, ne l'avait pas entendu et poursuivit :

« Les propos qu'il avait tenus sur la durée et l'étendue de sa gloire – je veux dire sur la splendeur de Rome – dureront et croîtront aussi longtemps encore que le prêtre gravira le Capitole avec la vierge silencieuse, à savoir la Vestale, ajouta le professeur soucieux de donner des explications.

--- Hum, objecta l'Illyrien, dommage seulement que l'affirmation ne soit plus d'actualité.

--- Quoi ? Comment donc ?

--- Le pieux Constantin, de sanglante mémoire, – j’apprends qu’ils veulent décréter sacrée sa parole, lui le meurtrier de son fils et de femmes ! – a interdit ou limité les offrandes sur le Capitole, et ton élève et bienfaiteur, Gratien, a, depuis peu, supprimé les prêtresses de Vesta. »

Chapitre 13

« Ah, on n'est pas obligé de prendre cela à la lettre, dit Ausone.

--- Justement je ne suis pas superstitieux. Je compte peut-être seulement beaucoup plus sur mon épée et trop peu sur le ciel : les Vestales, elles n'ont aucune importance pour moi ! Mais il ne me plaît pas, je n'aime pas du tout, en deuxième lieu, ce que ton élève a ordonné l'an dernier à Rome.

--- Que dis-tu ?

--- Il a fait enlever, de la curie du Sénat, l'autel de la déesse de la Victoire à laquelle, avant le début du conseil, on offrait habituellement un sacrifice.

--- Constantin l'avait déjà enlevée.

--- Mais Julien, le puissant vainqueur des Alamans, l'avait fait remettre en place ! Et par Jupiter – pardon, par Dieu ! – avec un grand succès ! Le “déloyal”, est-ce que les modérés lui en ont fait le reproche ? Pourtant la déesse de la Victoire n'était pas déloyale envers lui ! A présent on se bat vaillamment, avec ou sans la déesse de la Victoire ! Mais – je suis un Romain – je redoute le présage !

--- Tu es trop pessimiste !

--- Et toi trop optimiste ! Ton cœur généreux souhaite du bien à *tous* !

--- Oui, même aux Barbares ! dit Ausone qui, en signe d'approbation leva sa coupe. Ils sont aussi des hommes ! Le Portique l'enseignait déjà, pas seulement le Galiléen : tous les hommes sont frères.

--- Oui, mais ces frères blonds et chevelus sont trop nombreux.

--- Moi je crois en une divinité – appelle-la comme tu voudras – qui dirige toute chose avec bienveillance. Je crois aussi que ces Barbares sont raisonnables et t'offriront bientôt leur soumission.

--- Peut-être qu'ensuite la petite – comment s'appelle-t-elle donc ? Bissula ! – se soumettra aussi à Ausone, dit malicieusement le tribun.

--- Oh, la chère enfant ! Si seulement je pouvais la revoir.

--- Ne le souhaite pas, Préfet du prétoire.

--- Pourquoi ?

--- Peut-être qu'elle ne se soumettra pas à *toi* ! Ce ne serait pas la première Barbare. Elle s'appelait Pipa – ou Pipara ? – cette Marcomane dont même un empereur “complètement désespéré et égaré” était tombé amoureux.

--- Tu perds la mémoire : je la voulais comme *fil*le, non comme épouse.

--- A l'époque. Maintenant elle n'est plus une enfant, et tu es veuf.

--- Hélas, elle a depuis longtemps pris la fuite avec les siens ! Et pourtant je suis si enclin à croire ce que je souhaite !

--- Oui, c'est une de tes aimables faiblesses !

--- Dois-je espérer ce que je redoute ?

--- Non, mais considérer ce qu'on ne souhaite pas comme plus probable que ce qu'on souhaite ! C'est *ma* façon de penser.

--- Non, non, je ne laisse pas l'espoir m'abuser : je la revois, la petite nymphe des buissons, dans les fourrés de cette forêt.

--- Mais si je m'empare d'elle, dit le tribun en riant, elle sera à *moi*, selon le droit de la guerre. »

Soudain un tressaillement, comme un éclair, parcourut le visage émacié et inquiet de son neveu. Le tribun ne le vit pas : il avait dévisagé Ausone avec dureté ; il s'étonnait de le voir pâlir d'effroi.

« Ce sentiment pénètre si profondément les hommes vaillants, pensa-t-il.

--- Mon oncle, tu sais bien que le tribun plaisante, s'écria Herculanus, comme pour le reconforter. »

Alors l'Illyrien, se tournant vers lui, menaçant, dit avec une impitoyable dureté :

« Qu'est-ce qui te le fait dire ? »

Inquiet, Ausone jeta un regard furtif sur l'homme à la belle prestance ; puis il tenta de sourire, mais sans y parvenir.

« Ta plaisanterie m'a montré que la cruauté, la terrible cruauté existait ! Si la charmante et innocente enfant tombait entre les mains d'un de nos impitoyables centurions ! Ce serait horrible.

--- Ce fut le sort de milliers – que dis-je ! – de plusieurs centaines de milliers d'hommes depuis que nous, Romains, nous portons nos aigles au-dessus de l'univers. Vous, les poètes, même toi mon ami au grand cœur, vous aimez tant chanter la guerre ! Je vais te dire une chose : celui qui la connaît, celui qui la *dirige*, la chante rarement ! La guerre est une nécessité : ils me font rire, ces indolents stupides qui, comme les bons stoïciens ou les moines s'imaginent qu'un jour viendra le règne de la paix éternelle ! La guerre est une grande chose : mourir en héros pour sa patrie est ce qu'un homme peut faire de plus important. – Mais la guerre est horrible ! – C'est valable pour *moi* aussi, dit-il en riant et il vida sa coupe. J'ai seulement à la *faire*, mais ni à la justifier, ni surtout à la célébrer. Je ne suis ni le bras, ni l'enclume, ni la lyre : je suis le marteau et . . . malheur aux vaincus ! Pendant mille ans nous avons apporté la peur de nos victoires sur tous les peuples : fidélité inouïe de la fortune ! Mais maintenant – j'espère ne jamais le vivre ! – maintenant sa roue tourne peu à peu en arrière – contre nous – sur nous !

--- Au grand jamais ! s'écria le poète. Que peuvent ces Barbares à moitié nus contre nous, tant que nous avons des guerriers comme toi et des esprits pour le service des Muses !

--- Comme Ausone, veux-tu dire ? Un sentiment personnel enviable ! Je vais te le dire : je juge, ainsi que bon nombre de guerriers meilleurs que moi, insensé de repousser cette énorme marée houleuse qu'on appelle « Germains » J'ai déjà pourtant maintes expéditions contre eux – contre ces Alamans aussi – derrière moi. Ils *connaissent* mon nom, je pense ! Mais il y a à la base de cette rumeur quelque chose de funeste, je ne sais pas quoi : une force inconnue qui nous incite tous, avec l'épée et le bouclier, à les repousser aussi peu que si c'était le flot marin. Depuis longtemps déjà j'en cherche le secret : puissè-je ne jamais le trouver ! En ce qui concerne le « service des Muses » -- pardonne à un soldat rustre – ce sont de *paysans* dont nous avons besoin, pas de poètes ! Il n'y a que des millionnaires, des mendiants et des esclaves ! Donne-moi cent mille paysans libres de vieille souche latine, je leur sacrifie tous les poètes latins, les morts et les vivants, et je veux bien croire à nouveau en l'avenir de Rome. Mais voilà – il tressaillit – il est déjà tard. Fais-nous chercher des coussins. Nous ne réglerons pas ce vieux différend entre nous ! Les générations à venir le résoudreont. Mais pas avec des mots ! Bonne nuit ! Rêve de Bissula, que nous la retrouvions, puisque tu crois aux rêves ! Car demain – Nannienus a fini de réparer au moins les quelques bateaux qu'il veut, demain, faire croiser sur la rive nord – nous allons un peu rôder à l'est. »

Il souleva le rideau et sortit ; son pas résonnait dans la nuit : il devait toujours penser à la belle oréade. Son neveu prit congé aussi ; à peine se trouva-t-il dehors devant la tente qu'il leva, menaçant, son poing serré vers l'est en grommelant : « Attends, sorcière barbare ! » Mais Ausone s'étendit sur son lit de camp, éteignit la lumière et se dit en lui-même : « Dors paisiblement, ma Bissula, là où tu te trouves ; demain peut-être, les reverrai-je tes yeux inoubliables ! »

Chapitre 14

Au lever du jour, le son du tuba retentit à travers le camp romain, exhortant au départ tous les gens décidés à participer à l'expédition.

« Où est mon neveu ? demanda Ausone, en enfourchant son beau cheval de Cantabrique, au vieux Prosper qui lui tenait l'étrier. Il a pourtant l'habitude de venir, le premier, me saluer dans mon lit.

--- Il est sorti précipitamment depuis longtemps, avec ses cavaliers cuirassés. Il est même parti avant le tribun.

--- Quel zèle ! Voilà qui me plaît, dit son oncle en caressant l'encolure de son cheval de race. A la maison, à Burdigala, il passait seulement son temps à . . .

--- A dépenser *ton* argent, maître, grommela le vieil homme.

--- Bah, laisse-le, tête grise ! *Mon* argent sera bientôt le *sien* !

--- Puissent les Olympiens – pardon, les saints – l'en empêcher !

--- Ne prends pas cette précaution pour moi. Moi aussi je les préfère. Ils ont l'avantage de mieux passer dans les mètres, pour la plupart du moins. Où est Saturninus ?

--- Parti lui aussi. Il te fait savoir que tu peux suivre : sur l'itinéraire tu ne peux pas te tromper. Regarde, là-bas, les derniers casques de son arrière-garde. Son aide de camp Decius les conduit.

--- Je les vois ! En avant ! Comme la lumière matinale nous baigne de son sourire radieux ! Accorde-moi ton aide, dieu invaincu du soleil ! »

Il éperonna sa monture et, entouré d'un groupe d'éminents cavaliers, il chevaucha ventre à terre vers l'est, par la Porta Principalis Dextra, en direction de la colline, tournant le dos au soleil.

Un guide qu'il avait emmené, avait déjà, aux premières lueurs du jour, repéré les passages les plus praticables et les avait signalés au moyen de petites pierres disposées à intervalles réguliers que les éclaireurs, qui l'accompagnaient et veillaient sur lui, avaient emportées avec eux dans des sacs. Le préfet du prétoire des Gaules, empruntant en partie le chemin bien connu et qu'avait suivi Adalo quelques jours auparavant, arriva bientôt à la demeure de Suomar, isolée dans la forêt. Le cœur battant, il reconnut et salua les environs restés vivants dans son souvenir : la petite colline, le chêne au feuillage dense, la source à proximité ; rien n'avait changé en quelques années ; seule une partie des terres avait été gagnée sur la forêt vierge, et défrichée par brûlage. Arrivé près de la palissade qui clôturait la ferme, il sauta à terre ; il avait laissé sa suite faire halte près de la colline aux chênes. Le sang afflua vers son visage, tant son impatience était extrême : la porte étroite de l'enclos était entrouverte. Il pénétra dans la cour de la ferme ; là il poussa un cri joyeux d'étonnement : dans le pré, devant la porte de la

maison, se trouvait délimité un petit jardin de fleurs ; ému, il reconnut, en voyant les fleurs multicolores qui, au cœur de l'été, étaient à présent épanouies, les semences et les plants offerts à l'enfant sur l'autre rive, à Arbor, et qu'il avait fait venir de Gaule. Des fleurs et des arbustes d'Italie et de Gaule, visiblement soignés par des mains aimantes, des variétés de roses rares, puis des ifs toujours verts l'accueillaient avec de profondes marques de dévotion ; même les troncs des arbres fruitiers, cerisiers du Pont, pommiers de Picenum, poiriers d'Aquitaine, s'élançaient jusqu'en haut de la porte d'entrée.

« Oui, sourit-il, tout ne pousse pas, ne s'épanouit pas en cinq années ! »

Il entendit alors des sifflements au-dessus de sa tête : de la lucarne du toit de l'étable, toute une bande de petites colombes bleu gris s'échappait à tire-d'aile, au-dessus du jardin, vers le champ d'avoine.

« Voyez, s'écria Ausone en les suivant des yeux, mes petites tourterelles lyciennes de Burdigala ! Comme le premier couple s'est multiplié ! »

Il hésita à entrer dans la maison. Il se disait bien qu'il était mince et vain, l'espoir de trouver celle qu'il cherchait. Mais ici tout semblait lui prouver le contraire : là, sur le banc devant la maison il y avait même – il le reconnaissait bien ! – le petit sécateur qu'il lui avait rapporté de Vindonissa ! Il ne *voulut* pas franchir le seuil ni se donner la moindre illusion. Alors on entendit grincer la porte ouverte : un centurion de l'unité d'Herculanus sortit, en le saluant respectueusement :

« Tout est vide, homme illustre ! te fait savoir le tribun. Nous voulons te demander – car nous brûlons toutes les fermes des Barbares – si celle-ci aussi . . .

--- On n'y touche pas ! »

L'homme acquiesça.

« Tes ordres sont conformes à mes souhaits. Ce serait difficile pour moi. Voilà donc des roses d'Ombrie, des mauves de Vicentie comme celles qui poussent autour de la maison de mes parents à Spolète ! Au beau milieu des marécages des Barbares ! Qui peut bien avoir réalisé ce prodige ?

--- Un poète, dit Ausone en souriant, et la quatrième des Grâces, la plus jeune. Saturninus était donc ici en personne ?

--- Oui, mais avant lui, avec moi, ton neveu. Herculanus a tout fouillé minutieusement, avec convoitise même. Il m'a interdit de le suivre ; j'ai dû l'attendre à l'entrée.

--- Le bon garçon ! Il voulait me l'amener lui-même, m'en faire la surprise !

--- Juste après la sortie d'Herculanus, Saturninus est parti en toute hâte.

--- Où se rendait le convoi en partant d'ici ?

--- Là-bas, dans la forêt ! A gauche, toujours sur la rive gauche du lac ; sinon les chevaux et les hommes s'enlisent. Tu trouveras des postes installés dans la forêt, tous les trois cents pas ! Je forme ici le début de la chaîne avec trois hommes !

--- Veille à ce que la ferme et le jardin ne soient pas endommagés ! Je te promets pour cela une cruche de très bon vin de Rhétie. »

Sur ces mots il fit demi-tour, remonta à cheval et s'élança avec sa suite, sur la gauche, à travers la contrée défrichée et les prés qui entouraient la ferme, à la sortie du fourré voisin où les casques et les épées du poste le plus proche étincelaient dans l'éclat du soleil.

Mais Herculanus ne s'était pas contenté d'explorer en détail la maison abandonnée. Il avait aussi inspecté minutieusement les alentours pour voir s'il ne trouverait pas une trace de celle qui avait disparu. Dans les buissons épineux, il ne parvint bientôt plus à avancer : il sauta à terre, confia son cheval mauritanien au seul cavalier autorisé à le suivre et se coula dans les fourrés.

Une sorte de sentier, qu'il avait découvert au prix de grands efforts et suivi sur une assez longue distance, s'arrêta soudain. Mais pendant qu'il cherchait vainement les pierres ou les petits morceaux de bois qui, jusque-là, en dépit de leur espacement, avaient indiqué la direction à suivre, il remarqua distinctement sur le sol marécageux de la forêt des traces fraîches de pas humains.

Ce n'étaient pas des Romains qui étaient venus ici ! Les troupes parties pour l'est n'étaient pas encore arrivées aussi loin. Et ce n'étaient pas des empreintes comme celles que laissaient les lourdes chaussures de marche typiquement romaines ; exprès il posa très aisément le pied juste à côté des traces qu'il avait trouvées : mais l'empreinte était toute différente ! Ses pas lourds s'engorgeaient pareillement dans l'eau croupie rougeâtre qui s'écoulait du sol. Mais ici, récemment, était passé quelqu'un de plus léger, pieds nus. Et vraisemblablement quelques hommes.

En effet, à côté d'une empreinte qui semblait être celle d'un enfant, on pouvait remarquer, toujours un pas en arrière, une trace plus large et plus profonde, et toujours du côté droit, un petit trou, étroit mais plus profond, plein d'eau, comme fait avec l'extrémité pointue d'un bâton, tandis qu'à gauche sur un sol plus difficilement praticable, les quelques pas, à l'avant, laissaient deviner la trace plus marquée, plus large d'un pas d'homme.

Avec un vif empressement le Romain suivit la trace de pas : il ne trouva pas celle qu'il cherchait, mais il s'attribuait toujours le mérite de découvrir, le premier, la direction dans laquelle les Barbares avaient fui. Alors les traces semblèrent soudain s'arrêter devant un buisson dense d'aubépine qui se trouvait au milieu du chemin. Devant la main tâtonnante qui écartait le buisson épineux, apeuré, un petit oiseau brun à la gorge rouge s'envola ; penché en avant, l'homme chercha et regarda dans les broussailles : alors, sous l'effet de la surprise, un cri sauvage lui échappa : « Ah ! Elle est venue ici ! C'est elle ! »

Très lentement il retira de sa main une mèche de cheveux d'un roux flamboyant qui s'était accrochée là aux épines : elle avait bien une aune de longueur. Derrière le

buisson d'aubépine on pouvait remarquer, plus nettement qu'ailleurs, les pas, sur un espace sableux.

« Ce qui ressemble aux traces de pas d'un enfant vient de ses pieds ! Suivons-les ! »

Chapitre 15

Les broussailles étaient plus clairsemées, visiblement dégagées à cet endroit par la main de l'homme ; quelques pas encore et le poursuivant se retrouva dans une clairière défrichée par brûlage, en pleine forêt dense. Là s'élevait une petite cabane faite de rondins non taillés, assemblés sans recherche, en carré ; à la place des portes, l'une en face de l'autre, deux ouvertures étroites et basses ; de telles cabanes en forêt servaient de refuge au chasseur pour l'affût et d'abri au berger surpris dans la forêt par le mauvais temps ; on y entreposait surtout les réserves de foin que l'on ne pouvait pas engranger dans la ferme éloignée. Ici cela se passait ainsi : on voyait par les ouvertures les hauts tas d'herbe récoltés dans l'année.

Avant qu'Herculanus eût atteint la cabane dans la forêt, sur la droite, venant de la rive du lac, un bruit indéfinissable frappa son oreille. Il tira son épée et s'arrêta. Aux aguets, il écouta : le bruit se répéta ! Était-ce un appel ? C'était le même son que le signal par lequel les Romains qui montent la garde s'avertissent mutuellement contre l'ennemi. Aussitôt un son différent, semblable au sifflement de la corde lorsqu'on tire à l'arc et au frottement dans l'encoche de bois de l'arc ; puis le bruit mat d'un poids qui tombe dans l'eau ; et tout redevint calme ! Seuls les sons métalliques des coups de bec du pivert résonnaient dans l'épaisse forêt silencieuse.

Avec prudence, le bouclier levé à la hauteur des yeux et les regards tournés vers la droite, le Romain, raidissant son corps maigre, attendit encore quelques secondes ; rien ne bougeait. Alors en quelques enjambées il traversa la forêt déserte et se précipita vers la grange à foin, se courbant pour y entrer par l'ouverture du côté nord.

Il y eut dans l'herbe épaisse comme un bruissement qui semblait provenir d'un être vivant ; quelque chose se glissa hors du haut tas de foin – était-ce une belette ? – vers l'ouverture située juste en face par où il voulait s'échapper : seul le mouvement sinueux dans la botte d'herbe en indiquait la direction. Herculanus, s'aidant de la poignée de son bouclier, chercha fébrilement à saisir l'être qui rampait tandis que sa main droite levait convulsivement sa large et courte épée, prête à porter un coup mortel.

Il saisit quelque chose de tiède qu'il sortit de la gerbe de foin : les bottes s'écroulaient à droite et à gauche, et de ce tas s'échappa une jeune fille, le visage encadré de cheveux roux hirsutes et de brins de foin qui, en proie à une terreur mortelle, regardait son agresseur, les yeux brillants de colère.

La jeune créature était d'une beauté si merveilleuse, si fascinante qu'Herculanus poussa un cri sauvage de joie.

Il s'était bien juré que le premier regard de la dangereuse Barbare, dès qu'elle se trouverait seule devant son épée, allait être le dernier : à ce moment il en prenait bel et bien la décision, sans hésiter ; ni la pitié ni la passion ne pouvaient le détourner de son obsession : la richesse de son oncle ; et pourtant tout le charme de cette jeune fille

souleva en lui une vague fugace de désir : avant de poignarder son ennemie il voulut embrasser une fois ses lèvres rouges. Alors il l'empoigna, la main droite levée pour lui asséner un coup mortel, tout en l'attirant vers lui de la main gauche.

Avec l'énergie du désespoir la jeune fille se débattit ; écartant de lui sa tête autant qu'elle le pouvait, elle poussa un cri de terreur, comme un chevreuil mourant ; ce fut le seul instant qui retarda le coup mortel et la sauva. Car avant qu'Herculanus puisse approcher ses lèvres détestables de son visage qu'elle détournait, une ombre parut dans l'ouverture qui donnait sur la rive du lac et devant laquelle se trouvaient maintenant les adversaires. « Meurtrier ! » cria une voix grave ; un coup asséné sur la poitrine avec une force extrême fit chanceler Herculanus qui lâcha sa proie.

Aussi rapidement que file la truite, une fois libérée, elle voulut s'échapper par l'ouverture ; mais elle sentit qu'une main de fer beaucoup plus forte lui empoignait le bras : elle leva les yeux vers un deuxième Romain coiffé d'un haut casque.

« C'est toi, tribun ! » bégaya Herculanus en rengainant à la hâte son épée.

Celui-ci ne daigna pas répondre.

« Tu es Bissula, petite ? Pas vrai ? » demanda-t-il.

Les regards pleins d'étonnement, il contemplait cette apparition extraordinaire. Une douce chaleur le parcourait tandis qu'il considérait sa gracieuse petite tête, le charme de ses membres délicats et ses petits pieds nus et blancs, et il sentait la chaleur de cette jeune vie circuler dans tout le bras que sa main serrait fermement.

La prisonnière ne répondit pas ; mais reprenant confiance, elle leva les yeux vers le beau visage de l'homme. Puis elle jeta derrière elle un étrange regard, comme inquisiteur, en direction de la cabane ; Saturninus, en effet, l'avait entraînée au dehors par la porte : elle semblait obéir, terrorisée.

« Oui, c'est Bissula, dit Herculanus, sortant à son tour. Comment pouvais-tu imaginer que je voulais la tuer ? Je la cherche depuis l'aube.

--- C'est ce que je pensais.

--- Pas pour moi ! Je la tenais fermement seulement pour l'empêcher de fuir !

--- L'épée brandie, prêt à frapper ?

--- Seulement pour l'intimider. »

Mais Bissula lui lança un regard lourd de reproches.

« Quoi qu'il en soit, poursuivit l'Illyrien, elle est *ma* prisonnière ! »

Rayonnant, il laissa ses regards se poser sur elle ; troublée, la jeune fille baissa ses yeux bordés de longs cils.

« Non, non ! C'est moi qui l'ai découverte !

--- Mais avant que tu la violentes une fois de plus – car elle était à nouveau libre – je la prends ! Ose t’opposer à moi, meurtrier de jeunes filles ! »

Menaçant, il marcha dans sa direction. Alors on entendit, du fond de la forêt, résonner le son d’un tuba.

« Nous devons nous replier ! Le tuba donne le signal ! dit le tribun. On a trouvé la première trace des ennemis – pas seulement l’enfant -- : un homme. »

Inquiète, Bissula leva les yeux.

« Il gisait couvert de peaux de bêtes, raconta-t-il tout en marchant, caché dans les roseaux, impossible à distinguer d’un tronc d’arbre abattu. Avant que nous puissions l’attraper . . . »

Bissula poussa un grand soupir de soulagement.

« Il avait disparu dans les roseaux. Un archer batave a tiré sur lui. Ecoute, le préfet redonne le signal ! Va en toute confiance, mon enfant. »

Il la conduisit en lui tenant le poignet, prenant bien soin de ne pas lui faire mal ; elle s’arrêta un instant, se retourna pour regarder la cabane et, une fois encore, dans la direction du lac.

Herculanus suivait, le regard sombre.

Quelques pas plus loin, ils entendirent le hennissement d’un cheval et pénétrèrent bientôt dans une clairière : Ausone attendait là avec son escorte montée.

« Ausone, père ! » cria, toute joyeuse, la prisonnière qui voulut s’échapper pour voler vers lui. Mais l’Illyrien lui serrait le bras avec une poigne de fer. Avec un salut militaire, il se dirigea vers le préfet qui tendait ses deux bras à Bissula, et lui dit ces mots durs :

« Le premier choc avec l’ennemi ! Un homme s’est échappé ; une fille – la voici – est devenue *ma* prisonnière, *mon* esclave. »

Livre II

L'esclave

Chapitre 1

Au cours de ces jours-là, il régnait une agitation intense sur le Mont sacré où une grande partie des fugitifs s'étaient cachés : venant du nord, du côté que les Romains ne menaçaient pas, des gens affluaient en masse, le ban et l'arrière-ban des autres cantons.

Les tentatives du tribun pour découvrir les refuges des fugitifs avaient jusqu'à maintenant échoué ; les éclaireurs et les patrouilles qu'on avait envoyés ne les avaient trouvés ni dans les marécages du côté est, ni sur le Mont Wotan. Marécage et forêt inextricable entouraient le camp romain de tous côtés sur l'Idisenhang, sauf vers le sud en direction du lac. Au cours des derniers jours, après un orage suivi de pluies torrentielles, il s'était levé un vent du sud-ouest qui apportait à présent des averses diluviennes accompagnées de rafales ; les forêts devenaient alors totalement impraticables pour les légions lourdement équipées : les quelques gués étaient envasés ou inondés, les moindres filets d'eau avaient gonflé et se transformaient en ruisseaux impétueux. D'humeur maussade, grelottant, les envahisseurs, surtout ceux des cantons sud, restaient ensemble dans le camp, sous des toits de planches et des tentes de cuir montées, entretenant jour et nuit de grands feux qui, comme tout le bois était détrempé, dégageaient plus de fumée que de chaleur. Sur les longs trajets qui menaient au pied du Mont sacré, partout les rares accès étroits qui conduisaient au cœur des immenses forêts étaient fermés, bloqués par des arbres abattus. D'énormes chênes, des frênes, des sapins étaient abattus pêle-mêle, les uns sur les autres, entassés plus qu'à hauteur d'homme, consolidés avec de l'herbe et de la terre et maintenus assemblés par de gros poteaux enfoncés verticalement dans le sol, ou par des arbres qu'on avait laissés sur pied. C'est ainsi qu'une barrière presque infranchissable s'échafauda ; mais sur sa crête et dans les cimes des arbres en surplomb, se cachaient des archers d'élite.

De telles barrières de défense faites d'arbres abattus se répétaient les unes après les autres, partout où la configuration des lieux le permettait ; alors que le mois d'août touchant à sa fin était encore prometteur pour les Romains – avant l'arrivée des pluies automnales ils avaient l'habitude de suspendre leurs expéditions d'été toujours très courtes en Germanie – les légionnaires auraient eu besoin de beaucoup plus de jours pour prendre d'assaut tous ces retranchements les uns après les autres : ils ne pouvaient absolument pas les contourner à cause des marais. Mais à supposer qu'ils franchissent tous les barrages pour se rendre au pied du Mont Wotan, le siège extrêmement éprouvant de cette forteresse naturelle allait devoir commencer.

Tous les accès étaient encombrés de tas d'arbres abattus. Sur la montagne même il se forma, par échafaudages successifs, tout un système de « murs concentriques ». Ces fortifications pratiquement imprenables et très étendues remontaient en grande partie à l'époque des Celtes, et avaient été renforcées et encore agrandies par les Alamans au cours de leur installation pendant plus de cent ans dans le pays ; assez souvent ils avaient dû trouver refuge ici devant les armes romaines. Les murs concentriques étaient faits d'un amoncellement de terre, d'herbe, de piquets ; on les appelait « murailles

cyclopéennes », car elles étaient constituées de blocs de pierre qui, sans mortier ni briques, grâce à l'habile agencement de leurs dents, arêtes et failles, se trouvaient imbriquées si étroitement que ni les incendies ni les dislocations ni les éboulements dus aux coups des tempêtes ne devaient sembler probables ici.

Il fallait prendre d'assaut, comme une forteresse, chacune de ces constructions circulaires qui se répétaient, en forme de terrasses étagées, tandis qu' au cours de la défense chaque cercle profondément enraciné était protégé par l'ensemble de ceux qui étaient situés plus haut, puisque l'installation étagée était prévue de telle façon que les pierres, les troncs d'arbres, les javelots et les flèches pouvaient, depuis tous les murs du dessus, atteindre les ennemis, sans blesser les combattants sur les murs en contrebas. Sept murailles circulaires de ce genre entouraient la montagne, la plus élevée encerclant le sommet qui, au cœur de la forêt de frênes, cachait l'autel consacré à Wotan. Sur tous les niveaux de la partie fortifiée de la montagne, au-delà des bois et des prés, on avait installé ceux qui étaient dans l'incapacité de se défendre : les femmes, les enfants, les vieillards, les affranchis. Les troupeaux, pour la plupart, avaient été emmenés sur l'autre versant, la pente nord de la montagne, afin d'éloigner le plus possible des ennemis les mugissements, hennissements et bêlements.

Sous des cabanes de feuillage vert épais qu'ils savaient admirablement construire en attachant parfois une peau de bête entre les branches, les réfugiés faisaient halte pour la nuit. Sur le Mont sacré il ne manquait non plus ni les galeries voûtées ni les accès souterrains où l'on cachait les réserves de céréales et les bijoux. Mais les hommes en armes occupaient tous les accès, faisaient des rondes, surtout la nuit, en très petits groupes hors de la zone défrichée à proximité du camp romain, et passaient les heures du jour à s'exercer ou à jouer aux armes, supportant sans aucune patience le long ajournement du combat, et en fulminant sur les hésitations incompréhensibles de leur vieux duc.

Pour lui, Adalo et les autres chefs avaient, au sommet de la montagne, dressé des cabanes de feuillage et réparti les tentes de leur suite dans le voisinage. Devant l'une de ces cabanes -- un bois de cerf était cloué comme repère dans le poteau du milieu -- il brûlait, le jour qui suivit la capture de Bissula -- c'était le lendemain soir -- un feu clair qui crépitait, alimenté avec des pommes de pin qui, restées sous la dalle de pierre d'une cave, avaient été, par bonheur, protégées de l'humidité.

Le feu était entretenu par un homme d'une quarantaine d'années dont les cheveux coupés ras comme les esclaves, la forme massive de sa tête, les yeux sombres, le maxillaire large et proéminent, le nez retroussé, n'indiquaient en rien une souche germanique. Suomar l'avait acheté, de nombreuses années auparavant, de l'autre côté, à Vindonissa ; assez bon marché, car à cette époque Valentinien ou les marchands d'esclaves avaient ramené quantité de prisonniers à la suite de la guerre contre les lazynes.

Devant le foyer, à l'abri du vent et de la fumée, sur une peau d'ours, les pieds couverts d'autres fourrures, était couchée Waldrun, la vieille femme. Adalo était

agenouillé auprès d'elle. La joie et la colère l'avaient quitté : un lourd chagrin se lisait sur son beau visage. Dans une coupe en argent, il donna du vin rouge à boire à la vieille femme ; la coupe, comme la boisson, provenaient l'une et l'autre d'un ancien butin romain.

Chapitre 2

« Encore une fois, Zercho⁶⁵, dit-il gravement, raconte-moi tout avec exactitude, en attendant que la vieille femme se rétablisse et puisse ajouter ce que tu ne sais pas et que tu n'as pas vu. Je n'ai pas toujours bien compris tout ce qui m'arrive. »

Le valet s'accroupit alors devant le feu ; il s'évertuait continuellement, avec la peau de loup qui lui servait de manteau, à protéger la vieille femme de la fumée qui, d'ailleurs, ne l'incommodait pas : c'est ainsi qu'il put échapper au regard perçant et inquisiteur du jeune homme.

« Soit, beau voisin. Aussitôt après que, très en colère, tu eus dévalé la colline, -- je l'avais vu depuis l'étable -- la petite fée rousse m'ordonna d'enterrer les pièces de monnaie du maître -- il y en avait peu ! -- les coupes de bronze et la cruche cassée, un butin qu'il avait pris il y a trois hivers à Brigantium. Avant j'avais déjà emmené la vache, les moutons et les chèvres dans le bois d'aulnes. Le lendemain je devais conduire la petite fée et la vieille femme dans les marais, chez Suomar, le maître. Mais, hélas, la bonne vieille attrape souvent des chauds et froids qui lui secouent le corps de tremblements. Voilà ce qui s'est passé le lendemain. La malheureuse pouvait à grand peine lever du lit ses vieux membres : ses forces, comme un copeau qui se consume, avaient décliné ; j'étais obligé de la porter presque tout le temps. Mais ça allait seulement sur la terre ferme ; dans le marécage je me serais enlisé avec mon fardeau : les os pèsent lourd en effet. Alors l'aveugle a été obligée de marcher elle-même dans la forêt vers son groupe, conduite par la petite fée, pendant que moi je sautais de pierre en pierre à la recherche du passage le plus praticable. Pourtant devant la grange à foin la vieille femme nous fit sombrer tous ensemble. Elle ne pouvait plus ni se tenir debout ni avancer ; nous l'avons portée à l'intérieur ; tu sais que là-bas, à côté du poteau de gauche, aboutit l'ancien accès à une grotte. Là, en bas, c'était plus sûr, chaud et -- pour elle ! -- pas plus sombre qu'en haut. Nous avons passé là le reste de la journée et la nuit. Bissula, malgré toutes les recommandations, ne voulait pas quitter la malade, ni que je l'emmené, elle seule. Elle avait emporté du lait dans une outre et un pain d'épeautre. J'ai monté la garde devant la cabane. Au lever du jour, en revenant vers l'ouest, je me suis faufilé à la lisière de la forêt pour faire une inspection du côté des porteurs de casques. J'ai vite remarqué qu'un petit groupe de cavaliers donnait justement l'assaut à la ferme de Suomar. J'avais caché dans les roseaux les plus épais notre vieille barque avec les rames : je voulais à présent pousser l'embarcation à travers le marécage et le lac aussi près que possible de la grange à foin, y transporter la malade et essayer ensuite de conduire les deux maîtresses, en longeant le lac, chez Suomar. Mais après avoir atteint la rive, j'ai vu de l'autre côté, venant d'Arbor, quelques bateaux -- les hauts et fiers éperons et les voiles triangulaires montraient bien qu'ils étaient romains -- poussés par le vent du sud se diriger vers notre rivage ; ils allaient bientôt arriver en rangs serrés : la voie par le lac

⁶⁵ Zercho est un jeune Sarmate infirme, valet de Waldrun. Suomar l'avait acheté comme prisonnier de guerre.

était bloquée. Déjà j'entendais, à droite, venant de l'ouest, les chevaux patauger dans la boue du marécage, tout près de moi : quelques cavaliers, leurs flèches et leur long arc à la main, m'ont éclaboussé en passant, un peu plus c'était un coup de javelot. Je me suis accroupi dans les joncs, dans le marais jusqu'à la bouche. En même temps j'ai fait fuir le héron cendré qui pêche toujours par ici : comme il s'envolait à tire-d'aile en criant fort au-dessus des roseaux, cet idiot d'oiseau a attiré sur lui l'attention des cavaliers qui suivaient, et malheureusement sur moi aussi. Ma tête était dans leur champ de vision. Un arc a vibré ; un projectile est entré en bourdonnant dans mon bonnet de loutre, et un peu dans ma tête aussi, mais pas très profondément – le crâne de Zercho est dur : Suomar l'a souvent dit, et cette fois c'était bien qu'il soit dur -- Alors je me suis enfui, à la nage, dans le lac, comme un castor, aussi longtemps que j'ai pu retenir ma respiration. Lorsque j'ai été obligé de me relever, les cavaliers avaient disparu. Prudemment, comme le renard qui guette une souris, je me suis traîné à quatre pattes au plus profond des roseaux pour me rapprocher de la terre ferme, en direction de la grange, tout en faisant un large détour. Alors j'ai vu aussitôt, dans le jour naissant, deux Vénètes se diriger vers la clairière : l'un d'eux emmenait par le bras la jeune maîtresse . . . »

Adalo l'écoutait pour la deuxième fois mais il poussa à nouveau un profond soupir.

« Derrière nous un cheval hennissait et sur ce cheval était assis le sage petit père qui, il y a quelques hivers, de l'autre côté à Arbor, chantait toujours à la petite des poèmes extraits de très nombreux parchemins : -- ah, il y a si longtemps, si cruellement longtemps ! – pendant que je devais attendre qu'il la ramène en barque.

--- Sais-tu très précisément, demanda Adalo en saisissant le valet aux épaules et en le forçant à ne pas détourner son visage, que ce cavalier était ce vieux Romain-là ?

--- Eh bien, il n'est pas du tout si vieux, répondit le Sarmate en éludant la question, s'il est vrai qu'il est devenu grisonnant depuis cet été.

--- Réponds, fulmina Adalo. Peux-tu jurer que ce cavalier était Ausone ?

--- Ausone ! Oui, oui, c'est comme ça qu'elle l'appelait toujours à l'époque, père Ausone ! Et c'est ce qu'elle a crié hier quand elle l'a aperçu : " Père Ausone ! " criait-elle. »

Il s'interrompit brièvement et, contrarié, se gratta la tête à l'endroit touché qui semblait soudain lui faire mal. Il marmonnait en même temps, dans son dialecte sarmate qu'Adalo ne comprenait pas.

« C'était donc lui, soupira Adalo. Et je dois encore remercier les dieux de l'avoir justement ramené ici.

--- Que Freia te récompense, dit soudain l'aveugle, en se redressant sur le bras gauche et en tâtonnant avec le droit, se repérant à la voix, jusqu'à ce qu'elle atteigne la tête du jeune homme et caresse ses longs cheveux bouclés.

--- Ceux d'Asgardh te récompenseront pour de telles pensées !

--- Je ne devrais pas, mère ? Oh, si toi tu pouvais seulement te redresser !

--- Ta boisson, la boisson des Romains, élève les âmes faibles.

--- Ausone, son petit père, la protégera des autres. Mais, poursuit Adalo en grondant, qui la protégera d'Ausone ? Elle lui était tendrement attachée.

--- Comme une enfant à son père !

--- Soit ! A l'époque ! Mais maintenant la jeune fille lui doit tout : le plus important ! »

Zercho, pendant ce dialogue, avait regardé les deux interlocuteurs avec inquiétude ; il se grattait derrière l'oreille et voulait ajouter quelque chose : mais il changea d'avis et se tut.

« L'enfant, ajouta la vieille femme au récit du valet, malgré ma mise en garde, était sortie de la grotte à côté de moi et entrée furtivement dans la grange. Elle a eu un long moment à attendre le retour de Zercho dans le souterrain étouffant. Soudain j'ai entendu le pas lourd d'un homme au-dessus de ma tête, ensuite un cri de la petite qui m'a fait me lever. Mais jusqu'à ce que je trouve à tâtons le bloc de pierre et que je m'y installe, tout était calme. J'ai crié son nom en vain. Bientôt Zercho est arrivé en annonçant qu'il avait vu qu'on l'avait prise et emmenée. Dans la tristesse nous avons attendu qu'il fasse nuit ; ma fièvre avait diminué : je pouvais marcher lentement ; mais Zercho, le fidèle, a cherché et trouvé, cachée dans un haut tas de débris d'aulnes, notre vache, m'a hissée sur son dos et conduite jusqu'ici en faisant un large détour à travers les broussailles et la forêt.

--- En effet entre la cabane de la forêt et l'endroit où était Suomar dans le marécage de l'est, se rappela le Sarmate, j'ai vu quelques bateaux accoster : des ennemis rôdaient là-bas ; je cherchais à gagner le Mont sacré, ce que la maîtresse préférait aussi.

--- Oui, puisque maintenant on ne peut rejoindre Suomar, mon fils, maintenant c'est toi, Adalo, avant tous les hommes de notre peuple, toi notre bon voisin, son ami d'enfance, auprès de qui je dois me plaindre ; la chère enfant est prisonnière : aide-la, sauve-la, libère-la ! »

Une vague de tristesse passa sur les beaux sourcils arqués du jeune homme.

« Oui, pensa-t-il en proie à une amère douleur, prisonnière à cause de son esprit rebelle, de son caractère entêté ! »

Mais il n'en dit rien ; il soupira seulement :

« Ce sera une tâche difficile ! Si cela ne tenait qu'à moi, à l'instant, puisque je viens de l'apprendre, j'aurais donné l'assaut à l'Idisenhang avec si peu d'indulgence et tant de férocité que toute envie et tout loisir de torturer l'enfant en seraient passés aux Vénètes. Ou... de gagner ! ajouta-t-il d'un ton acerbe. Mais sur l'armée du peuple, seul mon cousin Hariowald, le duc, a le pouvoir ! Je n'ai pas le droit... »

Un léger murmure l'interrompit alors : il se retourna et un étrange spectacle s'offrit à lui.

Chapitre 3

Un très beau garçon d'environ quatorze ans, qu'une grande ressemblance avec Adalo désignait comme son frère -- mais ses cheveux frisés étaient d'un blond très clair, presque blanc -- traînait par l'oreille une ourse énorme de haute taille qui, tout en grognant, se laissait bon gré mal gré approcher du feu par son petit maître.

« Couchée, Bruna ! cria le garçon en forçant le puissant animal à s'allonger. Toi aussi tu l'aimais beaucoup, cette fille enjouée et espiègle ! Tu vois, géante brune qui grognes, ce n'est que la vieille femme. Et Zercho qui te rapportait toujours de la forêt tant de miel à déguster. Mais elle nous manque ! Notre Bissula nous manque ! Ah, si tu avais été là, tu l'aurais défendue féroce. Car tu n'as pas oublié qu'elle et Adalo t'ont tous les deux sauvée, t'ont repêchée dans un torrent. A peine née, à peine plus grande qu'un chat, la pluie torrentielle t'avait arrachée à ta mère : sur le point de te noyer, tu poussais des cris si pitoyables ! Avec empressement, de ses mains plus expertes que les nôtres, elle t'a ensuite largement nourrie de lait, de pain d'épeautre et de délicieuses baies sauvages. Dès que tu as eu ouvert tes yeux qui ne voyaient pas encore et qui regardent maintenant avec tant de discernement, tu as reconnu en elle ta meilleure amie. Si tu étais près d'elle, il n'y en a pas un qui oserait la frapper. Oh, mon frère, mon puissant frère, toi le héros et l'appui de tout le pays, sors-la de là ! Hélas, quand la petite doit, de ses mains fines, chauffer l'eau des bains pour des gens odieux, leur laver les pieds comme je l'ai souvent vu faire, là-bas à Arbor, par leurs servantes ! Pourquoi ne nous précipitons-nous pas en bas, sur les ailes de la tempête, pour l'arracher de cette forteresse entourée de hauts murs ? »

Et il brandit sa courte épée ; la flamme du brasier s'éleva, claire : il se tenait dans la clarté des flammes ; il semblait beau dans sa tunique de lin d'un bleu lumineux bordée de duvet de cygne.

« Oui, mon cher Sippilo, dit son frère aîné, contenant sa profonde douleur, tu l'aimais aussi beaucoup. »

Celui-ci avait l'air terrifié ; mais Adalo poursuivit :

« Oui, oui. Peut-être est-elle morte, pour nous, pour notre peuple ! Peut-être que nous ne la reverrons jamais, que nous n'entendrons plus son rire charmant, le rire moqueur des bords de l'Elbe !

--- Oh la fumée ! Comme ça pique ! cria le garçon en essuyant ses yeux mouillés de larmes.

--- Peut-être se plaît-elle chez les Vénètes ! poursuivit Adalo, terriblement torturé, chez Ausone le beau parleur !

--- Il est revenu dans le pays ? s'écria Sippilo. Lui, je vais le harponner comme une grosse carpe qui barbote dans la mare. Ah, à l'époque déjà, je souhaitais qu'il encoure la haine

de Wotan et du Soleil ! Chaque fois que je venais, pour le plaisir de pêcher ou de jouer à la balle, elle était toujours fourrée chez lui de l'autre côté, ou bien ne pouvait se détacher des longs rouleaux de runes dans lesquels elle avait la tête plongée : il les lui avait donnés. Si je pouvais l'attraper !

--- Si seulement nous l'avions ramenée : mon cœur est rongé d'inquiétude !

--- Garde-toi de l'inquiétude qui détruit, mon fils, conseilla la vieille femme ; elle paralyse la pensée et les bras, et tu as besoin des deux pour délivrer la vilaine enfant. Je ne suis pas prophétesse, mais je fais des rêves tout à fait singuliers, depuis que je suis aveugle ; souvent mes rêves se réalisent : je t'ai vu, cette nuit, blessé, grièvement blessé. Protège ta vie ! Si jamais elle était libérée et ne te retrouvait plus !

--- Alors son désir de vengeance serait comblé ! Elle me déteste, la sauvage ! Elle l'a crié assez fort.

Sippilo se mit à rire.

--- Elle ? Te détester ? Elle t'aime, plus fort qu'une sœur ! Comme il me faut toujours lui parler de toi, raconter tout ce que tu fais. Tes prix d'honneur dans les concours de lutte ! Les cadeaux des princes voisins ! Tes tout derniers couplets, à qui étaient-ils destinés ? Quand je l'ai rencontrée dernièrement au bord du lac, au cours d'une partie de pêche entre camarades, elle m'a demandé si Jettaberga ne venait pas souvent en visite avec son père à la ferme aux cerfs. Et comme je disais qu'elle ne venait plus jamais, alors elle a défait, avec grand plaisir, la belle ceinture bleue qu'elle portait toujours, et me l'a offerte. Tenez, la voici. Je la gardais bien cachée, toujours dans mon sac. Et, n'est-ce pas, Bruna, elle t'a même une fois donné un baiser entre les yeux tandis que je lui racontais comment toi, Adalo, tu lui avais porté secours à la chasse en l'arrachant à un aurochs furieux qui avait encorné ton cheval. Oui, Bruna, toi aussi tu lui restes fidèle. Des heures durant tu nous suivais en trottinant dans la forêt quand nous cueillions des baies et des champignons, et tu veillais sur nos siestes. »

Alors, du sommet de la colline, le son du cor résonna au loin. Adalo bondit.

« Le duc appelle. Nous tenons conseil sur les décisions à prendre dans les affaires du peuple. Zercho, viens avec moi ! Il veut te poser des questions sur le nombre des cavaliers ennemis. Toi, Sippilo, soigne notre mère Waldrun : c'est tout ce que tu peux faire pour ta chère Bissula.

--- En attendant ! dit le garçon en regardant son frère. Mais je ne manquerai pas de participer à l'assaut du camp fortifié où les scélérats retiennent prisonnier le plus bel oisillon, la petite poule d'or, non, la petite rousse du pays des Alamans. »

Et, l'air menaçant, le garçon leva le poing.

Chapitre 4

Devant la tente du duc flambait un énorme feu, entretenu par des esclaves qui faisaient rôtir, sur des broches pointues, la cuisse et le dos d'un cerf fraîchement tué. Adalo passa sur le côté en signifiant à Zercho de l'attendre là, écarta les toiles tendues sur les montants en bois de la tente et entra. Le toit était fait de branches de sapin entrecroisées ; aux barres de cette charpente légère, on voyait partout, pendues et en appui, des armes de défense et d'attaque. Le sol de terre battue était recouvert de peaux empilées les unes sur les autres devant l'entrée, près d'un siège de repos surélevé ; un rideau de lin épais tombait juste derrière, au milieu de la tente, isolant à cet endroit un petit espace, le coin pour dormir, de l'avant de la tente. Au milieu on avait disposé un trépied en fer dont le haut se terminait par une pointe ; à sa couronne dentelée était fixé un copeau incandescent : il diffusait une pauvre lumière rouge qui tremblotait faiblement.

Le dos appuyé au pilier central de la tente, Hariowald, le duc, était assis sur un siège élevé fait de peaux empilées ; en silence il salua du regard son jeune compatriote, et parut seulement prêter attention aux paroles véhémentes d'un autre visiteur, un homme d'environ quarante ans, couvert d'une peau de sanglier, le « casque de sanglier » sur la tête – avec les défenses de l'animal – qui était assis à sa droite. Le vieux duc à la stature de colosse qui dominait de presque une tête Adalo, pourtant de haute taille, offrait un aspect saisissant.

A en juger par sa taille de géant, il semblait être de souche assez ancienne. Sous des sourcils touffus et arqués il avait des yeux bleu gris enfoncés (le gauche, un projectile de catapulte baléare le lui avait crevé depuis longtemps : la cavité de l'orbite avait un aspect sinistre) ; l'ardeur de son regard n'était nullement éteinte, mais contenue par une maîtrise invétérée de soi. Cette retenue toujours perceptible, couvant au cœur d'une passion ardente, conférait à cet homme très puissant, que l'on ne pouvait appeler un vieillard en dépit de ses soixante-cinq ans, quelque chose d'incroyablement mystérieux. C'est avec respect, avec une angoisse mêlée de crainte et même avec une pointe d'effroi, ce qu'il calculait en le dissimulant savamment, qu'on levait les yeux vers lui. Son œil d'aigle était insondable, il le fermait à demi : puis il l'ouvrait, dardant alors sur vous un regard fascinant. L'expression de la bouche était masquée par la magnifique large barbe d'un beau blanc argenté qui descendait en vagues sur les mailles de sa cuirasse jusqu'à sa ceinture de bronze, lui encadrait aussi les joues et se mêlait à son épaisse chevelure moutonnante, de la même couleur. A l'image de son œil, sa voix de poitrine puissante, profonde, métallique, contenait presque toujours cette force qui laissait remarquer combien cet homme imposant parlait avec douceur et retenue. Ses membres vigoureux effectuaient de rares, très rares mouvements, réglés intentionnellement, ce qui depuis longtemps était devenu une habitude. Alors il prit place, les épaules enveloppées d'un manteau bleu aux longs plis, empreint d'une sérénité pleine de grandeur, sans casque : on remarquait la beauté majestueuse de sa tête inclinée qu'il

tenait appuyée contre le piquet de la tente, lorsqu'il écoutait pensivement en regardant devant lui. Il avait un javelot redoutable à la main droite et, les pieds enfoncés dans le sol, il en brandit la lame acérée au-dessus de ses épaules : d'un geste doux de la main, presque tendre, il caressait parfois les runes de la victoire qui étaient gravées dans l'écorce des frênes.

« Je te saluerai avec plaisir une autre fois, fils d'Adalger, dit l'autre invité du duc, mais c'est malgré moi à cette heure-ci. Je chevauchais pour la liberté – le duc gardait le silence -- ; maintenant tu arrives et – je le sais ! – tu ne rêves jour et nuit que de combattre avec Rome. »

Adalo le gratifia d'un regard chargé de colère :

« Le vieil ennemi de notre peuple est dans la région et un roi du pays des Alamans donne des conseils pour la paix ? Ebarbold, fils d'Ebur, la peur était inconnue de ta tribu . . . »

L'autre mit le poing sur le couteau courbe qui était à sa ceinture, mais Adalo ne le vit pas : il était captivé par l'œil d'Hariowald ; un regard d'avertissement du vieillard et le jeune homme se hâta d'ajouter « et elle est inconnue de toi, toi le héros intrépide. »

Alors l'hôte lâcha la poignée du couteau et recula fièrement.

« Mais ce n'est pas l'or romain qui te fascine, poursuivit Adalo. Un charme t'a aveuglé. Ou toi et notre folle jeunesse. Le breuvage rouge de Zius, le dieu de la guerre, vous a enivrés. A moins, continua-t-il plus doucement, d'un ton posé, que Lui, il veuille, repeupler son Walhalla avec des héros harassés, Wotan le sauvage. »

Alors un tressaillement parcourut le visage du duc : il leva seulement très doucement son épée et, à l'insu des autres, murmura :

« Sage Wotan, ne venge pas ces paroles ! »

Mais Ebarbold continua :

« Parlons-en des jeunes gens ! Combattre est leur seul talent et ce n'est pas une partie de plaisir. Mais le fait est que toi aussi qui as vu soixante hivers et presque autant de victoires des porteurs de casques, toi aussi tu veux la guerre ! Amis, je suis allé à Rome ; là-bas j'ai grimpé jusqu'à leur citadelle sur un rocher élevé : elle regorge d'or et de marbre blanc ! J'ai servi dans l'armée du grand Valentinien ; pendant des années j'ai remarqué sur de nombreux milliers de guerriers romains les meilleures armes : contre celles-ci nous nous défendrons comme des enfants. »

Le duc, sans qu'on le remarque, appuya plus fortement son épée contre sa poitrine.

« Et les machines de guerre, les énormes bateaux à trois étages de bancs de rameurs superposés, et les trésors d'or et d'argent, fondus ou non, en pièces de monnaie ! Toute la surface de la terre, tout le Mittelgardh, aussi loin qu'habitent les hommes – blancs, bruns, noirs – je les ai vus représentés sur une longue, longue bande de parchemin : le Levant et le Couchant sont au service de Rome ! Dans sa maison dorée sur une des sept collines, l'empereur a une coupole en or : toutes les provinces y sont représentées. C'est

une œuvre merveilleuse : si n'importe quel ennemi franchit la frontière à l'extrême sud ou à l'extrême nord, la coupole d'or retentit et vibre à cet endroit précis ; l'empereur l'entend, le voit et envoie les légions ! Nous ne pouvons rien contre lui. L'empereur est un dieu sur terre !

--- N'écoute pas cela, Seigneur », chuchota le vieil homme qui effleura, comme pour se calmer, les runes de son épée. Adalo voulut vivement intervenir mais, apercevant involontairement l'œil du duc qui restait silencieux, il s'abstint.

--- Nous en avons appris suffisamment, à mon avis, continua Ebarbold, quand de génération en génération, nous – à savoir chaque pays libre – nous nous sommes battus longtemps avant qu'aient été entendus et mentionnés le nom et l'alliance des Alamans !

--- Elle ne te plaît pas, cette alliance ? » demanda soudain le duc.

Le roi du pays prit peur : elle retentissait à présent avec une telle force, une telle puissance, cette voix qui jusque-là s'était toujours tue. Avec crainte, il leva les yeux ; puis il haussa les épaules.

--- Qu'elle me plaise ou non, je ne peux plus la rompre !

--- Non, ça tu ne le peux pas, dit Hariowald très calmement en caressant sa longue barbe ; mais son œil gris darda un regard sinistre.

--- Le *nom* d'« Alamans » ne te plaît pas non plus ? demanda Adalo, indigné.

--- Non, jeune noble, un "rassemblement d'hommes" ! Ah, nos ancêtres mettaient un point d'honneur à vivre chacun pour soi, chaque pays pour son pays, et même dans l'ancien temps, chaque tribu pour sa tribu, sans *se reposer* sur les autres, ni être pour autant *liés* à eux, ni soumis au jugement du plus grand nombre !

--- Oui, c'est bien cela ! ricana le vieil homme.

Puis il dit à voix haute :

--- Tu es allé dans la Rome fortifiée, moi aussi. Mais j'ai reconnu là-bas, -- avec mon œil *unique* ! – ce que toi tu n'as pas vu. Tu as vu le clinquant de leur faste tapageur : il t'a ébloui ; moi j'ai vu à travers le clinquant qui recouvrait la pourriture, ce qui avait été réellement vécu. Et encore autre chose, ajouta-t-il d'un air mystérieux, en parlant à voix basse, ils n'ont, depuis quelques générations plus de chance avec leurs propres dieux ! Avec les nouveaux, je veux dire. Oui, l'ancien qu'ils avaient autrefois – il ne parlait pas sans crainte, mais avec respect à présent – je veux dire celui qui a l'éclair et l'aigle ! -- c'était un dieu belliqueux – presque comme le nôtre ! Souvent son aigle me semblait battre des ailes sur les boucliers, et ses foudres, menaçants, rougeoyer ; bien souvent je les ai vus remporter la victoire sous ce beau dieu barbare et ses fils Mars et Hercule. Mais aujourd'hui ils se sont donné comme dieu un jeune homme, pacifique et d'une grande sagesse ; il n'est pas un guerrier, disent ses propres prêtres : il n'a jamais eu une épée à la main ; il ne descend pas d'une lignée de nombreux dieux ; il était le fils d'un artisan et ce dernier, un charpentier, était issu du peuple asservi depuis longtemps par

Rome, dont bon nombre ont émigré chez nous, leurs bagages sur leur dos voûté, des marchands de poivre et des revendeurs d'épices ; mais dans les rangs des légions on n'en voit pas beaucoup. Depuis que les Vénètes se sont donné comme dieu ce maître pacifique qui, pas une fois de sa vie, n'a voulu se défendre, depuis, la victoire s'est éloignée de leurs enseignes. Mais ce qui – à côté de leur Jupiter dans les nues – leur avait autrefois assuré la victoire sur terre pendant des siècles, cela aussi je l'ai appris, m'a été montré par le dieu que je respecte avant tout ! Savez-vous à quel moyen magique les Romains devaient, jadis, leur puissance et leurs victoires ? C'est la *seule* volonté qui les poussait tous ! Ils étaient déjà un « *rassemblement d'hommes* », tous pour un et un pour tous, durant plusieurs centaines d'hivers, pendant que nous encore, selon le vœu et le bon plaisir de *ton* cœur, chaque pays pour son pays, chacun pour soi, combattions et – succombions ! C'est *ton* choix – le choix de la discorde et de la ruine inévitable ! »

A présent le feu ardent d'une conviction enthousiaste transfigurait magnifiquement le noble visage du vieillard.

Chapitre 5

Ebarbold voulut lui lancer un regard venimeux ; mais il dut baisser les yeux devant tant de noblesse. Avec une moue de dépit, il dit :

« Prends garde, Hariowald, on t'appelle " duc ", pas roi. Et ton titre prendra fin quand le cours de cette guerre prendra fin. Selon *tes* vœux, semble-t-il, il doit n'y en avoir qu'*un seul* à la tête de tous les Alamans. Nous avons des rois dans le pays, depuis toujours, comme des comtes : mais malheur à nous si tous les pays sont assujettis à *un seul* roi du peuple.

--- Sont-ils assujettis aux dieux parce qu'un seul, haut placé, est à leur tête en tant que roi du peuple ? »

La voix du vieil homme était chargée de menaces. Son interlocuteur, irrité, répondit évasivement :

« Mais ici, sur terre, nous sommes égaux en droits, nous les Alamans. Et plutôt que . . .

--- Pourquoi t'interromps-tu ? questionna Adalo, furieux.

--- Il s'interrompt parce qu'il craint de dire ce qu'il trame. Mais à moi, le maître m'a accordé de lire les pensées que les hommes ont en tête, comme si je déchiffrais des runes. »

Cramoisi et blême à la fois, Eberbald bondit.

« Ce fils d'Ebur, continua le duc, pense que, plutôt qu'à un roi du peuple des Alamans, je me soumetts à l'empereur.

A ce moment Adalo sauta de son siège.

« Et encore en serait-il ainsi ? cria-t-il hors de lui. Tu voulais résister ? Dans quelques semaines, quand les feuilles tomberont, ton commandement militaire tombera aussi ! Mais en attendant . . .

--- En attendant je te conseille d'obéir !

--- A toi ?

--- Non pas à moi, répondit le vieil homme avec un calme inébranlable, à l'assemblée du peuple qui est au-dessus des autres pays, même au-dessus du tien, de l'Ebergau et de son roi ! Mais rassieds-toi, héros intrépide ! Et toi, Adalo, va lui chercher la corne d'aurochs suspendue à la cloison de la tente : que le héron de l'oubli hue au-dessus de nos têtes et emporte avec lui dans son envol les paroles de colère et de querelle ! »

Les deux plus jeunes se rassirent. Tandis que la corne d'aurochs, ornée de ferrures de l'embouchure à l'extrémité, passait de main en main, Ebarbold dit :

« Dussions-nous, cette fois aussi, remporter la victoire et chasser du pays cette bande de gens – nous l’avons assez souvent entendu dire – il en viendra toujours d’autres pour venger les vaincus. Il en a été ainsi des générations durant.

--- Mais cela ne se produira plus, dit lentement le duc. On s’en occupe. La méchante vieille louve est en même temps cernée par des chiens trop nombreux ! Elle ne peut plus lever la patte gauche pour venir en aide à la patte droite que nous avons empoignée : les Goths lui tiennent fermement la droite au bord du Danube ; et elle a peine à chasser, à coups de dents, les Francs au bord du Rhin.

--- Les Goths ? dit le roi. Qui sait si cette année ils seront sur le champ de bataille !

--- Je le sais, répondit calmement le vieil homme.

--- Tu peux, d’ici, voir jusqu’en Thrace ? railla Ebarbold. Moi non !

--- Mais un autre, qui de son trône élevé dans les nuages a vue sur tout le pays, et qui me l’a révélé.

--- Mais moi, poursuivit le roi, je vois la misère que les Romains ont semée autour de nous dans *notre* pays. Mon peuple a cruellement souffert ! Sur leur passage, les cohortes ont incendié toutes les fermes. Même ma demeure !

--- On la reconstruira, plaisanta Adalo en suspendant la corne à la cloison. La forêt ne refuse pas les arbres à son peuple ; ma maison non plus, en bas, sur la colline au bord du lac ! »

Son visage avait maintenant une expression sérieuse.

« Elle m’est chère, cette région, il est sacré le foyer près duquel je m’asseyais sur les genoux de ma mère bien-aimée, pendant que mon père, habile à jouer de la harpe, célébrait les dieux et chantait les hauts faits de nos ancêtres ! Même sur la vieille ferme de ma famille qui a une rune sur le bois de cerf, les centurions lanceront bientôt leurs torches. Plus jamais je n’espère accéder au trône de mon père dont je devais si souvent remplir la corne pour boire. Mais si j’avais, pour le restant de mes jours, à me cacher la tête au pied des cimes onduleuses de la forêt, jamais je ne me soumettrais aux Vénètes.

--- Se soumettre ! Il s’agit de consolider un traité, comme nous l’avons si souvent conclu !

--- Et comme les Romains l’ont si souvent rompu ! objecta Adalo.

--- A moins que ce ne soit nous. Qu’attend-on de nous ? Jeunes troupes, de livrer les combats de César. Nous avons plus de nouvelles recrues que nous ne pouvons en nourrir. C’est pour cela qu’on nous donne l’or rouge.

--- Que disparaissent purement et simplement cet or et ces traités ! s’écria Hariowald. Le sang de notre peuple et la jeune engeance des héros, ils les ont vendus de génération en génération au vieil ennemi qui les a utilisés contre nous-mêmes, contre nos voisins. Même si les centaines de milliers, tombés pour Rome, s’étaient coalisés contre Rome, nous aurions depuis longtemps fait boire nos chevaux à la longue crinière dans la mer

gauloise. Mais nous ne méprisons pas tes paroles, Ebarbold. Eh bien, je consens même à envoyer un messager dans le camp romain en faveur de la paix !

--- Quoi ? Tu le voudrais ? s'écria Adalo avec fougue. Ce que je veux sera refusé.

--- Proposer la paix ? Les laisser partir ? Avec leur butin ?

--- Ils n'en emporteront pas lourd ! »

Alors sur les lèvres de cet homme puissant se dessina un sourire qui lui donna l'air aimable.

« Six marmites à lburninga et un chaudron à hydromel cassé à Mariswik : deux vieilles femmes s'en sont plaintes auprès de moi !

--- Et les prisonniers ! reprit Adalo.

--- Ils n'en ont qu'une, à ce que j'ai entendu dire, se rappela le roi, l'enfant d'un petit paysan.

--- Qu'importe, c'est une fille de notre peuple, et une jeune fille libre, cria Adalo, le regard en feu. Elle a droit à la protection de son peuple.

--- La protéger ! Une prisonnière ! Que pouvons-nous . . .

--- La libérer – avec l'épée – ou la venger !

--- Livrer, pour une femme, un combat qui conduit le peuple à sa perte !

--- Ce que tu dis est tout-à-fait vrai, dit lentement le duc. Pour le salut de son peuple, une femme, comme un homme doit se sacrifier. Qu'elle reste où elle est, la petite Bissula !

--- Comment, Bissula ? demanda Ebarbold, saisi d'effroi. Albfledis qu'ils appellent « Bissula » ? La belle fille rousse de l'Elbe ?

--- Tu la connais ? questionna Adalo.

--- Ah, qui n'a pas entendu parler d'elle ? Sur tout le bord du lac on parle d'elle. A tel point que, quiconque a entendu parler d'elle, n'a de cesse de la voir. Moi aussi j'étais intrigué et j'ai cherché à la voir, tout récemment, au moment du dernier solstice. Dommage pour elle ! Par les yeux de Freia ! Mais la paix est plus importante !

--- Oui, dit Hariowald, et plus encore la victoire !

--- La victoire nous est assurée ! s'écria Adalo.

--- Tu le crois ? reprit le vieil homme.

--- Je ne le crois pas, -- pas encore ! rectifia-t-il. Conduis-nous à l'assaut du camp des Romains ! Depuis que tu as envoyé la flèche sanglante de ferme en ferme, nos hommes armés, en rangs serrés, se sont déjà précipités ici.

--- Ce n'est pas suffisant encore. Il manque encore le ban et l'arrière-ban de plus d'un pays quelque peu éloigné de nous, situé vers le couchant ou le levant : loin de l'Alpgau, d'Albwins-Bar, du pays de Wisent et de Drag.

--- Ne compte pas, réfléchis !

--- C'est ce que je fais ; mais éloigné aussi de la forteresse du camp romain !

--- Pourtant les Romains se réarment entre-temps ! Leurs bateaux aux fiers éperons sont prêts de l'autre côté à Arbor, en grand nombre ; bientôt ils amèneront ici de nouvelles cohortes !

--- C'est ce qu'ils voudraient faire ! dit lentement le vieillard en riant intérieurement, tandis qu'une joie inquiétante, féroce, se lisait dans son regard. Pendant ce temps, continua-t-il après une pause, je vais envoyer demain un ambassadeur aux ennemis.

--- Envoie-moi ! s'empessa de crier Ebarbold.

--- Non : Adalo, c'est toi qui y vas.

--- Lui, il n'apporte pas la paix chez nous !

--- Non, mais d'utiles observations et, chuchota-t-il à l'intention du jeune homme, peut-être Bissula !

--- Merci, merci !

--- Moi, s'emporta Ebarbold, à coup sûr je ramènerais notre peuple chez nous . . .

--- Obéis ! conclut le duc. C'est justement ce que tu ne dois pas faire. Si les Vénètes refusent une proposition raisonnable, alors je consulte l'assemblée du peuple, l'armée entière, pour connaître sa décision.

--- Je sais d'avance, interrompit Ebarbold, indigné, ce qu'ils décident, sous ton influence, toi le sectateur de Wotan, le dispensateur d'offrandes à Zius ! Mais ce que vous décidez, c'est un autre, un autre . . . »

Il retint le mot qu'il avait sur le bout de la langue et se tut.

« Ce que tu feras, tu vas le dire, roi du pays ! Je te mets en garde, Ebarbold. Ton père était un vaillant héros : il est tombé à mes côtés il y a vingt hivers dans ce combat meurtrier contre Julien. A sa mémoire, je te mets en garde encore une fois : fais attention à toi !

--- Fais attention à toi-même, s'écria le roi, indigné, tu n'es pas mon tuteur ! »

D'un bond il se précipita hors de la tente.

Chapitre 6

Adalo s'empessa de se lever à son tour.

« Tu le laisses filer, alors qu'il te menace ? Dois-je le suivre ?

Mais le duc garda son calme.

« Il n'y a rien à craindre de cet homme. »

Un frisson parcourut le jeune homme qui tressaillit lorsque l'autre, levant très lentement son épée, ajouta :

« Il s'est voué à Wotan.

--- Tu vas le . . .

--- Pas moi. Il va lui-même devoir se sacrifier. Ne sois pas étonné : c'est prévisible !

--- Et cela vient des dieux, duc ? Tu parlais sérieusement ? Ou voulais-tu seulement encourager cet homme lâche ?

Le vieil homme sourit :

« Voyons, voyons, crois-tu qu'une telle perfidie me mènerait à quelque chose de bien ?

--- Tu es un disciple de Wotan !

--- C'est comme je le dis. Un de nos compatriotes a servi comme forgeron dans l'armée de l'autre empereur ; il est venu en permission chez lui. Il a raconté comment d'innombrables bandes de Goths ont franchi le Danube et ont harcelé cet empereur si sauvagement qu'il ne pouvait être assuré de porter secours ici à son jeune neveu. Oui, il se peut que l'armée entière du neveu doive, dans l'urgence, prêter main forte à l'oncle. Comme je le savais, j'ai donné l'autorisation et même l'ordre à nos jeunes chefs d'escorte de franchir la frontière, de reprendre la guerre. Mais toi, pas un mot là-dessus. Et demain, dans le camp des Romains, ouvre grand les yeux : ne pense pas seulement à cette enfant, même si je trouve que tu as bien mérité de la voir, peut-être de la racheter ou de la sauver au moyen de quelque ruse. En effet, par la ceinture de Frigga ! elle est charmante et j'aimerais le voir libre, le plus bel ornement de notre pays. »

Adalo voulut saisir la main du duc, mais ce dernier la retira et poursuivit sur un ton sérieux :

« Sur la hauteur du remblai, la profondeur du fossé, l'emplacement de la porte, le nombre des tentes, le dédale des ruelles, veille rigoureusement à tout me rapporter avec exactitude. Va maintenant et envoie-moi Zercho, le serviteur. Non, ne demande pas ce que je lui veux, obéis ! »

Adalo s'en alla. Son cœur battait.

« Je dois la voir ! la racheter ! Tous mes biens, même -- s'il le faut -- mon héritage, je le mets en jeu, je le vends ! – Mais est-ce qu'elle voudra qu'on la rachète ? – Est-ce qu'elle ne préférera pas suivre l'éloquent, le riche Vénète dans son pays ensoleillé ? Et comment, s'il ne l'affranchit pas ? Eh bien, il n'y a ensuite, par chance, qu'un moyen d'aller la chercher, que seuls connaissent le duc et le fils aîné de mon père. »

Douloureusement agité par de telles pensées, il envoya dans la tente le lazyge accroupi près du foyer.

Le serviteur se tenait, transi d'inquiétude et de peur, devant le puissant vieillard.

« Depuis combien de temps appartiens-tu à Suomar ?

--- C'est difficile à dire pour Zercho – je compte péniblement plus loin que les doigts des deux mains – et il y a plus d'années que de doigts. La petite fée était encore toute petite. Le maître m'a acheté bon marché : beaucoup, beaucoup d'entre nous, les Romains les ont capturés et arrachés aux belles oseraies du Tibiscus ; il m'a échangé contre un cheval et un filet plein de poissons, de l'autre côté à Vindonissa, à un marchand.

--- Suomar m'a fait ton éloge. Il n'a jamais dû te fouetter. »

Zercho eut l'air gêné et se gratta l'oreille.

« Si, maître ! Une fois.

--- Pourquoi ?

--- Lorsque j'ai vu la petite fée la première fois, – elle était à cette époque une enfant d'environ sept ans – je l'ai prise pour la fille de la forêt, la rousse Vila, je me suis jeté à terre et caché les yeux ; car celui qui la voit devient aveugle. Alors il a crié, dans votre langue, un mot que j'ai, depuis, souvent encore entendu – il désigne un animal à corne -- et m'a frappé. Mais plus jamais depuis. »

Le valet avait débité tout cela de façon précipitée : il craignait le duc et parlait toujours ainsi pour calmer sa peur.

« Tu es fidèlement attaché à la petite ?

--- Pour elle je me ferais couper en morceaux par le soc de la charrue.

--- Tu tirais sur mon manteau en me faisant ton rapport devant le jeune noble et le vieil homme. Tu voulais me confier quelque chose que ces deux-là ne devaient pas savoir.

--- C'est vrai, petit père vénéré. Comment le sais-tu ?

--- Ce n'était pas difficile à deviner. Mais j'en pressens davantage : la jeune fille n'est pas devenue le butin de l'aimable parleur qui s'appelle Ausone, mais d'un autre. »

Rempli d'effroi, le Slave leva les yeux vers lui :

« Est-ce encore ton divin Wotan, ton terrible dieu visionnaire, qui te l'a révélé ?

--- Non, il m'a seulement accordé de lire dans les yeux des hommes. Elle était donc la propriété d'un autre – je le suppose – et tu ne voulais pas plonger encore plus profondément dans le chagrin sa grand-mère, ni le jeune noble : car il aime passionnément cette enfant.

--- Tu sais cela aussi ?

--- Pour cela, dit le duc en souriant, on n'a pas besoin de l'aide de Wotan. Moi aussi j'ai été jeune autrefois. Tu voulais ménager le jeune homme.

--- Oui, père illustre ! Il se serait consumé de rage et de douleur. Et pourtant il ne peut rien faire pour la sauver.

--- Il ne perdrait que lui - même – et peut-être nos meilleurs espoirs de victoire – dans un acte de désespoir. Je suis content de toi, serviteur. Silence aussi, à l'avenir, sur ce point. Mais cet Ausone était là aussi ?

--- Oui, l'étranger qui, il y a des années déjà, stationnait sur l'autre rive à Arbor. Mais ce n'est pas lui qui s'est emparé de la petite fée : c'est un autre, plus jeune.

--- Tu n'as pas entendu son nom ? Il ne s'appellerait pas Saturninus ?

--- Maître, son nom n'a pas été prononcé. Ou je ne l'ai pas entendu. C'était un homme imposant dont les armes étincelaient.

--- C'est lui qui amenait les prisonniers à Ausone ?

--- Oui. Pourtant il ne l'a pas fait monter sur le cheval blanc d'Ausone, comme ce dernier semblait l'exiger, mais l'a juchée, malgré elle, sur une autre monture, une noire : peut-être, sûrement même, la sienne. »

Le duc réfléchit en silence. Enfin il poursuivit :

« Le jeune noble ne doit arriver dans le camp romain que demain, à la tombée de la nuit. Avant de se mettre en route, il vient encore chercher auprès de moi des instructions. Dis- le lui. Et... »

A cet instant il parla d'une voix étouffée, au grand étonnement du Slave puisqu'il n'y avait personne dans la tente.

« S'il se trouvait un homme sûr et malin qui ose, lui ou un autre, s'infiltrer dans le camp ennemi sans se faire remarquer et me rapporte ce qu'il a vu – car je crains qu'ils ne permettent pas au jeune noble de voir grand-chose ! – et si celui-ci n'était pas un homme libre – je le rachèterais !

--- Père vénéré ! » s'écria le Sarmate en se jetant à ses pieds qu'il voulut embrasser.

Indigné, le duc le repoussa de son javelot.

« Es-tu un chien pour que tu veuilles me lécher les pieds ?

--- Zercho est lazyge, s'excusa-t-il en se levant et en frottant la jambe qui avait été touchée. C'est une habitude de mon peuple quand il veut témoigner du respect.

--- Mais nous, les fils des Ases, nous ne ployons même pas le genou devant le grand roi d'Asgardh quand nous voulons l'implorer et le vénérer. Va maintenant ! Peut-être est-il bon qu'Adalo n'apprenne pas ce qui se passe.

--- Il pourrait l'apprendre seulement quand cela aura réussi. Car il ne laisserait pas l'autre, qui doit être de la partie, y aller avec moi.

--- Je ne veux pas savoir, à l'avance, ce qui est en train de se tramer. Dis à l'extérieur que personne n'entre jusqu'à ce que j'en donne le signal. »

A peine le Slave était-il sorti que le duc releva le rideau de lin qui tombait derrière lui jusqu'à terre et séparait, à l'intérieur de la tente, l'espace où il dormait. On vit sortir un Alaman aux longs cheveux gris, à peine plus jeune qu'Hariowald, qui jetait des regards prudents autour de lui.

« Nous sommes seuls, Ebarvin. Répète-moi encore précisément les paroles de ton roi ! Réfléchis donc, tu dois lui en faire grief en face, sous la foi du serment, devant l'assemblée du peuple, au cas où il contesterait.

--- Il ne contestera pas, dit la tête grise avec tristesse. Il est trop fier pour s'incliner devant toi, mais trop fier aussi pour mentir.

--- Dommage pour lui, dit brièvement le duc. C'était un homme brave.

--- Tu parles de lui comme d'un mort, s'écria son interlocuteur en frémissant.

--- Je ne vois pas comment il pourrait rester en vie. Ou crois-tu qu'il changerait d'avis ? »

En guise de réponse, il secoua la tête en silence.

« Depuis combien de temps déjà portes-tu son enseigne ?

--- Depuis qu'il *a le droit* de conduire une enseigne ! Je l'ai déjà portée pour son père, soupira l'homme.

--- Je le sais, Ebarvin ! »

Et il demanda, sur ses gardes, comme avec réprobation, pendant que son œil gris, inquisiteur, lançait des éclairs :

« Et pourtant tu le trahirais ? »

Furieux, son interlocuteur saisit sa courte épée.

« Trahir ? A vrai dire je porte plainte contre lui, après l'avoir fidèlement et souvent mis en garde, après l'avoir menacé, et je te révélerais bien tout. De plus il en rirait, il ne le croirait pas.

--- Pourquoi fais-tu cela ? Il t'a été cher.

--- Pourquoi ? Et tu me le demandes ? Toi qui me l'as enseigné, à moi, à nous tous ! En vérité tu n'es pas le seul : auparavant déjà c'était une nécessité ! Pourquoi ? Parce que cette alliance des Alamans à elle seule nous sauve de la ruine, de l'ignominieuse servitude ! Pourquoi ? Ô duc, ils sont terribles les serments par lesquels tu nous as liés devant le frêne de Wotan, il y a déjà des siècles ! Ebarvin ne veut pas se parjurer ! Je ne veux pas, comme briseur de serments, flotter pendant d'interminables nuits dans le cours épouvantable du Hels qui charrie des cadavres, des serpents et des armes ! Et je l'ai appris durant ma longue vie : nous devons nous unir, sinon les Romains vont nous écraser, pays après pays. Ah, je voudrais étrangler mon propre fils qui, rebelle au duc comme à l'assemblée du peuple, voulait dissoudre à nouveau notre alliance. »

Alors Hariowald fit un grand bond : la joie pétillait dans son œil; levant bien haut son javelot de la main gauche, il frappa de la droite sur l'épaule de son interlocuteur, ému :

« Merci à toi, Ebarvin, pour ces paroles ! Et merci à toi, le Tout-puissant dans les nues ! Si un esprit aussi éclairé vit dans le peuple des Alamans, l'alliance n'est pas rompue. »

Chapitre 7

Cela se passa vraiment comme Zercho le serviteur l'avait expliqué. Bissula n'était ni devenue ni demeurée la captive d'Ausone. A la stupeur générale, malgré l'indignation à peine contenue du préfet du prétoire des Gaules, l'homme plus jeune avait fait valoir ses exigences, selon le droit de la guerre : Ausone n'avait aucun droit sur la captive, c'était clair. Son neveu aurait pu, dans le doute, émettre des revendications. Il avait même, au début, tenté de le faire. Mais, étrangement, il s'était tu quand le tribun, d'une manière peu vraisemblable, l'avait réprimandé devant son oncle :

« La fille s'est de nouveau échappée. C'est moi qui, pour finir, l'ai attrapée le premier. Dois-je la faire venir pour qu'elle raconte *en personne* que tout est vrai ? »

Alors Herculanus sortit en lançant un regard venimeux.

Mais Ausone ne comprenait pas le changement brutal dans l'attitude de cet homme si brave qui d'habitude lui était si sincèrement dévoué. Quand celui-ci se prévalut en quelques mots du droit de la guerre, il omit de préciser à Ausone, profondément blessé dans son cœur tendre, toutes les raisons qui, comme il le disait, devaient contraindre son ami, comparé à lui, – dans ce cas ! – à ne pas franchir les limites du droit. En cherchant des raisons à cette manière d'agir, le poète parvint d'abord à constater naturellement une évidence : tous les hommes dans le camp s'extasiaient, avec une admiration non dissimulée, devant la fillette nimbée d'un charme étrange ; rien d'étonnant si l'Illyrien lui aussi, débordant de force virile, brûlait ardemment pour la belle créature tombée entre ses mains, si bien que, sans précisément échafauder de plans malveillants, il voulait la garder sous sa domination jusqu'à ce que la captive, bon gré, mal gré, se soumette à son maître ! Mais, rassuré, il quitta bientôt ce souci qui, au début, lui pesait lourdement. Aiguillonné par les soupçons de la jalousie, il observait son rival avec insistance chaque fois qu'ils se trouvaient mis en présence.

Pourtant même la méfiance ne permettait, en aucune façon, de dévoiler quelle sorte de supposition on aurait faite. Tranquille, d'humeur égale, sûr de lui comme toujours, telle était l'attitude de cet homme pondéré, même en présence de celle qu'il n'évitait ni ne recherchait, mais rencontrait, impassible ; il ne regardait, dans ses petits yeux charmants, pas plus souvent que la conversation le lui permettait, puis son regard était calme, sa voix ne tremblait pas.

Ainsi Ausone considérait le comportement de son ami comme un étrange caprice de soldat et ne doutait pas qu'il renoncerait bientôt à elle. Mais cela s'avéra pourtant être une erreur de jugement.

Revenu dans le camp, Ausone demanda au tribun, qu'en dépit de son droit de propriété il permette à la jeune fille de loger dans la tente voisine de celle du préfet, dont il voulait éloigner les esclaves et les affranchis. Seul Saturninus insista pour que

Bissula soit emmenée chez les femmes des affranchis qui, installées à l'écart du préfet, logeaient dans plusieurs tentes, près des marchands et de leurs femmes.

La jeune fille, quant à elle, était peu préoccupée par le désaccord entre les deux Romains dont elle comprenait à peine la signification. Au sortir d'une profonde terreur mortelle, de l'horreur extrême qu'Herculanus lui avait inspirée, délivrée grâce au tribun et apaisée par le voisinage de son ami vénéré, son jeune cœur enclin à la gaieté s'acclimata bientôt à sa nouvelle situation : ce n'était pas la témérité, seulement la méconnaissance qu'ont les enfants des dangers qui était, peut-être, une menace pour elle. On n'avait pas découvert sa grand-mère, on n'avait pas pris le valet fidèle ; elle, elle était en sécurité tout près dans le camp romain, sous les yeux de son ami, l'homme le plus influent : il ne laisserait personne toucher à un seul de ses cheveux, elle le savait bien. En même temps, ce qui lui pesait cependant sur le cœur – en effet cela la troublait aussitôt au plus haut point – était d'être la seule responsable de son sort à cause de son entêtement : si elle avait suivi le conseil qu'on lui avait loyalement donné ! Elle en avait presque les larmes aux yeux ; l'expérience lui avait appris combien le conseil était bon : elle serait en sécurité et cachée, près de sa grand-mère, mais aussi près de lui ! Tenue à la reconnaissance ! Elle avait alors refoulé ses larmes. Non, elle ne voulait pas s'avouer qu'il avait eu raison !

A présent à lui, l'orgueilleux, elle n'avait rien à devoir. C'était aussi un avantage ! « Et – têtue, elle secouait ses cheveux dans la nuque – ils ne vont pas me manger ici ! Seulement n'aie pas peur, Bissula, se disait-elle à elle-même, et n'accepte rien ! Mais absolument rien ! » Elle avait juste tremblé un instant, après avoir réussi à échapper à Herculanus ; alors, comme son vigoureux sauveur, devant lequel elle tremblait, jugeait d'un regard, d'un coup d'œil, son aspect, elle avait baissé les yeux. Mais lorsqu'elle rouvrit ses yeux innocents d'enfant, l'expression de ce regard avait changé ; et il n'est plus jamais revenu !

Aussi son maître la laissait-il toute la journée seule avec son père Ausone : à la tombée de la nuit seulement, il se montrait intraitable pour aller la chercher ; il l'accompagnait lui-même dans la tente qui lui était assignée ; il postait devant un de ses compatriotes illyriens pour la nuit. Le neveu de son ami, qu'elle craignait, elle ne l'a jamais vu seule.

Elle comptait fermement, quand les Romains lèveraient le camp et battraient en retraite, recouvrer la liberté : on ne livrerait pas bataille, Ausone le lui avait assuré à maintes reprises. C'est ainsi que la jeune fille à l'humeur enjouée considérait sa captivité, qui avait dissipé toutes ses terreurs, comme une aventure lui offrant l'occasion, perdue depuis longtemps, de discuter avec son ami, d'une bienveillance paternelle. Bon nombre de ses camarades d'enfance avaient vécu, comme otages ou comme prisonnières, un certain temps dans les camps romains ou dans les forts sur la rive sud, et recouvré sans dommages, lors de l'armistice ou de la conclusion de la paix, la liberté. Le fait de pouvoir être retenue, emmenée contre son gré, ne lui faisait pas peur : l'homme le plus puissant du camp la protégeait.

Pourtant le danger suivant menaçait, et se rapprochait d'elle toujours davantage.

Ausone tenait une sorte de journal dans lequel il aimait, avant d'aller se coucher, consigner des évènements, des impressions, des ébauches de poésies, des poèmes assez courts : une habitude dont il respectait scrupuleusement le rituel et à laquelle il ne manquait presque jamais ; un trait d'érudition qui lui était propre. D'ailleurs le « journal » n'était pas un monologue, plutôt une sorte de « dialogue ». Il l'adressait en effet, sous forme de lettres, à son très vieil et très proche ami Axius Paulus de Bigerra, un rhéteur mais aussi un ancien militaire. Chaque trimestre, il rassemblait ce qu'il avait écrit et le lui envoyait pour récupérer son manuscrit accompagné, en retour, de commentaires et de réponses notés en marge. En effet, il écrivait ainsi au cours des jours de loisirs forcés.

Chapitre 8

Vème jour avant les Calendes de septembre

Ausone salue son ami Paulus.

Je t'ai écrit hier au sujet de la ravissante enfant barbare. Une « enfant » ? Elle ne l'est plus. Comme elles sont fascinantes ses tendres rondeurs qui se développent harmonieusement ! Une « Barbare » ? Si elle l'a été, elle ne l'est plus depuis qu'Ausone lui a enseigné la magnifique langue latine. Si je dois te la décrire, ce n'est pas en la dessinant, mais en la peignant. Car le charme des couleurs est justement incomparable. Ah, si j'avais emmené avec moi Paralos, mon esclave ionien qui a si bien peint les nymphes, tu sais, dans la petite salle à manger de ma villa de la région de Noverus ! Et son expression ! La vie dans ses traits toujours tourmentés, animés tantôt par une colère mutine, tantôt par la raillerie, tantôt par une nostalgie triste que je ne m'expliquais pas !

Et sa silhouette gracile ! Dernièrement sa semelle de cuir est restée enfoncée dans la vase devant la tranchée du camp ! Comme son petit pied blanc était charmant ! S'il peut supporter seulement sa silhouette, comme celle-ci en revanche flotte avec légèreté ! La muse qui m'a si longtemps fui est revenue sous les traits de cette jeune fille suève : une métamorphose plus belle qu'Ovide ne l'aurait imaginée. Les vers coulent continuellement ! Ecoute un peu !

Bissula parait la nature de son charme que le meilleur peintre

S'efforce en vain de reproduire. Les autres filles,

Il peut les apprécier à leur juste valeur, en utilisant vermillon et

[céruse,

Pourtant cette harmonie de couleurs est insaisissable pour

[l'artiste ;

A moins qu'il ne la peigne avec l'éclat du lys se mêlant à celui des

[roses.

Ah, mon ami, vu les sentiments qui m'arrivent, j'ai parfois honte du demi-siècle que je traîne avec moi. Je voudrais donner comme offrande à Antéros, -- de préférence -- mes cheveux gris !

Dernièrement la petite, à la stupéfaction générale, -- le plus surpris était Saturninus, moi je l'étais moins car je la crois capable de choses exceptionnelles -- a fait preuve d'une perspicacité de stratège.

Au cours d'une ronde sur le rempart du sud-ouest, la conversation roulait sur le fait que sa petite hutte avait été préservée de l'incendie grâce à moi, pendant que nos cohortes jetaient avec une véritable frénésie des torches enflammées sur les maisons en bois des Barbares. Saturninus disait alors que le hasard avait aussi épargné, plus loin au sud-ouest, une autre ferme perchée sur une colline, avec un toit à forte pente : aucune de nos patrouilles n'était sortie dans cette direction ces jours-là. Mon neveu a donné l'ordre, par un de ses cavaliers blindés, que le lendemain une poignée d'hommes s'y rendent et réduisent la charpente en cendres.

Alors la petite s'est écriée soudain, les yeux étincelants : « Comme c'est bête ! » et elle s'est mise à rire. – La politesse, il est vrai, n'est pas sa principale qualité ! – et elle et mon neveu manifestent peu d'estime l'un pour l'autre. « Comme c'est stupide ! reprit-elle. La bâtisse est très résistante et la palissade très haute : c'est presque une forteresse, comme votre camp ici ! Et c'est ici, entre le lac et vous, -- où vous devez fuir si les miens arrivent ! – que vous pourriez vous réinstaller si vous étiez obligés de quitter ce lieu, chassés de la bâtisse comme les renards. »

Herculanus eut un rire de mépris. Saturninus, du haut du créneau, jeta un coup d'œil sur cette colline et sur la ferme en surplomb, et dit avec ce ton tranquille qui écarte toute contestation :

« J'avais déjà décidé moi-même d'y mettre le feu demain. Mais la fillette a raison. On ne brûle pas la solide maison ; on s'en occupera peut-être plus tard, quand les bateaux seront là. »

Si seulement ils arrivaient enfin, ces bateaux ! Le tribun plein de zèle était rongé d'impatience par besoin d'agir. A plusieurs reprises déjà, il s'était aventuré sur le lac avec une pauvre et frêle embarcation des Barbares que nous avons trouvée cachée au plus profond des roseaux, près de la cabane de Bissula, et Nannienus nous a poussés à faire vite. Mais ce dernier pouvait, en vérité, parler à la façon d'Homère : « Pourquoi prêches-tu un converti ? » On ne peut pas rétablir en quelques jours ce qui a été perdu pendant des mois ! Ses propres malheureux subalternes font plus de tort à l'empire que les Barbares !

Et nous ne savons pas où ils ont disparu, ces étranges défenseurs du pays. Ah, je repense soudain à une anecdote au sujet de la petite ! Comme elle revient toujours se faufiler dans mes pensées !

Il va de soi que nous avons – de manière sérieuse et aussi en plaisantant -- essayé d'obtenir des renseignements sur les cachettes des ennemis auprès de l'unique prisonnière dont nous pouvions, jusqu'à maintenant, nous louer : mais là nous, les " vainqueurs ", nous sommes tombés sur le derrière !

« Où se cachent-ils donc vos héros ? ai-je dit une fois en riant, à la fin du repas du soir servi dans ma tente. Leur héroïsme est à vrai dire aussi introuvable qu'ils le sont eux-mêmes.

--- Ils ne lui auront pas écrit sur le bout de son petit nez, dit Saturninus. Car les Barbares sont aussi incapables de se taire que les Romaines. Elle ne le sait pas !

--- Si, elle le sait ! s'écria la coquine, la bouche déformée par l'entêtement.

--- Ah oui ? Alors on va t'interroger, me suis-je écrié, sous la torture !

--- Pas la peine. Je vais parler sans me faire prier !

--- Eh bien, où sont-ils ? » demanda le tribun, intéressé.

Alors elle sortit furtivement de la tente, passa malicieusement sa tête par le rideau de l'entrée et eut un rire moqueur :

« Ils habitent chez Wotan et chez la Dame du lac, dans le lac. Cherchez-les donc vous-mêmes ! » Et elle est partie.

Son séjour favori était le pied d'un énorme sapin – il serait sacré, consacré à une déesse germanique qui, d'après la description, correspond à la déesse Isis -- ; c'est là que je l'ai trouvée à plusieurs reprises.

Une fois même, elle se balançait sur les branches, comme un petit oiseau. Elle m'a demandé de ne pas révéler sa cachette aux autres, le tribun et mon neveu ; elle aimait souvent venir y rêver toute seule. Eh bien, je ne la trahirai sûrement pas ! Mais si je savais seulement où la chercher ! Les autres ne *doivent* pas – contre sa volonté – la trouver.

IVème jour avant les Calendes de septembre

Dernièrement j'ai déploré l'absence du peintre. Ici je ne peux pas le faire venir. Mais peut-être, plus tard, Bissula ira-t-elle chez le peintre à Burdigala ? Comme je le voulais déjà autrefois ! Oh Paulus, si je pouvais te la montrer ! Plus j'écris et compose des poèmes sur elle, plus elle me plaît, à moins que je ne sois troublé ! Je veux un jour ne plus penser à elle, ne plus écrire sur elle ! »

Chapitre 9

Tu ne croirais pas, cher ami, combien cette vie militaire dans le camp ne me réjouit plus depuis longtemps. Je n’y comprends pas grand-chose ; mais la magnificence, la fierté, la force de l’homme de guerre me stimulent énormément. C’est un plaisir de voir un homme comme Saturninus exercer son commandement. Il ne sait pas scander une strophe alcaïque, mais établir un camp à la demande en fonction de la configuration des lieux, il s’y entend pour le construire, mieux que moi les strophes alcaïques. Ici il a su aussi, de manière remarquable, sur cette pente raide, en pleine forêt barbare, adapter les règles de Frontin à l’espace imparti. Toi, un vieux soldat, tu serais très heureux de voir la construction de notre camp, la solidité du fossé et du remblai, l’aménagement des ruelles, la répartition des cavaliers et des fantassins, du matériel et des bagages !

IIIème jour avant les Calendes de septembre

Et pourquoi ne viendrais-tu pas le visiter ? Pourquoi Athènes ou la sage Phénicie nous ont-elles enseigné l’écriture ? J’ai demandé à Saturninus de dicter à son gros scribe une ébauche de l’ensemble de notre camp avec les points importants de la structure et de la répartition de nos troupes. Je le joins au papyrus.

Comme le début est magnifique :

« Quatre escadres de troupes cuirassées à la Porte décumane, l’ensemble des bagages entassés aussi devant la Porte décumane. Le remblai haut de huit pieds. Le fossé d’une profondeur de cinq pieds. Le point le plus vulnérable est l’angle au nord-ouest, c’est pourquoi on a placé là la meilleure troupe : des porte-enseignes bataves et des gens armés de javelots provenant de la garde thrace de l’empereur », et ainsi de suite. Je ne répète pas ici ce que comprend l’installation en détail ; mais le croquis n’est pas terminé. Il est passé le reprendre pour parfaire la finition du dessin.

IIème jour avant les Calendes de septembre

Ah, à quoi me sert-il de dissimuler, de jouer à cache-cache avec moi-même ! « Tu as beau le chasser avec une fourche, le naturel revient toujours » dit le collègue de la fontaine Bandusie. Je te fais croire, -- et à moi aussi -- que je pense aux fossés, au remblai et aux troupes cuirassées ! Ce n’est pas vrai ! Je ne pense qu’à la petite ! Seule *son* image est devant mes yeux nuit et jour. C’est presque décidé : il *faut* que tu la voies. Dès que cette expédition est terminée, je rentre de toute façon en Gaule, et peut-être l’armée

entière ; en effet l'empereur Valens semble en finir aisément avec les Goths, sans avoir besoin de notre aide ; il ne nous réclame pas. Ensuite je peux emmener la petite en tant qu'invitée, pour une courte visite à Burdigala. En vérité elle passe encore pour être l'esclave du tribun. Caprice ridicule de cet homme vaillant ! Non, non, mon cher Paulus ! Ce n'est rien d'autre que ce à quoi tu penses en ce moment qui l'anime. Sévère comme un père – ou, finalement, comme un époux ? – je l'ai observé, soupçonneux, presque jaloux. Mais est-ce que je lui fais injure ou trop d'honneur ? Il n'a rien d'autre en tête que ces Alamans invisibles et nos bateaux qui n'arrivent toujours pas d'Arbor.

Et pourquoi seulement en visite ? Pourquoi ne devrait-elle pas rester pour toujours chez moi, pouvoir embellir de la fraîcheur de sa jeunesse mon âge déclinant ! Oui, Eos, Aurora : c'est une image qui lui convient très bien ! Si jeune, si fraîche, si rose, le visage auréolé de folles bouclettes frisées. Peut-être acceptera-t-elle avec joie, devenue à présent plus raisonnable, ce que je lui proposais déjà autrefois, quand elle était enfant : me suivre pour toujours comme ma fille adoptive.

Ma fille ! Ce n'est pas un droit ! – Ce n'est plus un droit ! – Elle est devenue une femme. Il ne me viendrait plus à l'idée, comme il y a des années, de l'asseoir sur mes genoux. Pour cela elle serait trop grande. Et moi trop jeune encore pour la considérer seulement comme ma fille. Plutôt comme son frère, son tendre frère, un frère joliment fier de sa beauté ! – Cela ne cadre pas non plus ! -- Dernièrement son bras potelé me frôlait – elles ont les bras entièrement nus, les Germanes -- : en même temps c'était excitant pour moi. Je ne veux pratiquement plus en douter, je . . .

Ce que je ressens ne regarde pas les gens. Je pourrais, dans un premier temps, l'emmener avec moi de toute façon ; ensuite l'adopter ? Mais – toujours en toute légalité -- je la garderai près de moi. Sa présence pleine de charme, je le sens, je ne peux plus m'en passer ! Ce serait froid et sombre autour de moi. Je frissonne déjà, en pensée, à l'idée de vivre à nouveau seul avec Herculanus au cœur de glace.

Elle est devenue ma muse ! Une Barbare, vas-tu te moquer ? Tiens, est-ce que ces vers sont si barbares ?

Toi mes délices ! Mon bonheur voluptueux ! Oh toi mon amusement au

[charme espiègle !

Comme la Barbare l'emporte sur les filles du Latium !

« Bissula » ! Pour les étrangers le nom de l'enfant a une sonorité rude,

Mais pour Ausone le son fascine et charme l'oreille.

Chapitre 10

Il ne sert plus à rien de me voiler la face !

Ce que je m'avoue, ce qu'il me faut avouer, mon cher Paulus, toi mon alter ego, je ne dois pas te le cacher plus longtemps qu'à moi-même. Ah, je le crains, tu l'as découvert depuis longtemps en lisant ces mots, en prose et en vers. Je t'en prie, ne secoue pas, selon ton habitude, ta tête froide et intelligente au sujet de ton « beaucoup trop jeune » Ausone : j'espère que mon cœur va battre ardemment jusqu'à ce qu'il s'arrête. Je sais tout ce que tu veux dire à *mon encontre*, naturellement. Car pour en parler *savamment*, il faudrait que tu l'aies *vue* ! Mais je suis content toutefois que tu ne sois pas ici en ce moment : je ne *veux* pas être sermonné !

A vrai dire c'est autre chose, en mon for intérieur, de jouer en face d'un ami discret cette charmante représentation, c'est autre chose de transposer le jeu dans le sérieux de la vie. Je me traîne avec des pensées contradictoires. J'ai bel et bien cinquante ans, ah non, cinquante-deux ! Mais quelle chance pour la jeune créature de partager avec moi non seulement mes richesses, non, toute une culture bigarrée ! Elle est païenne. Et alors ? L'eau baptismale lui ôtera aussi peu son charme qu'il a chassé pour moi les muses païennes. Elle peut bien garder, après le baptême, les croyances qu'elle avait auparavant. Et elle doit sacrifier à l'Aphrodite d'or et à Hymen !

Je suis dans l'incertitude. Elle m'est très attachée. Mais, parfois, je la trouve pourtant en train de rêver, de regarder dans le lointain au-dessus du remblai du camp, les yeux empreints de nostalgie : curieusement non pas vers l'ouest, ni vers sa maison natale, toujours vers le nord-ouest ! C'est là que s'élève, près du remblai, son sapin géant dont les branches touchent terre : hier je l'ai encore trouvée cachée là. Elle grimpe si haut dans les frondaisons qu'elle peut justement regarder, par-delà le remblai vers les sommets lointains. C'est là qu'elle se cache, tapie comme une martre, dans les épais branchages. J'ai eu du mal à la trouver là-haut, c'était déjà le soir. Lorsque je lui ai ordonné de descendre, j'ai cru voir d'abord une larme dans ses yeux.

Mais les lueurs resplendissantes du crépuscule m'avaient aveuglé : je ne voyais plus ses larmes lorsqu'elle mit pied à terre devant moi. Pourtant son regard était plus grave qu'à l'ordinaire.

« Que te manque-t-il ? lui demandai-je.

La réponse fusa :

« La liberté ! »

Je devais avoir l'air consterné, contrarié, car elle poursuivit précipitamment :

« Pardon ! J'ai été sotte. Je sais que, si tu me libérais dès maintenant, avant que la guerre ne soit tout-à-fait terminée, je pourrais, avant de rejoindre les miens, tomber entre les mains d'autres Romains. De plus, je suis ingrate. Comme tu es bon pour moi ! Mais

pourtant je ressens parfois une si cruelle nostalgie pour . . . pour . . . hélas, je ne le sais pas moi-même ! »

Alors j'ai plaisanté, car jamais auparavant, ni maintenant non plus, cette idée ne m'était venue sérieusement à l'esprit :

« Pour un amoureux ? »

Elle bondit comme un petit serpent roux ! Jamais je ne l'avais vue si en colère – elle éclate assez souvent, la petite tornade ! – elle tapa du pied, le rouge lui monta ardemment aux joues et elle s'écria avec véhémence :

« Un amoureux ? Moi, le chat roux qui mord ! Je n'ai pas un cœur . . . avec lequel je puisse aimer. »

Et d'un bond elle me quitta, par bravade, courut dans sa tente et on ne la revit plus de la soirée.

Eh bien, eh bien, on connaît ça ! Cela s'arrange après le mariage. Mais je me réjouis de l'apprendre de sa bouche même ; elle n'a pas d'attaches dans le pays barbare, je veux vraiment décider de l'emmener à Burdigala. J'envisage un peu tard, ironiseras-tu, qu'un obstacle puisse s'opposer à la réalisation de mes vœux. Mais c'est le cas ; j'ai pensé si longtemps à elle comme à une enfant, jusqu'à ce que je sente monter en moi-même, de jour en jour, l'évidence que, non, cette infortunée n'était plus une enfant : elle est une fille nubile.

Le charmant souhait – j'ai peine à le tenir enfermé – il mûrit avec force en moi jusqu'à son aboutissement !

Chez cette bonne fille, je suis sûr d'une chose : elle ne sera pas mienne pour l'amour de mon argent, ce que je redoute avec inquiétude chez nos demoiselles gauloises, -- surtout chez les veuves ! Quand j'ai des maux de ventre, je pense à elles ! -- Je veux d'abord prudemment ne pas effrayer la farouche enfant, -- en effet comment la Barbare peut-elle rêver pareil honneur – et lui proposer seulement de m'accompagner à Burdigala, comme invitée. Il est impensable qu'elle refuse, maintenant qu'elle est adulte ! Et si elle refusait, alors . . . mais non, ce ne sera pas nécessaire. Aura-t-elle seulement goûté là-bas à une riche et belle existence, qu'elle ne demandera plus à rentrer dans sa contrée sauvage. Puis il n'y aura plus longtemps à attendre que je puisse lui donner lecture de ces vers qu'à présent je dois seulement confier à un ami :

Bissula, toi qui es née et as grandi au-delà du Rhin glacial,

Bissula, tu t'es épanouie près de la source du Danube :

Captive de guerre, tu as, affranchie du servage, captivé

Ton vainqueur : son cœur devint la proie de celle qui fut capturée.

Privée des soins d'une mère, tu n'as pourtant jamais enduré de

[marâtre :

Dès que tu es entrée en esclavage, tu es devenue la maîtresse ;
Si les bienfaits de Rome t'ont transformée, Germaine tu es restée
Par le bleu de tes yeux et ta chevelure rousse.
Tu sembles doublement, pour nous et pour toi, offrir un agrément
[avec un double atout,
La langue du Latium pour l'esprit, le charme suève pour le visage.

Est-ce que ça te plaît, mon cher ami ? Ce n'est pas mauvais, j'espère ! A moi, du moins, cela plaît infiniment et, -- tu le sais -- je ne suis pas vaniteux. Imagine à présent comme ces lignes qui respirent l'harmonie ne plairont qu'à elle, elle à qui elles sont destinées ! »

Chapitre 11

Le matin qui suivit le dernier rapport d'Ausone dans son journal, Bissula prit part comme d'habitude au repas matinal dans la tente de ce dernier, avec l'oncle et le neveu.

Le préfet du prétoire des Gaules était de bonne humeur, plaisanta souvent, parla beaucoup, se fit remplir sa coupe à plusieurs reprises par l'esclave préposé aux boissons, et dit une fois encore que l'expédition toucherait bientôt à sa fin.

« Si les bateaux arrivent, conclut-il, les Barbares demandent la paix ! »

Satisfait, il leva les yeux ; alors son regard croisa fortuitement le visage de la jeune fille.

Il en fut étonné : un sourire moqueur, empreint de colère flottait sur sa bouche ouverte par bravade ; son front était crispé mais elle garda le silence. La conversation s'arrêta là.

Herculanus fixait attentivement le filet de fumée qui montait. Il s'empressa d'attiser le feu qui couvait.

« Quoi ? hurla-t-il. La paix ? L'esclavage, l'anéantissement ! L'empereur traînera bientôt les derniers Alamans qui restent, attelés devant son char de triomphe, jusqu'au Capitole ; les chefs seront étranglés, le reste vendu bon marché : une tête d'Alaman contre une tête de chou. »

Des larmes de rage jaillirent des yeux de Bissula. Elle ne trouva pas de mots : la colère les étouffait dans sa gorge. Elle chercha dans ses pensées, dans sa mémoire, quelqu'un pour l'aider, la défendre.

« Adalo ! – ce fut le seul nom qui lui vint à l'esprit --. Oui, Adalo ! Si seulement tu étais là ! Ou si j'avais tes paroles ailées, inspirées par Wotan ! Mais pas son refrain, son refrain arrogant. Qu'est-ce qu'il disait pourtant ? »

Et elle ferma les yeux pour réfléchir, les coudes posés sur la table, ses deux petits poings serrés contre son front.

« Je bois, poursuivit Herculanus en levant sa coupe – en dépit du fait que toi, l'élève d'Ausone, tu sois comptée parmi nous – à la honte et à la mort des Alamans ! »

Alors elle bondit ; ses yeux lançaient des éclairs, ses cheveux roux volaient autour de sa tête, un coup de poing heurta sa coupe en argent qui tomba à terre en tintant ; et dans la langue de son peuple elle cria :

« Malheur aux Vénètes !

Vengeance sur les Romains !

Anéantissez leurs forts,

Ecrasez leurs murailles !
Brandissez l'épée
Jusqu'à ce qu'ils détalent, les brigands !
Que ce sol tout entier
Wotan le consacre
Aux siens et aux fils de la victoire,
Nous, les Alamans !

Ah ! Merci à toi, merci à toi, Adalo ! »

Et d'un bond elle s'échappa de la tente.

« Comme c'est stupide ! dit Ausone en réprimandant son neveu. Comme c'est inhospitalier ! Comment peux-tu la blesser ainsi, elle, notre hôte ?

--- Notre hôte, tu veux dire l'esclave de l'Illyrien ? Mais pardonne-moi, mon oncle. Cela ne se reproduira pas. Comme la Barbare est pourtant peu adaptée à la fréquentation des Romains ! A nos façons de penser, à nos goûts, à tout elle est hostile, résolument hostile. Et Adalo ? J'ai déjà entendu ce nom ! Ne serait-ce pas . . . ?

--- Peu importe qui il est ! fulmina l'oncle. Mais toi, tu es mon neveu et tu as, à ma table, dans ma tente, offensé la charmante enfant, tu l'as mise en colère. Comment pourrais-tu bien à Burdigala . . . »

Un regard significatif, sinistre du neveu retint des paroles inconsidérées.

« Tu dois te réconcilier avec elle. Maintenant laisse-moi : je ne veux plus te voir aujourd'hui ! Ou plutôt reste ; c'est moi qui vais aller la trouver ! Pauvre petite ! »

Ausone se leva de son lit, excédé, et sortit en hâte.

Herculanus et l'esclave préposé au service des boissons étaient à présent seuls dans la tente.

« Qu'est-ce qui se passe ? dit le premier, en grinçant de colère. Il dévoile ouvertement ses plans, le vieux fou amoureux retombé en enfance ? Au travail, Davus, -- bien portant ou malade -- au travail ! As-tu de la ciguë ? En as-tu suffisamment ?

--- Je crois que ça suffira. Et si ça échoue la première fois, tu en as en réserve dans l'autre fiole ? »

Herculanus hochait la tête. L'esclave poursuivait :

« Hier il se plaignait de divers malaises ; je vais bientôt tenter le coup, avant qu'il se rétablisse. Mais, une chose encore, cette nuit, la Barbare dort seule.

--- Comment ? Pas dans la tente des femmes de la suite ?

--- Non, une épidémie de rougeole contagieuse s'est déclarée, la nuit dernière, dans cette tente ; j'ai entendu que Saturninus, sur cette information, ordonnait qu'on dresse aussitôt une nouvelle tente, de l'autre côté, pour les prisonniers.

--- Mais il les fera à nouveau étroitement surveiller !

--- Cette nuit il conduit une expédition avec tous ses Illyriens incorruptibles ; des Bataves assurent aujourd'hui les veilles de nuit : ils aiment boire, peut-être . . .

--- Tais-toi ! Prends cet anneau pour prix de tes révélations ! Nous ne savons pas encore si le plan contre le vieux va réussir : ainsi nous avons deux cordes à notre arc. Elle, je la déteste ; lui, je ne le déteste pas : il faut seulement que j'hérite de lui au plus vite. Donc cette nuit ! Silence, Prosper vient ! Pour le poison – dans les deux fioles – nous en parlerons plus tard : tu sais où et quand. Nous n'avons qu'à attendre ce que cette nuit nous réservera. »

Pendant ce temps Ausone au grand cœur avait vainement cherché la fugitive en colère. Il s'était empressé d'inspecter les longues et larges rues du camp qui se croisaient au carrefour près du prétoire : en vain. Il espérait certainement la trouver dans sa cachette favorite, la place écartée avec le grand sapin : la place était déserte. Cette fois elle n'était pas assise dans l'arbre : il avait bien regardé tout en haut. En secouant la tête, il continua à marcher vers le nord-ouest, en direction du remblai ; là il entendit comme deux voix qui se disputaient : celle d'un soldat et celle de Bissula. Et il vit Rignomer, le centurion batave, repousser de sa lance brandie en travers, la jeune fille qui reculait peu à peu ; l'homme parlait à moitié en german, à moitié, pour s'expliquer, en latin vulgaire : car les Bataves et les Alamans, bien qu'ils soient deux peuples germains, se comprenaient, à l'époque, aussi difficilement qu'aujourd'hui les bateliers du Rhin inférieur et les paysans du lac de Constance.

« Arrière, la fille rousse de l'Elbe, la belle dryade, la nymphe ! Et ne recommence jamais ! Ce serait dommage pour toi : le remblai est trop haut et le fossé trop profond. »

Le soldat reconnut alors le préfet du prétoire, le salua et regagna le chemin de ronde.

Bissula, remarquant le salut respectueux, avait regardé autour d'elle ; alors, encore violemment émue, elle se précipita vers Ausone :

« Père, s'écria-t-elle, libère-moi ! Tout de suite ! Sur-le-champ !

Ausone secoua la tête.

« Réfléchis . . .

--- Chaque fois que vous vous emparez de filles vraiment sans défense et les menacez avec l'épée, vous, les glorieux Romains, comme ton neveu, cet envieux . . .

--- Quand a-t-il fait cela ?

--- Peu importe ! Fais-moi sortir avec une escorte sûre, avec un message écrit de ta part, au-delà de vos avant-postes.

--- Où iras-tu ? »

Bissula resta un moment silencieuse. Elle était cramoisie.

« Où ? Là où tu regardes toujours en rêvant ? Là-bas ?

--- Non, dit-elle en serrant les dents, vers le levant, vers ma maison ! Après, je me débrouillerai.

--- Mon enfant, tu dois rester jusqu'à ce que la guerre prenne fin.

--- Non, je dois partir ! gronda-t-elle. C'est à mon peuple que j'appartiens, pas à vous ! Il n'est pas juste, il est insupportable pour moi de dormir ici, en sécurité, sous ta protection, de savourer du vin romain dans une coupe en or, pendant que les miens endurent privations et dangers. Laisse-moi partir ! »

Elle leva les mains : le geste qui devait être une prière ressemblait à une menace.

« Petite, dit Ausone à présent plus sérieusement, trêve de sottise. Les paroles sottes, inhospitalières de mon neveu t'ont rendue malade, je l'ai réprimandé : il te demandera pardon. »

Bissula fit un geste de mépris.

« Et tout sera oublié.

--- Dois-je oublier mon peuple ?

--- L'oublier ? Non ! Mais progressivement te désaccoutumer de lui. Tu t'étonnes ? Eh bien, c'est indirectement l'occasion de hâter la révélation capitale que j'ai à te faire. Tu songes à me quitter ? Renonce à cette idée : chère enfant, -- il se fit violence et poursuivit plus posément—ma petite fille, tu ne me quitteras plus jamais. »

Au comble de la stupéfaction, Bissula écarquilla les yeux : elle considérait le Romain, apeurée comme un chevreuil pris au piège. Tout près de là on entendait le pas d'airain d'une cohorte qui allait prendre sa relève ; mais la ruelle qui longeait la tente la cachait au regard.

« Que veux-tu dire ? balbutia-t-elle.

--- Je veux dire, répondit Ausone avec plus de fermeté et de sévérité que jamais, -- la résistance qu'il constatait à présent l'exaspérait et il était déterminé à imposer sa volonté – je veux dire que j'ai décidé de mener à bien mon projet initial. Je t'emmène comme mon hôte, – pour un temps indéterminé – comme ma petite fille, hasarda-t-il prudemment, avec moi à Burdigala.

--- Au grand jamais ! cria Bissula en levant les deux bras, en proie à une grande frayeur.

--- Bien sûr que si !

--- Mais je ne veux pas ! Moi ? Quitter le lac ? Les miens ? Non ! non ! non !

--- Si ! si ! si ! Ce n'est ni tyrannique, ni cruel comme tu le penses en ce moment !

--- Qui veut m'y obliger ?

--- Moi ! Nous y obligeons même les enfants que nous éduquons, pour leur bonheur. Tu ne mesures pas ta véritable chance : je t'y oblige aussi pour cela.

--- Mais je ne suis pas une enfant. Je suis . . . »

Entêtée, elle s'avança vers lui.

« Tu es prisonnière ! Ne l'oublie pas ! Tu *dois* suivre ton maître, et le . . .

--- C'est moi, dit une voix grave. »

Saturninus s'interposa : il avait reconduit la cohorte ; d'une poigne ferme, il retenait Bissula qui, comme entraînée par le vertige, s'était retournée et avait voulu instinctivement s'échapper sur le créneau.

« Ne l'oublie pas, Ausone ! »

Contrarié par l'incident, ce dernier, déconcerté, confus, capitula.

« Que fais-tu ?

--- Je protège ma prisonnière.

--- Contre qui ?

--- Contre toute menace : la malveillance, comme la contrainte et aussi les gens bien intentionnés. »

Sans dire un mot, ils tournèrent tous deux leurs regards vers lui : mais le sentiment de gratitude de la jeune fille était mêlé d'une légère crainte, même à l'égard de *son* protecteur.

Ausone reprit la parole le premier. Furieux, jaloux, soupçonneux, il s'écria :

« Et qui la protégera contre toi ?

--- Rien, ni personne, si ce n'est mon propre et bon vouloir !

--- Ô libère-moi, cria Bissula, en levant vers le tribun, dans un geste de désespoir, ses deux mains jointes.

--- Pour que tu ailles raconter aux Barbares tout ce que tu as vu et entendu chez nous ? Non, petite, tu restes ici, peut-être pour toujours ! Pas moyen de t'échapper ! Ecoute, compatriote ! – il lui fit un signe – conduis-la dans une nouvelle tente ! Montes-y la garde cette nuit jusqu'à ce que je parte : ensuite Rignomer, le Batave, prendra la relève. Ecoute, dis à mon secrétaire que, pendant la journée, je veux qu'il la . . . »

Il chuchota la suite à l'oreille du soldat qui emmenait par le bras la jeune fille inquiète, bouleversée. Sans un mot, Ausone et Saturninus prirent congé ; ce dernier lui adressa un salut respectueux ; mais l'autre, irrité, ne vit pas son salut ou ne voulut pas le voir.

Chapitre 12

Depuis la veille, les nuages annonciateurs de pluie, denses et lourds, qui avaient si longtemps nimbé les sommets des montagnes, semblaient s'éclaircir de plus en plus. Sur les cimes des arbres quelques voiles s'étiraient encore : mais du Sântis et du Tödi, le brouillard tombait. Avant de s'enfoncer derrière les hauteurs des forêts à l'ouest du lac, le soleil ce jour-là sombra d'un seul coup, pour la première fois depuis un certain temps, inondant un court instant l'eau et la terre de lueurs sanglantes ; aussitôt les poissons sautèrent pour happer avidement les moustiques qui s'exposaient au soleil, dans la lumière dont ils avaient été si longtemps privés et volaient faiblement, les ailes humides, tout près de la surface de l'eau ; puis le disque rougeoyant plongea de nouveau dans le vaste rideau de nuages. En criaillant, le héron s'échappa des roseaux à tire-d'aile vers l'intérieur du pays.

Le vent semblait tourner. Les nuages, tantôt d'un côté, tantôt de l'autre, parcouraient le ciel. Les vagues du lac déferlaient dans un sens, en suivant encore l'ancienne direction du vent, tandis que là-haut, les nuages allaient dans un autre.

Devant la porte nord du camp, la Porte prétorienne, mais plus en direction de l'ouest, les mercenaires bataves venus du Rhin inférieur campaient ce soir-là. Le centurion, un homme d'expérience depuis longtemps au service des Romains, paré d'un collier et, sur sa cuirasse, de décorations obtenues pour ses actes de bravoure, un homme d'environ quarante ans, attisait de mauvaise grâce le feu qui fumait, et qu'on n'aimait pas laisser s'éteindre dans les forêts froides et humides.

« Allons ! gronda-t-il. Pfff ! Voilà qu'il s'éteint. Vulkan et Loge, je les ai tous les deux appelés en vain. Vulkan ne m'aide pas, parce que je suis Barbare, Loge non plus parce que je suis au service des Romains. Nous, les mercenaires, nous n'avons plus de dieux pour nous venir en aide, parce que nous ne sommes pas un peuple.

--- Ah, Rignomer, dit en riant l'autre, un homme à la barbe rousse et duveteuse, parmi tous les dieux, je n'en célèbre qu'un seul : le dieu de la victoire !

--- Et c'est justement Wotan, celui qui nous a abandonnés, Brinno. Partout les Germains remportent la victoire, c'est-à-dire les *peuples* qui combattent contre Rome, mais pas nous, les mercenaires germaniques qui nous battons *pour* l'empereur. Et nous perdons énormément de sang dans chaque bataille, nous les mercenaires précisément.

--- Parce qu'ils nous placent toujours à l'endroit le plus exposé, ces Vénètes pleins de ruse, dit à son tour Brinno, en colère.

--- Parce que Wotan nous est hostile, murmura le centurion. Nous ne *devons* plus combattre pour Rome contre les autres Germains. Il ne le *veut* plus !

--- Quoi, les " Germains " ! C'est un mot qui sonne comme " Barbares " : ce sont les Vénètes qui l'ont trouvé, pas nous. Qu'est-ce que ces Alamans ont à voir avec moi ? Je suis un Batave : un Franc, si tu préfères.

--- Oui, je préfère.

--- Mais c'est un nom plus récent !

--- Plus représentatif pourtant, parce qu'il est plus important !

--- Qu'est-ce qu'ils ont à voir avec moi, je te le demande encore une fois, ces Suèves cabochards ? Avec leur queue-de-cheval sur le haut de la tête ! Je comprends à peine ce qu'ils baragouinent !

--- Mais nous sommes tous, avec nos yeux bleus, nos cheveux blonds, les fils de ceux d'Asgardh ! Nous nous sommes tous, depuis le levant, déplacés vers les grands fleuves ! C'est ce que nous ont appris nos pères, c'est ce que chantent les aèdes. Et partout, au bord du Rhin et du Danube, on voit se regrouper les pays, s'assembler les peuplades qui auparavant se sont fait la guerre avec tant d'acharnement. C'est l'œuvre de Wotan ! Il appelle les descendants d'Asgardh contre Rome ! C'est ma dernière expédition sous les enseignes infernales. Dans quelques jours mon service militaire est terminé : alors je rentre chez moi et je bâtis mon domaine au bord de l'Yssala où m'attendent ma mère et mes frères et sœurs – je le bâtis avec une assez bonne charrue, la *romaine* – Et si je dois encore combattre, je combats pour mon territoire *contre* Rome ! Nous avons trop peu d'espace, nous les Francs, là-bas, dans les marécages du Rhin ! Nous devons aller dans la belle Gaule.

--- Eh bien, cette guerre des Romains sera bientôt finie. Une victoire sans effusion de sang.

--- Qui sait ? »

A ce moment le centurion s'assit à terre à côté de Brinno et lui murmura à l'oreille :

« Un de mes compatriotes qui, déjà autrefois, sous l'empereur Valentinien, combattait au bord de ce lac contre les Alamans, m'a raconté pourquoi, saisi de peur et d'horreur, il a soudain rompu son contrat de mercenaire : au cours d'une bataille – perdue par les Romains – on a vu s'élancer à la tête des Alamans en formation de coin, monté sur un cheval gris fer, Quelqu'un contre qui personne ne lève la main sans risquer de ne plus jamais connaître ni désir ni délice.

--- Comment ? demanda Brinno, partagé entre l'incrédulité et la crainte : *Lui . . . Lui . . .* en personne ? »

Rignomer acquiesça de manière significative.

« Sous l'apparence d'un vieux duc ! C'est ce que dit la légende. Il descend de sa demeure céleste quand un grave danger menace les habitants des bois, ici au bord du lac, les avertit et, de son noir manteau de nuages, les soustrait aux yeux des ennemis, leur enseigne les runes de la victoire sur la montagne inaccessible et les transporte soudain

sur les ailes d'aigle de la tempête. Contre *lui* je ne combats pas ! C'est seulement contre les hommes que j'ai juré à l'empereur de servir. Mais écoute : un appel de la trompette de nos avant-postes ! Qui nous amènent là nos cavaliers ?

--- Une ambassade des Alamans, semble-t-il !

--- Oui, un chef et deux hommes à sa suite. Comme il est jeune ! Arrête-toi, jeune héros : si tu veux aller trouver le commandant dans le camp – un seul à la fois a le droit d'entrer à cheval – je dois auparavant te bander les yeux. Descends ! Tu ne veux pas ? Eh bien fais demi-tour. »

C'était un coup dur pour les espoirs d'Adalo ! Il aurait aimé regarder, regarder attentivement dans le camp romain les fossés, les remblais, les portes et – il y avait deux hommes à l'intérieur – la palissade qui surplombait fièrement le rempart. A contre-cœur il mit pied à terre. On jeta sur lui une épaisse couverture de laine, comme un grand sac, disposée en plis lâches sur la tête et nouée sous le menton : Rignomer, lui tenant les mains, le conduisit jusqu'à la porte où un centurion des Thraces reçut l'envoyé des Barbares.

Les deux accompagnateurs d'Adalo mirent aussi pied à terre, attachèrent les trois montures au sapin le plus proche et se retrouvèrent bientôt à bavarder avec les Bataves – le mauvais latin des territoires frontaliers devait cependant favoriser la compréhension entre tous les différents dialectes – autour du feu des gardes qui maintenant, au prix de grands efforts, venait d'être allumé ; car il commençait à faire nuit noire.

Aussitôt on entendit résonner, venant du chemin forestier par lequel les envoyés étaient arrivés, un grognement étrange qui se rapprochait peu à peu. Tous, même les deux Alamans, surpris, sursautèrent.

« Un ours ?

--- Si près du feu ?

--- Il se serait glissé à travers nos avant-postes ? »

Et ils saisirent les javelots qui se trouvaient rangés.

Alors dans le virage de l'étroit sentier forestier, on vit arriver un Batave au large sourire : il venait de comprendre de lui-même.

« Regardez, frères d'armes ! Un jongleur sarmate ! avec une ourse apprivoisée ! Elle danse au son de sa flûte champêtre ! C'est amusant. »

Alors un cri de stupeur échappa à l'un des Alamans : il ouvrit tout grand les yeux et la bouche.

« C'est vrai. »

L'autre lui donna un coup de coude dans les côtes :

« Une ourse ! Oui ! Tu n'en avais encore jamais vu ? »

Dans la lueur du feu on vit arriver un homme en costume sarmate – des peaux de mouton noires cousues ensemble, la laine à l'intérieur -- ; il conduisait, avec une laisse de cuir, une grande ourse.

Derrière lui se traînait, couvert lui aussi d'une peau de chèvre, son serviteur qui portait dans un sac les provisions du voyage : c'était un pauvre infirme, un jeune garçon ; à demi paralysé, il avançait lentement à l'aide d'une béquille ; il pouvait difficilement marcher et se tenir debout : en effet comme le troisième Batave lui donnait un petit coup avec le manche de sa lance pour l'inciter à s'approcher du feu, le malheureux tomba dans l'herbe en poussant un cri étouffé.

Le mercenaire lui demanda, avec des cris mêlés d'injures romaines et germaniques, en quoi consistait *son* art. Il ne remua pas.

« Tu peux le questionner longtemps, dit son maître en riant, le jeune est muet. Et fiévreux. Il a peur des hommes. Laissez-le rester couché ! »

Le garçon rampa sous les buissons les plus épais, loin du feu ; depuis le poste de garde on pouvait à peine le remarquer : on voyait seulement que ses cheveux aux boucles crépues étaient d'un noir de jais ; il prit, d'un petit pot en terre, quelques gouttes qu'il versa sur son pied malade et il le frotta énergiquement de sa main.

Chapitre 13

Etant donné son impatience et à en croire sa mauvaise humeur, il sembla à Adalo que longtemps, très longtemps, on tardait à le conduire dans l'immense camp, de colline en colline, jusqu'à ce qu'enfin son chef l'arrête et lui retire la couverture de la tête. Il se trouvait dans la tente du préfet. Furieux, il reconnut aussitôt l'ami de Bissula, tandis qu'un grand nombre d'autres chefs de guerre étaient assis et debout devant lui. On avait eu suffisamment de temps pour les rassembler pendant qu'on conduisait le Barbare en zigzag à travers les ruelles, dans toutes les directions pour le dérouter.

Il salua Ausone sans dire un mot – il ne lui échappa pas que les yeux des ennemis, admiratifs, étaient rivés sur lui -- ; celui-ci lui fit signe de s'asseoir sur un siège. Mais le jeune homme tint à rester debout.

En vain il s'efforça, en regardant autour de lui dans cet espace richement décoré, de découvrir une trace – non de la petite elle-même, il n'osait pas l'espérer ! – mais un vêtement ou un objet lui appartenant : ici on ne voyait que des armes et des rouleaux de papyrus.

Ausone commença : « Tu comprends, Alaman, la langue de Rome, puisque tu es venu seul, sans interprète ? »

Adalo acquiesça.

« Sois le bienvenu ! Nous attendions une telle ambassade. Tu viens demander la paix ? »

Furieux, le jeune héros rejeta sa belle tête en arrière, au point que ses longues boucles tombaient en ondulant sur ses épaules ; il répondit, les yeux étincelants.

« Vous retirer de vous-mêmes, voilà ce que je vous propose.

--- Ah, Barbare insolent ! » s'écria Herculanus.

Mais Saturninus, indigné, lui fit signe de se taire puis demanda très calmement :

« Est-ce que nous sommes cernés ?

--- Pas encore ! Mais pour la simple raison que nous ne l'avons pas encore décidé. »

Saturninus lança au préfet un regard éloquent.

« Fanfaronnade ! dit ce dernier en langue grecque.

--- Et pourquoi, ironisa Herculanus, ne nous avez-vous pas déjà anéanti ?

--- *L'issue*, Romains, est entre les mains des dieux. C'est pourquoi nous n'avons pas donné l'assaut, parce que nous qui ne redoutons pas le combat, nous l'aimons au contraire – vous le savez bien – parce que cette fois nous voulons la paix, ou plutôt nos chefs pleins de sagesse la veulent, eux qui pensent plus loin que mes camarades d'enfance. La grande alliance des peuples alaman veut mettre fin pour toujours non

seulement à cette expédition, mais à la guerre entière qui consume tant de générations d'hommes ou qui reste latente, par un traité avec vous : ce n'est pas une trêve, mais *la paix* que nous voulons avec Rome. »

Saturninus le regarda avec attention :

« C'est ce que tu penses, jeune homme ?

--- Je l'ai déjà dit : c'est le choix de nos sages au nombre desquels, à vrai dire, on ne *me* compte pas. Mais je reconnais aussi que les relations avec vous, de l'autre côté de la palissade qui sert de frontière, quand les javelots sont déposés dans les hangars, comportent pour notre peuple toutes sortes d'avantages : si nous avons déjà copié chez vous certaines choses, nous devons encore beaucoup apprendre de vous.

--- Mais pourquoi, objecta Ausone, si vous le reconnaissez, rompez-vous toujours depuis des siècles, chaque traité, chaque trêve ? Vous aimez vous glorifier de votre loyauté, comme d'une vertu de votre peuple, vous les Germains, et nous devons aussi louer le service loyal de vos mercenaires sous nos drapeaux. Mais pourquoi rompez-vous ici, aux frontières, -- et vous tous en réalité, tous les peuples quels que soient vos noms, les Alamans comme les Francs, les Goths comme les Quades et les Marcomans, avec une telle déloyauté -- pourquoi détruisez-vous toujours, d'année en année paix et traités ? Nos cohortes, obligées de patauger continuellement dans vos marécages, vous accusent, avec une haine féroce, d'être le plus fourbe des peuples ! Pourquoi violez-vous toujours, comme un torrent, les traités sur nos frontières ?

--- Comme un torrent ? Tu as, sans le savoir, trouvé le mot juste. Je ne parle pas du fait que souvent ce n'est pas nous qui rompons les traités mais, peut-être contre la volonté de l'empereur, vos chefs d'armée, vos agents frontaliers : ils construisent des forteresses, à l'encontre des traités, sur notre territoire libre, et les livraisons que vous nous devez, conformément aux traités, ils les détournent, surtout celles de céréales.

--- Pourquoi, demanda Saturninus avec gravité et attention en se levant de son siège, ne produisez-vous pas vous-mêmes les céréales dont vous avez besoin ?

--- Nous ne le pouvons pas ! Le pays ne suffit pas à notre population qui augmente. Les dieux nous multiplient prodigieusement : ils doivent vouloir que nous croissions, que nous débordions. Ils en prennent bien des centaines, même des milliers de jeunes en pleine croissance, chaque année, pour vous servir de mercenaires, de gardes-frontière. Nous envoyons souvent un bon tiers des jeunes gens, par tirage au sort, se chercher une nouvelle patrie là où le vol des oiseaux leur signifie d'aller, selon la volonté des dieux : mais même cela ne suffit pas !

--- Ce ne serait donc pas, demanda Saturninus, s'adressant plus à lui-même qu'à l'envoyé, un calcul de votre part ?

--- Le calcul, le croyez-vous à tort, du plus loin que remonte le souvenir de nos ancêtres, -- les légendes l'ont conservé avec fidélité, tristesse et fierté -- aurait toujours poussé, encore et encore nos héros presque nus sur les javelots de vos légions en train de

s'engourdir ? Nous ne serions vraiment que cela, nous les jeunes générations ? Nous préférons toujours gagner avec le sang – celui des ennemis ou le nôtre – ce dont nous avons besoin, plutôt qu'avec le travail de la charrue. Mais croyez-vous que, par calcul, nos barbes grises, des peuples entiers avec femmes et enfants, valets et servantes, troupeaux et bagages traversent toujours vos frontières en direction du midi et du couchant, non pas une troupe de guerriers qui emporteraient un butin fructueux, non, des peuples entiers au cours d'une migration éprouvante, contraints d'avancer parce qu'ils y étaient contraints par d'autres, repoussant, parce qu'ils étaient repoussés, du septentrion et du levant, par d'autres Germains et des Sarmates, mais sans quitter leur ancienne patrie, renforçant leurs positions grâce à ceux qui étaient restés en arrière jusqu'à ce que ceux-ci soient obligés de céder la place à leur tour ? Le calcul, croyez-vous, aurait attiré si souvent ces centaines de milliers de gens le long et au-delà de vos frontières, avant tout pour la ruine assurée ? Oh non ! Ce n'est pas la démesure qui nous pousse, c'est la plus puissante des déesses : la *nécessité* ! Un homme n'aime pas l'appeler de son nom, à savoir la femme à la ceinture de bronze, la seule divinité implacable – elle est la mère des trois Parques --, celle qui la vénère aussi, et souvent elle étrangle, avec un ruban de sa ceinture, l'homme qui l'invoque imprudemment. Prenez garde, Romains ! Devant nous vous n'êtes cependant qu'un royaume puissamment armé ; mais derrière nous menace et agit la terrible mère des Norns ! Nous n'avons pas le choix. Le pays était devenu trop exigu : nous *sommes obligés* de déborder, quoi qu'il advienne, du flot qui quitte son ancien lit en grondant. C'est pourquoi, Romain avisé, tu parles à juste titre de torrent. Croyez-moi : inlassablement nous forcerons vos frontières, quand bien même vous seriez terriblement protégés avec hommes et murailles, jusqu'à ce que nous, les innombrables peuples de Germains, nous périssions tous, ou que nous gagnions suffisamment de terres pour y vivre. Ensuite seulement la paix pourra exister. »

Chapitre 14

Les paroles d'Adalo, apparemment inspirées par une conviction profonde et dites avec un enthousiasme ardent, produisirent une forte impression. Herculanus haussa dédaigneusement les épaules. Saturninus, silencieux, regardait gravement dans le vide – vers le lointain --. Au bout d'un certain temps seulement, Ausone trouva ses mots :

« Je n'ai jamais vu les choses ainsi. Est-ce ta façon de penser ?

--- Je le dis encore une fois : c'est celle de nos sages ; c'est le duc Hariowald qui me l'a enseignée. Mais la détresse de nos peuples crie si fort – même une oreille peu exercée entend forcément son appel – “ Une terre ou la ruine ! ” C'est pourquoi je vous demande au nom de l'alliance de tous nos peuples – nous les Alamans, en héroïsme nous ne le cédon à aucun peuple sur terre ! – voulez-vous que nous, nos épées, remportions la victoire pour vous, pour toujours, contre tous vos ennemis, -- en particulier contre les Francs félons, de mauvais voisins pour nous comme pour vous – le voulez-vous ? »

Les Romains l'écoutaient attentivement ; personne ne l'interrompt.

« Eh bien, il y a un moyen, mais *un seul* !

Il fit une pause.

--- Parle, dit Saturninus, l'encourageant à poursuivre.

--- Quittez tout le territoire que vous possédez encore mais que vous ne gardez qu'au prix de combats difficiles, quittez tout le territoire du nord, entre ce lac et la rive droite du Rhin jusqu'à l'endroit où se jette le Moenus, au pied de votre forteresse de Mogondiacum, ainsi que tout le territoire situé au sud de ce lac jusqu'à la crête des glaciers !

--- Effronté ! cria Herculanus.

Les autres chefs de guerre ne furent pas non plus économes en paroles de colère.

« Ce n'est pas mal ! » dit Ausone en souriant.

Seul Saturninus gardait le silence : il pensait qu'Aurélien, le grand héros de guerre, d'une manière tout-à-fait semblable à ce qu'on réclamait ici, avait évacué la fière conquête de Trajan, la Dacie, et de ce fait amené, pour un certain temps, les Goths à faire la paix au bord du Danube.

Mais Adalo poursuivit :

« Faites-le, faites-le, même si vous n'êtes qu'à demi consentants, faites-le contre un dédommagement appréciable car je vous le dis, vous devez agir dès à présent. Mais par nécessité et sans contrepartie. Faites-le dans la bienveillance ! Car dans notre peuple

circule une fière prédiction : un jour l'Alaman fera caracoler ses chevaux des Alpes enneigées jusqu'au Wasgau. »

Alors Ausone se leva, indigné.

« Pas un mot de plus ! Pour unique réponse, rapporte aux tiens l'ancien cri de guerre des Romains " Malheur aux Barbares " !

--- Malheur aux Barbares ! » s'écrièrent à leur tour les chefs de guerre.

Mais Saturninus gardait le silence.

« Avant que je parte, dit le jeune homme – il avait peine à dissimuler la colère cuisante, le souci angoissant qui l'agitaient – écoutez encore une requête. Vous détenez comme prisonnière une fille de notre peuple. »

Avec une attention extrême, six yeux convergèrent vers lui.

« Je suis chargé de la racheter. »

En dépit de tous ses efforts pour paraître calme, froid, sa voix tremblait.

« Es-tu un parent de Bissula ? Elle n'a pas de frère ! dit Ausone, méfiant.

--- Ou son amoureux ? » insinua Herculanus.

Des lueurs d'incendie s'allumèrent sur le visage du jeune homme, en colère il fronça les sourcils.

« Ni son parent, ni son promis. Je suis chargé, je l'ai déjà dit, de la racheter. Indiquez votre prix. »

Ausone voulut riposter par un refus. Mais Saturninus le devança.

« Tu paies à chacun ?

--- A chacun.

--- Est-elle une fille de roi ou une noble, que les siens accordent un tel prix à sa liberté ?

--- Elle est une jeune fille libre de notre peuple et elle a autant droit qu'une reine à notre protection.

--- Eh bien, ricana Herculanus, votre protection ne l'a pas précisément beaucoup aidée.

--- Je veux l'évaluer à son poids en argent, ou même en or.

--- Bah, sourit Ausone, ça veut dire pas beaucoup ! Elle ne pèse pas lourd, la petite. Ne te mets pas en peine : je ne lui donne pas la liberté !

--- Pardon, Préfet, dit posément Saturninus sans quitter Adalo des yeux, je te le rappelle une fois encore : la Barbare n'est pas *ton*, mais *mon* esclave.

--- Quoi ? Ô dieux !», s'écria Adalo que la terreur et la douleur mettaient hors de lui.

Il fit vivement deux pas en direction du Romain.

« Est-ce possible, est-ce vrai ? Dis-moi que non, Ausone. »

La voix de celui qui, juste avant, lui tenait tête, était maintenant presque implorante.

« Malheureusement c'est ainsi », répondit son interlocuteur, dépité.

Mais Saturninus – il savait à présent ce qu'il voulait savoir – fit tranquillement remarquer :

« La prisonnière est ma propriété. Ce n'est pas pour de l'or que je la vendrais. Mais je lui donne la liberté si tu . . . »

A cet instant il se leva, marcha en direction d'Adalo et lui chuchota quelque chose à l'oreille. Furieux, l'Alaman s'emporta :

« Où nous sommes retranchés et quels sont nos effectifs ? Viens dans la forêt, Romain : c'est là que tu vas l'apprendre ! »

Impassible, Saturninus recula.

« Comme tu voudras. Plus jamais la fille rousse ne reverra les siens.

--- Réfléchis, Barbare, siffla Herculanus, se levant à son tour, on n'a pas besoin d'instruments de torture pour infliger à une jeune fille des supplices sévères, très sévères. »

En poussant un cri, le jeune homme empoigna le glaive qu'il portait au côté. Mais il se retint. Il jeta seulement à Herculanus un regard auquel celui-ci se déroba ; il regarda de côté en clignant des yeux.

Pourtant Adalo, profondément et cruellement torturé de douleur, cherchait du regard ne serait-ce que la trace caractéristique d'un sentiment sur le visage dur, aux beaux traits mâles de Saturninus ; ensuite il examina du regard les traits d'Ausone, bienveillants certes, mais totalement dénués d'énergie. Il soupira profondément. Il se sentait seul, en dépit de tous les regards perçants dardés sur lui ; alors il rassembla ses forces et dit avec calme :

« S'il lui arrive malheur, son peuple la vengera de façon terrible. »

La colère fortement contenue, mais sans borne, dans ces quelques mots ne manqua pas de produire son effet. Il fit demi-tour pour partir, sans saluer.

Il se trouvait déjà sous le rideau de l'entrée quand Saturninus lui cria :

« Et comment s'appelle l'envoyé du peuple alaman ? »

Le jeune homme fit volte-face et, embrassant tous les assistants d'un *seul* regard, il cria :

« Adalo, fils d'Adalger. Vous n'allez pas oublier ce nom. »

Là-dessus il quitta la tente.

« Mon oncle, s'écria Herculanus, ce ne serait pas le fameux nom ? Oui, oui, c'est cela: le " Mars des Alamans" ! Laisse-le attaquer, et la guerre est terminée ! »

Avant qu'Ausone ait pu répondre, Saturninus sortit en hâte de la tente et lui dit :

« Méfie-toi, Ausone ! Pour ton neveu, il semble que rien ne soit sacré dans le ciel et sur la terre. Mais il faut à nouveau lui bander rapidement les yeux à ce Barbare : il a le regard de l'aigle. »

Et il sortit de la tente en hâte, à la suite de l'envoyé.

Mais Ausone, mis maintes fois de mauvaise humeur, extrêmement dépité, lui dit sur un ton qu'on n'avait presque jamais entendu chez cet homme bienveillant :

« Tu me déplaïs depuis longtemps déjà, mon neveu Herculanus. Je suis très, vraiment très mécontent de toi ! »

D'un pas rapide il passa devant lui et, pour se calmer, le frappa brutalement de ses deux bras. Son neveu lui lança un regard de mauvais augure.

Chapitre 15

Pendant ce temps, les Bataves, les deux guides d'Adalo et le montreur d'ours s'étaient installés autour du feu en bavardant tranquillement.

Généralement, le sentiment d'appartenir à différentes tribus germaniques manquait si totalement aux Alamans qu'il ne leur venait pas à l'esprit de formuler des reproches à voix haute, aux Bataves de surcroît, ou même de gronder en silence, parce que ceux-ci combattaient d'autres Germains sous les enseignes romaines : occasionnellement des mercenaires alamans se battaient contre d'autres Germains, aussi bien que contre des ennemis de Rome. C'est ainsi que la coupe romaine de bronze, pleine d'un vin rouge de Rhétie, circulait entre les deux Alamans ; et les Bataves aimaient bien boire de l'hydromel que la suite d'Adalo avait emporté avec eux dans de longs récipients de bois ficelés dans leur dos.

En effet, déjà à cette époque les Alamans avaient souvent grand soif : les braves n'auraient pas aimé – on ne pouvait pas être ravitaillé dans le camp ennemi – pendant les nombreuses heures que duraient l'aller, l'attente et le retour, manquer de cette boisson-là. Le Sarmate buvait tour à tour, en quantités égales, tantôt du vin, tantôt de l'hydromel. Sur un signe de Rignomer, il s'était également assis près du feu.

L'ourse était couchée près de lui, étendue de tout son long, tandis qu'il se mettait à lancer en l'air, puis à rattraper, un couteau bien aiguisé, à la stupeur des Bataves qui lui jetèrent, pour cela, des petites pièces de cuivre. Son serviteur paralysé était couché dans les broussailles et dormait si profondément qu'il ronflait.

« Ah, s'écria Rignomer, essuyant sa barbe filasse de son bras nu tout en rendant la « chope » à l'Alaman, que Frey te récompense pour ce breuvage ! Aucune boisson ne m'avait autant plu depuis que j'ai tourné le dos à la cave d'Yssala et à celle de ma mère. Celle qu'elle brasse est encore plus corsée.

--- Tu préfères pourtant le vin, dit son compatriote.

--- C'est meilleur au palais, Brinno ; mais l'hydromel et la cervoise plaisent davantage à mon cœur : c'est la boisson de mon pays natal ! Pourtant ce qu'il y a de meilleur, quand on boit, n'est pas le torrent liquide qui ruisselle dans la gorge, mais le souvenir de maintes heures joyeuses des beuveries *d'autrefois* qui planent au-dessus de nous, comme un héron dans un bruissement d'ailes. Eh bien, Alamans, quand reprend-on la bagarre ? Viendrez-vous à nous ou devons-nous aller vous chercher ?

--- Comme le voudront le duc, répondit l'interlocuteur en vidant sa coupe, et le puissant Wotan. »

Alors un tressaillement parcourut le visage du Batave.

« Ne *le* nomme pas ! J'ai peur de *Lui* ! Vous, les chevelus, je n'ai pas peur de vous ! J'en ai déjà attrapé par derrière plus d'un d'entre vous, d'une main, par la queue de cheval,

tandis que de l'autre je lui plantais de face mon glaive dans la gorge. Mais celui qui porte un manteau, je le crains ! Il nous est hostile, à nous les mercenaires ! Pour moi c'est comme s'il planait dans les airs contre nous, toujours là où nous nous battons. Eh bien, saltimbanque, bois encore. Et ensuite montre – tes talents à présent nous les avons vus – ce que ton ours a appris. Ton serviteur, là dans les buissons, le paralysé, il ne devrait pas avoir aussi quelque chose ? Mais où est-il donc passé ?

--- Hé, Zizais, chien d'infirme, est-ce que tu serais aussi sourd que muet, où te caches-tu ? Voyez, il est étendu là-bas près de la source – tout près du fossé : il a de la fièvre, il recherche l'eau. – Maintenant remue-toi, jeune danseuse brune ! »

Et il murmura quelque chose à l'oreille de l'animal, qui se dressa alors sur ses pattes de derrière en grognant : le saltimbanque lui plaça un long bâton entre les pattes de devant, alors l'énorme masse se désarticula pour effectuer lentement une ronde, au rythme d'un air monotone, triste, que l'homme joua d'abord sur son fifre, mais qu'il chanta ensuite, en battant la mesure sur une coupe en bronze avec la lame d'un couteau. Les hommes éclatèrent de rire en regardant la danseuse lourdaude.

« Ah, demanda Rignomer, comment s'appelle la jolie demoiselle ?

--- Bruna. Elle sait aussi prédire l'avenir. Méfie-toi ! Demande-lui ce que tu voudras. »

En même temps, tout en lui retirant le bâton des pattes, il posa la main sur la tête de l'ourse. L'animal posa ses pattes de devant sur le sol et jeta un regard malicieux à son maître qui lui lança du pain dans la gueule.

« Eh bien, sage Wala, dit Rignomer en riant, est-ce que les Romains auront la victoire au cours de la prochaine bataille ? »

Le Sarmate s'avança lentement vers l'animal en lui caressant le poil sur le front : mécontente, l'ourse secoua la tête en grognant.

Le Batave prit peur : son rire se figea.

« Elle est l'amie de Donar, dit-il, consterné. Celui-ci parle par son entremise. C'est bien ce que je pensais. »

Il parlait comme si la bataille avait déjà été engagée et perdue.

« Eh bien, dit le saltimbanque pour le consoler, je vais l'interroger pour toi. Bruna, sage esprit de la forêt, regarde avec attention ce héros : est-ce qu'il rentrera, au sortir de cette guerre, sain et sauf chez sa mère qui brasse du bon hydromel ? »

Ce faisant, il caressait lentement l'animal du front vers le museau : Bruna fit un signe d'assentiment.

« Merci à toi, Donar, s'écria gaiement Rignomer. Que m'importe la victoire des Romains ! Je rentre bientôt chez moi ! Toi, l'homme, écoute, la sage voyante me plaît. Est-ce que tu la vendrais ? »

Le Sarmate eut un air menaçant. Il ne s'attendait apparemment pas à cette question.

« Ni de bon gré ni bon marché, -- dit-il d'une voix hésitante : il voulait gagner du temps, réfléchir – Je vis de ses talents, plus que des miens.

--- Tu as raison, Rignomer, dit Brinno à son tour. On s'ennuie si souvent dans le camp, quand on n'est pas en service. Ce serait un passe-temps.

--- Et je pourrais bien leur faire peur aux Vénètes, aux légionnaires arrogants qui nous considèrent avec ironie comme des troupes auxiliaires, mais qui, au combat, nous envoient toujours aux postes les plus meurtriers.

--- L'animal vient bien de ces forêts ? » demanda Brinno.

Le saltimbanque fit signe que oui.

« Hé, dit Rignomer en riant, il nous la faut. Nous la conduirons à Bissula, la petite : la brune Alamane à la rousse.

--- Qui est Bissula ? articula le saltimbanque.

--- La fille la plus ravissante que j'aie jamais vue, s'écria Brinno avec empressement.

--- Oui ! Ils sont bons envers elle, tous ceux qui la voient, poursuivit Rignomer. Surtout nous les Germains !

--- Hé, les Romains aussi, à mon avis ! Une bonne partie, du moins ! Mais elle reste souvent assise, si triste, et regarde, comme avec nostalgie, du côté des bois. Sa compatriote lui offrira un passe-temps. Je t'achète l'animal.

--- Non, non ! Certainement pas ! Je n'aime pas me séparer d'elle. Mais – (à ce moment les yeux de l'homme brillèrent) – Tu sais quoi ? Emmène-moi avec toi, ainsi que l'animal et mon serviteur » voulut-il dire – mais ne le voyant plus couché près de la source ni à sa place initiale, il n'ajouta rien – dans le camp pour quelques jours, jusqu'à ce que vous soyez lassés de cet amusement. »

Mais les deux mercenaires secouèrent la tête.

« Ne venez pas ! Vous, le saltimbanque et le dompteur, ils vous prendront pour des espions !

--- Le tribun nous ferait goûter aux coups de cep de vigne, si nous te laissions franchir seulement la porte du camp.

--- Eh bien, proposa le montreur d'ours, -- je ne le vends pas --, mais je vous laisse l'animal quelques jours et je viendrai bientôt le rechercher.

--- Gratuitement ? C'est suspect ! dit Brinno.

--- Pas gratuitement, rétorqua l'autre, nerveux. Les dieux m'en gardent ! Je dois bien en vivre ! Alors tu vas devoir me payer quelque chose !

--- Bon ! Mais écoute : la bête est bien complètement apprivoisée ?

--- Tout-à-fait ! Si elle devient rétive, tu as juste à serrer plus fort ici, -- tu vois --, son large collier.

--- Je vois.

--- Ne manque pas, avertit le Sarmate, à propos du collier, de le dire à tous ceux qui auront affaire à l'animal.

--- Surtout à la petite, rappela Brinno. Ce serait dommage qu'on touche à un de ses cheveux.

--- Si les hommes ne lui font pas de mal, dit Rignomer, alors son intelligente compatriote ne les mordra pas. »

A ce moment des pas résonnèrent en provenance du camp. Adalo était de retour.

« Zizais, où te caches-tu ? Nous devons partir ! » cria le Sarmate en se dirigeant précipitamment vers les buissons pour y chercher le jeune serviteur qui sortait en boitant du fourré. On avait à présent retiré à l'envoyé son capuchon de la tête ; le regard sombre, il sauta sur son cheval, ses deux suivants firent de même et bientôt ils disparurent dans l'obscurité de la forêt.

Alors on entendit, du côté de la porte, un cliquetis d'armes : les porteurs de lances thraces arrivaient pour prendre la relève des Bataves. En même temps le montreur d'ours et l'infirmes sortaient des fourrés sur la gauche ; le premier remit l'animal à Rignomer qui voulut le traîner dans le camp par la bride. Mais l'ourse se cabra : en grognant doucement elle se dressa sur ses pattes de derrière et regarda son maître avec des yeux pleins de sagesse et d'intelligence pour l'implorer.

« Viens, viens, Bruna, dit ce dernier, rassurant, il s'agit de braves gens – (il se baissa et lui murmura à l'oreille) – Tu ne veux pas ? Tu n'as pas compris ? »

Perplexe, il se gratta derrière l'oreille.

Là-dessus, l'infirmes arriva en boitant, sortit de son sac en peau de taupe une longue bande de tissu bleu – on aurait dit une ceinture – et la tendit à son maître. Celui-ci se mit à rire et la donna au Batave.

« Oui, oui, ça va nous aider ! Montre - le à l'animal ! Non ! Pas devant les yeux : -- devant le nez – comme ça ! Tu vois comme elle le renifle ? Elle le flaire ! Tu t'étonnes ? Oui, le tissu appartenait à . . . il a un pouvoir magique ! -- Avance lentement. Tu vois, elle suit comme un agneau. Maintenant, salue le camp romain pour moi, Bruna : -- je viendrai bientôt te chercher ! »

Chapitre 16

Au cours de la nuit suivante, Saturninus avait entrepris une petite expédition vers le nord et, aussi loin qu'on pouvait se risquer sans gardes expérimentés, dans les marécages, vers l'est. Mais, sans succès, il dut regagner le camp vers midi.

« Apparemment ils se cachent au nord-ouest, avait-il dit, de mauvaise humeur, à Décius, son meilleur homme d'armes, sur le chemin du retour. Mais aucun des guides ne veut s'aventurer là-bas. Pénétrer par la force dans cette zone de forêt, nous le pourrions seulement quand Nannienus sera arrivé. Si seulement nous avions emmené ses troupes par voie de terre ! Il ne sert à rien, à ce qu'il me semble, de construire des bateaux et de bloquer l'accès du lac.

--- Oui, reconnut Décius. Les Barbares auront brûlé toutes leurs barques ou les auront emmenées avec eux à l'intérieur du pays : on n'en voit pas *une seule* ! »

Aussitôt après le retour du général, un Batave se présenta dans sa tente pour lui parler sans témoin.

« Que veux-tu, vaillant Rignomer ?

--- Je me présente pour être puni. J'ai bu trop de vin.

--- Quand ?

--- La nuit dernière.

--- Comment ? Pendant la garde ?

--- Non, après la relève.

--- Le marchand sera fouetté ! Qui te l'a vendu ?

--- Personne, justement ! Si je l'avais acheté, je n'aurais pas bu autant. Mais il était offert ! Du massique offert ! Qui peut y résister ?

--- Pas un Germain, semble-t-il. Et tu *te présentes* pour être puni ? De ton plein gré ? Tout-à-fait incroyable ! Quelqu'un t'a pris sur le fait et tu veux le devancer ?

--- Non, personne ne m'a pris sur le fait. Quand on m'a relevé, j'étais déjà dégrisé – de frayeur -- !

--- Alors pourquoi ?

--- Maître, -- il parlait avec hésitation – c'est à cause de l'Idise.

--- Qui est-ce ?

--- Eh bien, c'est la nymphe de la forêt aux boucles rousses !

--- Qu'est-ce qui se passe avec elle ? s'empressa de demander l'Illyrien, attentif cette fois.

--- Maître, j'ai un fort penchant pour elle ! Comme – comme nous tous.

--- Comment, nous *tous* ?

--- Oui, oui, sourit le Germain, même toi, général ! Je l'ai déjà remarqué ! Maintenant je réclame mon châtiment et je vais te rapporter toute l'histoire, parce que – parce qu'il y va, je le crains, de la vie de la petite. »

Terrifié, Saturninus lui ordonna :

« Raconte ! Les faits dans l'ordre ! Qui t'a offert le vin ?

--- Davus, l'esclave du préfet.

--- Ah ! Et que s'est-il passé ensuite ?

--- Il s'est passé ensuite que j'ai trop bu. Alors que je montais la garde devant la tente de la petite, je me suis bientôt endormi sur l'herbe moelleuse. J'ai été réveillé par un rugissement effroyable. L'ourse d'un saltimbanque, un Sarmate, que j'avais emmenée avec moi, hier soir, dans le camp et conduite auprès de la petite, elle fait exactement comme un homme, exactement comme un être humain, bref comme si elle était le sosie d'un homme : elle court partout derrière la fille rousse de l'Elbe.

--- Bizarre ! La petite connaît l'animal ? Par exemple est-ce qu'elle l'appelle par son nom ?

--- Non. Mais elle était folle de joie quand elle a vu l'ourse : elle a rougi puis blêmi ; si folle de joie que je lui ai demandé, comme tu viens de le faire : " Bissula, vous vous connaissez toutes les deux ? Comment se fait-il que la bête veuille seulement avoir affaire à toi ? Ecoute, puisqu'elle grogne amicalement avec toi, pourquoi pas avec nous ? " --- " Ah, bien sûr, dit la petite en riant, elle est originaire de notre pays et elle sait que je suis la seule à comprendre son alaman ! Tu ne le crois pas ? Eh bien, demande-le *lui* donc, dit-elle en riant et en secouant ses boucles frisées, peut-être va-t-elle te le révéler ". Bref, le monstre ne la quittait pas d'une semelle et la suivait même dans la tente quand elle allait se coucher. Donc, réveillé par les rugissements de l'ourse, je l'ai suivie et j'ai encore vu, à la lueur du feu du camp, un homme s'enfuir et disparaître au coin de la ruelle toute proche de la tente. J'ai bondi dans la tente : la fille n'avait rien vu ; elle avait déjà dormi et avait peine à calmer l'animal furieux dont la patte droite de devant saignait à la suite d'un coup de poignard et qui, fou de rage, lacérait un morceau de tissu brun ; à la fin, la petite la caressait en lavant sa blessure. Tiens, le voici ! »

Il le tendit au général. Celui-ci l'examina avec soin.

« Oui, c'est . . . Mais, attends ! Juste un mot, Rignomer : d'après toi, qu'est-ce que c'est ?

--- C'est un lambeau de la bordure d'un manteau.

--- Quelle sorte de manteau ?

--- Un manteau romain : un sayon.

--- Qui sont les seuls à porter des manteaux bruns ?

--- Les lanciers thraces et les cavaliers cuirassés.

--- Tout juste. Pas un mot de tout cela – à personne --, va.

--- Et mon châtiment ?

--- Plus tard. Mais, à l'avenir, bois le vin qu'on t'offre avec modération.

--- C'est ce que je vais faire, mon général.

--- Au cours de l'inspection dont je te charge à présent, tu agiras avec prudence et discernement, selon mes ordres. Ecoute : encore une chose ! Tu as quelque chose de bien à faire auprès de la petite : tu comprends ?

--- Malheureusement.

--- Tu le veux bien ?

--- Avec joie.

--- Alors fais attention ! Elle s'est plainte auprès de moi que je la faisais surveiller, la journée, au cours de ses allées et venues, Thrax, mon gros secrétaire que j'avais finalement mis dans le secret, s'est comporté bien maladroitement : elle l'avait remarqué depuis longtemps ! Je lui ai promis de la débarrasser de lui. Mais elle ne doit pas rester sans surveillance.

--- Certainement pas.

--- Encore moins près cette attaque. Toi, Rignomer, -- je te dispense, en attendant, de tout autre service – tu suis la petite à distance, mais sans te faire remarquer.

--- Merci, général. Je veux me racheter pour la faute que j'ai commise. Elle ne doit ni s'échapper ni subir de dommage. Et elle ne doit en aucun cas remarquer qu'elle est surveillée et sous bonne garde. »

Sur les entrefaites, les porteurs de tubas donnaient à tue-tête, à travers les ruelles du camp, le signal d'une inspection générale des troupes, équipées pour un défilé, revêtues de leurs manteaux. Les fantassins devaient défiler en formation sur la vaste place, des deux côtés du « praetorium », sur le « forum » et le « quaestorium », puis dans les deux rues qui traversent le camp d'est en ouest, la Via principalis et la Via quintana, mais les cavaliers, juste devant leurs rangées de tentes, près de la porte qui donne sur le lac, la Porta decumana, au sud.

Le tribun monta à cheval et mit pied à terre devant les rangs en ordre de bataille. Lorsqu'il eut terminé avec les Bataves, il donna l'ordre à une section d'entre eux de le suivre et de se placer derrière les cavaliers. En même temps Rignomer lui fit un signe.

Le tribun mit d'abord pied à terre devant la ligne des cavaliers de réserve qui défilaient au pas ; puis il les laissa effectuer une conversion et parader devant lui.

« Tu as l'air pâle, Herculanus, lui cria le chef, l'air de n'avoir pas assez dormi ! As-tu fait des offrandes à Bacchus après le festin du soir ?

--- Un peu. »

Saturninus terminait à présent l'inspection. Il tourna à l'angle de la Via media qui divise le camp du nord au sud, fit un signe à Rignomer, mit pied à terre et lui confia son cheval.

« A qui manque-t-il le morceau de manteau ?

--- A personne. Mais on avait cousu, au bord, une pièce toute neuve, -- dont la couleur ne correspondait pas --, pas encore passée au soleil, et précisément de la même taille que l'autre pièce.

--- Un chef ?

--- Oui. C'était cela ! C'était . . . Herculanus.

--- Mais, maître, tu n'as inspecté que le premier rang des cavaliers . . .

--- Je le sais bien. – Sois vigilant ! – Garde la petite. »

Chapitre 17

Le cœur lourd, Adalo était revenu sur le Mont sacré ; au lever du jour, plongé dans la douleur, il fit son rapport dans la tente du duc.

« Je n'ai rien obtenu, lança-t-il, rien vu du camp, et pas trace de . . . d'elle ! Que faire ?

--- Attendre, répondit le vieil homme en passant la main dans sa longue barbe, son œil à demi fermé.

--- Attendre ! C'est facile à dire !

--- Plus difficile pour toi, qui as pourtant devant toi trois fois plus d'années que moi, que pour moi !

--- Mais la petite ! Je te l'ai déjà dit : ce n'est pas à son ami, le vieil homme qu'elle appartient. Quand nous emmènes-tu donner l'assaut ?

--- Quand ce sera le moment.

--- Quand, enfin, ce sera le moment ?

--- Pas avant que la lune ait disparu du ciel.

--- Est-ce que les femmes sages, dit Adalo en colère, ont lu l'avenir dans les runes ?

--- Je n'interroge pas les vieilles femmes quand je dois combattre. Mais je ne compromets pas non plus la victoire pour des femmes jeunes. -- La lune ne devrait pas briller, il fera magnifiquement sombre. Encore une chose : les averses ont été providentielles, elles ont retenu les Vénètes dans leur camp, leur ont coupé la voie des marécages et des forêts. Mais à présent ça doit avoir à nouveau séché, -- pour que ça brûle joliment bien. Déjà le dieu des souhaits nous a envoyé le vent souhaité ! Encore un petit moment de patience. Et d'autres choses doivent encore s'accomplir !

--- Laisse-moi au moins tenter de lui communiquer, par un messager secret, comment elle pourrait s'échapper en sécurité, en toute sécurité !

--- Non, par mon courroux ! Avant que nous donnions l'assaut, je te montrerai pourquoi il est impossible qu'elle réussisse à s'échapper par le chemin auquel tu penses. Il la conduirait à coup sûr au milieu des postes de garde placés devant le camp et leur découvrirait tout. Mais n'as-tu pas, sur le chemin du retour, rencontré Zercho ?

--- Non ! Pourtant mon escorte m'a dit . . . c'est donc *toi* qui l'as envoyé ?

--- Envoyé ? Non ! Il y est allé sans mon ordre. Mais écoute – ces voix – là c'est lui, et un autre aussi. »

Zercho et Sippilo entrèrent en hâte dans la tente : le jeune noble vit avec stupeur son frère, blond comme les blés, barbouillé de noir.

« Mon garçon, qu'as-tu essayé de faire ? Tu étais avec lui ? Comme espion ! fulmina-t-il. De quoi as-tu l'air ?

--- D'un riverain de l'Elbe à la peau noire ! Mais elle s'enlève facilement, la suie ! Regarde ! »

En riant il sauta au cou de son frère et lui frotta ses cheveux noirs et crépus sur les joues.

« Réprimande-le seulement, le pria Zercho, quand tu sauras tout : à supposer que tu puisses encore le réprimander.

--- Faites votre rapport, ordonna le duc.

--- Maître, beaucoup de choses sont bonnes, presque toutes, mais pas toutes pourtant ! Donc, à vrai dire, ce n'est pas moi qui suis arrivé dans le camp, mais Bruna, dit-il au noble en riant, et elle trouvera bientôt la petite.

--- Est-ce que l'ourse peut ressortir et nous dire ce qui se passe dans le campement ? gronda le duc.

--- Elle, non : mais ce papier peut-être ! dit Sippilo en riant et il sortit un rouleau de papyrus de sa tunique. Par bonheur je suis arrivé, sans être vu, près du fossé pendant que Zercho et Bruna faisaient rire et s'extasier les gardes, je me suis laissé glisser jusqu'en bas et j'ai gravi le remblai, de l'autre côté, un peu sur le haut. Je ne me suis pas risqué sur la crête : là on aurait pu me voir. Eh bien, me suis-je dit, je suis mince et souple comme une anguille ; entre les piquets, à la suite des averses, la terre du remblai était parfois ravinée : c'est là que je me suis faufilé. J'ai pu passer la tête et un bras, mais pas plus : mes épaules étaient trop larges ! Alors ça a été vraiment un rude moment pour mon courage : car je ne pouvais pas avancer et je ne voulais pas rentrer sans avoir vu quelque chose ; il ne faisait pas bon être coincé ! Alors j'ai entendu soudain des voix, des pas, et sur le chemin à l'intérieur du camp, juste en longeant le bord du remblai, j'ai vu se précipiter, droit dans ma direction . . . Bissula. »

Adalo poussa un hurlement de joie ; le duc lui-même considérait, agréablement surpris, le garçon plein d'audace.

« Quelques pas derrière elle, haletait un gros, vraiment très gros homme qui marchait en se dandinant. Elle ne m'a pas vu car elle regardait droit devant elle – elle n'avait pas l'air joyeuse comme d'habitude, mais profondément triste ! – Je comptais sur le fait que l'homme, qui soufflait bruyamment, ne m'entendrait pas. Pourtant je n'ai pas osé appeler avec une voix humaine : j'ai poussé à tue-tête le chant du pinson ; très souvent la petite et moi nous nous sommes exercés à qui pourrait, des deux trompeurs, l'imiter :

c'est moi qui y réussissais le mieux et j'attirais les jeunes mâles, en proie à une terrible jalousie, dans ma cachette de verdure ! Elle a dressé l'oreille, regardé du côté de la brèche dans la palissade où l'oiseau chantait, – bien tard pour la saison ! – m'a aperçu et aussitôt reconnu : elle n'a remarqué que mes yeux, pas mes cheveux rendus méconnaissables par la suie. Elle s'est baissée comme pour regarder dans la direction du pinson en chuchotant « Sauvez-moi, vite ! »

Alors une joie débordante rayonna sur le beau visage d'Adalo :

« Elle ne l'aime pas ! Elle veut revenir ! » jubila-t-il intérieurement.

Sippilo s'en aperçut et devina la cause d'une telle joie. En le regardant avec sérieux, il poursuivit :

« Mais, hélas, elle a ajouté : Un terrible et très grand danger me menace ! »

Adalo soupira et tendit la main pour se cramponner au montant de la tente le plus proche : il chancelait.

« Continue, ordonna le duc.

--- Mais elle ne pouvait pas continuer à parler. En effet le gros homme était à ce moment juste derrière elle ; j'ai vu que, de la doublure de son manteau, sortait quelque chose de long, d'un blanc jaunâtre. " C'est insupportable ! lui a-t-elle lancé avec violence en se retournant brusquement. Est-ce que tu serais mon ombre, esclave ? Pourquoi es-tu sur mes talons ? Laisse-moi ! " --- " Ordre du tribun, mon maître. " --- " Ah oui ? s'écria-t-elle, mi-ironique, mi-furieuse. Alors tu dois – sur ordre du tribun, ton maître, – être capable de courir et de transpirer ! Est-ce que tu rattraperas le chevreuil de la forêt du lac ? "

Et aussitôt, s'élançant avec la vivacité de la lotte qui traverse un ruisseau, elle se mit à courir. Haletant et pestant, le gros homme la suivait. Au bout du chemin sur le remblai, elle se retourna, passa furtivement devant l'homme hors d'haleine, et courut dans ma direction : elle voulait encore me dire quelque chose, mais je n'ai compris qu'un seul mot : « Faites vite ! » Et puis elle est partie. Car son accompagnateur, qui courait derrière elle, arrivait maintenant près de moi. Au moment où, juste devant moi, il relevait son manteau qui lui embarrassait les jambes, l'objet jaunâtre est tombé de son plastron – il haletait de nouveau – et a roulé précisément près des deux poteaux de ma brèche. Je m'en suis vivement emparé. Je voulais attendre pour voir si la petite ne passerait pas une fois encore ; mais j'ai vu que plusieurs Vénètes, magnifiquement équipés, la retenaient et engageaient la conversation avec elle à l'intérieur du camp. Alors je me suis éclipsé à l'extérieur de la palissade : – ça ne s'est pas fait en douceur ! – un peu de peau et de cheveux y sont restés accrochés en souvenir de Sippilo ! – je me suis laissé à nouveau glisser le long du remblai, j'ai escaladé la paroi nord du fossé, je me suis tapi dans les buissons et j'ai rampé jusqu'à mon point de départ dans le camp pour arriver

précisément aux postes de garde où Zercho avait quitté le camp après avoir attaché l'ourse. »

Chapitre 18

Le duc lui avait déjà pris des mains le rouleau de papyrus et l'avait posé sur la table en l'étalant largement ; alors son œil lança des éclairs, illuminé par la joie de remporter la victoire.

« Qu'est-ce que je lis là-dessus ? » Quatre escadres de cuirassés à la Porte décumane, l'ensemble des bagages entassé également devant la Porte décumane. Le remblai haut de huit pieds. Le fossé profond de cinq pieds. Le point le plus vulnérable est l'angle au nord-ouest – et la liste est encore longue ! – Merci, dieu qui exauce les vœux ! C'est toi – et personne d'autre – qui l'as envoyé à tes fils ! Regardez : un plan de l'ensemble du camp ! Précis ! Toutes les dimensions ! Et ici, noté dans la marge, les effectifs de toutes les catégories : cavaliers, fantassins, bagages lourds ! Et leur répartition dans le camp ! Regarde ici, Adalo ! Même le grand sapin, l'arbre de la déesse Terre, y est indiqué ! Qu'est-ce qui est inscrit là, à côté de l'arbre ? Qu'y a-t-il là, plus haut que les pierres de l'autel qui recouvrent le gazon à côté de l'arbre ? Une tente, inoccupée, sans troupes, remplie seulement avec les réserves !

Sur cette feuille, je tiens la victoire entre mes mains ! Eh bien, Zercho, ton salaire ne devrait pas tarder à arriver ! Comme je l'ai promis, -- je te rachète, au prix que Suomar, ton maître, en demande ! – il ne peut pas t'*affranchir*, car son domaine n'est pas très grand et tu es son bien le plus précieux.

--- Oh merci, grand maître tout-puissant !

--- Ensuite tu peux rentrer, libre, auprès des tiens, au pays des Sarmates ! C'est bien ce que tu souhaites ? »

Mais Zercho secoua sa tête hirsute.

Les larmes lui montèrent aux yeux.

« Non, cher maître, dit-il. Je reste si Suomar me laisse le petit lopin de terre que j'ai cultivé jusqu'à maintenant – je n'ai que le douzième de la récolte à lui apporter – et la cabane en branches de saule au bord du lac : je préfère rester !

--- C'est curieux ! Tu ne rentrerais pas dans ta patrie auprès des tiens ?

--- La patrie ? Nous n'en avons pas, nous les Sarmates, comme vous en avez une, vous hommes patients qui menez la charrue, une patrie que vous habitez près d'un foyer fixe, ancré dans le sol. Notre patrie est la steppe, vaste, libre, que l'on ne peut traverser ni des yeux ni à cheval ! Ah ! elle est bien belle --- alors les yeux de l'homme s'allumèrent et il fut saisi soudain, lui apparemment indolent d'ordinaire et peu loquace, d'un enthousiasme qui lui inspirait, à la stupéfaction de son auditoire, des paroles ailées ---. Oui, elle est vraiment plus belle et plus magnifique que tout ce que j'ai vu dans le pays

des Romains et des Germains. Quand dans le Linzois le soleil a étreint la dernière neige, quand la lande rit, quand la steppe est en fleurs, quand, dans la journée, cent faucons crient en même temps dans l'air bleuté et que les étalons sauvages, qui n'ont jamais porté de cavalier, poussent de si terribles hennissements pendant le rut et galopent près des tentes, renversant tout sur leur passage et poursuivant les juments tremblantes avec une telle fougue que le cœur des plus courageux pouvait bondir de frayeur et de joie aussi cependant, devant leur force sauvage, indomptable ! Oh ! la nuit, quand les milliers et les milliers d'esprits regardent de là-haut, il y a beaucoup, beaucoup plus de divinités stellaires qui brillent d'un éclat plus lumineux que chez vous quand, dans l'obscurité, les grues et les cygnes sauvages, comme d'épais nuages – en effet ils projettent leur ombre sur le clair de lune, tant leur nombre est immense ! – mais comme les nuages, en résonnant et en tintant au loin passent haut dans les airs ! Oui, elle est belle la steppe des Sarmates et libre la vie des lazyges à cheval, comme aucun pays et aucune vie ne le sont. Mais Zercho, Zercho n'est plus adapté à la steppe ! Je suis semblable à l'oiseau, à l'oiseau sauvage de la lande que les enfants enferment des années durant dans une cage étroite afin qu'il ne puisse pas prendre son essor. Si on le libère, si on le lance dans l'air, il tombe, il reste sur le sol : il ne sait plus voler, il l'a oublié. Ainsi le travail de la charrue pendant des années et le temps passé sur un lopin de terre m'ont dompté : Zercho ne sait plus monter à cheval comme les lazyges montent à cheval ; autant rivaliser avec le vent ! Zercho ne sait plus dormir, chaque nuit, sur une autre parcelle de terre ni, s'il n'y a rien de mieux à manger, attraper des sauterelles et des lézards ; c'est au blé et au pain, aux produits du champ que j'ai moi-même labouré que je suis habitué : je ne veux plus m'en passer. Et les miens ? Je les ai vus tous – tous les six ! – mourir sous mes yeux en *une seule* nuit : en cette nuit de terreur où les Romains – ces violeurs de serments, ces dévoreurs de peuples, ces loups meurtriers – pendant la trêve, ont soudain attaqué par surprise nos charrettes au bord du Tibissus qui murmure, et nos cabanes rondes aux toits de chaume tressé ! Hélas, ils brillaient magnifiquement, les enclos, dans l'incendie aveuglant ! Mon père assommé, ma mère morte dans les flammes de la hutte de chaume, mes deux sœurs – horreur ! – torturées à mort, mes deux frères précipités dans un flot rouge bouillonnant de sang ! Et moi qui gisais devant la cabane, j'ai été témoin de tout cela : un coup d'épée dans le crâne, sans défense, inerte. Je suis resté étendu ainsi pendant la nuit entière illuminée d'étoiles en demandant aux mille dieux stellaires là-haut : pourquoi ? pourquoi ? pourquoi ? Quand le jour s'est levé, les marchands d'esclaves qui suivent les Romains sur tous les champs de bataille sont arrivés comme les corbeaux des airs et les loups des marais de la steppe, et ils donnaient à tous les lazyges qui étaient à terre des coups de pieds pour voir s'ils vivaient encore. Je me suis contracté sous leurs pas, j'ai été jeté sur une voiture et emmené pendant des jours et des semaines. Enfin Suomar, un homme bienveillant, m'a acheté et m'a délivré ! Car jamais, bien que je sois un serviteur, il ne m'a appelé " chien ", comme les marchands. Il m'a traité comme, comme un être humain ! C'est là où a grandi la petite, là, ma patrie était la ferme de Suomar. C'est là-bas, dans la cabane de saule au

bord du lac que je veux rester même si je suis libre – si je le peux ! – jusqu’à mon dernier souffle. Et quand Zercho viendra à mourir, alors que la petite fée rousse – car nous *devons* la libérer, noble, et nous le ferons – me ferme les yeux de sa main, et qu’ils m’ensevelissent dans un espace découvert, près des saules au bord du lac. Les grues passeront, la nuit, haut dans le ciel, en bruissant et en criillant : et moi je les entendrai, sous le gazon clairsemé, et je rêverai que je suis couché chez moi dans l’herbe fleurie et parfumée de la steppe. »

Il se tut, -- les joues en feu – son visage laid avait embelli ; jamais dans sa vie il n’avait, en une seule fois, formulé autant de paroles !

Le duc lui tendit la main en disant :

« Non, Zercho, tu n’es pas un chien ! Tu as un cœur, -- presque comme un Alaman. Seulement différent, -- mais pas mauvais. »

Adalo garda le silence mais saisit l’autre main du serviteur et la serra chaleureusement. Sippilo se détourna : il ne voulait pas voir cela.

Le duc lui cria alors :

« Toi, mon garçon, tu as la main heureuse ! Je lis dans tes yeux ce que désire ton âme ! Oui, tu remporteras aussi la victoire à laquelle, grâce à ta ruse audacieuse, tu as grandement contribué ! »

Sippilo se précipita vers le vieil homme et lui saisit les deux mains :

« Toi qui devines les souhaits, qui exauces les souhaits, je te vénère à l’égal de Wotan ! L’automne dernier, Adalo m’a encore refusé de tenir une épée, parce que – à ce moment il baissa la tête – parce qu’à l’époque je ne savais pas encore traverser, avec le javelot, dans notre hangar, le bouclier hermundure de saule tressé. Bah, j’étais alors encore un enfant ! Mais à la fête du solstice d’été, j’ai même traversé le vieux bouclier romain que Suomar m’a offert comme cible pour la fête.

--- Vous vaincrez – avec ou sans Adalo – fût-ce par d’autres moyens ! Je sauve ma bien-aimée avant qu’il soit trop tard. »

--- J’avais, avant, percé six trous que j’avais rebouchés, murmura Zercho au duc, mais laisse-le ! Je le protégerai. »

Hariowald les laissa partir tous les deux.

« Eh bien, intervint vivement Adalo, sur ce papier tu tiens la victoire entre tes mains, -- tu le dis toi-même : dépêche-toi de les repousser. »

Mais le duc secoua la tête sans dire un mot.

« Réfléchis – “ Faites vite ! ” -- était sa dernière parole ! Cette nuit ?

--- Non ! Que pèse une jeune fille contre un peuple !

--- Je t'en prie ! Je t'implore ! Tu es mon ami, mon cousin !

--- Je suis le duc des Alamans.

--- Eh bien ! s'écria Adalo, dépité. Si tu hésites, c'est moi qui la sauverai. — Moi seul ! Il y a un moyen – que personne ne connaît, seulement toi et moi –, je veux le mettre à exécution. »

Et il voulut sortir précipitamment.

Mais aussitôt, l'air menaçant, le duc lui barra le passage.

« Arrête-toi, mon garçon ! Ne t'en va pas ! Est-ce que tu veux, pour deux yeux bleus, compromettre l'assurance de la victoire pour ton peuple ?

--- Je ne la compromets pas ! Je fais seulement, cette nuit, une apparition dans le camp romain – moi seul ! -- Je la sors dans mes bras ou j'y laisse la vie !

--- Et que tu sois mort ou vivant, le secret est découvert : pour notre incursion, c'est le chemin le plus court qui mène à la victoire !

Et il voulut sortir en passant devant le duc. Mais, avec une poigne de fer, le vieil homme le saisit aux épaules et le contraignit à rester là.

« Et moi je t'accuse devant l'assemblée du peuple – comme ce roi traître au peuple -- : je vais te faire pendre, briseur de ban, entre deux loups à une branche de ce maudit if desséché !

--- Fais ce que tu veux, une fois que je l'aurai sauvée ou que je serai mort avec elle », cria le jeune homme hors de lui, et il s'esquiva.

Pourtant le vieil homme, avec une force insoupçonnée, le repoussa dans la tente à tel point qu'il le fit chanceler.

« Je vais te faire lier les mains et les pieds, comme un fou ! Tu es fou. Freyja t'a ensorcelé. Ecoute, Adalger, là-haut dans le Walhalla : Adalo, ton fils, ne respecte plus ni son devoir de héros ni son honneur d'homme. On doit l'attacher avec des liens de saule, avec des cordes pour qu'il n'en vienne pas à la démence et ne ruine pas son peuple pour une femme. »

Bouleversé, dévasté, brisé, Adalo se laissa tomber à terre. Il plongea ses deux mains dans sa longue chevelure bouclée en gémissant : « Bissula ! Perdue ! Perdue ! »

Le duc jeta discrètement sur le jeune homme un regard sourcilieux, mais bienveillant aussi : il vit qu'il l'avait calmé, raisonné. Posément il sortit, pensif, le laissant seul avec sa douleur.

Au cours de la journée, un homme de la suite d'Adalo porta en secret dans le camp romain une lettre de son maître, destinée à Saturninus et à Ausone.

Le jeune noble, prétextant une inspection des postes de garde extérieurs, avait guidé son messenger, du sommet du Mont sacré, à travers les sept niveaux de remparts circulaires, jusqu'à la dernière coupe d'arbres, au pied de la montagne, et chevauché avec lui dans la forêt qui s'étend entre les abattis d'arbres plus éloignés et l'Idisenhang. C'est là qu'il attendit le retour de la réponse. Le noble visage du jeune homme était blême, déformé par le combat qui se livrait depuis longtemps dans son âme. Lorsqu'il entendit, de loin, les coups de sabot du cheval qui rentrait en hâte, -- c'était la fin du jour et les cimes des montagnes s'empourpraient de l'autre côté du lac -- il courut à sa rencontre, hors d'haleine :

« Eh bien, s'écria-t-il, où est la lettre de réponse ?

--- Ils ne m'ont pas donné de lettre. Les deux généraux romains -- car je les ai fait appeler les deux ensemble, comme tu me l'avais ordonné -- ont lu ta lettre devant moi avec un grand, grand étonnement. Ils ont parlé entre eux, à voix haute, avec des mots que je ne comprenais pas : ce n'étaient pas des mots romains ! Puis ils se sont tous deux tournés vers moi, d'abord le plus âgé, qui autrefois était déjà dans la région :

“ Dis à ton maître que la réponse est : jamais ”. Et le plus jeune a ajouté : “ Et pas à ce prix non plus ! ” . »

Alors Adalo s'effondra subitement, comme un jeune sapin dont la hache a tranché le dernier point d'attache au-dessus de la dernière racine. Il était tombé la tête en avant, le visage contre terre.

Son fidèle serviteur sauta à terre, s'assit près de lui dans les hautes herbes et, comme il avait perdu connaissance, lui plaça la tête sur ses deux genoux. Il resta longtemps étendu ainsi, évanoui, assommé par la douleur. Les étoiles étaient déjà là dans le ciel, les chauves-souris passaient furtivement dans les sapins lorsqu'Adalo, en soupirant douloureusement, arriva en haut du Mont sacré.

« C'était le pire, se dit-il en lui-même. A présent il ne reste que la mort : la mort au combat, non pour la sauver, elle, hélas, seulement pour sauver son cadavre ; car, si on l'outrage, elle n'y survivra pas. »

Chapitre 19

Mais Saturninus regarda en hâte en direction des bateaux qui attendaient du côté d'Arbor : quelqu'un d'autre avait dû apprendre beaucoup plus tôt que lui leur départ imminent.

C'était Hariowald, le duc.

Sur une hauteur boisée, le mont Zius, appelé aussi la colline des Gere, à l'est du Mont sacré, presque en face d'Arbor, un petit groupe de postes de surveillance alamans veillait jour et nuit et l'un d'eux, relevé toutes les heures, observait continuellement, de l'autre côté du lac, le « Mont Mercure », la hauteur la plus proche située au sud d'Arbor, sur la rive sud.

La région qui environnait ce port fortifié, entièrement sous domination romaine, était habitée par des colons d'origines diverses ; parmi eux on comptait aussi de nombreux Alamans que la captivité, ou la soumission volontaire et la migration avait conduits sur la rive sud, plus facilement cultivable, plus riche.

Le jour de l'ambassade secrète d'Adalo, à midi, on vit monter, de la « colline de Mercure », à peine visible de la rive sud, un mince filet de fumée : au même moment, sur la colline des Gere, de la rive nord, s'éleva un épais nuage de fumée d'un gris noirâtre. On le distinguait nettement du versant est du Mont sacré – car la colline de Mercure proprement dite, on ne pouvait *pas* la voir de l'autre côté du lac depuis le Mont sacré – et aussitôt l'une des sentinelles qui, ici, observaient continuellement la colline des Gere fit irruption dans la tente du duc.

« De la fumée monte du mont Zius ! Une fumée gigantesque ! »

Hariowald sortit alors de sa tente, entièrement équipé de son armement : au cours de la dernière semaine, jour et nuit, il l'avait à peine retiré, n'ayant que son casque de combat à poser sur le haut de sa tête.

Ce casque était étonnant à regarder : en le voyant soudain rutiler devant soi, on risquait d'être terrifié. Il y avait en ce temps-là, au bord du lac de Constance, un hôte singulier, comme aujourd'hui le hibou des neiges. Au cours d'une décennie à peine, cet étranger venu du lointain Nord, avait échoué par hasard, pendant sa migration, assez loin au sud-ouest, aux abords des Alpes. Au début de l'hiver précédent, Adalo avait abattu d'une flèche, du haut d'un pin, dans la forêt au bord du lac, un spécimen géant du magnifique rapace et avait offert à son vieux cousin aux cheveux blancs, l'énorme oiseau au plumage scintillant d'un blanc neigeux, dont seule la gorge était légèrement striée d'une vague d'anneaux brun rouille, comme magnifique ornement pour son casque. Au-dessus du cimier en bronze du casque, le hibou étendait à présent ses ailes

puissantes qui, sans être complètement déployées, avaient plus de trois pieds d'envergure. Les ailes n'étaient pas disposées comme le sont généralement celles d'un aigle ou d'un cygne, l'extrémité des plumes tournées vers l'arrière, mais dans le sens contraire, pointées vers l'avant : ainsi le casque inspirait peur et fascination par son aspect menaçant – un véritable « casque de terreur » -- comme en porte Wotan quand il se jette dans la bataille à la tête des Einheriar. Ce casque sur la tête, et complètement équipé de ses armes, le duc sortit de sa tente et fit un signe à l'un des gardes qui attendaient toujours là ses ordres. Il saisit la longue corne d'aurochs recourbée qui était suspendue à un montant de la tente et souffla à trois reprises. L'appel retentissant résonna dans le lointain.

Aussitôt les autres gardes, des baguettes de frêne blanc dans les mains, se hâtèrent de souffler dans des cornes plus petites qu'ils portaient à l'épaule, en bandoulière, répercutant ainsi, dans toutes les directions depuis le sommet du Mont sacré, l'appel du duc qui dévalait tous les niveaux des remblais circulaires jusqu'aux abattis d'arbres les plus éloignés.

Alors, de tous côtés, les soldats se jetèrent sur leurs armes et gravirent précipitamment les versants de la montagne ; seuls les hommes indispensables à la surveillance des gués dans les marais, des zones d'arbres abattus et des passages étroits dans les remblais circulaires ne partirent pas. Il se développa en haut de la montagne une activité fourmillante dès qu'ils eurent atteint la crête et se furent rassemblés près d'un énorme frêne qui, du sommet le plus haut, élevait sa cime dans les nuages. A son tronc était solidement ajusté une sorte de siège fait de grands blocs rocheux ; un bloc long appuyé à l'arbre servait de dossier, l'autre, de la même longueur, posé horizontalement sur deux pierres arrondies fichées dans la terre, constituait le siège. Quelques marches conduisaient à l'estrade sur laquelle étaient sculptées diverses pièces de l'armement : un bouclier très simple et un javelot avec la rune fe correspondant au F latin. Puis un casque d'une grande valeur « à tête de sanglier », un bouclier de bronze richement décoré, agrémenté d'une peau de sanglier et, comme le casque, de deux défenses saillantes et menaçantes, une épée dans un fourreau précieux en bois de tilleul poli avec art, ornées de ferrures de bronze, une hache de combat tranchante et un javelot ; ils avaient tous les deux le manche orné et rehaussé de clous dorés ; ces armes portaient, pour indiquer leur appartenance, deux défenses de sanglier incrustées. Enfin un petit bouclier rond, très léger, un javelot court et, pendue à un boudrier de cuir blanc qu'on avait teint en vermillon, une élégante épée : chacune des trois armes avait, comme signe distinctif, un bois de cerf.

Le duc ne s'était pas encore assis. Au contraire il se tenait debout, droit sur le bloc horizontal et il dévisageait, le javelot dans la main droite, la foule des hommes en armes qui affluaient de tous côtés. Un énorme bouclier, de forme allongée, presque aussi haut qu'un homme, rouge, entaillé de runes noires, était suspendu à une branche du frêne au-dessus de sa tête.

Tout le haut du feuillage autour de l'arbre était entouré, enserré de « cordes et de baguettes », c'est-à-dire de baguettes de coudrier et de lances qui – leurs pointes de bronze tournées vers le haut – étaient fichées en terre sur une longueur de sept pieds et attachées entre elles avec des bandes de lin larges comme la main, nouées au milieu des bâtons et dont la couleur rouge annonçait le droit du sang du tribunal populaire.

Chapitre 20

Après que l'affluence des arrivants dans l'assemblée, ainsi que les voix fortes et le cliquetis des armes se furent un peu calmés, le duc leva sa lance et en frappa solennellement, de trois coups rythmés, le bouclier orné de ferrures. Un profond silence s'établit aussitôt.

« Le conseil de l'armée est ouvert ! » dit Hariowald, et il s'assit avec lenteur en croisant les jambes.

Il rejeta en arrière son ample et long manteau bleu foncé attaché sur l'épaule gauche par une boucle, appuya sa lance comme une longue perche sur son épaule droite et dit avec lenteur, la main gauche levée et les doigts écartés :

« Moi, le juge, j'en appelle au droit !
Je demande aux hommes libres :
Est-ce ici le lieu et l'heure
De juger et de tenir
Légitimement une séance de justice
Au sujet des habitations et des avoirs
Des nobles Alamans,
Les fils de la victoire,
Du bétail et du danger,
Du patrimoine et de l'héritage,
De la paix et de la liberté
De la mort et de la vie ?
Indiquez, en toute connaissance,
Au juge son droit. »

Alors on vit s'approcher deux hommes d'un âge avancé qui dégainèrent leurs épées, les levèrent au ciel en prononçant de longues tirades, de sorte que les paroles de l'un répondaient toujours aux paroles de l'autre :

« Nous t'indiquons, car nous le connaissons,
Juge, quel est ton droit :
C'est ici le lieu et l'heure
Pour une séance légitime de justice :

Sur la terre conquise et héritée
Des anciens Alamans,
Par le soleil porteur de la victoire
Qui se lève, clair,
Dans son éclat chatoyant
Sous le vieux frêne
Des ancêtres,
Dans le lieu consacré à Wotan
Au sujet du bétail et du danger,
Du patrimoine et de l'héritage,
De la paix et de la liberté,
De la mort et de la vie
Nous rendons la justice
Et trouvons, nous, hommes libres,
Une sentence juste. »

Tous deux se retirèrent dans l'assemblée. Le duc prit alors la parole :

« Avant que nous allions au combat contre l'ennemi du pays, -- et bientôt, bientôt nous briserons . . . »

Alors jaillirent des cris d'allégresse et des bruits d'armes, que le vieil homme laissa éclater avant de poursuivre :

« Le conseil de l'armée doit trouver une sentence au sujet de plaintes en justice et attester les négociations de paix. D'abord au sujet de Fiskulf, le pêcheur, pour cueillette de lichen et récolte de roseaux. Où est le plaignant ? »

Adalo s'avança en hésitant :

« Ici : c'est moi, Adalo, le fils d'Adalger.

--- En marche pour les droits ! Où est le défenseur ?

--- Ici » dit un homme vêtu simplement, sans recherche : il portait un vieux filet de pêche comme ceinture ; penchant tristement la tête, il s'avança, les yeux baissés.

« Sur quoi porte la plainte ? demanda le juge.

--- Insubordination !

--- Il en coûte le corps, le cuir et le cou. Indiquez-moi le droit : est-ce qu'Adalgo, fils d'Adalger, a le droit de déposer ici une telle plainte ? »

L'un des deux vieillards s'avança à nouveau et dit :

« Le conseil de l'armée tient Adalo, le jeune noble, pour un homme libre et sans reproche : son fief se trouve dans le Linzgau : cela couvrirait toute revendication contre une fausse déclaration ; il a le droit de déposer plainte pour un fait où il en coûte le corps, le cuir et le cou. »

Sur un signe du juge, le jeune noble commença :

« C'est malgré moi que je dépose ma plainte : c'est contre ma volonté ; pourtant mon serment envers l'armée l'exige. En effet, comme j'étais investi du pouvoir sur les centuries de l'ouest du lac, je devais jurer au duc de réprimer toute rupture d'alliance qui se produirait alors dans mes rangs devant le conseil suivant de l'armée. Ainsi je suis *obligé* de plaider : car je redoute le serment implacable. Vous savez tous que, par sa proclamation sanglante, le duc avait interdit que, sur les barques dans lesquelles s'étaient d'abord cachés les fugitifs au milieu des roseaux de la partie occidentale du lac, on allume du feu de jour comme de nuit : si les Vénètes découvraient, alertés, en passant au bord du lac, par de la fumée ou des flammes, que des gens vivaient dans la vaste forêt de roseaux, toutes les peuplades qui s'y seraient cachées étaient perdues. J'ai répété une fois encore, au moment de partir, l'interdiction du duc à tous mes gens ; Fiskulf se tenait à côté de mon bouclier. Et pourtant sur le bloc de pierre qui affleure dans les joncs il a allumé un feu, tandis que les ennemis se trouvaient sur le rivage. On était en plein jour mais la fumée était visible. Bientôt la cohorte la plus proche a fait halte et n'a pas tardé à repérer le feu que j'ai eu du mal à éteindre rapidement, pour endormir leurs soupçons. Je suis *obligé* à présent d'accuser Fiskulf d'avoir bravé l'interdiction. »

Le plaignant se tut et recula d'un pas.

Un murmure de mécontentement, entrecoupé de maintes clameurs de colère et de réprobation, parcourut les rangs.

« Taisez-vous tous ! Silence dans l'assemblée ! cria le duc du haut de son siège de pierre, l'épée levée, jusqu'à ce que je réclame votre sentence. J'interdis les reproches : c'est la paix que je demande ! Toi, l'accusé, qu'opposes-tu à la plainte : la contestation ou l'aveu ?

--- L'aveu, répondit-il tristement. C'est comme l'a dit le jeune noble.

--- Tu connaissais l'interdiction ?

--- Je la connaissais.

--- Tu as bravé l'interdiction ?

--- Je l'ai bravée. Mais j'ai tellement honte ! – C'est la faim qui en est la cause : ce n'était pas pour calmer *ma* faim. – Depuis de nombreuses nuits déjà nous nous tenions cachés dans la forêt de roseaux ; les provisions de poisson séché que j'avais emportées dans la barque étaient mangées. Je surmontais ma faim en mâchant du jonc fraîchement coupé : -- pour moi, en vérité, je ne l'aurais pas fait ! – Mais mon enfant, qui était avec moi, n'était que depuis peu rétabli de la fièvre de l'Elbe qui sévit dans la mousse du marécage : l'enfant – il n'a que sept ans – pleurait si amèrement de faim ! Il demandait et redemandait : " Père, père, donne-moi à manger." Cela me déchirait le cœur ! J'ai harponné un gros brochet qui se prélassait près du rocher, je l'ai découpé : je voulais le donner à manger à mon garçon, sans le cuire ! Mais le dégoût lui a donné la nausée : il

pleurait encore en silence mais ne me suppliait plus ! Alors j'ai fait du feu en frottant deux morceaux de bois sec, j'ai fait cuire le poisson sur la pierre et l'ai donné à manger à l'enfant. Et j'en ai mangé aussi.

--- Je *devrais* le blâmer, dit Adalo. Mais je demande à l'assemblée de ne prononcer aucun châtement contre cet homme. Si un méfait est commis par amour, ce n'est pas un délit ! Un père . . .

--- Tais-toi, plaignant, l'interrompit le juge. Tu l'as blâmé : il a compris ; tu n'as plus rien à faire ici qu'à entendre la sentence. Je le demande : que mérite l'insubordination quand l'ennemi sévit dans le pays ? – Comment ? Vous vous taisez ? – La désobéissance peut perdre le peuple tout entier ! Comment ? Vous m'interdisez de rendre la justice ? poursuivit le vieil homme, furieux. Ou bien, est-ce que vous, barbes grises, vous ne sauriez plus ce qu'on apprend, étant enfants ? Renseignez-moi, rendez-moi justice – il se leva, menaçant – ou j'arrache le bouclier du frêne et je me plains aux dieux : les Alamans ont oublié les droits de leur peuple ! Que méritent la trahison et l'insubordination ?

--- La mort ! retentirent alors de nombreuses voix.

--- Je le savais, dit tout simplement le pêcheur. Adieu, compatriotes ! Je vous souhaite victoire et bonheur. »

Mais le duc continua :

« De quelle mort doit-il mourir ? Par le lacet de saule ? Par la noyade ? Par le fer rouge ? Ou par le brasier rouge d'un bûcher ?

Alors un des deux vieillards s'avança à nouveau et dit :

« Il a, par cet acte, offensé Zius, le dieu de la guerre, et Wotan qui donne la victoire. Zius réclame du sang sur l'autel du sacrifice ; Wotan veut le voir flotter au vent. Le dieu Wotan est le plus grand des deux, et le père de Zius : c'est le droit de Wotan qui prime ; le parjure est voué à Wotan : on le pend par la tête, vers minuit, une corde sous le menton, à un if mort – un loup à sa droite et un loup à sa gauche – c'est la plus ancienne représentation de celui qui, ayant enfreint les droits, ne connaîtra plus ni la paix ni le droit.

--- Il est voué à Wotan, répéta solennellement le juge, si Wotan veut de lui ! Interrogeons le dieu. »

Tous, remplis d'étonnement et, pour les condamnés, d'un léger espoir, levèrent les yeux vers le vieil homme qui poursuivait néanmoins :

« C'est une ignominie et une infâmie pour l'homme de se balancer dans les arbres entre ciel et terre ! Il était un homme droit jusqu'à présent : mais devant les pleurs de son enfant il s'était seulement trop attendri ! Pour son peuple, il ne servirait à rien qu'il meure, qu'il soit pendu là-haut à la fourche. Eh bien : allons-nous demander à Wotan si par hasard il lui pardonne ? Vous tous vouliez pourtant, comme le plaignant lui-même, laisser d'abord cet acte impuni. Il n'en est pas question ! C'est à Lui En-Haut qu'il doit présenter son recours mais – peut-être – ne voudra-t-il pas l'agréer. Voici mon conseil : Fiskulf doit tenter une action au cours de laquelle il tombera pour le salut de son peuple,

au champ d'honneur, inévitablement il tombera, à moins que Wotan lui-même ait pitié des siens et, pour le sauver, l'emporte dans son manteau largement déployé.

--- Parle, exprime-toi ! Que dois-je faire ? s'écria l'homme, les yeux brillants. Tout ! Je ferai tout ! Je veux bien mourir d'un coup de lance, mais pas à la corde de la honte !

--- Tu dois d'abord, avant toute chose, te précipiter sur le bateau le plus imposant du chef romain et – faire du feu, tu t'y connais si bien là-dessus ! – mettre le feu à sa voile.

--- Oui, oui ! C'est ce qu'il doit faire ! Prospérité au duc ! s'écrièrent des milliers de voix. »

Mais le pêcheur s'élança avec fougue vers le siège du juge, leva vers lui ses deux mains et s'écria :

« Merci à toi, duc ! Oui, tu connais les véritables volontés de Wotan ! Le plus grand bateau des Romains – le bateau du général en chef à Arbor – n'est-ce pas ? Eh bien – je ne sais pas encore comment j'arriverai au bateau, de l'autre côté – mais je réussis ou je meurs. »

Le duc dit alors :

« Je m'en occupe. Ce n'est pas toi qui dois aller sur ce bateau : c'est Wotan qui amènera le bateau à toi ; ensuite fais ce que je te dis.

--- D'accord ! D'accord ! Oh, rendez-moi mes armes ! »

Sur un signe du juge, des officiers de justice lui remirent son javelot et son bouclier qui se trouvaient sur le perron, désignés par un F, et il entra alors dans le cercle de ses compagnons d'armes, parmi lesquels bon nombre d'entre eux n'hésitèrent pas à lui serrer la main.

Chapitre 21

« Une heureuse mission vous attend à présent, reprit le duc qui abordait un autre sujet : le port de l'épée, le premier octroi des armes par le peuple, un garçon appartenant à une tribu noble le réclame ; beaucoup d'entre nous le connaissent bien et quiconque le connaît y sera favorable. Certes, il n'est pas encore bien grand, le tendre héros ; mais, je vous le jure, je l'ai vu hier traverser de son javelot, à quinze pas, un simple bouclier en bois de tilleul. Son courage était grand et son entreprise audacieuse lorsque, risquant avec témérité sa vie et sa liberté, il a escaladé spontanément le remblai du camp romain où il est allé chercher des informations très importantes qu'il a mises entre les mains du duc.

--- Qui est-ce ? Qui est-ce ? demandèrent alors de nombreuses voix.

Alors on vit entrer Adalo, tenant son jeune frère par la main :

« C'est Sippilo, mon vaillant petit frère. »

Le duc reprit la parole :

« J'en réfère à l'assemblée : doit-il recevoir ses armes ? Il est capable de voler de ses propres ailes, le jeune faucon ! »

Et un aimable sourire illumina son visage capable d'exprimer si terriblement la menace et la colère.

« Salut à lui ! Salut au jeune noble ! Salut au garçon ! Qu'on lui donne ses armes. »

Sippilo rougit tant et plus, comme une fille. Cela lui allait bien.

« Voudrais-tu, ô duc, le pria Adalo, si tu estimes qu'il a mérité cette distinction, lui donner toi-même les armes ? Ensuite il devra toujours, qu'il manie l'épée ou le javelot, penser au héros auquel il les doit d'abord, et se montrer digne de son donateur.

--- Je le veux » dit le juge qui fit en se levant un signe de la main au garçon.

Celui-ci gravit la première marche du siège du juge : Hariowald prit le petit bouclier rond posé devant lui et le tendit au garçon qui le saisit, s'empressant de passer le bras gauche dans la poignée supérieure et d'attraper, de la main, la poignée inférieure.

« Moi, Hariowald, fils d'Hariomar, comte du Linzgau, désigné comme duc par tous les Alamans pour la campagne d'été contre les Romains, je te déclare, Sippilo, fils d'Adalger, en âge de porter les armes, et digne de les porter en tout honneur.

Avec le bouclier que voici, protège

Mieux qu'avec ta propre poitrine

Plus sûrement qu'avec ton propre corps et ta vie

Des nobles Alamans

Le pays et les gens.

Les runes du bouclier, les runes qui protègent,

Ton frère les a gravées au feu

Dans ce solide assemblage :

Elles tiendront et maintiendront

En te protégeant, le bouclier

Aussi longtemps que toi-même

Tu seras un garant et un soutien

Ferme pour ton peuple. »

Là-dessus le vieil homme lui remet le javelot en disant :

« Les runes de la victoire, moi-même en gage d'une victoire

[assurée,

Je les grave pour toi, en rouge,

Sur la poignée du javelot acéré

Et tranchant :

Qu'aucun mortel jamais ne te l'arrache

Ni ne brise la hampe ;

Mais qu'un jour il se dégage furtivement

De la main qui l'aura fidèlement tenu,

Quand toi, devenu une barbe chenue, tu auras gagné,

Avec le bouclier, la mort au combat

Dans une heureuse victoire –

Alors qu'il se dégage furtivement

De la main qui l'aura fidèlement tenu,

Et vienne vers toi dans les airs sur les ailes d'un cygne,

Du Walhalla des Walkyries,

Dans l'éclat de sa magnificence,

Et qu'il te conduise, toi le féal,

Là-bas auprès de celui d'En-Haut ! »

Enfin il le revêtit de son équipement, remit l'épée dans son fourreau, en disant :

« De même que tu es ceint du baudrier,
De même à présent tu es lié à l'armée
Des Alamans, en propre :
De même que le baudrier t'appartient,
Comme ornement et comme protection,
De même tu nous appartiens, en tant que membre,
Comme ornement et comme protection
A nous les Alamans, en propre. »

Mais Sippilo tira la courte épée du fourreau, leva la poignée vers le
disque lumineux du soleil en disant :

« Cette épée, je veux la brandir
Pour la liberté de mon peuple,
Pour ses droits, sa gloire
Et pour la tribu de Sippilo !
Si jamais j'agissais autrement,
Que sa lame acérée,
Son fil brillant, sagace,
-- Car elle est témoin de mon serment ! --
Me fasse, si je suis déloyal, rencontrer la mort !
Soleil, tu l'as vu :
Qu'on l'entende depuis les espaces supérieurs,
Et que Zius en soit témoin
Ainsi que l'armée des
Alamans porteurs de hauts casques. »

Au comble de la joie, le garçon descendit les marches et vint se placer, content de ses armes nouvelles, à côté de son frère, sous les acclamations vibrantes de la foule que scandaient, sur les boucliers, ses compatriotes et leur suite, avec un bois de cerf.

« Voici maintenant l'acte de justice suivant. Un homme, absent ici, veut affranchir son serviteur au cours de l'assemblée. Suomar, fils de Suobert, qui monte la garde dans les marécages de l'est, donne la liberté à son serviteur Zercho. Je l'ai racheté, pour bons services rendus à l'armée : son maître, qu'un messenger a interrogé, consent à lui donner la liberté ; et Adalo, le jeune noble – telle est sa volonté – doit parler et agir en son nom. Amenez le serviteur. »

Alors Zercho, qui jusqu'à présent avait attendu à l'extérieur du cercle des hommes libres, fut conduit devant le siège de pierre par deux gardes : ses yeux brillaient de joie. Ensuite Adalo s'avança, l'arc et les flèches à la main, en disant :

« En qualité de représentant de Suomar, ton maître, je déclare officiellement, devant l'assemblée, qu'il a reçu d'Hariowald, comte du Linzgau, un étalon parfait de quatre ans, deux bœufs de race romaine, vingt moutons à la toison fournie, un bracelet de bronze à sept anneaux et une mesure d'argent pour qu'en échange il te donne la liberté à toi, Zercho, le lazyge qu'il a acheté, à Vindonissa, comme prisonnier de guerre à un marchand. Et il te rend libre par ma main et mes paroles : reçois le dernier coup – il lui donna une légère tape sur la joue – que tu as à subir en tant qu'esclave et vois, voyez, vous tous, hommes libres : de même que je lance ici la flèche, de même il te laisse aller, libre et libéré, affranchi et émancipé, Suomar qui fut jusqu'à présent ton maître ; tu peux aller libre, comme vole cette flèche : libre, et la propriété de personne ! »

Là-dessus il envoya bien haut la flèche ornée de plumes de héron qui oscillaient dans les airs : en sifflant, le projectile s'échappa de l'arc dont la corde en vibrant fit retentir la crosse bien cambrée en dur bois d'if. Zercho suivit des yeux la flèche – haut, très haut jusqu'à ce qu'elle disparaisse dans l'azur -- ; il ne la voyait pas distinctement car il avait la vue trouble : il refoulait avec peine de gros sanglots. Il voulut, selon une très ancienne coutume, se prosterner et, en remerciement, embrasser les pieds du jeune noble, lui baiser les mains – mais ce dernier le retint, et le duc reprit :

« Tu es libre à présent, Zercho : réjouis-toi, homme libre ! Car même si la main de ton maître était légère, la servitude est affligeante et la force et le courage s'émoussent : seule la vie de l'homme libre est la vie ; l'esclave respire, mais il ne vit pas. »

Mais Adalo lui tendit l'arc en disant :

« Voici l'arme qui atteste devant le peuple tout entier ta condition d'homme libre ; qu'elle soit la première que tu portes dans l'armée et pour le peuple des Alamans : à présent il est aussi devenu ton peuple. »

Les yeux rayonnants et la tête haute, l'affranchi entra dans le cercle des hommes libres.

Chapitre 22

Mais le juge plissa le front :

« Voici maintenant le dernier jugement de l'assemblée ! D'autres dieux s'approchent, d'autres que ceux qui ont à l'instant effleuré les boucles au front du garçon : -- dieux terribles ! – Une plainte est portée contre le roi des Alamans.

--- Ebarbold ! Le traître ! Le rebelle ! Le destructeur de l'armée ! Le briseur de serments ! »

Il s'éleva de la foule une clameur menaçante.

« Paix ! Silence dans l'assemblée ! ordonna le juge. Où est le plaignant ? »

Alors celui qui portait les armes du roi s'avança, dégaina son épée et dit :

« Moi Ebarvin, fils d'Erlafrid ! J'ai, en effet, comme tous les hommes de notre fédération de peuples, prêté le serment solennel, par tous les dieux et par les peurs de Hels, de condamner, de réprimer et de venger rébellion et trahison contre l'alliance et le duc des Alamans, toujours où, comme et quand je le peux. Eh bien pendant vingt hivers j'ai porté l'écu pour le roi, père d'Ebarbold, et autant d'hivers pour Ebarbold en personne : il me pèse lourdement sur le cœur, chaque mot que je prononce contre lui ; mais il pèse plus lourd le serment, le terrible serment que le duc m'a arraché pour l'alliance des Alamans. – Eh bien, je dépose plainte contre le roi Ebarbold pour rupture de ban, révolte et trahison envers l'armée. Trois fois je l'ai averti, trois fois je l'ai ouvertement menacé de dévoiler ses visées au duc et au peuple entier. Il s'en est moqué. Il n'a pas voulu le croire. Il a dit : " La peau est plus proche de ton cœur que le manteau, plus l'Ebergau que le peuple, plus ton propre seigneur que le duc." Il se trompe. Ce fut ainsi avant, ce fut ainsi pendant un long, très long temps. Et ce fut notre malheur à tous.

Nous l'avons enfin appris : -- les Romains nous l'ont fait comprendre à coup de barres de fer – nous l'avons appris au cours d'épisodes sanglants : le peuple, l'alliance des peuples est le plus important, car à elle seule elle nous protège tous ; plus que le doigt, c'est la main qui compte. Mais il a voulu me convaincre, moi et tous ses partisans, oui tous les hommes d'armes de notre pays et, comme nous refusions, il nous a donné l'ordre, en vertu de son pouvoir de roi, si l'assemblée du peuple décidait le combat et que le duc l'ouvre avec l'armée, de ne pas lui obéir mais au contraire de nous replier depuis le Mont sacré, de forcer le passage en cas de nécessité, et d'inciter les Romains à épargner notre pays en leur offrant des otages et des gages de soumission. »

Alors un formidable grondement parcourut les rangs : les armes cliquetèrent, la colère du peuple éclata, terrible ; quelques jeunes gens bondirent, menaçants, en brandissant leurs épées contre l'accusé qui, gardant obstinément le silence, se tenait juste devant le siège de pierre du juge.

« Arrêtez, s'écria le duc, bas les armes ! Celui qui les brandira encore en pleine assemblée, en présence de l'armée, on mettra la main sur lui. »

Il avait prestement bondi et à présent, depuis la plus haute marche, il tenait sur la tête de l'homme qu'on menaçait, comme pour le protéger, son manteau sombre aux longs plis. Aussitôt le vacarme se calma ; la tête basse, les plus déchaînés regagnèrent le cercle.

« Je te demande, commença le juge, roi Ebarbold, fils . . .

--- Epargne-moi ton discours, comte du Linzgau, reprit ce dernier, le regard noir mais assuré. Tout est vrai. Tuez-moi : vous en avez le pouvoir ; vous en avez donc le droit. Je ne *veux* pas vivre ! Si j'avais voulu vivre, crois-moi, j'aurais pu fuir dans mon pays ou dans le camp romain longtemps avant que tu ne me fasses reprendre de force, par tes hommes de main, les armes royales de ma tribu et surveiller mes faits et gestes, alors que tu n'as fait que désarmer le malheureux pêcheur. Pourtant tu aurais même pu me faire enchaîner, selon le nouveau droit de l'alliance ! Moi, le fils de nombreux rois et le descendant d'un dieu ! Depuis que j'ai appris la défection de mon plus fidèle partisan, mon vieux porte-écu personnel, mon époque m'inspire du dégoût ! Je ne veux plus vivre dans un peuple, selon un droit où l'impensable s'est produit, à savoir que le simple particulier n'a plus de considération pour le roi du pays, le serviteur pour son maître, qu'on fasse moins de cas du roi que du nom creux de cette "alliance", que du "duc" récemment au pouvoir venu d'un district étranger. Je suis trop vieux et trop fier pour apprendre cette nouvelle loi ! Toi, vieillard assoiffé de pouvoir, tu m'as depuis longtemps déjà, dans ton esprit meurtrier, voué à ton sauvage Wotan.

--- Non, ce n'est pas moi, mais toi seul, fils d'Ebor.

--- Très bien, alors tue-moi.

--- Ce n'est pas moi, mais toi qui t'es exclu de ton peuple avec de pareilles idées ! Oui, il vaut mieux que des hommes tels que toi meurent, au lieu de vivre : les rois du pays, quand ils sont rebelles, doivent offrir leur sang à Wotan qui, en qualité de roi des peuples, est au-dessus de tous nos dieux et de tous nos peuples.

--- Ma lignée, dit le roi avec fierté, depuis cent générations remonte aux dieux : mais pas à celui, plein de ruses, dont tu imites les intrigues secrètes et qui divulgue, entre les peuples et les princes, les runes de la discorde : c'est du dieu de la paix, Frey qui répand la fertilité, que nous descendons ; son sanglier aux soies d'or, il l'a placé pour nous, comme emblème, sur le casque et le bouclier. C'est lui et la liberté que j'ai jamais honorés au plus haut point !

--- Ha, le dieu Frey, répliqua le vieil homme, furieux à présent, -- car il supportait difficilement d'entendre critiquer son Wotan -- le dieu Frey n'aura pas lieu de se réjouir s'il voit bientôt son descendant s'agiter à l'if fatal, comme la bécasse au long bec qui s'est fait prendre dans un collet. En effet -- je consulte l'assemblée -- sa bouche avoue la faute la plus grave : de quoi est-il passible selon la loi ?

--- De la corde ! La corde de saule ! retentit alors un chœur d'un millier de voix. L'arbre de la honte ! Qu'on le pendre aussitôt !

--- Mais entre deux chiens : il ne mérite pas les loups ! »

Alors une expression de douleur contracta le visage fier et intrépide du roi ; il ne redoutait pas la mort, seulement la honte. Il tressaillit de façon imperceptible. Mais le duc l'avait nettement remarqué.

« Moi, en tant que juge, reprit-il lentement, je *n'ai pas le droit* de blâmer cette sentence – et le coupable *ne le peut pas*. – Mais réfléchissez, vous les hommes d'armes ! Cela procurera peu de gloire à notre renom auprès des autres peuples si la rumeur le propage : " Un roi des Alamans se balance entre ciel et terre pour trahison envers l'armée." Vous avez, à l'homme ordinaire, le pêcheur, laissé entrevoir le brin d'espoir que, si par hasard celui d'En-Haut le délivrait d'une mort ignominieuse, il l'entraînerait chez lui dans le Walhalla ou même – presque contre toute attente – qu'après l'accomplissement de l'acte que vous lui aurez assigné, sa vie serait sauve. Eh bien, à vrai dire la faute de ce roi était beaucoup plus grave que celle du père qui aimait par-dessus tout son enfant : mais honorez en lui le rejeton du dieu des récoltes ! N'incitez pas Frey à la vengeance, au risque de frapper, pour quelques années, nos semences d'infécondité ! Il n'est que légèrement irrité, le dieu du sanglier aux soies d'or ! Et il pense aussi avec gratitude à celui qui était le père de cet homme.

--- Un valeureux héros ! entendit-on résonner à la ronde.

--- Il est tombé près d'Argentoratum, au cours du terrible combat sanglant, à la tête d'une formation en coin de son pays : -- combattant vaillamment à la tête de son peuple, il finit par tomber – il est tombé en arrière sur son bouclier, avec de nombreuses blessures à la poitrine, car il voulait, cet homme à l'intrépidité du sanglier, ne pas tourner le dos à l'ennemi. Ce héros nous regarde à présent d'en haut depuis le Walhalla, le cœur battant d'inquiétude pour le sort infâmant qui l'attend ; Alamans, ne le laissez pas voir son fils pendu entre des chiens : le roi aussi mérite d'accomplir un exploit pour se racheter ! »

Alors le condamné jeta un regard de gratitude à l'homme qu'il haïssait pourtant si fort. L'assemblée gardait toujours le silence : son ressentiment était beaucoup trop ardent.

« Mais s'il s'échappe ?

--- S'il déserte en plein combat et passe chez les Vénètes ? » s'écrièrent deux hommes en même temps.

A ce moment un profond soupir s'échappa de la poitrine du roi en proie au dépit :

« Du côté du pêcheur personne n'a eu cette crainte ! On doit me considérer comme quelqu'un de vraiment vil. »

Et il leva devant son front son poing serré.

Alors Ebarvin, son accusateur, s'approcha en disant :

« Ces questions étaient brutales et injustes. Il y a peu de gens dans le peuple pour soupçonner le roi de l'Ebergau. Il a dit vrai ; il aurait pu fuir depuis longtemps : il ne voulait pas fuir. Je le crois ; je le connais depuis qu'il a appris à parler : jamais il n'a menti aussi longtemps qu'il peut parler, il mourra de ressentiment contre l'alliance des peuples qui fait plier et contraint les rois, et peut-être aussi de remords et de honte ! »

Le roi, profondément meurtri, se détourna rapidement de son interlocuteur et ferma les yeux ; mais il les rouvrit aussitôt, le regard fier.

« Eh bien moi, homme libre, intègre, possesseur d'un vaste patrimoine dans l'Ebergau, je me porte garant pour lui, à la vie à la mort, avec mon bien et mon honneur ! Voilà ce que je promets solennellement de faire pour lui : chaque fait d'armes que le peuple lui imposera, le roi Ebarbold l'exécutera pour se soustraire à la corde ; sinon qu'il tombe sur son bouclier.

--- Je te remercie, Ebarvin, dit l'homme en proie à la torture, tout en reprenant courage : cette marque de confiance lui fit du bien au plus profond de l'âme.

--- Soit ! Soit ! cria la foule avant que le juge puisse poser une question. Le duc lui choisira un exploit !

--- Eh bien, dit ce dernier sans hésitation : il est choisi ! Dans le camp des Romains il y a un héros qui est leur chef et leur principale force : s'il tombe, c'est toute leur force guerrière qui s'écroule. Donnez-moi le nom de cet homme !

--- Saturninus ! »

La réponse fusa de toutes parts.

En effet à plusieurs reprises déjà le tribun avait eu le commandement en Germanie, et une grande partie des gens rassemblés maintenant sur le Mont sacré avaient servi sous les aigles romaines.

« Ebarbold, rapporte-nous de la bataille la tête de Saturninus, et obtiens ton rachat ! Le veux-tu, héros de l'Ebergau ?

--- Je le veux, dit celui-ci en poussant un grand soupir de soulagement. Donnez-moi mon épée, rendez-moi mes armes. »

Le porte-écu lui tenait le fourreau : il dégaina la lame, tendit la pointe en direction du soleil et dit :

« Je jure par cette épée, symbole sacré du dieu de la guerre au bras unique, de tuer le tribun au cours du prochain combat ou de tomber par son épée. »

De grands cris de joie et des applaudissements bruyants retentirent alors : tous, même ceux qui auparavant étaient en proie à un ressentiment très amer, se réjouissaient à présent au fond d'eux-mêmes qu'au lieu du châtement ignominieux on ait trouvé pour cet homme fier une solution honorable. Satisfait, le duc voyait monter la sympathie.

Chapitre 23

Ayant estimé que la foule avait eu le temps de donner libre cours à son enthousiasme, le vieil homme fit un signe aux douze gardes, -- ceux-ci se hâtèrent vers le bosquet touffu de chêne au feuillage bruisant, situé derrière le frêne – puis il frappa sur son bouclier en disant :

« Justice a été rendue à présent conformément au droit et à la volonté souveraine du peuple. Le *juge* a accompli sa tâche : écoute maintenant ton *duc*, armée des Alamans ! »

Un profond silence s'établit aussitôt. Pleins de curiosité, tous les regards se posèrent sur celui qui venait de faire irruption, décrochait le bouclier de l'arbre et le suspendait à son bras gauche tandis que, la lance dans la main droite, du haut du perron, il parla en ces termes -- dans une tout autre tonalité, sa voix s'éleva, puissante, métallique, résonnant avec force sur le groupe armé -- :

« Beaucoup d'entre vous, je le sais, -- et pas les pires des soldats – ont grommelé en silence ou grondé à haute voix, sous prétexte que j'avais trop longtemps tardé à vous mener au combat. L'ennemi était là dans le pays, et nous nous replions dans les forêts : -- il incendiait les hangars et les fermes – nous voyions à distance, impuissants, s'élever les flammes et la fumée ; petit à petit il arrivait aussi, venant des pays disséminés, les hommes d'armes partisans de l'alliance et fidèles à leurs serments – et le duc hésitait toujours ! – En attendant, l'ennemi fortifiait son camp de jour en jour ! Oui, nous le savons bien : chaque matin pouvait, depuis la forteresse du lac, de l'autre côté, lui amener sur des bateaux à la haute proue des guerriers presque aussi nombreux que le camp en comptait déjà. Pourquoi le vieux tardait-il encore ? Quand allait-il réagir ?

--- Bien sûr, pourquoi hésiter ? Quand va-t-on au combat ? reprurent impatiemment de nombreuses voix.

--- Il hésitait, poursuivit le duc de sa voix retentissante, parce qu'il voulait en gagner non pas une partie, non pas la moitié, mais *tous, tous*, autant qu'il était possible d'en atteindre ! *Tous* les assassins, les incendiaires que le garçon revêtu de la pourpre impériale avait lâchés à nouveau là-bas, de l'autre côté du lac, sur notre peuple libre ! Demain – des hommes de confiance me l'ont rapporté plus rapidement qu'on ne l'a appris dans le camp romain, -- demain à la première heure les fiers bateaux font voile de ce côté-ci ; demain à midi ils jettent l'ancre sur la rive, tout près du camp, et demain après minuit le vieil Hariowald vous emmène prendre d'assaut le camp – et les bateaux en même temps ! »

Alors la fureur guerrière si longtemps contenue éclata avec rage : des rugissements et le fracas sauvage des armes déchiraient l'air.

« Regardez, poursuivit-il, déjà les gardes rapportent ici, du bois sacré des dieux du pays, de l'obscurité secrète de la forêt que jamais ne traverse la lumière du jour, les insignes de nos tribus et de nos pays, porteurs de la victoire, qu'ils ont pris sur les chênes séculaires. »

Un cri de joie légèrement teinté de respect salua le passage des douze gardes qui, passant deux par deux à côté du frêne d'un pas solennel et cadencé, distribuaient les

insignes aux représentants des différents pays et tribus, au fur et à mesure qu'ils sortaient du cercle.

Ebarvin saisit l'insigne de l'Ebergau : à l'extrémité d'une pique était ciselée, sur une barre transversale, la tête menaçante d'un sanglier. Adalo saisit une hampe semblable qui portait un magnifique bois de cerf. Presque tous les monstres de la forêt vierge et les animaux consacrés aux dieux étaient utilisés à des fins semblables : à côté de la corne géante de l'aurochs et du bison paraient les larges bois de l'élan ; le loup de Wotan, l'ours de Donar et le renard de Loki ouvraient leurs gueules menaçantes ; l'épée de Zius, pointée droit vers le haut, était emmanchée d'une poignée peinte en rouge sang ; une autre montrait le marteau de Donar entre deux éclairs rouges dentelés forgés dans le bronze ; trois lances portaient chacune une tête de cheval à la blanche encolure contournée d'où partaient des crinières flottantes, respectivement noire, rousse et brune. Sur d'autres barres, l'aigle des mers, l'aigle royal, le vautour des Alpes se dressaient sur leurs serres, les ailes déployées, dans une attitude menaçante. A un dragon ailé, sculpté dans du bois, on avait attaché des peaux de véritables serpents, de couleuvres et de vipères, qui bruissaient au vent. Comme, aux crinières des chevaux et aux soies des bêtes sauvages, on avait laissé pendre une bandelette de la tête à la queue et que des rubans rouges, jaunes, bleus, d'un pied de longueur, flottaient autour de la barre transversale, il ne manquait ni le bruissement ni le mouvement d'ondulation qui évoquent habituellement les « drapeaux ». Sous ces banderoles il y avait quelques fragments comme trophées : un lambeau d'étendard représentant la capture d'un dragon ou une bannière pourpre comme celle qu'arboraient les escadres et les cohortes romaines, depuis longtemps déjà sous l'étendard du christianisme, le " labarum ", au lieu des aigles païennes qu'ils avaient reniées.

Une fois que les représentants des pays et des familles eurent reçu leurs précieux emblèmes honorifiques et regagné leurs places, le duc poursuivit :

« Hommage à vous, symboles anciens du combat et témoins de la victoire ! Hommage et salut à vous, emblèmes consacrés aux dieux ! En votre présence, confidents des conflits, en votre présence j'ose, le regard tourné vers l'avenir, impressionné par la puissance des dieux qui planent alentour, invisibles, en votre présence j'ose formuler une prédiction. Alamans, vous mes compagnons d'armes, pour moi, cette fois, la victoire ne fait aucun doute. Vous le savez : se vanter avant l'action n'est pas dans les habitudes du vieil Hariowald ; mais *cette fois-ci* je vous prédis une victoire certaine, totale, magnifique, heureuse ! Tous nos dieux ensemble nous aideront demain ! Il ne sera pas le dernier, Loki, l'inventeur du feu ! Dans un brasier ardent il engloutira tentes et bateaux ! La nymphe du lac en enverra plusieurs centaines dans son filet vers les fonds humides. La déesse de la terre, la redoutable, ouvrira son sein mystérieux que les étrangers insolents ont foulé de leurs pieds d'airain : les vengeurs, les fils de son pays, elle les répandra au milieu de la forteresse ennemie la plus inébranlable ! Car *Celui* d'En-Haut a aveuglé ceux qu'il hait, si bien qu'ils se sont choisis dans tout notre pays, comme lieu de campement, le plus funeste qui soit pour eux ! Et s'ils s'échappent maintenant de leurs tentes pour courir vers les bateaux, dans la terreur de la nuit et à la lueur vacillante de leur retranchement en train de brûler, ils courent alors à leur perte, au bord du lac : de la même façon dans le feu et le sang.

Et si les derniers des navires en fuite, les mâts et la proue à demi brûlés, poursuivis, traqués par nos barques rapides atteignent vraiment avec succès la rive sud et le port fortifié d'où ils sont partis avec la certitude de réussir, qui sait – je ne le dirai plus – qui sait s'ils n'auraient pas été attirés là par une fatalité imprévue. Non ! Silence encore, écoutez-moi jusqu'au bout ! Avant que je dissolve l'assemblée et que je vous envoie remettre en état toutes les armes, en aiguiser les pointes et les tranchants, manger et boire à satiété – mais pas trop ! – ensuite, vous m'entendez, trouver bien vite le sommeil – car la nuit suivante vous ne dormirez pas – écoutez une chose encore ! Il y a encore *une* résolution à prendre avant cette bataille ! Hommes, souvenez-vous que, de génération en génération, ces Romains se sont rendus coupables envers votre peuple !

Comme ils ont, encore et encore, brisé la foi et les traités ! Comme ils trouvent que nous ne méritons pas le pauvre pays que nous avons arraché au marécage, à la forêt vierge ! Comme ils ont, contrairement aux traités, toujours poussé plus loin leur domination sur nos frontières ! Comme ils ont laissé nos ancêtres se battre par milliers, nus, sans armes, contre des animaux sauvages, dans le sable de leurs arènes rougi de leur sang, dans la cité du Tibre, se repaissant, en sécurité sur des estrades, du spectacle des nôtres torturés à mort, hurlant sous les pattes et entre les crocs des fauves ! Comme ils ont enrôlé de force, par milliers, nos jeunes gens dans leurs cohortes et les ont laissés se vider de leur sang, souvent par-delà la mer ! Ah, vous le savez aussi, vous, Alamans de la Forêt-Noire, qu'ils ont invité votre roi Widigab à un banquet de l'empereur et l'ont poignardé traitreusement pendant qu'il buvait une coupe ? Avez-vous oublié, vous, Alamans de l'Ebergau qui avez apporté votre soumission, à la condition de vivre selon vos propres lois que, sous le prétexte le plus futile, ils ont fait fouetter vos hommes libres par leurs licteurs ? Rappelez-vous encore, vous les Alamans du Brisgau, qu'ils vous ont demandé de traverser pacifiquement votre pays et qu'ensuite, établis près du bois sacré de la déesse Ostara, ils vous ont priés de leur permettre de rencontrer, dans le bois sacré, le prêtre âgé de quatre-vingts ans et son arrière-petite-fille, une fille de seize ans : c'était un général et un de leurs prêtres au crâne rasé avec une centaine de guerriers ; ils ont voulu savoir quelle était votre plus précieuse relique. Et quand la jeune fille leur a montré, sans méfiance, la coupe de bronze sacrée que la gracieuse déesse a déposée un jour pour vous sur l'arc-en-ciel, souvenez-vous qu'ils s'en sont tous les deux soudain emparés ; que, sous les yeux du peuple désarmé, le prêtre chrétien a honteusement profané la coupe sacrée ; que le général a assommé le vieux prêtre et entraîné de force, pour la violenter, la jeune prêtresse et que les guerriers ont mis le feu au bois sacré. Savez-vous encore, vous les gens de l'Alpgau, qu'en pleine période de paix, un centurion de votre comté a déshonoré une jeune femme dans son foyer, au point qu'elle s'est pendue à sa ceinture au-dessus de sa couche ? Avez-vous oublié qu'ils ont souvent couplé nos filles, oui, et même nos garçons, l'un à côté de l'autre par leurs queues-de-cheval, comme des bêtes de somme et les ont contraints à assouvir leurs détestables vices devant lesquels les dieux purs de l'Asgardh détournent le front, rouges de honte et de colère ? Vous ne l'avez pas oublié ! Je l'entends ! Je le vois ! Eh bien, suivez mon conseil : *pas de prisonniers* ! Tuez-les tous ! N'en épargnez *pas un seul* ; refusez toute rançon. Que l'armée entière, chefs, cavaliers et fantassins soit consacrée à Wotan et à Zius. — Vous le voulez – je le vois ! Alors répétez après moi et prêtez serment :

« A toi, Wotan, que soit voué

Ainsi qu'à l'irascible Zius

Toute âme qui vive là-bas dans le camp
Et sur les bateaux qui tanguent :
Bientôt vous baignerez dans leur sang,
Dieux puissants,
Des chevilles aux genoux ! »

Et, brandissant leurs armes dans un geste sauvage, les mille hommes répétèrent le terrible couplet du serment :

« A toi, Wotan, que soit voué
Ainsi qu'à l'irascible Zius
Toute âme qui vive là-bas dans le camp
Et sur les bateaux qui tanguent :
Bientôt vous baignerez dans leur sang,
Dieux puissants,
Des chevilles aux genoux ! »

--- Je licencie immédiatement l'armée – écoutez *une seule* chose encore : la promesse solennelle de votre duc --. Les nombreux milliers de cuirassés qui ont remporté la victoire dans les pays pacifiques, ont capturé une créature unique : une femme sans défense, une fillette pleine de vie. Beaucoup, à mon avis, la connaissent . . .

--- Bissula ! La petite ! La mignonne ! La rousse de l'Elbe, l'enfant de Suobert ! s'écrièrent de nombreuses voix.

--- Oui, Bissula, la fille de Suobert. Eh bien, celui qui la libère, -- celui qui, à l'issue d'un combat, me la ramène du camp romain – je lui donne, sur le butin du camp, toute la part qui revient au duc. »

C'est alors qu'un regard d'Adalo, reconnaissant mais triste, croisa le sien : il n'osait plus l'espérer.

« L'assemblée est dissoute, le conseil de l'armée prend fin » poursuivit le duc ; il bascula le bloc de pierre appuyé verticalement au tronc de l'arbre et descendit les marches. Aussitôt les assistants, au milieu d'un tonnerre d'acclamations pour le duc, se dispersèrent de tous côtés sur les pentes de la montagne ; ils étaient maintenant organisés et répartis en fonction des emblèmes qui avaient été attribués aux familles et aux pays.

Adalo voulut partir aussi : mais le duc lui fit signe de rester, lui prit des mains l'insigne ornée du cerf, et le remit à Sippilo qui l'arbora avec une grande fierté en descendant la montagne.

Chapitre 24

« Reste, dit le vieil homme quand les gardes, en dernier, eurent quitté la place à leur tour, tu dois savoir que cette bataille doit se dérouler selon mes plans et selon ma volonté. En effet si celui d'En Haut me rappelle à lui avant que ne soit remportée la victoire, tu dois la mener à son terme. C'est pourquoi à présent il faut que tu apprennes – bien avant les soldats ! – tout ce que j'ai prévu depuis des semaines, en réfléchissant au cours des nuits sans sommeil, et que j'ai mis secrètement au point ces jours-là. Viens – assieds-toi à côté de moi -- : sur cette pierre se trouve étalé le plan du camp romain que nous devons à ton courageux petit frère. Il m'a été d'une très grande utilité. Hier déjà je t'ai dit comment sont répartis les pays et les familles qui attaquent en même temps les quatre côtés et les portes du camp.

--- Oui, mais l'endroit où *toi* tu attaques avec ta troupe, tu ne l'as pas dit, ni où je dois combattre.

--- Moi ? Je prends le chemin le plus court : celui du bas.

--- Non ! Non ! Laisse-le moi ! C'est le plus dangereux.

--- C'est cela, dit le vieil homme en riant. Et tu n'imagines pas encore à quel point il est dangereux. Sache ceci : la descente ne peut pas, comme nous l'espérions, avant tout et contre toute attente, s'effectuer par surprise, mais seulement une fois que l'ennemi, effrayé par l'attaque sur le rempart nord, se sera tenu prêt, armé jusqu'aux dents.

--- Alors c'est impossible ! Mais pourquoi ?

--- Parce que, ainsi que je l'ai seulement appris l'avant-dernière nuit, les Vénètes, en creusant le fossé nord, ont bouché la plus grande partie du passage souterrain, la plus au nord. A moins qu'il ne se soit effondré, probablement à la suite de secousses. Quand je suis sorti de la forêt pour emprunter le passage devant le camp . . .

--- Comment ? Toi-même ?

--- Oui, moi-même : -- l'avant-dernière nuit – je m'étais éloigné de quelques pas seulement quand j'ai buté contre un tas de terre qui s'était éboulée. J'ai dû faire demi-tour. Mais je me suis glissé, à la surface du tas de terre, si près du fossé que j'ai pu, d'un arbre, jeter un coup d'œil : le fossé – il est maintenant de nouveau asséché – était complètement éclairé par leurs feux de camp. Alors j'ai vu que la déesse Terre de notre pays avait trompé les yeux des étrangers ! Ils n'ont pas trouvé bizarre le grand rocher qui barre le passage du fossé à leur camp, et ne l'ont pas déplacé. Toutefois, pendant des décennies, il n'a pas bougé de l'endroit : car deux hommes seulement appartenant à la tribu du bois de cerf connaissent le secret transmis de génération en génération ; et le besoin d'y faire allusion s'est rarement fait sentir. Ainsi ont-ils compris que le rocher n'avait pas été déplacé à cet endroit autrement que par la main de l'homme et ils ont aussitôt planté sur la couverture de gazon une de leurs bannières. Ils n'ont rien deviné du passage ! Regarde en effet : -- le plan du camp le montre – juste à côté du sapin de Nerthus, sur les pierres de l'autel de l'Idise, ils ont dressé une tente, inoccupée, remplie seulement d'armes et de provisions ; ici, tu vois !

--- Oui, c'est vrai ! La tente a été montée juste au-dessus de l'entrée. Mais là, à l'extérieur, dans le fossé nord, sont postées de nombreuses sentinelles : des porteurs de lances thraces qui alternent avec des Bataves !

--- Oui, c'est bien ça le problème. Il faudra seulement les chasser par la force avant que je puisse déplacer le rocher et m'y introduire.

--- Cela coûtera du sang, et prendra du temps ! Les Thraces, et plus encore les Bataves, sont de loin leurs meilleures troupes. Dommage que ce soit justement le tour des Bataves ! Ils ne nous le cèdent pas en héroïsme !

--- Qu'importe. Il faudra qu'ils tombent avant que le vieux blaireau puisse aller dans le vieil édifice.

--- Et ensuite seulement, -- après que le combat aura appelé tous les ennemis aux armes -- ensuite est-ce que tu voudras . . . ? Laisse-moi y aller à ta place !

--- Obéis. Tu auras suffisamment à faire à la Porte sud, la porte du lac ! Quand nous aurons pris d'assaut le camp, le flot entier des survivants se déversera vers les bateaux par la Porte sud. Il ne faut pas qu'ils atteignent le lac, que le combat qui fait rage là-bas se retourne à la fin *contre* nous. Tu te précipites à la Porte sud au-devant de ceux qui rompent l'encerclement et tu les repousses dans le camp en feu ou tu les disperses tous : tu entends ? Il ne faut pas leur laisser la possibilité d'arriver au lac en sortant du camp, pour venir en renfort aux bateaux qui résistent, mais uniquement pour amplifier la terreur. Voilà *ta* mission : Saturninus, s'il est en vie, te la rendra assez difficile.

--- Donc à la Porte sud !

--- Oui : -- et là-bas j'ai fait venir, si par hasard elle peut y arriver : -- Bissula !

--- Merci !

--- Ne me remercie pas ! Car je t'interdis bien de combattre pour la fille : tu ne combats que pour la victoire. Mais ne t'inquiète pas : si elle est encore en vie, on la sauvera. J'ai dispensé Zercho et Sippilo de toute obligation de combattre et ne leur en ai donné qu'*une seule* : trouver la petite et la protéger. Mais j'ai besoin de toi pour une action plus éminente. Je n'en crains qu'*un seul*, dit-il à voix basse, dans l'armée entière : Saturninus ! Il est comme un de leurs *anciens* chefs, au temps de leur suprématie, au cours de ces journées que mon grand-père et mon père m'ont racontées avec effroi, quand il était alors impossible à un héros suprême de battre une armée romaine ! Qui sait si Ebarbold le battra ! Le roi, nous devons le lui laisser -- il a la priorité -- : mais à supposer que, des deux, ce soit le Romain qui survive, que je ne l'atteigne pas avant toi et que je le tue après la chute du roi -- je me serai donné beaucoup de peine -- *toi*, fils d'Adalger, tu veilleras pour moi à ce que Saturninus ne conduise pas son armée en rangs serrés au bord du lac : repousse-le tant que tu pourras tenir.

--- Tant que je pourrai ! Mais je suis étonné de voir comme tu as défini sa tâche au pêcheur. Même si les bateaux romains arrivent, comment peux-tu savoir s'il voudra les rejoindre depuis la terre ferme -- ils jettent l'ancre, ils ne les tirent pas sur la rive -- ? Comment Fiskulf va-t-il sortir du camp romain assiégé ?

--- Il ne participe pas à l'assaut, dit le vieil homme en riant dans sa barbe qu'il caressait avec complaisance. Il ne vient pas non plus sur le bateau du général par la terre : il traverse le lac !

--- A la nage ?

--- Non, on l'y conduit ! Apprends ce que personne ne sait encore ; les gens, en effet, sont bavards. A l'exception des pays alamans les plus éloignés, j'ai obtenu secrètement des Hermundures qui boivent l'eau du Main qu'ils nous prêtent main-forte. Tu imaginais que les barques, dans les deux bois marécageux à l'est et à l'ouest de l'Idisengang, ne seraient pleines que de gens inaptes à se battre, une fois que j'aurai amené ici la plupart des hommes ? Non, mon ami ! Les barques -- presque trois cents -- dans les deux marécages ne sont pas vides d'hommes ! Les femmes et les enfants ont été transportés cette nuit sur la rive ; plus de deux milliers d'Alamans et d'Hermundures s'y sont précipités ! Venant de gauche et de droite, du levant au couchant, tous en même temps ils font voile dans le silence et l'obscurité de la nuit en direction des bateaux aux proues élevées : et dès que la première torche brandie sur l'Idisengang vole dans le camp romain, nos barques, venant du large et de droite et de gauche, assaillent les bateaux des Romains. Eh bien, tu penses que nos esquifs sont des coquilles de noix contre ces géants ? Sans doute : mais tu n'as jamais vu une bande de petites hirondelles courageuses mettre en fuite un épervier ? Elles sont toutes petites nos embarcations, c'est vrai : mais deux cents et plus contre soixante ! Et la résine et la poix des sapins du lac doivent brûler allègrement, si on met le feu de mille fagots de brindilles sèches aux voiles de lin et au gréement des trirèmes.

Chapitre 25

« Tu as échafaudé tout cela, seul ? demanda le jeune homme.

--- Ah, j'ai même un plan qui va plus loin que ça ! – Comme le loup de l'enfer, cette Rome ouvre la gueule pour engloutir tout le Mittelgardh ! Comment ? Pas une seule fois ils ne voudront nous accorder suffisamment de terre, sur la rive nord du lac, quand notre population s'accroît, pour en vivre ? Bien : voyons donc si aux insatiables, pour les punir de crimes récents et anciens, les dieux ne vont pas prendre aussi le territoire qu'ils avaient, jusqu'ici encore, défendu par la force : la rive sud ! »

L'étonnement d'Adalo grandissait.

« Au départ d'Arbor, demain leurs fiers bateaux géants font voile contre nous : si l'un d'eux échappe à l'incendie nocturne, il ne faudra pas, je l'espère, qu'en regagnant son port d'attache, il soit de nouveau accueilli dans l'aire d'où cet oiseau de proie s'est envolé.

--- Comment ? Arbor ?

--- Pendant longtemps j'ai cherché à convaincre nos pays les plus reculés à l'est de faire cause commune avec nous : ils ne refusaient pas l'aide de l'alliance, comme la plupart le supposent ici, parce qu'ils n'ont pas vu ici les gens des districts de l'est. De toute façon, dit-il avec un sourire malicieux, la plupart des peuples de l'est ont des rois. Il n'était pas nécessaire d'avoir tous ces rois ici où allait se décider le sort d'Ebarbold. Pendant ce temps, les autres rois apportent leur aide là où je les ai envoyés : sur la rive sud ! Mais pas eux seuls ! Il était question aussi de libérer nos frères de race asservis par Rome. Depuis longtemps, en grinçant des dents, les Alamans et les autres colons – plus d'esclaves que d'affranchis – qui, sur l'autre rive, sont surveillés depuis les forts, depuis l'île des Tilleuls derrière Brigantium jusqu'au-delà d'Arbor et de Constantia ont supporté un joug chaque année plus pesant ! Depuis longtemps ils étaient prêts à livrer bataille si les forts du lac ne semblaient pas trop occupés par les garnisons, -- ces fortifications ils les redoutaient par expérience – et si les secours leur arrivaient de notre côté. Bien : maintenant au moins, puisque l'empereur se trouve tout près, puisqu'une armée romaine stationne, telle une menace, sur la rive nord, au moins maintenant les tyrans redoutent une attaque de leurs forts sur la rive sud. Demain presque tous les hommes de guerre, qui d'habitude protègent Arbor, feront voile ensemble sur leurs bateaux pour se livrer à un joyeux pillage : ils ne laisseront sur place qu'une garde réduite. Mais dès que le camp sur l'Idisengang sera en flammes – un splendide brasier que Zius allumera lui-même ! – les colons, exaspérés, se jetteront de tous les côtés sur Arbor. Un millier d'Alamans libres des districts de l'est leur prêtent main forte : ils sont loin, loin derrière Brigantium, se faufilant par les cols, en petits groupes, cachés dans les forêts et les fermes des colons depuis deux jours. En même temps les nôtres, surgissant des marécages de l'est – Suomar à leur tête – se jettent dans trente barques dans l'obscurité de la nuit, -- tu vois, voilà pourquoi je ne pouvais pas avoir besoin, dans le ciel, de la déesse de la lune ! – naviguent jusque devant Arbor et forcent les chaînes du port : et à moins que le dieu des Chrétiens ne descende des nuages pour sauver la forteresse, le soleil levant trouvera les Alamans libres et les affranchis sur les remblais d'Arbor ! A

plusieurs reprises déjà nous l'avons conquis, pillé, à demi incendié et évacué à tel point que les Romains pouvaient aussitôt s'y réinstaller ; nous ne sommes plus si fous ! Si cette fois nous gagnons, nous y resterons pour toujours ! Alors un maillon de la chaîne de bronze est forcé, et de là peu à peu nous soumettrons plus facilement aussi les autres forts, à gauche et à droite, de Brigantium à Constantia. Moi je ne verrai plus ce jour, mais ce sera toi, jeune homme, puisque la rive sud du lac et l'intérieur du pays jusqu'aux hautes montagnes dont les sommets sont couverts de neiges éternelles appartiennent aux Alamans libres : alors pense à ce moment-là, et au vieil Hariowald. »

Le vieil homme se leva, profondément ému : ses cheveux blancs, sa barbe d'argent ondulée flottaient magnifiquement au vent.

« Mon duc, s'écria le jeune homme avec enthousiasme, c'est magnifique ! Dis, quand demain nous aurons remporté cette grande victoire selon tes plans, ne veux-tu pas ensuite, au lieu de duc, être appelé *roi* de notre Linzgau, et de l'Ebergau, si son roi tombe au combat ?

--- Non, répondit tranquillement le vieil homme, ce ne serait pas sage ! J'ai depuis longtemps pesé la question. La volonté de Wotan, j'imagine, est différente pour notre peuple ! Ebarbold n'a pas de descendance : après sa mort, je propose qu'ils n'élisent plus de rois. Et ce sera une bonne chose. Car le moment approche – même s'il n'est pas tout-à-fait arrivé – où *un* roi des peuples, un seul, aura rassemblé sous sa domination tous les pays alamans : la route se présentera d'autant plus libre, plus aisée à parcourir pour ce roi commun à tous qu'il y aura moins de *rois* locaux et plus de simples *comtes* à la tête des pays. Nous deux, nous voulons aplanir la voie au futur roi du peuple, non la bloquer. Non, non ! Et que les gens de l'Ebergau ne disent pas non plus : " Ebarbold devait tomber parce qu'Hariowald voulait être appelé roi." Ce roi-là arrive ! Il est vrai qu'ensuite le peuple se souviendra à peine de moi et de toi ! Seul peut-être quelque joueur de harpe chantera-t-il parfois dans la grande salle de l'unique roi, à propos du vieil Hariowald et du jeune Adalo, qu'en *une seule* nuit ils ont battu les Vénètes à trois reprises ! Mais nous, Adalo, nous deux nous contemplerons alors le pays libre des Alamans qui s'étend des Alpes au Wasgau ! Nous le contemplerons depuis le séjour de Wotan. Et je m'attends peut-être, si un jour je franchis le seuil du Walhalla, à ce que Celui d'En Haut se lève de son trône et vienne à ma rencontre, sa corne à boire à la main. Car ils sont nombreux en vérité les hommes que je lui ai envoyés – plus sur mon conseil de toujours rallumer la guerre que par mon javelot – pendant cinquante ans à la suite d'une mort sanglante, pour remplir son domaine, augmenter son armée. Oui, mon cher Adalo, nous contemplons d'en-haut la gloire de notre peuple et nous nous plaisons à dire : " Nous deux, nous avons contribué à l'édifier au cours de cette fameuse nuit sur l'Idisenhang." Aussi, Adalo, aussi je te loue : tes joues sont en feu, tes regards étincellent ! C'est l'esprit de justice, c'est l'esprit de Wotan qui descend à présent sur toi. A elle seule, cette ardeur à combattre réalise pour toi le vœu le plus cher à ton cœur : ce n'est pas le désespoir sourd des jours derniers dans lequel, infortuné, tu as adressé ta requête secrète aux deux généraux ! Silence ! A vrai dire, je le connais ! Il n'était pas difficile de deviner le contenu de la lettre, ce que tu proposais, une fois qu'ils eurent déjà dédaigné tout ce que tu avais par ailleurs à donner. Mais je savais aussi de manière certaine qu'ils te repousseraient ! C'est l'unique raison pour laquelle j'ai laissé ton messenger – tu espérais passer inaperçu ! – franchir le barrage. J'aurais moi aussi aimé la voir libre, la petite rose rouge sauvage de la colline au bord du lac, la fleur rouge dans la

guirlande de feuilles de chêne de notre peuple ; mais ta Bissula se trouve bloquée, avec la victoire, là-bas dans le camp romain : si tu veux l'obtenir, arrache-la en même temps que la victoire et le salut de ton peuple ! Non, ne me remercie pas ! Ne dis rien ! Pars, à présent ! Je veux maintenant rester seul ! »

Chapitre 26

Pendant ce temps, des incidents graves s'étaient produits dans le camp romain. Les relations amicales entre les deux chefs romains étaient tendues, la spontanéité de Bissula envers l'un et l'autre s'était brusquement transformée en crainte et en défiance. Les deux amis, si étroitement liés jadis, s'évitaient mutuellement et s'en tenaient aux rencontres et aux discussions strictement exigées par le service. En même temps la prisonnière, en observatrice soupçonneuse, remarquait chez Ausone une rancune amère, contraire à sa bonhomie habituelle à l'égard du tribun.

Ce dernier, au contraire, ne manifestait aucune contrariété : même en affichant une froide réserve, il semblait ménager son vieil ami, le traiter avec une sorte de compassion.

La petite, quant à elle, en souffrait beaucoup. Son ingénuité avait disparu. Elle ne savait pas lequel des deux hommes, dont l'amitié semblait brisée non à cause d'elle, mais cependant pour l'amour d'elle, elle devait redouter avec le plus d'inquiétude.

Depuis, ce sentiment attristait son bon cœur. Mais, surcroît d'inquiétude, s'ajoutaient un lourd souci de l'avenir, la crainte de l'inconnu, la bravade – elle était au fond impuissante et consciente de son impuissance – devant la contrainte qu'imposaient d'ores et déjà les décisions d'étrangers à celle qui était si farouchement obstinée et menacée plus douloureusement encore dans l'avenir immédiat.

Les deux Romains en effet pouvaient, en ce qui concernait la prisonnière, entre autres, avoir des opinions divergentes ; mais ils semblaient d'accord sur un point : Bissula ne devait pas recouvrer la liberté, ni revenir au bord du lac dans la hutte de la forêt, dans son voisinage familial. A cette pensée, les larmes lui montaient aux yeux jadis si frondeurs ou si fiers. Comme elle reconnaissait douloureusement que seuls sa sottise et son entêtement avaient attiré sur elle cette infortune ! Comme ils étaient bienveillants, avisés, loyaux, les conseils d'Adalo ! Et ces larmes brûlantes, ces larmes amères de remords, de nostalgie, lui faisaient cependant tant de bien ! Et même maintenant, dans sa détresse dont elle était la seule responsable, il ne l'avait pas abandonnée ! Le premier hommage que lui avait adressé son peuple venait de lui : son jeune frère qu'il aimait si tendrement – c'est pour cela qu'elle aimait tant le garçon – il l'avait envoyé auprès d'elle, ainsi que Bruna, son ancienne camarade de jeu !

Elle avait astucieusement joué la comédie devant les soldats et s'était extasiée à haute voix sur la « gentillesse » de l'animal. Mais dès qu'elle s'était trouvée seule dans la tente avec la bête fidèle, elle avait tendrement entouré sa tête massive de ses deux bras blancs, embrassé le large front et tapoté la nuque de l'ourse qui grognait de joie. C'est alors qu'en lui saisissant le collier, elle passa la main à l'intérieur où elle sentit quelque chose d'enfoncé qu'elle dégagaa de la fourrure crépue ; à la lumière de la lampe romaine elle reconnut des runes et lut : « par la Porte du lac »

Son cœur battait fort et passionnément ! Donc ses amis avaient déjà préparé sa fuite ! Ils lui indiquaient la direction la plus sûre, le côté du camp où ses camarades l'attendaient ! Mais il était impossible de dire si elle devait chercher à franchir *maintenant* la « Porte du lac », c'est-à-dire la « Porte décumane » strictement surveillée

jour et nuit. Pas maintenant ! – Quand, alors ? Apparemment dès qu’il se produirait quelque chose qui rende avant tout la fuite possible : alors elle devrait choisir *cette* direction-*là*. Mais qu’allait-il se produire ? Une attaque des Alamans ? Cela faisait rire Ausone. Et même Saturninus, si avisé, avait dit : « A moins de *voler* comme les hirondelles qui se préparent à la migration, ils ne viendront pas dans notre camp fortifié. »

C’est ainsi qu’elle torturait sa petite tête, ruminait toutes les possibilités qui pourraient lui procurer la liberté, que les Romains le veuillent ou non. Devait-elle à nouveau supplier Ausone ? Non ! Une étrange crainte la tenait, depuis le dernier entretien, à bonne distance de lui.

Jamais elle n’avait éprouvé pour cet homme éloquent et sage d’autres sentiments que ceux d’une fille pour son père ; mais dernièrement, quand il lui avait proposé de l’emmener avec lui, il avait posé sur elle des regards si étranges, si . . . comme jamais encore auparavant. Ils rappelaient – pour le moins ! – la façon dont Saturninus l’avait regardée autrefois lorsqu’il s’était emparé d’elle devant la hutte de la forêt – mais cela ne s’était pas reproduit, ni lorsqu’il lui avait annoncé qu’elle lui appartenait et qu’il ne lui donnerait pas la liberté. Et il se trouvait que la sensible petite, intimidée après avoir soudain découvert l’ardeur du plus âgé, se sentait plus en sécurité et plus à l’aise avec le plus jeune, pourtant très réservé.

Elle évitait Ausone ; elle recherchait presque Saturninus envers lequel elle avait appris à être reconnaissante, dès le début puis tout au long de sa captivité, de la protéger avec vigilance. A présent elle allait et venait très souvent, depuis la lecture des runes dans le message de Bruna, du côté de la « Porte du lac » -- n’espérant pas la trouver sans surveillance ou négligemment gardée --, de plus le tribun passait pour appliquer une discipline trop rigide, une surveillance trop rigide ! – uniquement pour mémoriser avec précision l’emplacement des ruelles, des tentes qui pourraient à proximité de la porte, lui offrir une cachette pour attendre, à proximité, un moment plus favorable. Elle avait bientôt, dans cette perspective, préparé un amoncellement vertigineux de poutres, de gabions et de planches empilés les uns sur les autres, qu’on n’avait pas utilisés lors de la construction du camp et entassés là, à gauche de la porte ; il était plus haut qu’elle et, derrière, on ne pouvait la voir ni de la porte, ni de la ruelle qui jouxtait sa tente et conduisait à la porte. Mais elle ne voulait jamais rester là trop longtemps pour ne pas éveiller les soupçons. Elle préférait s’aventurer du côté opposé, au nord du camp où, près du large autel en pierre des sacrifices, s’élançait le sapin de la déesse Terre à la cime élevée et aux larges ramures ; là, du haut du remblai le regard se perdait librement, surplombant les forêts, vers les sommets éloignés ; elle savait que là, caché derrière un nuage de brume, culminait le Mont sacré. C’était toujours là-bas, non dans les marécages de l’est ni vers Suomar que s’envolaient ses pensées. Elle se faisait parfois du souci pour sa grand-mère : -- mais Zercho l’avait sûrement cachée – et, il est vrai, selon sa volonté, une fois que la « tête de mule rousse » ne pouvait plus dire « non », bel et bien sur le Mont sacré. « C’est pourquoi », c’était l’excuse qu’elle aimait se donner, « *c’est pourquoi* je dois toujours penser au Mont sacré ! Ah non ! Ce n’est pas vrai pourtant ! Ce n’est pas pour l’amour de ma grand-mère ! Adalo, Adalo, à l’aide ! » C’est ce qu’elle avait crié, le soir où on refusait de la libérer, perchée dans les branches du sapin auquel elle aimait grimper en secret pour y rêver toute seule sans être dérangée ; en même temps, empreinte de nostalgie, elle avait ouvert ses deux beaux

bras et, debout sur le remblai du camp en direction du nord-ouest, les avait tendus vers les montagnes illuminées, le soir, par les éclairs d'un orage.

Le soir qui avait suivi l'inspection – c'était le jour de l'assemblée sur le Mont sacré – elle marcha dans les ruelles du camp, songeuse, rêvant à sa libération – ah, à son libérateur ! – après avoir attaché la fidèle Bruna aux montants de sa tente. Car à plusieurs reprises il s'était produit de graves incidents quand elle emmenait le brave animal dans les ruelles du camp : les méchantes canailles du camp, bien cachées, lui jetaient des pierres au point de la rendre furieuse. Elle avait surtout conçu pour le neveu d'Ausone une haine si violente que, menaçant et grondant, elle se levait sur ses pattes de derrière quand elle l'apercevait, bien qu'il l'évitât avec inquiétude et ne l'agaçât jamais. Bissula avait eu une fois toutes les peines du monde, ceinturant elle-même l'animal qui se redressait, à l'empêcher de le mettre en pièces.

« Ton ourse comprend le latin, avait dit en souriant Saturninus qui se précipitait pour l'aider. Elle a compris quand Herculanus a juré dernièrement qu'elle paierait un jour à Rome, dans l'amphithéâtre, sous la dent de ses chiens de Thessalie, pour les mauvais coups qu'elle méditait contre lui.

--- Bruna à Rome ? avait-elle crié sur un ton de défi. Pas plus que Bissula à Burdigala ! »

Mais elle en avait presque pleuré de colère, de haine et de crainte.

Chapitre 27

Perdue dans des pensées lourdes de nostalgie et d'inquiétude, la fillette, si gaie d'ordinaire, s'était dirigée, ce soir-là aussi, de sa tente vers la porte du lac, effrayée par les appels des sentinelles thraces, et avait traversé tout le camp jusqu'à proximité de son cher sapin : il avait commencé à occuper, à ses yeux, la place du chêne de sa maison natale dans la forêt ; car l'arbre de la déesse Terre lui permettait, comme sur un escalier, de grimper commodément sur les branches qui descendaient jusqu'aux pierres de l'autel ; la partie centrale du tronc lui offrait un lieu de refuge insoupçonnable d'en bas avec un dossier confortable, ainsi que la vue qu'elle aimait, bien au-delà des fortifications romaines, sur les hauteurs qui la saluaient depuis le lointain.

Le soleil était couché depuis longtemps. Les ténèbres descendent rapidement sur cette région dès que le disque lumineux a disparu derrière les forêts de la rive ouest du lac. On ne voyait pas la lune, seulement quelques étoiles. Le vent lui rapportait, du lointain, des bruits venant çà et là de la forêt : le hennissement d'un cheval, le cliquetis d'une arme, un cri des gardes devant la porte. Hélas, ces gardes qui la surveillaient ici dans sa vaste prison, prévenaient aussi sa fuite, son retour auprès des siens – pour combien de temps encore ? Submergée par le chagrin, elle sentait les larmes lui monter aux yeux. Mais il ne fallait certainement pas que les cerbères la voient en train de pleurer : elle voulait pleurer tout son soûl là-haut ! Elle grimpa sans faire de bruit. Alors elle s'assit si tranquillement dans la cachette de branches qu'un oiseau – un merle – qui s'était attardé sans la remarquer, s'installa pour la nuit, quelques branches au-dessus de sa tête.

Elle remarqua alors, à un carrefour de ruelles, que deux hommes couraient dans des directions opposées, que l'un d'eux sortait avec précaution de derrière une tente d'angle ; ils se faisaient des signes ; regardant encore une fois prudemment derrière eux et sur les côtés, tous deux, se hâtant dans des directions opposées, allèrent directement sous le sapin, du côté nord, de façon que le large tronc les cache complètement du côté du camp. Très doucement la fillette pencha la tête : l'un des hommes portait un casque et l'autre n'avait pas d'armement, mais elle ne put distinguer leurs traits. Ils commencèrent à parler, à chuchoter en réalité, mais la guetteuse comprit pourtant quelques mots et reconnut les hommes à leurs voix.

« Mais je te le dis, il faut que ça se passe aujourd'hui ! Il a ordonné à son scribe de venir demain matin – avec le sceau ! Il veut modifier son testament, ajouter un codicille ! Que me rapporte sa mort, s'il a auparavant donné la meilleure part à la putain ? »

L'autre fit une objection que la fillette n'entendit pas.

« Ah, -- la, -- elle . . . est inaccessible ! répliqua le premier. La rouquine ! Elle est sous la protection des démons infernaux !

--- Comment ça ?

--- Eh bien, c'était une nuit, dernièrement ! Depuis, la panique me saisit dès que je vois la bête brune ! L'haleine brûlante, atroce que le monstre me soufflait au visage, de sa

gueule ouverte ! A un cheveu près, il m'aurait étreint et écrasé ! – Ce soir – tout de suite – au repas du soir !

--- Ecoute, qu'est-ce que c'était ? rétorqua l'autre, terrifié. Là-haut dans le sapin ! Tu n'entends rien ?

--- Bah, le vent du soir dans les branches !

--- Non, non ! C'était . . .

--- Eh bien, c'était un oiseau ! Le voilà qui s'envole ! »

Poussant un grand cri qui montrait sa peur, le merle effrayé prit son envol : la fillette saisie d'horreur avait porté la main à son cœur qui battait violemment et ce léger mouvement avait effrayé l'oiseau qui nichait à proximité.

« C'est bon, par le Tartare ! Alors je vais tenter le coup. Aujourd'hui il se plaignait à nouveau de nombreux symptômes de fièvre, de maux de toutes sortes.

--- As-tu encore assez de ciguë ? Est-ce que je dois te donner mon flacon ? Je l'ai apporté, je l'ai toujours sur moi.

--- Suffisamment pour six oncles !

--- Mais le produit a sûrement un goût bizarre, piquant, amer ! S'il s'en apercevait trop tôt ?

--- C'est pourquoi je l'ai mélangé, dans les mêmes proportions, avec du miel. Mais toi, garde précieusement ta provision ! Peut-être en faudra-t-il aussi pour Prosper, au cas où il aurait des soupçons . . .

--- Ou pour la Barbare, si le testament est déjà . . .

--- Allons-y ! coupa l'autre.

--- Donc dans la coupe de l'empereur ! Il ne boit dans aucune autre. Vite : je pars sur la gauche.

--- Et moi à droite ! »

Leurs voix se turent. Leurs pas résonnaient dans les deux directions.

Terrorisée, presque paralysée d'effroi, la fillette se laissa glisser le long du tronc. Arrivée à terre, elle chancelait ; elle s'appuya au tronc. Un instant elle se demanda si elle s'était endormie et n'avait pas rêvé. Car elle avait du mal à croire que ce méfait soit possible ! Son propre neveu – cet homme plein de bonté ! Et pourtant c'était ainsi. Et il ne fallait pas traîner. L'heure du repas du soir était déjà arrivée. Il buvait d'abord toujours dans la coupe offerte par l'empereur – ornée de trois belles figures de femmes – à la santé de l'empereur Gratien. Les deux hommes avaient de l'avance sur elle. Et la distance, de l'angle extrême au nord du camp jusqu'au « praetorium », au sud, était considérable. Elle fit demi-tour et courut aussi vite qu'elle put pour atteindre seulement l'angle de la ruelle voisine où elle poussa de hauts cris.

Car une poigne de fer la tenait fermement par le bras.

« A l'aide ! cria-t-elle, désespérée. A l'aide ! Pour Ausone !

--- Pourquoi cries-tu comme un levreau qui va mourir, petite ? dit en réponse une voix grave. Où cours-tu comme une flèche ?

--- Laisse-moi ! qui que tu sois ! Il y va de la vie du préfet ! Qui es-tu ?

--- Je suis Rignomer. Je t'ai suivie, à ton insu, jusqu'à ce que tu grimpes à l'arbre. Si tu ne m'avais pas vu du tout, tu n'aurais pas foncé soudain comme si tu étais poursuivie par les elfes ! Où vas-tu ?

--- Chez le préfet ! Ils veulent l'assassiner !

--- Ah, tu dis n'importe quoi ! Mais qui ?

--- Ne pose pas de questions ! Viens avec moi ! Dépêche-toi ! Hélas, peut-être est-il déjà trop tard. »

Le Batave céda à ce désespoir manifeste. Sans lui lâcher le bras, il courait à côté d'elle.

« Où est le tribun ? demanda-t-elle tout en courant.

--- Chez le préfet, avec des nouvelles d'Arbor.

--- Grâce aux dieux ! Lui seul peut nous aider ! »

Et ils reprirent leur course à travers les ruelles du camp plongées à présent dans l'obscurité totale, et à l'angle desquelles, à intervalles espacés, des feux brûlaient parfois faiblement. Soudain la fillette tomba. Le Germain la releva.

« C'est la corde d'une tente ! Il vaut mieux que tu coures au milieu de la rue. Mais tu boites ! Tu t'es fait mal ?

--- Un peu. On continue ! »

Mais elle chancela : ses pieds ne la portaient plus.

« Maintenant ce serait bien que je te porte », dit le robuste soldat, en la berçant sur son bras comme un enfant.

Elle, qui d'habitude refusait farouchement tout contact, était disposée à laisser faire.

« Mets tes bras autour de mon cou, petite. Maintenant tiens bon ! Ce ne sera pas long, ("dommage !" pensa-t-il ; mais il se garda bien de le dire) nous serons bientôt là-bas. »

Et il se hâta d'un pas alerte avec son léger et gracieux fardeau.

Chapitre 28

Dans la tente du préfet, meublée richement, avec goût, et joliment décorée, brûlait dans une vasque de marbre, supportée par un haut trépied de bronze d'un précieux travail de Corinthe, une petite flamme bleuâtre qui diffusait de la lumière et une agréable senteur. Ausone était étendu sur le lit du bas ; devant lui se tenait le tribun. Prosper, le vieil affranchi était occupé à rouler la table en citronnier. Herculanus entra, adressa un salut aimable, se débarrassa de son manteau brun et prit place sur le second lit, en face d'Ausone.

« Où est Davus ? demanda-t-il avec impatience à l'affranchi. J'ai soif !

--- Il devrait être là depuis longtemps, répondit son interlocuteur. Il traîne souvent par ici à ne rien faire, personne ne sait où. Maître, tu devrais le mettre aux fers.

--- Comment ? dit Ausone en riant, toi le sévère surveillant des esclaves, tu as vraiment emmené les fers avec toi ? Et aussi de Vindonissa jusqu'ici ?

--- Et même trois belles pièces, maître. Si tu emmènes avec toi de mauvais esclaves, je dois emmener de bons fers. »

Saturninus était sur le point de partir.

« Les obligations de service sont terminées pour aujourd'hui, Préfet. Peut-être que demain Nannienus sera là avec ses bateaux ! Aujourd'hui il a envoyé un voilier rapide de l'autre côté du lac : c'est pour les prochains jours, écrit-il. Ensuite – enfin ! – on se met aussitôt au travail. Mais, rappela-t-il sur un ton bienveillant en avançant d'un pas vers son lit, permets-moi, Préfet du prétoire des Gaules, de te mettre en garde. Regarde, hier déjà et plus encore aujourd'hui, tu te plaignais de malaises : des refroidissements suivis d'accès de fièvre ; ne préfères-tu pas rester ici dans le camp – Bissula te soignera ! – plutôt que parcourir avec nous les forêts marécageuses ? Je crains que tu n'aies déjà le paludisme ».

A ce moment Davus entra, apportant la coupe à anses déjà remplie et quelques gobelets vides.

« Davus, chien paresseux, lui cria Herculanus. Vite ! Je meurs de soif ! Du vin ! »

Mais Saturninus, se penchant avec inquiétude vers Ausone qui était couché, poursuivit :

« Un vieux cécube sec passe pour être un bon remède contre la fièvre ! Dois-je t'en envoyer de ma réserve, Préfet du prétoire ? »

Mais Ausone gardait toujours le silence. Il était en proie à des sentiments contradictoires, après les derniers mots prononcés par l'illyrien. En premier lieu il éprouvait un violent ressentiment à l'égard du soldat obstiné qui, à la suite d'une lubie incompréhensible, s'opposait au vœu le plus cher à son cœur ! Mais par ailleurs Saturninus l'avait traité, pendant ces jours de tension, avec tant de respect, alors qu'il s'était lui-même comporté avec son vieil ami de façon vraiment ignoble. Il éprouvait une

affection si chaleureuse pour cet homme valeureux ! Et maintenant son inquiétude touchante, sans affectation, pour sa santé, avait raison du bon cœur d'Ausone !

« Saturninus ! Ton affection me fait du bien ; mon neveu n'a qu'une maladie en tête : sa propre soif ! Les obligations de service, tribun, ont pris fin, bien sûr, mais je te le demande : reste ! En tant qu'invité ! Permetts-nous d'oublier ce qui nous a – momentanément – séparés et de penser à notre belle et vieille amitié ! »

Saturninus saisit rapidement la main qu'il lui tendait et la serra affectueusement :

« C'est ton cœur qui parle, Ausone ! Je te remercie ! Je reste volontiers ! »

Et il prit place sur le troisième lit qui se trouvait au fond de la tente, face à l'entrée, dans l'angle à droite, à côté des deux autres.

« Tu devrais le savoir depuis longtemps : je ne veux que ton bien, ton bonheur véritable. »

C'est à ce moment que Davus, quittant la table des boissons près de l'entrée, se tourna vers son maître ; il marchait très lentement car il portait trois coupes, pleines toutes les trois : deux petites à la main droite, sur un plateau d'argent, et la grande coupe de l'empereur à la main gauche. Face à l'entrée de la tente, tournant le dos à Saturninus, il avait, sur la table, puisé le vin de la petite amphore et y avait versé de l'eau provenant de la grande cruche qui servait à faire les mélanges. Herculanus se leva en hâte, saisit sur le plateau une des coupes qu'il vida d'un seul trait. Son oncle lui lança un regard réprobateur en disant :

« Ne pouvais-tu pas attendre de boire, avant, à ma santé ? »

Ausone prit la coupe de l'empereur, avec les trois Grâces ; Davus apporta la dernière coupe à l'Illyrien et posa le plateau sur la table.

« Le premier verre, dit Ausone, est habituellement destiné au noble empereur à qui je dois la belle coupe. Mais aujourd'hui Gratien peut attendre : -- aujourd'hui, en priorité – je bois à notre amitié, mon cher Saturninus !

--- Et à tout, dit en souriant ce dernier, ce que ton cœur désire ardemment ! »

Ausone leva sa coupe. A ce moment on tira, de l'extérieur, le rideau de la tente : Bissula fit irruption, échevelée, d'une pâleur mortelle. Du sang coulait de son bras droit nu ; elle poussa un cri perçant :

« C'est du poison ! Ne bois pas, Ausone ! »

Et elle tomba la tête la première sur le lit de repos du préfet.

Rapide comme l'éclair, Herculanus bondit pour sauver son oncle en lui arrachant des mains la coupe, tentant d'en répandre le contenu sur le sol. Mais avant d'y parvenir, il fut ceinturé d'une poigne de fer par le tribun qui avait laissé tomber sa coupe. Herculanus eut beau se débattre violemment, il n'avança pas d'un pouce. Davus, renversant le vieil affranchi dans sa course, se précipita vers la porte. Prosper poussa de grands cris ; mais Davus n'arriva pas jusqu'à la porte. Là, en effet, il se heurta au Batave Rignomer qui l'empoigna à la gorge et l'arrêta d'une main ferme. Horrifié, abasourdi,

Ausone avait posé sa coupe devant lui sur la petite table ; il releva alors la tête de la fillette.

« Du poison ? demanda-t-il d'une voix sans timbre. M'empoisonner ? Mais qui ?

--- Le chien d'esclave, naturellement ! s'écria Herculanus qui se débattait rageusement sous la poigne de l'Illyrien. Tu es de mèche avec Davus, tribun ? Pourquoi m'empêches-tu de punir cette fripouille ? »

Réussissant enfin à dégager sa main droite, il saisit le poignard qu'il avait à la ceinture.

« Ne le laisse pas filer, cria Bissula qui était à présent revenue à elle. C'est lui l'instigateur ! »

Juste à ce moment, appelés par Prosper sorti pour demander de l'aide, arrivèrent deux Thraces qui montaient la garde devant la tente du préfet et deux Illyriens qui passaient là par hasard : sur l'ordre du tribun, ils s'emparèrent d'Herculanus et de l'esclave ; ce dernier, pâle, tremblant, pouvait à peine marcher droit. Mais Ausone retomba en gémissant sur les coussins.

Chapitre 29

Alors Saturninus, qui n'était plus occupé avec son prisonnier, s'avança au milieu de la tente et dit :

« Au nom de l'empereur Gratien ! En tant que général et commandant de ce camp, j'ouvre l'enquête. Parle, fillette ! C'est une accusation terrible que tu formules, toi une esclave, une prisonnière barbare, à l'encontre d'un chef romain. Pèse tes mots ! Une fausse accusation pour un tel acte est passible de mort. »

Mais Bissula n'avait pas peur. Elle avait maintenant retrouvé sa force et son sang-froid : ce n'était pas à elle qu'elle pensait, seulement à l'ami très cher étendu là, soupirant sur les coussins et qu'elle n'avait jamais aimé autant qu'à ce moment, dans sa douloureuse détresse.

D'une manière concise, claire, simple, elle rapporta la conversation qu'elle avait entendue entre les deux hommes, malgré elle, en haut du sapin.

« Mensonge lamentable, cria Herculanus en tapant du pied. La putain veut devenir la maîtresse de l'oncle et ruiner le neveu, l'héritier. Tout est pure invention ! Toute l'histoire de la cachette dans l'arbre ! Quand je suis arrivé ici, elle était déjà en train de faire le guet à côté de la tente.

--- C'est un mensonge ignoble, dit Rignomer en s'avançant. Je jure qu'elle venait précisément de l'arbre : depuis une demi-heure déjà – à son insu – je la suivais.

--- Ah, tu entends, mon oncle ? Encore un soupirant ? railla Herculanus.

--- Non, dit le tribun, c'est arrivé sur mon ordre. »

Mais Rignomer était devenu tout rouge de honte et de colère : il levait les poings contre Herculanus.

« Attends seulement, dit-il avec un rire grinçant, toi et ton manteau rapiécé ! L'enfant a escaladé l'arbre sous mes yeux ; je me trouvais, caché par la tente, à six pas en face ; deux hommes sont bientôt arrivés, de la droite et de la gauche, sont passés discrètement sous l'arbre, -- ils parlaient à voix basse – puis ils se sont séparés. »

L'esclave était encore plus pâle qu'avant – il chancelait : s'il n'avait pas serré les poings, il serait tombé à terre. Mais Herculanus, provocateur, demanda :

« Tu as peut-être reconnu les deux hommes dans l'obscurité ? ou, à six pas, compris leurs chuchotements ?

--- Ni l'un ni l'autre ! Mais la fillette s'est laissée aussitôt glisser de l'arbre et, au comble de la terreur, a crié " Au meurtre ! Ils veulent empoisonner Ausone ! " et elle a couru avec moi jusqu'ici ; sur la dernière partie du trajet, je l'ai portée jusqu'à la tente.

--- Donc la Barbare et le Barbare conspirent contre moi ! » dit Herculanus, continuant à provoquer.

Alors Saturninus se tourna vers l'esclave qui était traîné, les genoux tremblants, entre les deux Thraces :

« Tu sais quelles terribles tortures menacent l'esclave qui a tenté d'assassiner son propre maître ? »

Davus s'effondra sur le sol, les deux hommes pouvaient à peine le relever.

« Eh bien ! Quelle importance a ton misérable corps ? Je te garantis la vie sauve – au nom de l'empereur ! – Tu iras seulement dans les mines de plomb, si tu avoues tout de suite. »

L'esclave soupira :

« Merci, maître, mille fois merci ! Oui, oui. Tout s'est passé comme ils le disent. Depuis un an déjà, il m'attire et m'opprime ; le démon de l'or m'a aveuglé ! Tout est vrai !

--- Ah, cria Herculanus, déchaîné contre ses gardes, donc l'esclave aussi complotait contre moi ?

--- Donnez le vin de la coupe de l'empereur à boire à un chien, dit ce dernier, et regardez combien de temps il a encore à vivre. C'est de la ciguë ! Je porte, sous ma tunique, le reste dans une fiole ; prenez-la.

--- Je ne doute pas qu'il y en ait dans les deux : du poison dans la coupe, le même poison dans la fiole ! Naturellement, -- Herculanus eut un rire atroce – l'esclave en a mis dans les deux ! Mais Ausone ne doit pas mourir avant de modifier son testament, avant de déshériter son neveu car la Barbare se présente à point nommé pour le sauver. »

Pendant ce temps, le tribun avait sorti, de la tunique de l'esclave, un petit flacon en ambre et l'avait posé sur la table à côté de la coupe de l'empereur. Ausone le regarda avec tristesse : il semblait le connaître.

« Et ce qu'il a mis dedans, poursuivit Herculanus, est censé établir ma culpabilité ?

--- Non, cria Davus, en colère à présent, tu te désignes toi-même comme coupable ! – Tribun, prends-le aussi sous ta tunique : il porte là, caché, le même poison dans la même fiole ; est-ce que je pouvais le forcer à le faire ? Ou est-ce que je pouvais le placer là par magie ? »

Alors Herculanus pâlit ; l'esprit de défi, sa raison de vivre, l'abandonnait : il se cabra, en grinçant des dents, sous la poigne de l'Illyrien. Mais tout en le tenant fermement, son compatriote Saturninus sortit de sa tunique un petit flacon en ambre tout à fait semblable et le posa à côté du premier.

« Allez donc tous au diable ! Ayez tous du poison dans le corps ! » cria Herculanus.

Mais Ausone arrachait ses cheveux gris en gémissant :

« Hélas, hélas ! Je les connais bien ! Je les ai moi-même, ces deux flacons, offerts à ma chère sœur, sa mère ! Ah, le fils de ma propre sœur ! Vouloir m'assassiner ! Pour un misérable argent, que je lui avais légué en totalité ! J'aurais seulement aimé vivre encore quelques années ! »

Tout en pleurs, il se couvrit le visage ; compatissante, Bissula, agenouillée devant lui, lui caressait les mains. Mais Saturninus dit :

« Il n’y a plus de doute possible, même sans cet aveu fait sous le coup de la fureur.

--- Oh, fils de ma chère Melania, de ma sœur bien-aimée, se lamentait le malheureux.

--- Je l’avais soupçonné depuis longtemps, continua le tribun. Mais le gremlin ne voulait pas seulement te tuer, toi, mais aussi cette enfant à laquelle tous sont attachés.

--- Quoi ? Comment ? » reprit Ausone.

Bissula aussi était interdite.

« Voilà pourquoi il s’est dépêché d’arriver avant nous tous – seul – dans sa ferme, sur ses traces ! Il avait le bras levé pour lui asséner un coup mortel quand j’ai arrêté son geste.

--- Quoi ? C’est horrible, s’écria Ausone.

--- Oui, c’est vrai ! Mais, ajouta la petite, douée d’un bon naturel et soucieuse de rétablir la vérité, il ne m’avait pas encore reconnue comme amie de son oncle !

--- Si, si ! se lamentait le préfet. Il me l’a même raconté, c’est un cheveu roux qui l’a mis sur ta trace ! Je lui avais souvent fait ta description ! Et dès qu’il t’a vue, il t’a aussitôt reconnue ! Il aurait voulu te conduire à moi ! Et il a . . .

--- Et la nuit dernière, ajouta Rignomer, furieux à présent, il s’est glissé dans sa tente et a sorti un poignard. (Malheureusement celui qui aurait dû veiller dormait). Mais l’ourse veillait et – il a rapidement déployé son manteau brun – c’est là qu’elle en a arraché un morceau au moment où il s’enfuyait.

--- Ce morceau, le voici, dit Saturninus en le sortant de sa ceinture et le plaçant sur celui qu’on avait récemment cousu, tu vois : il correspond exactement.

--- Que la malédiction des Furies soit sur vous tous ! cria Herculanus.

--- Qu’on les emmène tous les deux ! ordonna le tribun. Prosper, apporte deux de tes fers à l’usage des esclaves ! Car il ne suffit pas de les faire surveiller dans une tente ouverte ! Ce n’est jamais sûr et nécessite la présence constante de quelques hommes de confiance dont nous ne pouvons pas trop nous passer. Rignomer, tu les enfermes là-dedans, les deux pieds liés, éloignés l’un de l’autre ! – Il y va de ta vie s’ils réussissent à s’échapper au cours du trajet.

--- Ils ne le feront pas » grommela le Batave ; le mot qui faisait allusion à une aventure avec Bissula l’avait contrarié d’une manière indicible. Lui-même ne savait pas pourquoi.

« En avant ! »

Sous la conduite de Rignomer, Prosper et les quatre gardes poussèrent les prisonniers hors de la tente.

Chapitre 30

Les rideaux étaient à peine retombés qu'Ausone s'écria :

« Il ne doit pas mourir ! Le fils de ma chère Melania ! Il faut qu'il parte en exil !

--- C'est l'empereur qui en décidera. Mais toi, mon ami Ausone, loue le ciel qui t'a envoyé cette enfant. C'est à elle seule que tu dois la vie. »

Le préfet attira la petite à lui sur le lit de repos ; il lui embrassa les mains, le front – elle le laissa faire. Car elle pleurait. Il voulut aussi lui embrasser la bouche. Mais il n'en fut pas capable ! Cette créature d'habitude si entêtée était une enfant complètement désarmée par la forte émotion que lui avait causée son salut.

Alors il se contenta de caresser de la main sa jolie tête et dit, profondément ému lui-même :

« Les Chrétiens ont une croyance dont je me suis souvent moqué : celle d'un ange gardien que Dieu envoie à l'homme. Je ne m'en moquerai plus. Toi, Bissula, tu es *mon* ange gardien.

--- Mais les anges ne peuvent être des esclaves, fit remarquer l'Illyrien avec un sourire qui le rendait séduisant. Je t'offre cette enfant, Ausone : elle est à présent ton esclave. Fais d'elle ce que tu voudras.

--- Je l'affranchis, à cet instant ! Bissula, tu es libre.

--- Oh merci ! merci ! merci ! hurla de joie la fillette en bondissant du lit. Maintenant, je m'en vais. Je m'en vais tout de suite auprès des miens ! Auprès de ma grand-mère ! Auprès . . .

--- Pas si vite, petite ! objecta Saturninus. Même l'affranchie fidèle et reconnaissante – il manque encore la forme légale d'un tel acte – doit obéir aux volontés de son maître. Je doute qu'il te laisse t'échapper, gracieux petit oiseau sauvage. »

Suppliant et pleurant, elle jetait à Ausone des regards touchants que celui-ci ne voyait pas : figé de stupeur, il regardait le tribun.

« Mon ami, je ne te comprends pas ! Pourquoi soudain maintenant ? Je croyais presque que toi-même . . .

--- Ménageons l'enfant. Je veux seulement dire tout ce qu'elle pourra entendre sans trop rougir ; et ça lui va si bien de piquer un fard ! On n'a pas besoin d'être un poète, mon cher Ausone, pour trouver notre – pardon, *ta* – petite très attirante ! Je ne le nie pas, dès que je l'ai vue ; eh bien, elle ne déplaît à aucun homme ! Mais je me suis bientôt dit, ce qu'exige le devoir de l'amitié, et j'ai considéré que *ma* vie était entièrement vouée au dieu de la guerre. J'ai ordonné à mon cœur, à mon sang, de se taire ; ils appartiennent à un soldat : ils ont aussitôt obéi ! »

Entendant ces mots, Bissula, malgré l'avertissement – ou peut-être à cause de cela ! – s'était mise à rougir tant et plus et s'éloignait peu à peu des deux hommes. Elle voulait

juste s'échapper furtivement de la tente : mais Saturninus lui saisit les cheveux d'une main douce, la tint fermement en riant et dit :

« Reste, petite : à présent – pour *moi* en tout cas – le pire est passé.

--- Mais pourquoi, poursuit Ausone, tout ce temps . . . ? Hier encore . . . ?

--- Parce que je soupçonnais les projets meurtriers de ton neveu, contre *elle* seulement en vérité ! Je ne pouvais la protéger que si j'étais son *maître* ! Si elle restait, comme tu le voulais, dans *ta* tente, malgré tes bonnes intentions, à toute heure du jour et de la nuit il pouvait la trouver sans protection. Je la gardais, -- pour *toi* ! – Maintenant ce n'est plus nécessaire. Maintenant obéis à ton cœur. Je vous laisse seuls.

--- Eh bien, que vais-je donc devenir ? demanda Bissula, en larmes, retenant – elle ne savait pourquoi – le tribun par le bras. Je suis si fatiguée ! se lamentait-elle. Laissez-moi maintenant aller dormir ! Et demain, je pars ! retrouver les miens !

--- Oui, mon noble ami, dit Ausone avec une certaine solennité, en se levant lentement de son lit, reste ! C'est moi qui le veux ! Je te prends à témoin le premier : ma décision est prise, irrévocablement ! Bissula, je te dois la vie ; pour cela il n'y a qu'*une seule* récompense : cette vie, ma propre vie. »

Terrifiée, la fillette recula : elle ne comprenait pas !

« Une esclave, -- c'est absolument impossible. Même ma propre affranchie – c'est contraire à la loi pour un homme de rang sénatorial ! – mais j'obtiendrai une dispense de l'empereur, sans nul doute – quant aux plaisanteries des collègues, je passe outre.

--- Que veux-tu faire de moi ? demanda la petite avec anxiété.

--- Excepté l'empereur, continua-t-il avec circonspection, aucun homme dans l'empire d'Occident n'est au-dessus de moi : -- deux seulement sont au même rang que moi – je suis préfet du prétoire des Gaules ! Et plus encore : -- ce que personne ne sait encore, pas même toi, mon cher Saturninus – l'empereur m'a réservé, pour l'année prochaine, une très haute distinction dans l'Etat romain ! L'année à venir tirera son *nom* de *moi*.

--- Tu seras consul ? s'écria le tribun plein de respect.

--- Qu'est-ce que c'est ? Qu'est-ce que ça veut dire ? » demanda la malheureuse, complètement intimidée, pour laquelle les nombreux titres romains, solennels et honorifiques, étaient toujours plus mystérieux.

Mais Ausone, avec un signe condescendant, continua :

« Et aucun poète vivant n'est mon égal ! Bissula, tu dois tout partager avec moi ! Demain tu viens avec moi à Vindonissa chez l'empereur ! Oui, oui – ne secoue pas ta mauvaise tête ! – tu vas me suivre pour la vie entière – car moi, Ausone, Ausone de Burdigala, je t'élève au rang d'épouse ! »

A présent il s'était redressé et tendait ses deux bras vers elle.

Les joues en feu, le cœur battant à tout rompre, les yeux lançant des éclairs de honte, de crainte – et de colère ! – elle avait entendu les derniers mots en rougissant peu à peu et, horrifiée, l'avait vu s'approcher. Alors elle poussa un cri strident :

« Non, non, jamais ! »

Elle s'arracha à la poigne de Saturninus qui voulait la retenir, lui échappa et bondit hors de la tente. Dehors elle courut, hors d'haleine, aussi vite que ses pieds pouvaient la porter, à travers le camp, dans le silence de la nuit, gagna sa tente, détacha Bruna, l'entraîna à l'intérieur, la fit se coucher à terre, se jeta près d'elle sur le sol et, éclatant en sanglots violents, enfouit son visage dans l'épaisse fourrure moelleuse. L'animal fidèle et intelligent remarquait bien que quelque chose n'allait pas. L'ourse lui lécha les doigts ; puis elle émit un grognement doux, très doux et tendre, comme une mère apaisant son enfant malade. Le ronronnement monotone et régulier eut pour effet de l'assoupir, comme une berceuse.

Livre III

L'affranchie

Chapitre 1

Ausone était profondément reconnaissant à celle qui l'avait sauvé – c'était certain – et il avait voulu lui offrir une récompense considérable. Mais, très susceptible, il était également vraiment irrité par son dédain brutal, sauvage, insensé et ingrat. En plus, en présence du tribun, un homme plus jeune ! Son exaspération se mêlait vivement au chagrin causé par son neveu coupable de meurtre. A cet être favorisé par la fortune, depuis sa naissance, le destin et les hommes avaient à peine refusé un souhait : même le talent poétique lui avait été accordé à profusion par les Muses – il en était intimement convaincu – à un degré rarement atteint, et ses contemporains ne lui refusaient aucune marque de reconnaissance, le gratifiant de toute distinction à laquelle il aspirait, dans n'importe quel domaine.

Son élève impérial le comblait des dignités et des honneurs suprêmes de l'Etat : il était un des hommes les plus riches et les plus cultivés de l'empire d'Occident ; il était aimable, de bonne composition, affable, avec d'assez beaux traits, et pas encore trop âgé ; des milliers de Romaines de la bonne société se seraient estimées heureuses si . . . Et cette fille barbare ne voulait pas de lui ! C'était vraiment à n'y rien comprendre ! Il était bien résolu à ne pas tolérer cette "absurdité". Comme elle ne se présentait pas à l'heure habituelle pour le repas matinal, il envoya Prosper à sa rencontre. Le vieil homme revint bredouille : elle n'était pas dans sa tente et introuvable dans le camp. Ausone prit peur.

« Ah, ça n'a aucun sens ! se disait-il. Elle n'a pas pu s'échapper d'un camp complètement clos, surveillé par quelqu'un comme Saturninus. »

Mais, plein d'inquiétude, il termina pourtant son repas en hâte, et sortit pour aller à sa recherche, seul. Il voulait en effet épargner à sa future épouse – ce qu'elle serait sans aucun doute – d'être tirée par des affranchis ou des esclaves d'une cachette dans laquelle son obstination stupide et puérile pouvait l'avoir entraînée. Il s'empressa tout d'abord d'aller sous le sapin ; en vain : elle n'était pas cachée dans l'arbre ; maintenant, par temps clair, on pouvait voir distinctement entre les branches. Il se rendit à sa tente où il entra : elle était vide. Mais, en sortant, il remarqua les larges empreintes des pattes de l'ourse ; il suivit la trace : elle conduisait, en direction du sud, à la " Porte du lac ", la Porte décumane. Comme il arrivait à proximité de la porte, il y rencontra Saturninus.

« Fais demi-tour, je t'en prie ! dit ce dernier avec bienveillance.

--- Elle n'est pas là-bas ?

--- Si ! Je l'ai découverte, par hasard, en regardant du haut du remblai. Elle s'était cachée près de la Porte décumane, derrière des poutres et des rondins, comme un petit oiseau malade qui se tapit dans un coin, là-bas, tout seul, sa petite tête enfouie sous son aile, pour mourir. Donne-lui du temps ! Elle va – peut-être ! – finir par accepter cette idée. »

A contre-cœur seulement, Ausone se laissa empoigner doucement le bras, fit demi-tour et rebroussa chemin. Il était dans une violente colère. Et il avait honte devant le tribun. Il dit malgré lui :

« Je l'espère . . . pour bientôt !

--- Oui, dit Saturninus dubitatif. A moins que . . .

--- Eh bien ?

--- A moins qu'un autre ait gagné son cœur.

--- Elle a sûrement menti. Elle était très en colère quand je lui ai posé la question. Et mentir est le moindre défaut de cette entêtée ! Elle est à peine sortie de l'enfance ! Tu vois comme elle se conduit. C'est seulement à un enfant sans éducation qu'on peut laisser passer un tel comportement. »

Mais l'autre haussa les épaules.

« Attendons de voir. J'aimerais mieux te l'accorder à *toi* qu'à un Barbare. Mais pense à la proposition de cet Adalo ! Il se peut pourtant . . .

--- Sans doute ! Mais cela ne prouve pas qu'*elle* l'aime. »

Furieux, il réprimait une supposition qui pouvait contrecarrer, à tout moment, ses projets. Il repoussait d'autant plus vivement l'insinuation de son ami que cette inquiétude ancrée en lui, chaque fois qu'il la combattait, reprenait d'elle-même doucement le dessus.

« A propos, demanda-t-il au tribun en changeant de sujet, que veux-tu faire avec les deux prisonniers ? Laisse-les partir tous les deux !

--- Impossible ! Je fais mon devoir !

--- Mon neveu ne doit pas mourir !

--- En vérité, gronda l'Illyrien, ça vaudrait mieux pour lui et ses « *adversaires* » : car des « *partisans* », cet égoïste n'en a pas ! Mais j'ai redouté ton indulgence ! Eh bien, console-toi ! Puisque j'ai garanti à l'esclave, un simple instrument, la vie sauve, l'empereur peut envoyer l'instigateur aussi dans les mines. Mais tu ne m'écoutes pas du tout. Quel est ton avis ? »

Ausone s'était soudain immobilisé : il frappa, avec le bâton qu'il tenait, le sol d'un coup violent et s'écria :

« Ecoute ! Et si j'allais la trouver maintenant, tout de suite ? Lui expliquer les choses en détail ! et la convaincre ? Dans son désarroi, la nuit dernière, elle n'a pas tout entendu ni bien compris ! Pense donc : consul ! »

Mais le tribun entraîna, en souriant, son ami au comble de la contrariété :

« Laisse-la, Ausone. Tu l'effarouches toujours davantage. Pour elle un jeune pêcheur alaman est peut-être préférable à un consul romain.

--- Inconcevable !

--- Si, si ! Tout-à-fait concevable ! Je vais seulement te l'avouer : elle m'a demandé en suppliant . . .

--- Quoi, quoi ! Quand ?

--- Justement, comme je descendais le remblai pour aller vers elle ; je voulais parler pour toi ! Elle m'a prié de la protéger de ta prochaine proposition . . .

--- Ah, l'ingrate ! » cria Ausone très en colère.

Qu'elle fasse appel au tribun contre lui, avait cruellement blessé Ausone ; il avait le sentiment que la jeunesse se liguaient d'elle-même contre l'âge !

« Prends garde, l'avertit sérieusement l'Illyrien, à ne pas devenir toi-même très ingrat ! »

Mais à cet instant cela n'eut aucune prise sur l'amour-propre profondément atteint du Romain.

« Vu que, maintenant pourtant – comment dire ? – tu es devenu son tuteur ou son protecteur contre moi . . .

--- Je n'ai pas recherché ce rôle . . .

--- Mais ni refusé non plus ! Aussi rappelle donc à ta protégée ma ferme et sérieuse intention : demain elle me suit, quoi qu'il arrive, sur un des bateaux de Nannienus chez l'empereur à Vindonissa, ensuite à Burdigala. J'agis selon ton conseil – je ne vais pas avec vous dans les forêts -- : le chagrin, les ennuis, toutes sortes d'émotions me rendent malade, je le sens. Il me faut avant tout demander à l'empereur la dispense pour épouser, en qualité de sénateur, mon affranchie : cela me tient à présent particulièrement à cœur. C'est la priorité ! Et, je te prie, fais-lui comprendre clairement – tout à fait clairement – qu'elle n'a absolument pas acquis le moindre *droit* à partir du mot d'affranchissement que j'ai prononcé hier hâtivement. Tu l'as toi-même remarqué hier à juste titre : ce mot ne la rend pas libre, il manque au droit une forme écrite. Ce mot est seulement une promesse. Si je le veux, elle est maintenant encore mon esclave, mais plus *la tienne*, dis-le lui ! Ensuite à Burdigala, après avoir goûté la vie romaine, elle pourra choisir ce qu'elle préfère : être l'épouse du consul, ou son esclave et une meneuse d'ourse ! Je ne peux pas la contraindre au mariage mais – dis-le lui pourtant – je ne la laisserai jamais retourner dans son pays de Barbares. »

Saturninus voulut calmer la grande colère de son ami mais les tubas retentirent pour appeler les deux chefs sur les remblais. Les trompettes romaines, sonnait allègrement, saluèrent les bateaux de Nannienus qui, poussés, toutes voiles gonflées, par le vent du sud-est, s'approchaient de plus en plus vite.

C'était un spectacle grandiose.

Après que le vaillant comte de Bretagne, qui était lui-même un navigateur breton expérimenté, eut découvert l'état de délabrement fâcheux dans lequel se trouvaient les bateaux et les agissements coupables des magistrats à Arbor, il avait, de nuit comme de jour, travaillé et fait travailler sans relâche pour pouvoir fournir encore à son vieil ami et camarade de combat Saturninus les bateaux et les renforts sur lesquels était basé tout son plan qui visait à encercler et anéantir ou soumettre sans conditions les Alamans.

Ainsi avait-il vraiment, en peu de jours et de nuits, remis en état de naviguer les voiliers qu'il avait trouvés à l'abandon ; de plus, avec d'anciennes barques de commerce et des canots de pêche de très grandes dimensions, il avait construit un certain nombre de nouvelles embarcations qui étaient loin d'être comparables à la fière flotte du lac des

Vénètes ou à celle de Brigantium quand, il y a un siècle et demi, elle avait la maîtrise du lac et des rivages ; mais cependant, pour traquer, selon le plan du moment, les cachettes des Barbares sur les trois côtés du pays et repérer leurs tentatives de fuite en dehors de la zone de battue de Saturninus, elles pouvaient rendre suffisamment de services. Ses vingt bateaux de guerre au bord élevé devaient, lorsqu'ils n'étaient pas à l'ancre mais combattaient à grande vitesse, réussir à faire couler, par la seule violence du choc des rames et des voiles, la multitude des petites barques des Barbares, si elles avaient la témérité de les attaquer. Et à chaque gros voilier il avait adjoint deux jusqu'à trois plus petits bateaux de faible bordage et peu profonds, avec des provisions et des troupes, pour débarquer et faciliter la liaison des birèmes, obligées de jeter l'ancre en eau profonde, avec la rive très souvent bordée de marécages. Il y avait bien ainsi plus de soixante voiliers qui, dans toute la splendeur du soleil rayonnant de septembre, pour les uns jetaient l'ancre juste en face de l'Idisenhang, tandis que les autres formaient, en une chaîne ininterrompue, une sorte de pont de bateaux depuis le mouillage jusqu'à la rive.

Les différentes formes de voiles : -- en effet aux voiles latines triangulaires des Romains on avait, dans la précipitation, associé toutes sortes de voiles barbares, d'anciennes voiles celtiques utilisées localement sur le lac depuis les temps anciens, et des voiles alamanes – et leurs couleurs variées, la plupart d'un blanc éblouissant, mais beaucoup d'autres d'un jaune sombre qui chatoyait dans l'éclat du soleil, gonflées par le vent frais, le déferlement de vie grouillante des soldats qui se pressaient, des bateaux sur la terre ferme et de la rive sur les bateaux, les saluts entre vieux camarades, le fait de découvrir avec joie tout ce qui avait été accompli à Arbor, les cris de menace contre les Barbares avec lesquels on devrait définitivement en finir : tout cela offrait un spectacle plein d'éclat, de vie, de mouvement et d'hostilité bruyante.

Chapitre 2

Le plus grand vaisseau – un vieux bateau de guerre qui arborait encore une Amphitrite comme figure de proue – avait hissé un fanion pourpre, et la petite voile de misaine, de la même couleur, rutilait. Il transportait en effet le commandant de l'escadre.

« Enfin ! » s'était écrié l'officier d'expérience au moment où, à la tête de toute l'armada, il avait sauté du vaisseau amiral dans le canot qui tanguait devant la proue. Il franchit en courant toute la rangée des petits bateaux jusqu'à la rive et, bondissant d'impatience, il sauta de la dernière barque sur la terre ferme en enjambant la bordure marécageuse, à la rencontre de l'Illyrien qui l'accueillit à bras ouverts.

« Mon ami, je t'apporte enfin les bateaux et des hommes, ça a pris du temps.

--- Je sais, ce n'était pas ta faute.

--- Les coupables ont déjà été envoyés par l'empereur dans les mines. Où est le préfet du prétoire ?

--- Là-haut. Dans le camp. Il n'est pas très bien.

--- J'ai pour lui des lettres de l'empereur.

--- Toujours pas de nouvelles de l'empereur Valens ? demanda Saturninus, inquiet.

--- Si, tout récemment.

--- Comment ça se passe pour lui et les Goths ?

--- Bien pour lui et mal pour les Barbares. Ils souffrent terriblement de la faim. Dans sa dernière lettre il refuse formellement – non sans une certaine arrogance – toute aide de Gratien et de notre armée.

--- Il ne veut pas partager la gloire de la victoire avec son neveu », dit le tribun en montant à cheval et invitant son ami à chevaucher sur la belle monture qu'il lui avait amenée.

Nannienus se mit en selle et poursuivit :

« Valens écrit " Une bataille décisive est imminente." Il se dirige vers Andrinople où campent les Goths. Ah, ici les chevaux s'enlisent ! Est-ce que les marais remontent jusque là-bas ?

--- Oui, partout c'est l'ancien fond du lac. Ainsi le sort en a été jeté là-bas au bord de l'Ister ! Eh bien, notre petite expédition touchera bientôt à sa fin. Combien de casques apportes-tu ?

--- Mille trois cents.

--- C'est plus qu'il n'en faut. Demain de bonne heure nous nous divisons. Cinq cents hommes restent dans le camp ; avec les autres tu te diriges vers le nord-est, moi vers le nord-ouest jusqu'à ce que nous les trouvions enfin et les mettions en déroute, ces

ennemis insaisissables. Tu n'as rien remarqué de suspect au cours de la traversée du lac ?

--- Absolument rien ! Pas une voile à l'horizon.

--- Maintenant que nous avons des bateaux, nous pouvons aussi explorer les deux zones marécageuses qui s'étendent des heures durant à droite et à gauche. Dans le marécage occidental nous avons une fois cru voir monter une colonne de fumée.

--- Explorer le lac ? On pourrait le faire demain, avant de partir. Une bataille navale sur le lac des Vénètes ! Cela ne s'était plus guère produit depuis l'époque de Tibère.

--- Mais je suis content de te savoir ici sur la terre ferme avec les tiens : encore une fois bienvenue sur la rive barbare et dans mon camp. »

Sur ces mots ils partirent tous deux au galop, suivis par la brillante escorte des officiers de Nannienus et des cavaliers d'assaut du tribun en direction de la Porte décumane. Cette porte se trouvait maintenant largement ouverte. Alors, dans un désordre total, les hommes du tribun dévalèrent le versant de la montagne, puis traversèrent les prés détrempés et les marais pendant la petite demi-heure qui les séparait de la rive, pour saluer leurs frères d'armes de la flotte. Recroquevillée comme une petite souris, Bissula s'était faite aussi petite que possible, pour se faufiler hors de sa cachette, sans être remarquée, à l'est de la Porte du lac. Mais les gardes de l'Illyrien avaient des consignes strictes : deux géants thraces se tenaient, – un de chaque côté du seuil – leurs épées en croix, devant l'ouverture de la porte et ils observaient avec une grande attention tous ceux qui tentaient d'entrer ou de sortir. Par chance, la petite avait rampé entre les jambes écartées de l'un : c'est alors qu'elle heurta de la tête la lance de celui qui se tenait devant le seuil. Elle attira l'attention de l'homme, qui la reconnut, la fit reculer doucement mais fermement.

« Non, non ! dit-il en riant. Tu ne dois pas sortir, petit serpent roux ! ça ferait coup double ! du côté du tribun à droite, du préfet à gauche ! Reste à l'intérieur ! »

Des larmes de colère impuissante dans les yeux, elle dut reculer ; et là-bas dehors, là-bas, la liberté lui faisait signe : là-bas souriait – pour la première fois elle le voyait ici par la porte ouverte – le lac bien-aimé dans la splendeur de l'azur ; là-bas bruissaient les arbres qui entouraient la ferme d'Adalo ; là-bas volait une mouette qui criait son plaisir et sa joie de vivre dans un libre battement d'ailes, pressée de prendre son envol sur les roseaux de la rive marécageuse ! Hélas ! et elle, elle était obligée de retourner dans le camp, pour un avenir incertain ! Demain déjà elle devait quitter le pays : pour aller où ensuite ?

« Oh, Adalo, viens vite à mon secours ! »

Son nom, elle l'avait murmuré maintes et maintes fois la nuit précédente, comme s'il s'agissait d'un mot magique, destiné à la protéger. Arrivée dans sa ruelle, elle détacha l'ourse que le vacarme des soldats rendait très nerveuse et, la tenant par le collier, l'emmena avec elle dans sa tente qu'elle ne quitta plus de toute la journée. Elle ne fut pas dérangée non plus. Prosper lui apporta du vin et de la nourriture ; il dit que son maître était totalement accaparé par Nannienus et les autres hôtes. Mais il lui donna l'ordre de se tenir prête le lendemain de bonne heure : on irait par bateau à Constantia,

puis chez l'empereur à Vindonissa et de là dans son beau pays natal. Bissula ne répondit pas. Elle ne toucha pas à son repas. Elle se tapit, semblable à un animal sauvage pris au piège, dans le coin le plus reculé de sa tente, à même le sol, aussi loin que possible de l'entrée, les yeux rivés dans cette direction, attentive, avec une peur effroyable, au moindre bruit de la ruelle qui se rapprochait de sa tente. La fidèle ourse était couchée en travers du seuil : c'était son unique consolation.

Chapitre 3

C'est ainsi que s'étaient écoulées les heures de la journée.

Le soleil s'était couché sur le lac, dans sa magnificence : l'obscurité s'était rapidement installée ; le ciel était sans lune. Le comte de Bretagne avait quitté, de bonne heure, la table d'Ausone. Vainement ce dernier, en hôte hospitalier, voulut l'obliger à boire encore une coupe.

« Après la victoire, Ausone, autant que coupes que tu voudras. Mais un marin doit rester sobre. De plus ma place est sur l'eau, non sur une colline en forêt. Je me sens ici, loin de mes voiles, comme une baleine qui n'est plus repartie avec la marée et git, hors d'haleine, sur la terre. En réalité, la seule et véritable eau est l'eau salée.

--- Parce qu'on ne peut pas la boire, dit Ausone en lui remplissant sa coupe.

--- Mais à défaut de mer, ce lac immense n'est pas si mal. Salue de ma part Herculanus, ton neveu : peut-être que d'ici à demain sa santé se sera rétablie afin que je puisse lui rendre visite dans sa tente. Et demain, Saturninus, à la première heure, je te fouille les deux zones marécageuses du lac. S'il n'y a pas d'Alamans, il y aura bien toutes sortes de poules d'eau rares à chasser là-bas. »

Il sortit avec ses officiers et ils gravirent la montagne à cheval, guidés par les porteurs de torches, pour regagner le quartier des bateaux. La moitié de ceux qui étaient venus dormaient sur la rive, sous des tentes qu'ils avaient apportées, l'autre moitié sur les bateaux.

En arrivant à bord, Nannienus demanda à la sentinelle qui tenait la barre, un compatriote breton de confiance, s'il n'avait rien à signaler.

« Ici, rien, maître ! Seulement derrière Arbor ça brûle, à ce qu'il paraît, sur le mont Mercure ; ou alors ils célèbrent une de leurs fêtes rituelles. Regarde là-bas !

--- Oui, c'est dans une des fermes des colons alamans. Ecoute ! Qu'est-ce que c'est ?

--- Des cygnes sauvages, maître ! Ils doivent nicher par centaines dans les deux bois marécageux. Ils s'appellent et se répondent très souvent.

--- Il n'y a sûrement pas d'hommes cachés là – ces nobles bêtes sont extrêmement craintives et méfiantes – Qui vient ici te relever ?

--- C'est moi, Albinus, le vétéran d'Arbor.

--- Bien : tu veilles la première et la deuxième heure après minuit. Réveille-moi avant l'aube. »

Les sentinelles du camp avaient sonné minuit, en haut sur l'Idisenhang et en bas près des tentes navales sans que les dormeurs, qui reposaient dans le calme le plus profond, en aient été aucunement dérangés.

A la porte nord seulement, on entendait, depuis longtemps, les aboiements furieux des chiens de race du tribun, attachés dans une tente vide, que celui-ci, fervent chasseur, avait amenés avec lui de Vindonissa : un couple de chiens de grand prix, de

pure race bretonne qui, dressés dans les arènes de Rome à affronter les aurochs sauvages, devaient à présent faire preuve du même talent et de force courageuse dans les forêts vierges. Le gardien ne parvenait pas à les calmer, qu'il les frappe ou les caresse. Leurs aboiements stridents, pleins de rage, qui venaient de la porte nord située à proximité, s'élevaient bruyamment vers le fossé devant lequel toute la cohorte des Bataves avait installé le poste de surveillance. Des flammes claires et de petits filets de fumée épaisse, s'échappant des feux des sentinelles, montaient du fossé à nouveau asséché.

De l'autre côté du fossé, au nord en direction de la forêt, à cent pas environ du fossé et du remblai, Rignomer se trouvait là avec Brinno et deux compatriotes sur leur avant-poste.

« Vous entendez les chiens ? demanda Rignomer.

--- Je ne suis pas sourd ! grommela Brinno.

--- Quand ils ne s'arrêtent pas, ça veut dire quelque chose, poursuivit l'autre d'un air mystérieux.

--- C'est vrai. Ils doivent avoir faim. Ou alors ils tiennent à distance l'ourse de la petite.

--- Quoi, l'ourse ! Elle dort là où d'autres aimeraient bien dormir ! Non, non ! Les chiens – tu ne le sais pas – voient les esprits et entendent les dieux. Cela n'a rien d'anormal. Entre minuit et l'aube, le chasseur de la nuit chevauche sur les cimes des arbres. Je croyais à l'instant entendre au-dessus de moi, là-bas sur la colline, hennir un cheval dans les airs !

--- Ah oui ! Je n'ai jamais vu un cheval voler.

--- Mais Lui, Il s'élève avec son cheval gris à huit pattes, traversant les nuages, au-dessus des forêts bercées par le vent, quand Il poursuit la petite nymphe des bois. Ecoute, qu'est-ce que c'était ? Sur la droite !

--- Le cri d'un hibou ! Tout près !

--- Et là, un autre à gauche.

--- Ecoutez, s'écria un troisième soldat, ce ne serait pas, là juste devant nous, du métal qui résonne sur du métal, comme un cliquetis d'armes ?

--- Non, dit le quatrième, mais j'entends de légers coups de sabot ! Ecoutez : il y a plusieurs chevaux ! – ça recommence ! – ils se rapprochent ! Des ennemis !

--- Oui, ce sont des ennemis ! » reconnut aussi Rignomer en saisissant la corne qu'il voulut porter à sa bouche – mais il n'en fut pas capable ! L'horreur, la terreur qui paralyse, la frayeur qui ébranle s'emparèrent de cet homme vaillant : ses cheveux se dressaient, ses mains et sa voix défailaient ; figé par une peur qui le glaçait jusqu'à la moelle, il regardait en direction de la colline boisée qui, devant et au-dessus de lui, semblait tout à coup prendre vie.

De derrière chaque arbre, de chaque buisson jaillissait un soldat ; pourtant ce n'était pas cette centaine d'Alamans qui terrifiaient le Batave expérimenté au combat, mais un tout autre spectacle.

A la lueur de deux torches incandescentes que deux cavaliers brandissaient et faisaient tournoyer de droite à gauche, dans une lumière tantôt aveuglante tantôt faible, on vit surgir, chevauchant à bride abattue un cheval gris clair, un personnage puissant d'une taille surhumaine. Des cheveux blancs et une barbe ondulée flottaient autour de son visage farouche mais majestueux, au-dessus duquel un oiseau monstrueux, que Rignomer n'avait jamais vu semblait, de ses ailes blanches, menacer le mercenaire : il brandissait – sans mot dire – une épée terrifiante, les épaules enveloppées dans les plis ondoyants d'un long manteau sombre ; à présent, déjà tout proche, le cavalier s'écria :

« Wotan ! Wotan vous possède tous ! »

Alors le Germain jeta loin de lui son bouclier et son javelot en poussant un cri d'effroi :

« Wotan est sur nous ! Wotan les conduit ! Tout est perdu ! » et il courut en direction du fossé aussi vite qu'il pouvait. Deux de ses camarades de garde, sans comprendre, lui emboîtèrent le pas, et ils sautèrent tous les trois dans le fossé en criant : « Tout est perdu ! Wotan est sur nous ! Fuyez ! »

Rignomer passait pour le plus brave de ses compatriotes. A la suite de quoi son exemple entraîna derrière lui tous les Bataves qui se trouvaient trop éloignés pour comprendre ses paroles ; ils voyaient leur chef sans armes, sans soutien et, montrant tous les signes d'une terreur extrême, courir du fossé vers la Porte nord, la franchir et disparaître dans le camp.

« Fuyez ! fuyez ! tout est perdu ! »

La plupart d'entre eux l'avaient compris : en poussant le même cri, ils escaladaient à présent le remblai ou se coulaient par la porte ouverte.

Seul Brinno n'avait pas quitté les avant-postes : très effrayé lui aussi quand Rignomer avait crié, il s'était précipité derrière l'arbre le plus proche ; mais là, en jetant un regard perçant en direction du terrible cavalier, il recouvra aussitôt son sang-froid :

« Absurde ! cria-t-il à ses compatriotes qui s'enfuyaient. Son cheval n'a que quatre pattes, pas huit ! Ce n'est pas lui ! »

Et il s'avança courageusement, l'épée baissée. Mais à l'instant même, il fut renversé par le cheval du duc, et bientôt trente cavaliers environ se précipitèrent en bondissant avec fracas dans le fossé qui n'était plus défendu. Les cavaliers se lançaient, à droite et à gauche, à la poursuite de ceux qui fuyaient dans le bas du fossé : la place autour de la porte était presque vide, pratiquement balayée en un clin d'œil.

Le duc en personne s'était précipité vers la porte ; mais au moment où il l'atteignait, on vit jaillir de l'intérieur quelques fugitifs qui, obstruant la porte en reculant, voulaient encore la franchir.

Le duc sauta de cheval : sa monture, qui avait compris, s'immobilisa immédiatement. Il fit signe à ses cavaliers et à un petit groupe qui, entre-temps, avait rejoint le fossé à pied, de le suivre rapidement sur la gauche de la porte, en face d'un énorme bloc de pierre ; pendant ce temps un grand nombre d'autres fantassins gagnaient le fossé à leur tour et, juchés sur des échelles qu'ils avaient emportées avec

eux et – chose étrange ! – avaient exactement la même hauteur que le remblai depuis le bas du fossé, soit tentaient d’escalader le remblai en grimpant sur le dos l’un de l’autre, soit fracturaient la porte à coups de hache.

Mais à présent ils se heurtaient à une violente résistance. Du haut des remblais, les flèches, les javelots, les poutres, les pierres pleuvaient sur eux : le combat était imminent ; il n’était pas aisé de franchir la porte brusquement forcée par la foule en déroute. C’est Saturninus qui l’avait fermée de sa forte main et tiré l’énorme verrou de fer. Réveillé par les aboiements furieux de ses chiens, il avait, pour vérifier la vigilance des sentinelles, fait une ronde de nuit à travers le camp, et il dirigeait maintenant les opérations depuis le bas du remblai : de sa propre main il renversa la première échelle posée là pour donner l’assaut. Mais en même temps, le combat déjà faisait rage sur les trois autres côtés du camp fortifié.

Chapitre 4

Bissula, dont le sommeil n'avait pas appesanti les yeux brûlants, avait, elle aussi, très vite compris ce qui se passait : elle entendait – terrifiée de bonheur – les cris de guerre des Alamans, les joyeux appels du cor de son peuple.

« Ce sont eux ! Ils arrivent ! avait-elle hurlé de joie. Allons à leur rencontre ! »

En disant ces mots, elle avait bondi hors de la tente, traînant sa fidèle camarade par le collier. Cette première occasion, si dangereuse fût-elle, elle voulut la saisir pour s'évader de l'enceinte du camp fortifié.

Mais c'était beaucoup plus difficile qu'elle le supposait. Elle avait déjà toutes les peines du monde à s'approcher de la porte qu'on appelait « Porte du lac ». Le tracé régulier du camp dont les rues se coupaient à angle droit lui rendait la tâche très difficile : dans toutes les ruelles en effet, sur toutes les places, on avait massé, en rangs serrés, les troupes de réserve qui ne se battaient pas sur les remblais ; qu'elles se trouvent face à elle ou lui tournent le dos était sans importance, on ne pouvait traverser ces lignes.

Son amie Bruna la gênait plus qu'elle ne l'aidait. L'animal était si terriblement excité par le bruit qu'occasionnaient les cris de quelques milliers d'hommes, le cliquetis des armes, les chevaux qui passaient à toute allure, les flammes des incendies s'allumant sur les quatre côtés, que la fillette avait de grandes difficultés à empêcher la fille de la forêt alamane de s'immiscer dans le combat et d'attaquer avec fureur les légionnaires.

Elle mit un certain temps à pouvoir seulement se frayer un chemin vers la porte qu'elle souhaitait atteindre. Mais maintenant une brèche s'offrait soudain dans la ligne des combattants postés devant elle.

Une colonne de cavaliers cuirassés se ruait à toute allure dans la ruelle du camp, du nord vers la porte ; les Illyriens ouvraient les rangs devant eux pour laisser passer les cavaliers : Bissula empoigna bravement la queue d'un cheval et se laissa traîner sans lâcher l'ourse ; ainsi elle arriva, par chance, jusqu'à la Via principalis, mais elle sentit qu'on la saisissait par le bras : elle laissa partir le cheval qui maintenant ruait avec violence ; furieuse, elle se retourna : c'était le vieux Prosper.

« Halte, ordonna-t-il, Bissula, tu restes près de moi. Le maître l'a exigé : c'est lui qui m'envoie vers toi. Il a pensé que tu étais au milieu de la cohue. Je dois veiller sur toi, jusqu'à ce que l'attaque soit repoussée.

--- Laisse-moi, cria-t-elle en colère, et elle voulut s'échapper.

--- Non, il n'en est pas question. Je suis responsable de toi. Tu me suis. »

A ce moment ils en vinrent violemment aux mains ; mais l'homme était plus fort que la fille : elle n'aurait pas réussi à se dégager.

Alors Bruna, poussant de terribles grondements, se dressa sur ses pattes de derrière et avança ses pattes vers l'adversaire de sa maîtresse : hurlant de terreur, l'affranchi fit un bond en arrière et lâcha Bissula ; l'instant suivant, elle se faufila entre les pattes des

chevaux des cavaliers d'assaut qui, le regard rivé vers le sud, la laissaient à présent seule encore, loin de la porte du lac.

Elle emprunta la longue ruelle étroite du milieu, la Via media, où l'on avait entreposé les bagages dans des tentes. Là elle vit Herculanus, et un peu plus bas Davus, assis chacun sur un billot de chêne fiché en terre, les deux pieds coincés dans des trous et ligotés au billot avec de solides entraves. Elle continua de courir, terrifiée. A cet instant seulement elle chercha Bruna des yeux : celle-ci ne l'avait pas suivie ! De l'autre côté les cavaliers l'entendaient pousser des grognements sourds ; au même moment elle vit une bande d'énormes chiens bondir sur le terrible animal en aboyant furieusement : elle en vit même un de la meute, projeté sur le côté par sa redoutable patte, hurler à la mort.

Mais elle ne pouvait plus attendre, -- encore moins faire demi-tour ! -- Elle pressa à nouveau le pas. Car déjà elle apercevait devant elle le but ardemment désiré : la porte décumane ! Oh, déjà retentissaient de l'extérieur de sonores et incessants coups de hache sur les poutres de chêne et les ferrures de bronze. C'étaient les siens, les sauveurs, les libérateurs ! Mais la solide porte tenait bon : et depuis les créneaux du remblai les projectiles pleuvaient sur les assaillants à découvert. Elle se blottit le plus près possible de la porte. Seule une rangée de soldats l'en séparait.

C'est alors qu'elle entendit provenir du dehors une voix claire. Le ravissement l'envahit : -- elle connaissait ce timbre de voix ! -- « Mettez le feu à la porte ! Toutes les torches par ici ! » Alors, au mépris de toute prudence, elle franchit d'un bond la ligne des combattants, en bousculant deux d'entre eux, passa sa tête dans l'ouverture de la porte et cria de toutes ses forces :

« Adalo ! à l'aide ! Adalo !

--- Bissula ! »

La réponse fusa du dehors et un terrible coup de hache -- le premier qui partait ! -- entailla le battant droit de la double porte d'une brèche béante, au point que les copeaux volaient à l'intérieur en crépitant. Au même moment elle entendit, venant du haut du remblai, deux voix crier en même temps son nom. Levant les yeux, elle aperçut Zercho et Sippilo qui, avant tous les autres, avaient escaladé le remblai.

« Par ici, petite ! » criait le Sarmate en faisant glisser un filet de pêche vers l'intérieur, tandis qu'il enroulait l'autre extrémité autour des échelles qui surplombaient le remblai.

« Où es-tu, Bissula ? » criait Sippilo qui, penché en avant, éclairait le bas du remblai avec une torche. Ah ! on ne la voit plus ! »

La jeune fille, debout à gauche de la porte, ne parvenait pas à franchir la ligne de soldats pour se rendre sur la droite : elle devait encore remarquer que, sur le créneau du remblai, un robuste Thrace, avec un poteau lourd qu'il portait, en travers, de ses deux mains, se ruait sur les deux hommes trop intrépides -- ils étaient toujours seuls là-haut ! -- et les repoussait d'un coup vers l'arrière devant le remblai.

« Hé, Sippilo, cria Adalo à l'extérieur, qu'est-ce qui s'est passé ?

--- Une culbute ! répondit le garçon en riant et il retomba sur ses pieds. Mais toi, Zercho ! Oh, là, là ! Tu es de nouveau tombé ?

--- Hélas ! C'est mon pied : il est cassé pour de bon !

--- Que deux hommes l'emmènent, ordonna Adalo, et le portent hors de la zone de tir !

--- Où ?

--- Dans ma demeure, -- elle est encore debout ! »

La petite avait encore poussé un cri, en voyant deux amis arriver précipitamment à l'arrière ; mais l'instant suivant elle perdit connaissance.

Un soldat qu'elle avait voulu à nouveau pousser sur le côté, fit demi-tour, en colère ; il voulut donner un coup au camarade qu'il soupçonnait de l'avoir bousculé : c'est alors qu'il reconnut la jeune fille. Sa colère le quitta aussitôt.

« Arrière, petite, cria-t-il. Ici tu risques la mort ! »

Et, animé d'une bonne intention, il voulut la pousser sur le côté gauche : mais le malheureux y mit trop de force, à moins que le poids de la fillette menue ne soit beaucoup trop réduit, sa tête alla cogner avec une telle force contre une poutre anguleuse de son ancienne cachette qu'elle resta longtemps assommée, étendue sans connaissance à l'endroit où elle était tombée.

« Bissula ! » cria encore une fois Adalo à travers la brèche béante de la porte.

Mais il n'obtint pas de réponse.

Chapitre 5

Mais le jeune noble aurait bien, avec les siens, franchi cette porte dont un battant, qui avait pris feu à l'extérieur, commençait à rougeoier et à fumer de plus en plus, tandis que l'autre battant, fracturé par le coup de hache, s'ouvrait toujours plus largement, si, sur le côté opposé du camp, le combat qui devait être décisif pour la lutte autour de la porte décumane, ne prenait pas une autre tournure.

A peine Bissula s'était-elle évanouie que, à travers les ruelles du camp qui conduisaient du nord à la porte sud, cavaliers, chevaux, fantassins, porteurs, esclaves s'enfuyaient, tels une bande sauvage, en poussant une clameur terrible.

« Fuyez, cria un soldat cuirassé, en passant près d'Herculanus et de Davus dans une course effrénée. Les Barbares sont sur nous !

--- Le camp est pris ! cria un Celte, sortant en hâte d'une rue adjacente. Ils sont à la Porte prétorienne, montés par-dessus le remblai !

--- Non, la terre s'est ouverte ! Orcus a vomi les Barbares en plein milieu du camp !

--- Fuyez, criailla la femme d'un porteur, j'ai vu Saturninus poursuivi par ses propres troupes ! Tout est perdu ! »

En effet, c'est ce qui semblait se produire. Ausone avait été réveillé par Prosper. Pendant qu'il revêtait ses armes, Decius, un vaillant chef, se présenta et le pria, au nom du tribun, d'assurer la défense de la Porta principalis dextra avec une cohorte de la XXIIème légion : celle-ci avait déjà reçu l'ordre de s'y rendre.

« Je vais t'accompagner.

--- Quoi ? Les Barbares ? Ils attaquent ?

--- Tu ne les entends pas ?

--- Oui, c'est vrai ! Sur quel côté ?

--- Sur tous les côtés.

--- Je me dépêche.

Sur ces mots, Ausone mit son casque, sortit de la tente.

« Quelle est la décision du tribun ? demanda-t-il en tournant dans la première ruelle à droite. Sortir ?

--- Non, rester dans le camp ! Le défendre jusqu'au bout ! L'avantage à l'extérieur est trop grand. »

Là-dessus ils avaient tous deux rejoint les légionnaires et atteint bientôt avec eux la porte est du camp ; d'ici Ausone envoya Prosper protéger Bissula mais aussi la surveiller, afin qu'elle ne s'évade pas.

Dans l'intervalle Saturninus était persuadé que, pour l'instant, aucun danger pressant ne menaçait le remblai près de la Porte prétorienne, au nord. Il descendit en hâte les degrés du remblai, échangeant à nouveau le rôle de combattant avec celui de commandant en chef.

Sur l'espace libre au pied du remblai, à environ cent pas au nord du sapin de la déesse de la terre, il donna brièvement ses ordres aux chefs rassemblés autour de lui.

« Que tous les cavaliers descendent de cheval et combattent à pied depuis les remblais, jusqu'au premier bataillon des cavaliers cuirassés, mais on *ne* descend *pas*, sous aucun prétexte -- vous entendez ? -- sous peine de mort ! -- ; on conduit tous les chevaux libérés à la Porte décumane : car ça conduit à la sortie ou – ajouta-t-il à voix plus basse, pour ses seuls voisins, vraisemblablement – à l'évacuation du camp, on va vers le sud pour tendre la main à Nannienus. S'il n'est pas lui-même attaqué, il arrêtera tout de suite les Barbares, là, à cette porte, de l'arrière.

--- De l'aide, à la Porta principalis sinistra ! » demanda un des cavaliers qui arrivait de l'ouest. Saturninus se retourna pour parler avec ce messenger.

Ainsi il tournait le dos au sapin ; mais à peine avait-il adressé quelques mots au cavalier qu'un centurion, debout derrière le commandant poussa un cri d'horreur et l'empoigna par le bras :

« Regarde, tribun ! – Là-bas – à côté du sapin – la terre tremble – l'abîme s'ouvre : les pierres de l'autel bondissent ! »

Alors déjà retentissait le cri de guerre des Barbares « Wotan ! Wotan ! les Alamans ! » au milieu du camp, et Saturninus pâlit en voyant qu'à quelques pas du sapin se dressait une forme géante au casque blanc transperçant, de son long javelot, un archer celte qui cherchait, en criant, à reculer d'un bond : trois – six – huit – et bientôt douze Barbares surgirent de terre. Avec un hurlement sauvage de colère l'homme se jeta, plein de courage, sur le géant.

Mais il ne l'atteignit pas : ses propres soldats le renversèrent en courant. C'étaient les « Celtes » : fougueux, courageux pour attaquer, mais facilement découragés si la situation prenait un tour défavorable.

Ils voyaient les ennemis au milieu du camp ; quelques-uns seulement avaient remarqué d'où ils étaient venus, et combien leur nombre, qui pourtant croissait à chaque instant, était faible : saisis d'une terreur aveugle, un grand nombre, jetant leurs armes, s'échappaient en une fuite sauvage.

« Trahison ! Trahison ! Les ennemis sont dans le camp ! »

Au milieu de cette clameur, tout un essaim de fugitifs s'était jeté entre le duc et les chefs romains. Celui-ci avait aussitôt surgi :

« Debout, vous les lâches, criait l'homme au courage inébranlable, s'opposant une fois de plus, l'épée brandie, aux insensés. Levez-vous donc ! Il est vrai que vous n'êtes qu'une poignée. Et où voulez-vous donc fuir ? A l'extérieur ? Sous la domination des ennemis ? Votre salut est dans le camp !

--- Vers les bateaux ! Chez Nannienus ! Sur le lac ! Vers Arbor !

--- Va mourir, traître ! » cria-t-il, furieux, au crieur tout près de lui en le bousculant : c'était un porte-enseigne des Celtes ; il arracha des mains de l'homme qui s'effondrait l'enseigne au dragon autour de laquelle flottaient des fanions pourpres, la brandit très haut en criant « Rome ! Rome ! » et arriva le premier. Il convainquit vraiment, pour un instant, les fugitifs de s'arrêter – le petit groupe des audacieux attaquants était maintenant menacé par le plus grand des dangers -- : mais les oreilles et les yeux du commandant furent alors attirés vers le créneau du remblai.

Un grand nombre des défenseurs, attirés par le bruit, avaient regardé derrière eux, aperçu au milieu du camp les casques germains, entendu le cri de terreur des Celtes et vu le commandant en personne se jeter sur le peloton des fugitifs : ils devaient croire que le camp avait été pris de l'autre côté ; ils redoutaient à chaque instant d'être attaqués par derrière.

Il y en eut alors un grand nombre pour sauter du créneau dans le camp ou dévaler les degrés du remblai. Les assaillants, dehors, tenus en échec jusqu'à maintenant par une grêle dense de projectiles, virent soudain tous les rangs des défenseurs disparaître sur le haut, toutes les lignes du remblai se vider ; en poussant des cris de joie, ils grimpaient à présent avec plus de hardiesse, plus de confiance sur les échelles : et lorsque le tribun leva les yeux, les assaillants victorieux sautaient déjà du remblai en groupes serrés, du nord, en frappant sur les quelques Romains rassemblés autour de lui, pendant que, à l'est la terrible épée du géant furieux abattait, l'un après l'autre, ceux qu'elle atteignait.

Saturninus jeta encore un regard douloureux sur le créneau : d'innombrables Barbares, toujours nouveaux, apparaissaient sur le haut ! Alors il cria d'une voix forte un ordre menaçant au milieu du tumulte de la bataille : « Evacuez le camp ! Suivez cette enseigne ! Foncez vers la Porte décumane ! Fermez les rangs ! Rompez, -- vous êtes perdus ! »

Ces mots produisirent un effet. La formation en rangs compacts était le meilleur, l'unique moyen pour soutenir l'assaut des Germains, et ces soldats l'avaient souvent expérimenté : l'espoir de rejoindre leurs frères d'armes sur les navires ravivait leur courage ; s'échappant vers le sud, ils suivaient en se battant, en bon ordre, leur chef expérimenté.

Les poursuivants, venant du nord et de l'est, les traquaient avec fougue : mais les Romains qui perdaient du terrain recevaient continuellement dans leur repli vers le sud des renforts considérables, de l'est et de l'ouest, à l'endroit où les ruelles transversales coupaient à angle droit la rue nord-sud (la Via media).

En effet comme les défenseurs des portes ouest et est avaient, pendant ce temps, entendu retentir le cri de guerre des Alamans à l'intérieur du camp et la clameur des leurs en pleine déroute, ils avaient renoncé à résister contre tout espoir ; et conformément à la règle du camp instaurée une fois pour toutes au cours du repli, ils s'étaient massés sur la longue ruelle médiane qui conduit à la Porte décumane, la porte toujours détournée de l'ennemi, c'est-à-dire assignée à la ligne de retraite romaine.

Profondément troublées, les troupes se déployèrent cependant depuis la porte ouest où les soldats de première ligne avaient autrefois déjà fait des avancées

considérables. Ausone et Decius, quant à eux, conduisaient en bon ordre les soldats de la XXIIème légion depuis la porte ouest.

Saturninus les aperçut tous les deux de loin : mais, séparés par tout le flot des gens à pied, ils ne pouvaient pas se rejoindre.

Ainsi les troupes arrivèrent, en meilleure posture, seulement rattrapées et poussées dans les rangs les plus reculés par les Barbares, progressivement jusqu'à l'endroit où la Via principalis coupait, à proximité de la Porte décumane, la longue route médiane qui y conduisait : c'est là que le gros des bagages, quatre cents chariots et voitures, étaient regroupés, entassés les uns sur les autres.

Un tel amoncellement de voitures, s'il était une défense précieuse pour les peuplades germanes au cours de leur migration, était pour l'ordre romain de marche et de bataille une entrave et une gêne des plus dangereuses : en effet si on voulait tenter de les traverser, les contourner ou les escalader, dans tous les cas les rangs fermement soudés devaient nécessairement se scinder en groupes beaucoup plus petits, distincts, qui s'appuyaient les uns sur les autres ou devaient monter par-dessus les voitures.

Le vieux duc n'avait pas étudié le plan du camp en vain : il avait repéré exactement où les bagages, les voitures et les chariots se trouvaient entreposés, et tous les groupes de ses hommes de guerre, comme ils se précipitaient par les trois portes nord, ouest et est, brusquement ouvertes depuis longtemps de l'intérieur, il les avait répartis dans les ruelles au cours de leur progression de telle façon que de tous les côtés, à travers les longues ruelles et les ruelles transversales, les fugitifs arrivaient ensemble à cet endroit.

Chapitre 6

En même temps, en pleine ivresse de la victoire, une autre joie combla encore le vieux chef : la joie de constater le progrès accompli, depuis une génération, dans l'obéissance de ses Alamans envers le duc, en tant que commandant de l'armée.

Les traditions de ses pères et sa propre expérience de jeunesse comptaient plus d'un exemple où les Germains avaient perdu une victoire déjà gagnée, parce que les vainqueurs, bravant les ordres de leur chef, se mettaient, dans une soif irrépressible de butin, à piller le camp conquis ; ils se dispersaient au milieu des tentes et des voitures chargées de bagages, chacun rivalisant à qui devancerait ses camarades, si bien que les Romains, à peine gênés par la poursuite, trouvèrent l'occasion de se rassembler à nouveau et, en rangs fermés, pouvaient arracher aux pilleurs dispersés le camp et la victoire.

Alors, avec une satisfaction orgueilleuse, le vieil homme se dit : « Ils ont pourtant appris quelque chose, grâce à moi, -- sous mes ordres -- oui, pour l'amour de moi ! » Avant le début de l'assaut il avait suggéré -- car il n'avait pas d'ordres à donner -- : « Le camp et tout ce qu'il renferme appartiendra à l'armée entière, une fois la victoire remportée. Quand le soleil levant resplendira, la répartition s'accomplira en fonction des pays, des tribus et des individus : quiconque prendra à l'avance, ne serait-ce qu'une coupe ou une arme, passera pour un voleur qui a pillé son peuple et sera pendu. »

Les troupes acquiescèrent et tinrent fidèlement parole : il n'y en eut pas un pour se soustraire au combat ou quitter le rang pour piller, ou seulement se baisser pour ramasser des objets précieux en or et en argent que les esclaves, en désertant les tentes d'Ausone, avaient voulu cacher -- ou même voler -- ; ils avaient bientôt jeté ces objets pour sauver plus facilement leur vie sans se charger. C'est pourquoi, obéissant à leur duc, les Alamans poussaient les fugitifs qui venaient de toutes les directions vers la rue médiane du camp. Ainsi le flot confus qui, jusque-là, s'était déversé vers le sud par de nombreuses et diverses voies, s'arrêta devant cet obstacle et se retrouva assez longtemps bloqué. Pendant que les premiers, qui couraient encore rapidement sur les chemins transversaux étroits, se serraient à gauche et à droite de la large rangée de voitures ou, s'ils n'étaient pas encore trop écrasés par leurs voisins, grimpaient sur les chariots, dans les deux cas ce ne fut bientôt possible qu'au prix des combats les plus violents, surtout du côté des fugitifs, depuis que les colonnes bien constituées des deux chefs se heurtaient maintenant à la centaine d'hommes dispersés, pourchassés par le duc et rassemblés ici.

Avec l'énergie du désespoir ceux-ci se jetaient en avant, surtout depuis qu'ils avaient compris, horrifiés, que déposer les armes et se rendre ne les sauveraient pas de la mort.

« Malheur, ils massacrent tout ! Faites place ! Laissez-nous passer ! Ils tuent les prisonniers !

--- Non, dit le duc à celui qui criait tout près de lui, ils ne tuent pas les prisonniers car ils n'en ont pas ! »

Et il le repoussa. C'est ainsi que se disloqua l'ordonnance des rangs qui avaient été formés jusqu'alors.

Saturninus réussit, en la longeant sur la droite, à passer à l'ouest de la rangée de voitures ; en même temps il continua de se hâter en direction de la porte ; il eut cependant le temps de voir – car déjà la scène était éclairée par les nombreuses tentes sur lesquelles les vainqueurs avaient jeté des fagots de brindilles brûlantes enduits de poix et de résine – à l'angle de la dernière rue transversale, deux de ses beaux grands chiens étendus, les viscères arrachés, jetés l'un sur l'autre, pendant que, dans une rue de traverse, il entendait les autres aboyer avec fureur, et percevait, par intervalles, un grognement sourd. L'instant suivant il était déjà de nouveau talonné par les poursuivants. Il chercha du regard Ausone qui jusqu'à présent était à cheval. Il l'aperçut au moment où, ayant mis pied à terre, il s'évertuait à grimper sur les voitures. Cela prit seulement du temps ; et déjà on entendait se rapprocher peu à peu de la foule des fugitifs, en provenance de l'est, le cri de guerre des poursuivants.

Le tribun donna l'ordre, à quelques pionniers sur lesquels il tomba, de se frayer un chemin jusqu'à Ausone, de fracasser avec leurs haches les chariots qui l'entravaient, et de lui ménager un passage, ainsi qu'à la colonne de gauche. L'équipe n'avait pas envie d'obéir, ils n'avaient pas envie de faire demi-tour, et déjà la Porte décumane était en vue, pour se heurter à la fureur des envahisseurs ; mais une fois encore la discipline de guerre de l'ancienne Rome l'emporta, ainsi que l'obéissance coutumière envers le commandant en chef vénéré : ils allèrent donc à la rencontre d'Ausone tandis que le tribun se hâtait vers la Porte décumane.

Les flammes qui s'élevaient ici, les coups de hache menaçants des agresseurs accompagnant les craquements terribles du bois enflammé qui éclatait, le stimulèrent dans sa hâte : cette porte ne devait pas être ouverte *de l'extérieur*, sa dernière tentative de sauvetage devait réussir. Mais à peine avait-il atteint la place devant la porte que, de la colonne de gauche, venant du côté d'Ausone, une nouvelle clameur empreinte de désespoir se fit entendre. Avant que les pionniers se soient frayé un passage jusqu'au préfet, les flèches et les lances des poursuivants avaient atteint ceux qui l'entouraient : soudain ce dernier échappa lui-même à leur vue en basculant entre deux chariots de bagages. On entendit sa suite pousser un grand cri de douleur.

Alors les pionniers firent demi-tour et s'enfuirent dans la direction opposée : de la gauche les Barbares menaçaient ; aussi prirent-ils la fuite vers la droite, dans une des rues transversales qui croisaient la longue rue.

« Fuyez, cria le premier, passant justement en courant près d'Herculanus en train de faire des tentatives désespérées, infructueuses pour arracher du sol, de ses mains qui n'étaient pas entravées par des liens, le solide billot de chêne, ou pour dégager ses pieds des cavités étroites qu'on avait creusées et de ses fers. Fuyez ! Ausone est tombé !

--- Ausone est mort ! » cria le deuxième en se débarrassant de sa lourde hache qui le gênait pour courir. Elle tomba près du prisonnier.

Ensuite il s'empessa d'étirer ses deux bras, sans prêter attention à la violente douleur dans ses pieds contusionnés, vers ses chevilles meurtries : victoire ! Ce fut suffisant ! Du bout de ses doigts il put effleurer le manche de la hache, le rapprocher lentement, l'attraper avec ses doigts et le saisir. Un esclave d'Ausone, blessé par une flèche, s'avavançait assez lentement en boitant.

« Oh mon bon maître ! Ausone ! Il est tombé ! Il est mort !

--- Mort ? lui cria Herculanus, c'est sûr qu'il est mort ? »

Mais le fugitif ne l'avait pas entendu ou pas voulu l'entendre ; il était déjà plus loin, avait rejoint Davus.

« Aide-moi ! se lamentait ce dernier. Ne me laisse pas brûler ici, ou tomber dans les mains des Barbares !

--- Misérable meurtrier ! » fut la seule réponse.

Déjà le fugitif avait tourné à l'angle de la rue.

Entre-temps Herculanus avait saisi de ses mains la hache tranchante et se courbait pour donner, de toutes ses forces, des coups sur le bloc de chêne, à l'endroit large de trois pieds où étaient emprisonnés ses pieds, entre les deux trous percés. Enfin le bloc de chêne éclata : c'est ainsi que les deux cavités creusées furent détruites ; quant aux deux chaînes qui lui attachaient les pieds aux deux demi-blocs, elles furent brisées en deux coups de hache : le prisonnier était libre !

A grand-peine et au prix d'une violente douleur, il put remuer les jambes : à cause de la position assise des heures durant, elles étaient raidies, et enflées par la pression exercée autour des chevilles. Cependant le désir de vivre, l'espoir de son salut l'emportèrent sur la souffrance : il se dirigea – encore avec lenteur au début – droit sur Davus qui lui lançait des regards d'envie.

« Aide-moi aussi à sortir de là ; c'est toi, toi seul qui m'as conduit ici.

--- Oui, traître, je vais t'aider » dit l'autre avec un rire atroce.

Il lui assena un coup de hache sur le crâne et courut plus vite – à chaque pas ses pieds s'assouplissaient – au bout de la rue transversale qui menait à l'ouest : en effet le bruit venant de l'est se rapprochait de plus en plus.

L'endroit n'était pas encore gagné par l'incendie du camp : il se glissa dans une tente où il se cacha ; pourtant il avait à redouter ses compatriotes presque autant que les Barbares. Il trouva là un poignard court, comme en avaient les Thraces : il le garda sur lui et déposa la lourde hache au long manche qui l'avait gêné quand il essayait de courir.

« Ausone mort ! Peut-être qu'ils sont tous morts ceux qui étaient au courant de cet incident ! » Il ne pouvait se détacher de cette pensée tout en regardant prudemment à l'extérieur entre deux plis de la tente, pour observer si bientôt les Romains et les Barbares ne lui laisseraient pas le champ libre pour sortir du camp.

Chapitre 7

Seul le neveu était dans l'erreur. Ausone n'était pas mort. En essayant de sauter d'une voiture sur une autre, il était tombé entre les deux et s'était légèrement blessé au pied. Mais Decius et quelques légionnaires de la XXIIème légion l'avaient relevé et aussitôt conduit à la Porte décumane. Le tribun avait entre-temps rapidement croisé ses subalternes en train de regrouper les fugitifs rencontrés ici et là, un noyau de ses Illyriens rangés autour de lui, qui remettait aussi le drapeau.

« Où est l'aile des cavaliers blindés que j'avais ici sous mes ordres, à qui j'avais interdit de descendre de cheval ? Nous avons besoin d'eux maintenant, au bord de la défaite.

--- Hélas, tribun, nous sommes en plein désarroi, opprimés du côté de la porte et des remblais, et nous avons combattu à pied ; nos chevaux ont filé : ils foncent dans les ruelles adjacentes.

--- C'est la méthode des hommes d'Herculanus ! Donc nous n'avons pas de cavaliers. Eh bien, en avant les javelots ! Les blessés au milieu ! Ausone ici, derrière mes troupes ! Bien ! Forçons le verrou ! Ouvrez grand la porte ! Nous allons passer, cap sur les bateaux ! Vers la sortie ! Allons-y ! »

Alors les battants de la porte, défendus jusque-là avec tant d'acharnement, le droit à moitié fracturé, le gauche à moitié brûlé, furent soudain brisés de l'intérieur, et les Romains, rassemblant leurs dernières forces, sous la conduite de leur excellent commandant en personne, galvanisés par son exemple et la perspective de leur salut, dans un effort suprême, se retrouvèrent à l'air libre.

Le choc fut terrible.

L'effet de l'attaque par surprise agit puissamment sur les Barbares. Une grande partie de ceux qui se trouvaient sur l'étroite bande de terre entre la porte et le fossé dérapèrent dans le fossé. Adalo n'était pas du nombre : il s'était un moment retiré à l'arrière du fossé pour aménager, avec des troncs d'arbres, une passerelle de fortune qui enjambrerait le fossé et devait conduire directement à la porte ; il voulait ensuite, sur cette passerelle, permettre à ses guerriers de se jeter, avec des poutres, contre la porte déjà endommagée afin de l'enfoncer complètement. C'est ainsi qu'il évita la chute dans le fossé, à laquelle Sippilo n'échappa pas d'ailleurs, comme lorsqu'il était tombé en bas du remblai, sans se blesser ; le garçon escalada rapidement la paroi sud du fossé : il avait déjà perdu son casque d'assaut orné d'un bois de chevreuil, lors de sa première chute, mais son bouclier et son javelot étaient bien attachés cette fois. Pendant un instant cependant, il sembla que les Romains aussi, dès qu'ils eurent franchi la porte et bénéficié d'une large vue sur le lac, étaient pénétrés d'une nouvelle terreur.

Entre-temps l'assaut sur les bateaux et le mouillage avait, semblait-il, également réussi. Jusqu'alors les défenseurs sur les remblais avaient toujours attendu impatiemment Nannienus et regardaient, impuissants, les Barbares se déchaîner avec leurs torches en direction du lac.

Mais maintenant qu'ils se trouvaient à l'air libre devant la porte, ils virent un énorme feu se déclarer sur la rive du lac : le tumulte du combat qui avait éclaté là en bas, une demi-heure avant environ, ils n'avaient pu, harcelés par la bataille qui faisait rage autour d'eux, le remarquer ; mais à présent tous admettaient ce que Saturninus avait depuis longtemps déduit de l'absence de son courageux ami : la flotte elle-même était cernée au plus haut point.

« Les bateaux brûlent ! Le mouillage est en flammes ! Notre dernier refuge est fichu ! crièrent certains qui s'échappèrent des rangs formés, prirent la fuite et furent immédiatement rattrapés par les Germains et abattus sous les yeux de leurs camarades.

--- Vous voyez, s'écria Saturninus, ce qui arrive aux fuyards ! Tenez-vous en rangs serrés si vous voulez rester en vie. Descendons groupés au bord du lac et nous nous sauverons, nous et nos amis ! »

Ce fut convaincant. Ainsi le groupe entier suivit le chef infatigable qui lui-même avait escaladé, le premier, le côté sud du remblai.

Dès qu'il fut arrivé en haut, il entendit son nom, crié à haute voix dans les rangs des Barbares, résonner à son oreille.

« Où est Saturninus, le commandant en chef des Romains ? » retentit une question en latin. Eclairé par la lumière aveuglante du camp en flammes, un chef germain s'avança à la tête des siens, paré d'armes très riches. Un casque orné de défenses de sanglier couvrait sa tête ; un homme de sa suite, à la barbe grise, tenait le long bouclier au-dessus de lui et portait en même temps deux lances romaines bien affûtées.

« Où est Saturninus ? Il faut que je le trouve ! répéta le Germain en martelant sa phrase et en poussant de sa hache le Thrace qui était tout près de lui.

--- Ici, répondit le tribun. Pourtant il n'est plus temps à présent de négocier.

--- Non, mais de mourir », cria Ebarbold en lançant sa hache contre l'énorme bouclier de métal bombé du commandant. Elle le manqua sans blesser le porteur. En vain le roi s'évertua à retirer l'arme : elle était enfoncée sans qu'on puisse la dégager. Déjà le Romain brandissait sa courte épée meurtrière pour lui asséner le coup fatal.

Alors, d'un bond, le porteur aux cheveux gris jeta le bouclier devant son maître. Mais le fer norique, traversant la peau de sanglier et le cadre en bois du bouclier, atteignit le vieil homme à gauche de la poitrine : projeté en arrière par la violence du coup, il tomba sur le dos.

Ebarbold avait entre-temps empoigné et laissé échapper le manche de sa hache, tiré la longue épée peu maniable qu'il avait au côté et, d'un geste large, l'avait brandie sur le cimier fièrement dressé du casque du général ; mais avant qu'il ne l'abaisse, le général lui plantait déjà le javelot court des Romains, encore rougi du sang du porteur, dans la gorge : il tomba, mourant, à côté du vieil homme.

« Toi – avec moi – pour moi ! »

Il ne pouvait plus parler.

« Tu croyais que tu m'abandonnerais ? – Le roi de l'Ebergau ne doit pas aller sans sa suite dans le domaine de Wotan ! – Elle ne doit pas te fermer au nez, comme pour un homme ordinaire, non accompagné, la porte du Walhalla ! Nous – tous les deux – nous avons dégagé notre parole ! Et ensemble – en l'honneur des héros – nous partons pour le Walhalla. »

Alors la tête du vieillard s'inclina silencieusement sur l'épaule de son roi. Tous deux se taisaient : ils mouraient.

L'Illyrien s'était jeté en avant sur les corps des Germains – après avoir auparavant dégagé avec son épée le manche de la hache du roi toujours planté dans son bouclier, juste devant le trou de la hache – sous les clameurs de joie de ses compatriotes qui avaient regardé ce duel avec intérêt ; mais les hommes de l'Ebergau étaient consternés par la chute de leur roi. Ils hésitaient, tombaient en arrêt, reculaient.

« En avant, descendons au lac ! ordonna le tribun. Vous voyez, ils reculent ! »

Ce fut un moment périlleux. Car le groupe le plus proche chancelait derrière les gens de l'Ebergau, désorienté par leur retraite.

Chapitre 8

« Debout, hommes du Linzgau ! » cria une voix métallique, claire, et l'on vit un jeune homme se frayer un chemin en direction du tribun, traverser les rangs des Alamans et des Romains, sa belle tête auréolée de boucles d'un brun doré. Mais les Romains n'avaient ni envie ni coutume de laisser leurs chefs livrer des combats singuliers avec les princes barbares. Un énorme Illyrien, sortant du rang sur la gauche, précéda son chef et visa nettement le visage du jeune homme avec sa lance : l'arme ne parvint pas à s'envoler car, avant qu'elle ne soit lancée, un garçon alaman bondit vers celui qui la brandissait, et l'atteignit de son petit javelot dans l'échancrure de la cuirasse, à l'aisselle qui n'était pas protégée ; il tomba en criant.

« Merci, petit frère ! » s'écria Adalo qui, s'arrêtant à présent juste devant Saturninus, lui cria en latin : « Où est Bissula ? » Mais le commandant romain n'avait plus en tête la fillette barbare – autrefois dans le camp, lorsqu'il entendait grogner son ourse, le souvenir de la petite lui traversait furtivement l'esprit -- : il ne donna pas de réponse et brandit, menaçant, l'épée dégouttant du sang d'Ebarbold.

Le javelot du jeune homme vola : Saturninus l'arrêta avec son bouclier ; mais il était encombré de sa longue lance, si incommode à manier qu'il la laissa tomber. Il se précipita en donnant un coup d'épée bien ajusté au jeune homme qui, son javelot aussitôt lancé, avait saisi la courte épée de combat qu'il avait à la ceinture. Chacun avait si furieusement en tête la chute de l'autre, qu'aucun ne pensait à sa propre défense. C'est ainsi que les deux s'affrontèrent et que les deux tombèrent.

De toutes ses forces – et elles étaient grandes ! – l'Alaman avait visé le front de l'adversaire ; ce dernier avait involontairement baissé son casque : le coup terrible détruisit le meilleur travail de la meilleure fabrique romaine de casques – à Trèves – et, traversant le métal et les deux couches de cuir de la doublure du casque, atteignit le crâne. Le casque fut retrouvé plus tard : ce « coup suève » a été longtemps fêté dans la grande salle de la ferme au cerf.

Cependant son auteur semblait ne plus jamais revenir, mais devoir suivre Ebarbold et Ebarvin. En effet, en même temps, l'épée du Romain avait percé le simple bouclier de bois du Germain et pénétré profondément dans son épaule gauche. Sippilo soutint la tête de son frère qui s'inclinait à droite, quelques camarades lui saisirent les pieds et ainsi l'emmenèrent rapidement hors de la zone de combat.

Decius, se précipitant du côté d'Ausone, recueillit les instructions concernant les Romains. Mais il ne pouvait plus délivrer l'ordre. Car la chute du chef – due au coup terrible d'Adalo – dispersa, en une déroute sauvage du haut en bas de la colline, la foule restée compacte jusque-là. D'abord on vit se disperser à droite et à gauche ceux qui avaient assisté, les premiers, à l'affrontement.

Les rangs plus reculés restaient encore groupés : mais un coup les atteignit de l'arrière, venant du camp – et là tout fut fini.

C'était Hariowald, le duc. Enfin – beaucoup trop tard pour déclencher sa fureur – il avait traversé le camp, atteint la Porte décumane. Le principal obstacle à la poursuite, ce qui avait été auparavant la principale cause de blocage, d'arrêt et de décision de la retraite romaine, avaient été les bagages, l'entassement des chariots.

Derrière eux, par conséquent entre eux et la porte du lac, de nombreux Romains, surtout les mercenaires germaniques, les Bataves, habitués à ce genre de combats, continuaient à résister ; et cela avait duré assez longtemps, jusqu'à ce que le duc se fraye un chemin par le feu, les coups de hache, le sang. Sans doute avait-il aussi envoyé, à gauche et à droite, des troupes par les rues transversales, pour contourner les obstacles et arrêter les défenseurs sur deux ailes, -- avec une peur mortelle Herculanus avait entendu les Alamans se déchaîner dans les rues transversales qui longeaient la tente où il s'était caché ; -- mais de nombreuses ruelles étaient en feu, d'autres étaient obstruées par des bagages abandonnés et du matériel de transport : ainsi les choses avaient trainé en longueur jusqu'à ce qu'enfin le duc, fracturant avec les siens l'amoncellement de voitures et poussant devant lui les derniers défenseurs, atteigne la Porte décumane et maintenant, avec toutes ses troupes ivres de victoire, tire dans le dos des Romains de Decius. Alors tout était perdu !

Decius réussit seulement à assurer la cohésion d'un tout petit groupe d'Illyriens, vingt hommes à peine, le commandant blessé et Ausone au milieu, pour passer à travers la ligne des Linzois occupés momentanément à sauver Adalo et à fuir droit vers le sud, en direction du lac.

C'était clair : somme toute, il n'y avait de salut possible que sur les bateaux. En effet tous les fugitifs, en se dispersant à droite et à gauche, à l'ouest et à l'est, hâtaient leur perte. Sans commandement, sans autre direction que, généralement, celle du lac, ils couraient isolément, par deux, par petits groupes. La plupart, à la nuit noire, se retrouvaient dans les marais, sans connaître les gués et les quelques sentiers surélevés : ils s'enfonçaient, se noyaient ou étaient abattus par leurs poursuivants.

Hariowald, dès qu'il se trouva en rase campagne, apprit la mort du roi – il hocha la tête en silence – et, de la bouche de Sippilo, que le jeune noble avait été blessé.

« C'est grave ?

--- Oui.

--- Où ?

--- A l'épaule : traversée de part en part !

--- Hum ! Il a été transporté dans sa demeure ?

--- Oui !

--- Faites venir tout de suite auprès de lui la vieille femme aveugle, Waldrun, du mont Sacré. Elle connaît les plantes les plus efficaces ; et elle sait aussi quand et comment, sans contestation ni conséquences fâcheuses, on doit les broyer.

--- Elle est déjà dans la ferme au cerf.

--- Comment ?

--- Elle a rêvé, la nuit dernière, que cette bataille apportait la victoire, mais qu'elle avait soigné mon frère, étendu sur ses genoux, grièvement blessé. Elle insistait sur le fait que le Sarmate l'avait conduite dans notre demeure seulement avant le début du combat. " Je soigne les blessures là-bas " a-t-elle dit.

--- Mais toi, petit, tu saignes aussi, là au bras.

--- C'est juste un coup de lance qui m'a effleuré ! Ce n'est pas grand-chose !

--- Suffisamment pour la première fois ! Tu chancelles ; qu'as-tu d'autre ?

--- Dans le mollet, une flèche : mais elle n'est pas entrée bien profondément.

--- Tu peux à peine tenir debout ! Je te l'ordonne – tu m'entends ? – ordre du duc ! A la maison avec toi ! Waldrun aura bien une petite plante pour toi aussi. En route !

Endossant immédiatement le commandement en plus de celui de chef des groupes orphelins d'Ebarbold et d'Adalo, le duc entraîna toutes ses troupes sur un très large front, regroupant tous les fugitifs dispersés, et ne donna qu'*un seul* ordre : « Poussez-les dans le lac ! » Des cris d'allégresse et des marques de confiance accompagnèrent cet ordre.

Le duc avait enfourché un des nombreux chevaux qui couraient sans cavaliers dans le camp, ses gens imitèrent avec zèle son exemple, et en fait de poursuite on assista à une chasse à courre sauvage dévalant, à cheval et à pied, la hauteur surplombant le terrain qui descendait en pente continue jusqu'au lac. Le camp en feu à l'arrière, les bateaux en feu à l'avant projetaient une lumière terriblement belle qui vacillait de manière inégale sur la scène sauvage et guerrière de la nuit.

Mais déjà se mêlait au tableau, pourtant légèrement, très légèrement encore, une autre lumière, là où le rougeoiement aveuglant des flambeaux et des tentes en feu ne pénétrait pas ; la nuit n'était plus totalement noire : dans le lointain, à l'extrême est, le jour commençait à poindre ; car plus de deux, presque trois heures de la nuit de septembre s'étaient écoulées à combattre autour du camp, depuis que les hérauts avaient annoncé la deuxième heure après minuit.

Chapitre 9

Entre-temps Bissula s'était, depuis longtemps, remise de son évanouissement. Déjà le son retentissant du tuba qui annonçait la sortie des Romains l'avait réveillée. Elle se leva au fond de sa cachette, derrière les poutres et les gabions qui, empilés les uns sur les autres jusqu'à hauteur d'homme, la dissimulaient complètement. Elle lorgna à travers les interstices des poutres ; le cœur battant de joie, elle voyait à présent, largement ouverte, la fameuse « porte du lac » qui, jusqu'alors, avait été tenue fermée devant elle, si inexorablement infranchissable. Avec prudence, recroquevillée comme un petit chat voulant échapper à la main qui l'a saisi, elle se faufila jusqu'à l'angle ouest de son abri de poutres et regarda à l'extérieur de la porte.

Comme elle désirait ardemment la liberté, et comme la fille intrépide de la forêt du lac était confiante en dépit de tous les périls et des terreurs ou des esprits de la forêt vierge ! : car elle était une fille avant tout, et elle n'avait encore jamais vu les horreurs des « combats meurtriers des hommes » !

Maintenant elle voyait ces scènes sanglantes que lui avait racontées son oncle ou un chanteur au cours d'une fête de la victoire : elle les voyait et elle tremblait.

A la lueur des deux battants de la porte à présent embrasés, éclairée par les torches des Romains, par les fagots de brindilles enflammés des Alamans, elle voyait, tout près, de l'autre côté du fossé, le combat sanglant, meurtrier, qui découlait du choc entre la fureur des Romains et les attaques violentes des siens. Elle voyait des choses qui l'emplissaient d'une horreur l'imprégnant jusqu'à la moëlle !

Comme paralysée, tremblant de tous ses membres, elle se laissa glisser sur un gabion qui se trouvait derrière elle et regarda à travers la porte, les yeux écarquillés, le spectacle terrifiant dont elle ne pouvait, malgré toute son horreur, détacher ses regards, devant lequel elle ne pouvait fermer les paupières. Elle aperçut une fois Saturninus – puis il disparut à nouveau, caché par ses Illyriens – et il reparut – loin devant elle. Elle reconnut le roi de l'Ebergau : il lui avait offert un bracelet lors de la dernière fête du solstice ; elle le vit alors tomber à la renverse – il ne se releva plus ! A côté de lui, une silhouette de petite taille, la tête sans casque, auréolée de boucles claires – c'était Sippilo ! Sa chute du remblai ne l'avait donc pas blessé ! Mais sur le côté, un Illyrien à la stature de géant s'approcha de lui, brandissant comme une arme terrible une énorme torche enflammée ; -- elle cria fort, oubliant tout danger -- : le garçon ne remarquait pas le brasier brandi au-dessus de lui – alors le soldat tomba ; un moment elle vit, à la lueur de cette torche Adalo qui avait porté secours à son frère – elle poussa un cri de joie en le voyant – mais la torche ne s'était pas éteinte quand son porteur était tombé : les deux frères avaient disparu à sa vue. Au même moment elle entendit les cris plaintifs de nombreuses voix : « Adalo ! Hélas pour Adalo ! Hélas pour le jeune noble ! »

L'effroi et la peur pour son ami lui serraient le cœur : ah ! elle ne pouvait plus rien apercevoir de lui ! Et déjà s'élevait derrière elle, en provenance du camp, un nouveau bruit, un grondement qui se rapprochait de façon pressante. C'était Hariowald qui, à présent, avec les siens, chassait les derniers Bataves de l'amoncellement de voitures –

elle reconnut Rignomer – et les Romains dispersés qui fuyaient toutes les ruelles contiguës aux tentes, vers la Porte décumane.

Elle voulut chercher à rejoindre les Alamans qui les talonnaient, mais les flèches et les projectiles des poursuivants volaient dru autour d'elle ; une pierre lancée d'une fronde heurta une poutre près de sa tête : terrorisée, elle se jeta la face contre terre et laissa le flot dangereux d'ennemis et d'amis la dépasser au loin en grondant. Bientôt ce fut calme, très calme dans le camp. A l'extérieur aussi, devant la porte, le bruit du combat se propagea très rapidement le long de la colline en direction du lac. Bissula se releva et jeta un coup d'œil à travers la porte. Au loin déjà elle voyait, peu distinctement, la troupe dévaler la pente : elle pouvait à peine distinguer les silhouettes ; mais le cri de victoire de son peuple retentit clairement à ses oreilles. Un éclair de joie lui enflamma le cœur : elle exulta : « Victoire ! hurla-t-elle de joie. Liberté ! Hourrah ! » Mais ensuite, elle se fit en elle-même des reproches : « Et Ausone ? – Et aussi Saturninus, le brave ? – Hélas ! Et Adalo ! » Ce chagrin, ce souci chargé d'angoisse pour lui la travaillaient à peine moins que le désir ardent de sa propre libération, au sortir de sa cachette sûre : elle se résolut désormais à risquer la fuite par la porte sur le champ de bataille redouté, encore si bruyant dernièrement, mais à présent effroyablement silencieux. Le camp était déserté.

Du moins il en avait l'air : en se faufilant au coin du tas de poutres, elle regarda prudemment de tous côtés. Elle pensait bien aussi à la fidèle ourse : « Bruna ! Ici, Bruna ! » cria-t-elle aussi fort qu'elle put en parcourant les ruelles du camp : mais pas de Bruna !

Elle ne voyait – les tentes embrasées qui, ici aussi étaient déjà la proie des flammes, projetaient une lumière suffisante – pas âme qui vive. Au sol seulement il y avait eu, ça et là, un peu de mouvement.

Un Celte était étendu sans vie en travers de la ruelle contiguë aux tentes, le casque sur la tête, la lance encore dans son poing raidi. Saisie d'horreur, – elle n'avait pas encore vu de mort ; elle n'avait que quelques années à la mort de ses parents – elle était montée avec précaution, afin de ne pas effleurer le cadavre avec ses vêtements, sur la large poitrine du cuirassé, en relevant bien haut ses habits. « Encore trois enjambées, pensa-t-elle, et je suis devant la porte. » Elle avait déjà levé le pied pour courir vite, quand derrière elle un soupir étouffé lui parvint aux oreilles. Involontairement, bien qu'elle fût secouée par une nouvelle peur, elle regarda autour d'elle : l'effroi exerce un pouvoir étrange qui à la fois attire et repousse ; c'était un blessé, un Romain qui, quelques pas derrière elle, vers le fond du camp, la tête appuyée à une barre de la tente, était étendu, le bras droit reposant à terre, le gauche comprimant une blessure à la poitrine ; il devait avoir aperçu la jeune fille car, au lieu de soupirer, il lui criait à présent – en latin -- : « De l'eau, oh, s'il te plaît, de l'eau ! »

Oui elle frémissait ; oui elle appréhendait de revenir dans le camp, de tourner le dos à la liberté qui, dehors, était en vue devant la porte. Mais son cœur de femme eut raison de sa peur. Elle regarda autour d'elle si elle pouvait satisfaire la prière de celui qui avait soif. Alors ses yeux tombèrent sur un des grands tonneaux qui devaient se trouver toujours remplis d'eau près de chaque porte. Ils étaient si hauts qu'elle pouvait à peine regarder à l'intérieur ; mais de ses deux mains elle se hissa au bord et vit qu'il y avait encore assez d'eau à l'intérieur.

Mais où prendre un récipient ? Toutes sortes d'ustensiles traînaient, cassés, autour d'elle : mais pas un gobelet, pas une coupe. Alors il lui vint une idée qui la fit d'abord frissonner. Pourtant elle surmonta courageusement sa peur de petite fille, se rendit auprès du Celte mort, lui détacha, les doigts tremblants, la bride de sa cuirasse de bronze qui lui attachait le casque sous le menton, lui retira de la tête, avec précaution, doucement, comme si le mort pouvait le sentir, le casque qu'elle emmena vite jusqu'au tonneau ; elle le remplit à moitié et – la longue queue de cheval du cimier trainait sur le sol – en marchant lentement pour ne pas trop en renverser, le porta ensuite à deux mains à l'homme qui gémissait, suivait, les yeux hagards, chacun de ses gestes et ouvrait la bouche, mourant de soif. Elle s'agenouilla près de lui, approcha le récipient de ses lèvres barbues et lui donna à boire : il but goulûment le tout. En respirant profondément il renversa la tête sur le montant de la tente et dit dans un suprême effort : « Es-tu chrétienne ? » Par défi l'Alamane secoua ses boucles rousses :

« Je suis sous la protection de Freia et Frigga !

--- Peu importe, dit le mourant, pour cette boisson, jeune fille, le Christ, le Sauveur te récompensera ! »

Elle se releva lentement : ses regards tombèrent dans la ruelle suivante des tentes, sur la gauche ; avec un cri d'effroi strident elle laissa tomber le casque et, de là, courut aussi vite qu'elle put vers la porte.

Car dans cette ruelle elle voyait, à la lumière aveuglante des tentes en feu, tapi comme un prédateur, se diriger vers elle à pas de loup, un poignard à la main – Herculanus.

Chapitre 10

Herculanus s'était, jusque-là, dissimulé aux Romains comme aux Germains dans la tente de la ruelle transversale où il s'était réfugié. A présent les alentours étaient devenus si calmes qu'il pouvait considérer que le camp était abandonné ; néanmoins, en homme prudent, il n'aurait pas quitté sa tente si le feu, et plus encore l'épaisse fumée qui se dégageait des panneaux de cuir consumés de la tente, ne l'avaient pas fait sortir de son refuge. Inspectant les lieux avec crainte, il était sorti de derrière les rideaux : son premier regard était tombé sur l'être qu'il haïssait, qui était la cause de sa perte ! Avec un petit cri à demi étouffé de joie sauvage et vengeresse, après avoir vu qu'il était découvert, il se précipita vers elle en brandissant un poignard.

Mais la petite avait de l'avance : il dut d'abord parcourir la longue ruelle transversale qui mesurait bien cinquante pas avant d'atteindre seulement la tente d'angle où elle s'était précisément agenouillée ; et ses pieds endoloris ne lui permettaient pas de la suivre aussi vite que le voulait sa haine. Pendant ce temps Bissula dévalait la rue médiane, fuyant comme un chevreuil traqué, en direction de la porte ; arrivée à la porte elle regarda autour d'elle ! Hélas, il devait avoir deviné la direction de sa fuite, car il courait lui aussi droit vers la porte ; il la vit gagner la campagne. Il la suivit.

Au début, seules la haine et la soif de vengeance s'étaient irrésistiblement emparées de lui. Mais maintenant, après avoir suivi, hors de lui, ses instincts, il se dit tout en courant :

« Ausone est mort : je suis son héritier. Et à cette heure-ci ils sont peut-être morts, comme Davus et quelques autres, ceux qui sont au courant de l'incident ; la Barbare est en vie ? Est-ce qu'entre-temps il l'a déjà désignée comme héritière ? C'est peu probable ! Et quand bien même le testament – il a certainement brûlé avec tout le reste dans le camp – se trouverait conservé, quel mal y a-t-il à ce que, au cours de cette nuit de massacre, l'héritière désignée périsse en même temps ? Quoi qu'il en soit, elle ne doit pas, elle ne peut pas rester en vie ! »

Il avait lui aussi fini par atteindre la porte. Déjà le point du jour diffusait assez de lumière pour qu'il aperçoive bientôt la silhouette de la fugitive de l'autre côté du fossé : son vêtement tout blanc la trahissait, ainsi que ses cheveux flottants, de ce roux clair des lueurs du camp en feu, quand le vent attise l'incendie dans la direction où elle fuyait. Il bondit dans le fossé, poussa un cri et tomba : ses pieds le faisaient atrocement souffrir ! C'est seulement avec peine et malgré la douleur intense qu'il parvint, en escaladant et en se hissant à la force des poignets, sur la paroi sud du fossé.

La fugitive gagnait du terrain. Il le remarqua avec dépit : il redoubla d'efforts, réprimant la douleur, forçant ses pieds à résister pour la rattraper. La fugitive fut bel et bien terrifiée quand, au moment où elle franchissait la porte, elle vit monter des flammes devant et derrière elle, et entendit retentir le fracas du combat ; l'arrivée des bateaux, le camp au bord du lac, elle avait entendu Prosper en parler : elle réalisa donc qu'à présent le combat faisait rage autour des bateaux. Mais sans réfléchir elle suivit l'instinct qui l'avait arrachée aux griffes d'Herculanus en bas, au bord du lac ; c'est là qu'elle retrouverait, même si c'était une fois de plus les horreurs de la bataille, ses

compatriotes, à coup sûr. Ainsi elle dévala la colline en courant, toujours attentive à guetter si, en cours de route, elle n'apercevrait pas quelque Alaman.

Mais les hommes qu'elle rencontrait n'étaient pas des Alamans : c'étaient des Romains qui gisaient sur le sol, morts ou mourants.

Une fois elle effraya un cheval qui bondit soudain en travers de son chemin ; tremblante, elle fit halte en se cachant derrière un buisson ; mais le cheval ne portait aucun cavalier : deux, quatre, six chevaux sans cavaliers suivaient le premier. Quant aux Romains et aux Alamans qui auraient pu ou la menacer ou la protéger, pas un n'était en vue à la ronde. La fuite et la poursuite jusqu'au bord du lac avaient duré un certain temps. En bas, cependant, un combat bruyant se déchainait encore.

En se retournant, – elle dut s'arrêter un moment, tant son cœur battait fort – elle vit, depuis le buisson, une silhouette sombre, qu'elle discernait maintenant distinctement dans la lumière du matin, la suivre avec précipitation ; il lui sembla que, derrière lui, un deuxième poursuivant était arrivé en hâte depuis le camp, ou avait surgi du sol.

A nouveau elle courut droit devant elle ; confiante, elle espérait rejoindre ses compatriotes au bord du lac avant qu'on ne la rattrape : car la fille de la forêt était entraînée à la course et cet avantage n'était pas négligeable. Mais au bout de quelques pas une nouvelle terreur la saisit. Elle entendait – cette fois juste derrière elle – à nouveau les coups de sabots d'un cheval : elle avait tout d'abord espéré qu'il serait sans cavalier ; mais il était sur ses traces, et elle entendait maintenant, dans la langue des ennemis, toutes sortes de cris destinés à faire avancer le cheval plus vite. Une idée terrifiante lui traversa l'esprit : elle devait à tout prix regarder autour d'elle pour vérifier si – oui, c'était ce qu'elle redoutait ! – Herculanus ne s'était pas emparé d'un des chevaux sans cavaliers qui croisaient sa route, ne l'avait pas enfourché et ne poursuivait pas, maintenant à cheval, celle qui rassemblait ses dernières forces pour fuir.

Elle entendit distinctement les pas lourds s'enfoncer dans les flaques marécageuses du sol de la prairie ; elle entendit -- hélas, de plus en plus fort, donc de plus en plus près ! -- le cri sauvage du cavalier et la galopade ailée des quatre sabots. L'espace qui l'en séparait était plus court, de plus en plus court. Elle arriva morte de peur, se rappelant que le cruel Romain avait déjà voulu la poignarder dans la cabane en forêt, comme une victime de sacrifice. Dans ce péril mortel, un nom, *un seul*, lui vint aux lèvres : « Adalo ! cria-t-elle, Adalo ! A l'aide, sauve-moi, sauve Bissula ! » Mais en vain ! Aucun être humain à la ronde : aucune réponse.

Sur la bande littorale où elle se hâtait, on ne se battait pas ; on voyait seulement flotter au milieu du lac des bateaux romains en feu et, dans leur sillage, des petites barques d'Alamans. Et le maudit cheval était déjà tout près ! Déjà elle entendait s'ébrouer l'animal que l'on forçait à aller plus vite avec des coups de talons, des coups de rênes et des cris.

Là -- oh du secours ! – elle aperçut dans la lumière grise du matin, tout près du rivage, cachées dans les roseaux, deux barques alamanes l'une à côté de l'autre ! Il n'y avait pas de doute, ce n'étaient pas des bateaux romains : pas de voile triangulaire, pas de proue élevée ; – elle crut même reconnaître, à l'extrémité de l'une des barques,

l’emblème de la maison d’Adalo, les bois de cerf à seize branches – Oui, oui, c’était cela : c’était son bateau de pêche ; quelques hommes maniaient les rames. A plusieurs reprises elle cria à haute voix : « A l’aide, Alamans, à l’aide pour Bissula ! » Quel bonheur ! On l’avait entendue. Les hommes ramèrent de toutes leurs forces, les deux embarcations voguaient vers le rivage, dans sa direction ! Et maintenant – nouvelle joie ! – elle entendit derrière elle un grand cri et le bruit sourd d’un corps pesant qui tombait : elle dut le chercher du regard !

Oui, c’était bien le cheval, harcelé sans ménagement par son cavalier, qui était tombé : il était couché sur le flanc et agitait ses pattes. Mais malheureusement elle s’était réjouie trop tôt ! Indemne, le cavalier était à nouveau sur pied et courait maintenant – quelques pas seulement le séparaient d’elle – en brandissant un poignard au-dessus d’elle. Le deuxième poursuivant sembla surgir derrière le cheval. Et le bateau de sauvetage était encore à bonne distance sur le lac ! Sans hésiter la jeune fille sauta dans l’eau, pataugea tant qu’elle avait pied, puis quitta le sol d’une forte poussée, étendit ses bras blancs vigoureux et bien entraînés, et nagea en direction du bateau le plus proche. Aucune fille sur la rive nord ne battait Bissula à la nage ; mais son long vêtement aux plis amples la gênait : dès qu’il fut complètement trempé il s’enroula autour de ses pieds et l’empêcha vraiment de coordonner les mouvements des bras avec ceux des jambes. Et – horreur ! – le clapotement derrière elle indiquait que le poursuivant – ou même deux, car à deux reprises elle avait cru entendre un plongeon ou la chute d’un corps pesant – l’avait suivie jusque dans le lac ! Cette crainte paralysait ses dernières forces : ses bras aussi refusaient d’obéir ; elle plongea sa tête au plus profond de l’eau. Elle remonta une fois encore : alors elle sentit que, de derrière, le poursuivant saisissait son long vêtement et la tirait vers la terre ; mais au même moment la prise se relâcha : un cri de mort strident frappa son oreille, suivi aussitôt d’un grondement sourd de colère ; elle tourna la tête et vit Herculanus s’affaisser dans les bras d’une puissante silhouette brun foncé. « Bruna ! » cria-t-elle encore. Puis elle fut sur le point de défaillir. Ses oreilles bourdonnaient bizarrement ; de l’eau, beaucoup trop d’eau lui était entrée dans le nez, la bouche et les oreilles. Elle coula.

A ce moment quatre bras puissants la saisirent aux épaules et aux mains qu’elle tendait, pour la dernière fois, bien haut hors de l’eau. Elle sentit qu’on la hissait vigoureusement dans la barque, avec force et ménagement. Elle ouvrit les yeux : Ausone et Saturninus se tenaient devant elle. Elle hurla de douleur, en proie à la plus cruelle déception, et s’évanouit, les paupières closes.

Chapitre 11

L'arrivée des troupes de Saturninus n'avait pas non plus changé l'issue du combat dans la zone du mouillage et des bateaux : elle avait été décidée longtemps auparavant, presque au moment où ce combat commençait. Car l'effet de surprise avait été, ici, une réussite totale, même plus encore que lors de l'assaut sur l'Idisenhang.

Nannienus, le vaillant commandant, malgré la fraîcheur de la nuit en septembre, s'était fait préparer sur le pont supérieur, au-dessus du deuxième banc de rameurs de sa birème, un lit qui consistait en une couverture de laine étendue sur les poutres, des cordages roulés sous la nuque et sa cape de pluie bretonne comme couverture. Au colon d'Arbor qui prenait la relève à la barre et le mettait en garde, il avait répondu en riant :

« Ah ! Comme je croisais souvent, la nuit, couché sans avoir plus chaud, entre la Bretagne et la Gaule ! Est-ce que l'océan german doit avoir honte devant cet étang d'eau douce ? Il n'y a rien de meilleur pour le sommeil que le bateau qui tanguent en-dessous, et les étoiles au-dessus de la tête ! Malheureusement, cette nuit il n'y a pas de lune et peu d'étoiles. C'est étrange, ce cri des cygnes. Jamais je n'aurais pensé qu'il y avait autant de cygnes sauvages ! »

Tout en pensant aux cris des cygnes, il s'était endormi. Ils le hantaient dans son sommeil et ses rêves. Il voyait, des deux côtés, une multitude de cygnes blancs, bruns, noirs émerger de la forêt de roseaux et se diriger vers son escadre ; menaçants, ils déployaient leurs ailes dressées pour l'attaque.

Après avoir dormi longtemps, il se réveilla : peu à peu, comme après un sommeil réparateur, lentement, et non d'une façon soudaine, il retrouvait ses idées claires. Il lui semblait – rêvait-il toujours ? – que les appels et les chants des cygnes venant des deux côtés se rapprochaient vraiment, accompagnés de bourdonnements, de bruissements, de murmures étranges, légers, et de temps en temps du bruit sonore d'un plongeon dans l'eau. Encore à demi endormi, il demanda à l'homme à la barre :

« Qu'est-ce que ce bourdonnement qui monte des roseaux ? »

--- Les cygnes, maître, les cygnes sauvages ! répondit son interlocuteur, le vieux colon d'Arbor retraité de la XXIIème légion, fidèle à l'empereur. Je connais bien ça ! Je les ai souvent vus, au coucher du soleil, aller par milliers dans les forêts de roseaux de ce lac. Ils se préparent déjà à la migration.

--- Non, cria le Breton en bondissant, ce ne sont pas des poules d'eau, ça clapote bien trop fort ! »

Il souleva son casque de sa tête et jeta un regard perçant.

« La nuit est d'un noir de suie, mais regarde : ce qui sort des roseaux à la nage, ce sont des cygnes ? – Non, non ! »

Il tira l'épée du fourreau.

« Ce sont des bateaux ! Aux armes ! Levez l'ancre ! C'est l'ennemi ! »

Au même moment une lumière aveuglante éclaira le sommet de l'Idisenhang, des torches rouges s'allumèrent sur la rive dans le mouillage, une botte de paille enflammée vola par-dessus le casque de l'amiral et resta prise dans la voile à demi arrisée, et déjà des langues de feu, vacillantes, attisées par le vent du nord, léchaient la voile, les vergues, le mât. Déjà, venant de tous les côtés, des formes sombres escaladaient les bords.

Le hurlement sauvage des hommes attaqués par surprise, tués pendant leur sommeil, retentit sur tous les bateaux, sur le rivage et depuis le mouillage. Nannienus se précipita, l'épée dégainée, vers le premier qui montait à bord ; mais ce désespéré ne semblait pas faire cas de sa propre vie : sans parer le coup qui passa de justesse près de sa tête sans casque, il avait enfoncé, dans la ceinture de bronze de l'amiral, une sorte de harpon -- c'est-à-dire un javelot long de huit pieds, avec une pointe acérée et un crochet recourbé vers l'arrière, comme ceux qu'on lance en hiver, pour prendre les très gros poissons, dans les trous de la glace du lac -- ; d'une forte pression il le poussa en avant et le précipita par-dessus bord.

Nannienus tomba sur le banc de rameurs d'une embarcation alamane qui se trouvait juste sur le côté droit de sa birème ; il resta étendu là un certain temps, assommé par le coup qu'il avait reçu sur la tête ; la barque était vide : tous ses occupants étaient montés à bord de la birème.

Lorsqu'il se réveilla, il vit que son vaisseau amiral et la plupart des autres bateaux étaient en flammes, de même que son mouillage brûlait, ainsi que le camp de Saturninus là-haut sur l'Idisenhang.

Alors il admit que tout était perdu.

Partout il voyait déjà sa flotte en fuite, dans la mesure où elle n'était pas la proie des flammes, poursuivie par les Barbares. Il envisageait de se sauver à Arbor. Il détacha précipitamment la cuirasse romaine qui le trahissait, -- il avait déjà perdu son casque dans sa chute.

Il aperçut ensuite, roulé à l'avant du bateau, un manteau germain qu'il jeta sur ses épaules, s'installa à la barre, -- ces embarcations on les dirigeait et on les manoeuvrait debout -- orienta la voile carrée rudimentaire dans le sens du vent et fila bientôt, sans être remarqué des Germains qui considéraient le canot comme alaman, sur le lac en direction d'Arbor.

Une fois seulement il courut un danger extrême : il avait rattrapé un bateau romain à haut bordage dont la voilure brûlait encore en partie, mais le feu venait d'être éteint avec succès par l'équipage. Il voulait justement appeler, et ordonner qu'on l'accueille à bord, quand il s'aperçut, à sa grande frayeur, que l'équipage du navire était composé d'Alamans -- de la même manière que *Lui* s'était retrouvé sur un bateau *germain* -- qui, sur la birème dont ils s'étaient emparés, poursuivaient d'autres vaisseaux romains en fuite vers Arbor. Précipitamment il éloigna son embarcation du grand vaisseau.

Il vit à ce moment qu'à Arbor aussi un terrible flamboiement montait vers le ciel.

C'était le bûcher de la suprématie romaine dans la forteresse du lac : Nannienus le devina avec un sentiment d'horreur, orienta sa barque ouest-sud-ouest et s'efforça

d'atteindre, au lieu d'Arbor qui était perdue, Constantia, un port fortifié éloigné, mais sûr.

Chapitre 12

Le camp des bateaux avait été pris, avec des pertes humaines particulièrement importantes du côté romain. On avait, quelques heures après être arrivé, défoncé un remblai et un fossé seulement pour la forme, d'abord parce que la bonne vieille règle des Romains le prescrivait et que Nannienus tenait à ce qu'on la respecte. Mais lui-même fermait les yeux sur le laisser-aller dans l'exécution des travaux. Il fallait pourtant le lendemain dès l'aube quitter le camp, et l'équipage serait employé à occuper l'Idisenhang et mener une expédition contre les Barbares. Ainsi le fossé n'avait été creusé que sur une profondeur de quelques pieds, et le remblai surélevé de quelques pieds seulement ; on n'entreprenait pas d'autres fortifications. De là les Alamans venus de tous les côtés pénétrèrent dans le camp appesanti par le sommeil et le vin. Le vieux duc leur avait donné un conseil inspiré des chants d'un barde itinérant qui avait récité dans la grande salle du logis seigneurial, accompagné d'une harpe, des histoires du passé lointain de sa propre tribu. L'homme était un Batave et avait pour nom – curieux assemblage ! – Julius Claudius Civilis Chlodomer. Il se déplaçait de tribu en tribu jusqu'aux limites où l'on comprenait encore son dialecte, et il chantait et racontait les chansons et les légendes d'autrefois. Ainsi il rapporta aussi comment, trois siècles auparavant, les gens de son peuple, familiers de l'eau, sous la conduite de leur ancêtre qui, tout Germain qu'il était, portait les mêmes noms romains qu'aujourd'hui son arrière-petit-fils, avaient féroce­ment combattu contre le joug romain et remporté maintes victoires, galvanisés par Velléda, une jeune prophétesse du peuple des Bructères.

Et il chantait que jadis, au bord du Rhin, par une nuit sans lune et sans étoiles, ils avaient attaqué un camp romain de bateaux : les bateaux avaient jeté l'ancre dans le fleuve, de nombreuses tentes étaient dressées sur le rivage. Là les Bataves, une fois introduits, ont d'abord coupé les cordes enroulées autour des montants et destinées à dresser les tentes : enveloppés dans leurs propres tentes qui s'étaient effondrées sur leur tête, ensevelis et pris au piège, les dormeurs, sans défense, furent aisément maîtrisés.

« Comme des poissons pris

La nuit, dans des nasses,

Ils s'agitaient en maugréant dans leurs tentes. »

Les rimes de victoire du Batave, le vieux duc les avait très bien mémorisées : -- c'est ce qui lui avait particulièrement plu dans l'ensemble du poème, -- et maintenant il se référait à ce qu'il avait appris.

Les Romains assaillis furent seulement réveillés par l'écroulement des tentes sur eux, la lueur des flammes qui les cernaient de tous côtés et ensuite par les cris de victoire des Germains. Sans opposer de résistance ils se dispersèrent et, voyant aussi brûler les bateaux, leur plus proche refuge, voulurent se précipiter vers le haut du camp mais virent que là aussi montaient des gerbes de feu ; et ils prirent la fuite sans ordre, sans but, à gauche et à droite sur le rivage du lac ; les vainqueurs étaient peu nombreux à les

poursuivre, préférant avant tout s'emparer des petites embarcations romaines grâce auxquelles ils aideraient leurs frères d'armes à monter à bord des fières birèmes. Ces petites embarcations romaines contenaient tout de même davantage d'hommes et avaient un bordage beaucoup plus haut : elles étaient plus adaptées, pour escalader les parois des puissants vaisseaux de guerre, que les petites barques basses de pêche – des coques de noix à vrai dire – des Alamans. Ainsi il advint qu'on vit arriver sur le rivage, complètement vides, quelques embarcations de Germains dont l'équipage, installé dans de petits bateaux romains, poursuivait les grands vaisseaux romains ou était déjà monté à leur bord.

Quand Decius atteignit le camp de bateaux en feu avec le petit groupe d'Illyriens et de Bataves qu'il avait rassemblés autour du commandant blessé et d'Ausone, même Saturninus admit, ayant devant les yeux les birèmes en flammes, mais quelque peu incrédule, qu'ici aussi tout était perdu et qu'il ne fallait pas envisager de continuer le combat. Il consentit, non sans hésitation, à ne plus penser maintenant qu'à sauver sa vie par la fuite. Rignomer qui avait déjà rejoint le commandant à la porte du lac, fut le premier à découvrir, en scrutant le rivage de long en large, quelques barques d'Alamans abandonnées qui dérivait tout près de là. Il sauta dans l'eau, pataugeant et nageant, atteignit la première barque, y monta, trouva les rames qui n'étaient pas installées, les attacha avec des liens d'osier, les empoigna et rama en direction des trois barques vides les plus proches ; les reliant l'une à l'autre avec les cordes enroulées à l'anneau de la barre située à l'avant, il amena rapidement sa petite escadre si près de la terre ferme qu'on put hisser le commandant blessé dans la plus grande barque et recueillir tout le petit groupe des fugitifs – par cinq ou six – dans les trois autres embarcations. Sur son conseil, tous déposèrent les hauts casques romains, reconnaissables de loin, ainsi que les cuirasses romaines étincelantes. Rignomer proposa qu'ils se séparent – même Decius fut prêt à suivre le conseil du Batave, expert en navigation – pour ne pas attirer trop facilement l'attention des ennemis : ainsi espérait-on, sans se faire remarquer, gagner la rive sud, Arbor, chacun de son côté.

Quand Hariowald arriva avec les siens sur le rivage, il ne lui resta plus qu'à prendre possession avec ses hommes de tous les bateaux romains et germains qui se trouvaient quasiment inutilisés sur le bord, et à continuer à poursuivre les vaisseaux de guerre sur le lac. Il sauta dans un bateau romain de transport et se fit conduire à la rame au vaisseau amiral de Nannienus dont les assaillants avaient éteint l'incendie après avoir maîtrisé l'équipage. Un homme depuis le pont lui lança une échelle de corde dans la barque et lui tendit la main pour l'aider à monter à bord. C'était l'aube maintenant : le duc reconnut Fiskulf, le pêcheur. Etonné, le vieil homme lui dit :

« Comment ? Wotan t'a vraiment sauvé ? Alors il est encore plus puissant – et encore plus magnanime ! – que je le pressentais.

--- C'est que ça doit être ainsi ! répondit l'autre en riant. J'étais le premier, là-haut, à mettre le feu à la grande voile et j'ai balancé les princes des Vénètes par-dessus bord, comme un saumon hors de son trou de glace. Mais le beau navire, je l'ai ensuite sauvé en faisant éteindre l'incendie. Je me suis dit : il vaut mieux le prendre que le brûler. Est-ce que j'ai tenu parole ?

--- Tu t'es surpassé. Et tu as pu rester indemne ?

--- Pas tout-à-fait : j'ai une oreille en moins désormais. On peut le dire : elles tranchent bien, les épées courtes aiguisées par ces Vénètes, et elles cognent fort ! Regarde : même ma mère, qui m'a mis au monde avec deux oreilles, croirait n'en avoir jamais vu qu'une ici sous mes cheveux, tant l'épée me l'a coupée d'un coup net et précis. »

Le duc lui serra la main :

« Tu es l'un de mes partisans, Fiskulf ! Tu as appris maintenant à m'écouter et à m'obéir !

--- Oui, maître, même avec *une seule* oreille ! Si à l'avenir je perds la deuxième, je devrai toujours me dire à moi-même pourquoi je l'ai perdue.

--- Et que celui d'En Haut t'a offert la vie que tu lui as consacrée : ne l'oublie jamais ! Mais maintenant nous voulons, avec leur propre vaisseau de parade, pourchasser les Vénètes sur le lac en direction d'Arbor ! Hissez toutes les voiles !

--- Maître, où les prendre ? Elles ont toutes brûlé.

--- Tendez vos manteaux comme voiles : le vent qu'on espère les aidera à se gonfler ; un vent frais ouest-nord-ouest va se lever à l'aube. Vous voyez comme déjà les vagues se rident ? Là le premier rayon de l'aurore traverse les nuages ! Vite, les hommes, saisissez les rames romaines, le soleil matinal doit nous saluer sur la rive sud ! Ha, vous le voyez, là-bas, de l'autre côté ? De la fumée et des flammes gigantesques s'élèvent à Arbor ! Nos gens de l'est, les Hermondures et les tribus alliées – maintenant libres ! – jusqu'alors sous le joug des étrangers, ont tenu leur promesse ! Debout ! A Arbor, sur l'autre rive, pour fêter la troisième victoire en *une seule* nuit ! »

Il prit lui-même le gouvernail ; le fier vaisseau amiral des Romains, tournant le dos à la côte nord et dirigé à présent par les vainqueurs, s'avança majestueusement sur le lac.

Les manteaux des Alamans, bruns, bleus, jaunes, rouges, se gonflaient dans la brise fraîche du nord-ouest ; et le bâtiment bien construit s'élança sur les flots : sous l'effet de l'aube pâle reflétant le ciel serein, ils gagnaient leur magnifique couleur bleue. Devant l'imposante proue, les vagues ourlées de blanc se brisaient en faisant jaillir bien haut l'écume ; et de légers petits nuages roses, venant de l'est, se miraient dans les flots.

Enveloppée d'un manteau sombre, auréolée de cheveux blancs, couronnée d'un casque aux reflets d'argent, la haute silhouette qui, impassible, se trouvait à la barre, se découpait magnifiquement sur le ciel, son javelot posé sur ses épaules. Ainsi le navire et son timonier disparurent progressivement aux regards de ceux qui les épiaient depuis la rive nord.

Mais Rignomer l'avait vu, en l'observant dissimulé derrière sa voile, et reconnu aussitôt.

« Ils peuvent me réprimander autant qu'ils voudront, grommela-t-il. Où est resté Brinno qui voulait le défier ? – Ils peuvent dire ce qu'ils veulent ! Même sous une apparence humaine, c'est *pourtant* lui ! »

Chapitre 13

Mais le Batave fut soudain tiré de ses rêveries mythologiques. Il entendait, venant de l'est, le cri des Germains : « Romains ! Romains ! Sus ! » et vit une barque pleine d'Alamans virer de bord et se diriger vers eux. « Vite ! Dispersion ! De tous les côtés ! » ordonna-t-il. Et les barques des fugitifs se dispersèrent. Il en perdit bientôt deux de vue, ce qui attira l'attention des Germains qui les pourchassèrent au large vers le sud. Lui-même, secondé par plusieurs soldats, tenait la barre et ramait en même temps, en direction de l'ouest, tout près de la terre ferme où il eut la chance d'atteindre une petite zone de grands roseaux.

Il y cacha l'embarcation ; la deuxième barque, qui transportait Decius, le rejoignit bientôt. Dans cette cachette de roseaux, Ausone, qui avait reçu de Saturninus l'ordre d'inspecter le rivage pour voir s'il ne serait pas encore possible de recueillir des Romains dispersés, aperçut, clairement visible à présent dans la lumière de l'aube, la silhouette d'une jeune fille, dans un vêtement d'un blanc étincelant, qui fuyait, éperdue, droit vers les deux barques ; déjà il croyait reconnaître Bissula : sa voix bien connue retentit fortement à son oreille, -- son appel : « Adalo , Alamans, aidez Bissula ! » Il vit aussi, dévalant la colline en trombe, un cavalier la poursuivre. Il donna l'ordre d'accoster rapidement. Prosper, et même Rignomer hésitaient. Ce dernier le mit en garde :

« Maître, ils massacrent tout !

--- Qu'importe ! Bissula ! Il s'agit de Bissula ! »

Alors Rignomer s'exécuta aussitôt, -- il n'avait pu, derrière sa voile, ni voir ni entendre la petite -- il manoeuvra le gouvernail et, rapide comme l'éclair, la barque fonça vers le rivage.

Rignomer exhorta les soldats à ramer de toutes leurs forces -- les autres aussi dans la barque reconnaissaient maintenant la fugitive -- et c'est ainsi que les sauveteurs arrivèrent à temps pour la recueillir au moment où elle coulait.

Longtemps, longtemps, à bout de force, elle resta étendue, inconsciente, dans le fond de la barque. Rignomer avait roulé en boule un filet de pêche trouvé à l'avant, et l'avait placé comme oreiller sous sa tête. Ausone, assis sur le banc des rameurs, posa sa jolie tête sur ses genoux : il la regardait, plein d'inquiétude. Rignomer frottait ses mains engourdis.

Les deux barques sortirent entre-temps de leur cachette dans les roseaux, ramèrent d'abord vers le sud et voulurent ensuite, par un large détour, reprendre immédiatement leur poursuite à l'est, en direction d'Arbor.

Mais elles n'allèrent pas bien loin.

« Qu'as-tu décidé, commandant ? » cria Decius depuis sa barque qui se trouvait à sa hauteur.

--- Vengeance ! répondit Saturninus, furieux. Vengeance pour cet affront sans précédent ! Dès que j'arrive à Arbor, je supplie l'empereur, si jamais Saturninus a jamais

mérité de l'empire, de me donner trois légions. Ils doivent payer cette nuit, les Barbares !

--- Arrêtez ! ordonna alors Rignomer. Il y a déjà un moment que je vois un bateau – un bateau romain – avancer dans notre direction.

--- Où ? D'où vient-il ? demanda Decius. Il contient aussi probablement des Barbares !

--- Non, non ! Il vient du sud-ouest ! – Regardez là-bas, de Constantia !

--- Oui, s'exclama Decius. C'est le bateau le plus rapide de l'empereur ! Je le reconnais – il porte le grand pavillon de pourpre -- : donc il transporte l'empereur en personne. . .

--- Ou un officier militaire envoyé par l'empereur » fit remarquer Saturninus.

Les deux barques s'arrêtèrent : le rapide vaisseau fit une entrée impressionnante.

On avait d'abord supposé qu'il y avait des Barbares dans les barques ; mais l'équipage découvrit bientôt qu'il s'agissait d'amis romains : le navire arrivait à présent près des fugitifs.

Là, à bord du vaisseau rapide, à côté d'un commandant qui portait un riche équipement, se trouvait Nannienus.

« Oh mon ami, s'écria Saturninus en levant la tête, dans quelles circonstances nous nous revoyons ! Et toi, Andragathes, qu'apportes-tu ? De l'aide, je l'espère, des renforts ! Nous sommes battus : l'armée et les bateaux perdus ! »

Et il soupira.

« Je le sais, mon cher Saturninus, répondit l'envoyé de l'empereur. Nannienus, que j'ai recueilli sur le lac en train de fuir dans une barque barbare, m'a tout raconté : ce qu'il a lui-même vécu, ce qu'il a redouté pour toi ! Hélas, qu'est-ce que ce petit échec, que sont ces deux ou trois milliers d'hommes, en comparaison du coup terrible qui est tombé sur nous !

--- Qu'est-il arrivé ? demandèrent les chefs romains, terrifiés.

--- Un second Cannes ! dit Gratien.

--- Oh, quel mot affreux !

--- L'empereur Valens et son armée entière sont anéantis ! – Anéantis par les Goths près d'Andrinople : quarante mille Romains, morts, gisant sur leur bouclier, trente mille faits prisonniers. L'empereur Valens, blessé, a été brûlé au cours de sa fuite dans une ferme qu'ils avaient prise d'assaut ! Toutes les provinces de l'Est sont envahies par les Goths, même Constantinople est menacée ! Gratien t'a nommé, Saturninus, chef suprême de tout l'empire de l'Est orphelin qui tremble de peur. Il t'ordonne de te rendre immédiatement auprès de lui à Vindonissa d'où tu conduiras son armée entière contre les Goths au bord du Danube : tu es son ultime espoir, et celui de l'empire. « Seul Saturninus peut encore nous sauver ! » m'a-t-il chargé de te dire. Et ce Saturninus est un amateur, se lamentait l'Illyrien, et de plus un homme providentiel. Attaqué par des brigands suèves et lâchement frappé, frappé à la tête, à tous les sens du mot ! dit-il avec un rire narquois.

--- Ah, ajouta tristement Nannienus, ce n'est rien en comparaison de mon sort ! – Une flotte impériale – sous *mes* ordres ! capturée et brûlée par de misérables barques juste bonnes pour attraper du poisson !

--- Oh, poursuivit Saturninus, et aucune possibilité de me venger, ni moi ni mon honneur de commandant, des incendiaires de cette nuit-là ! -- Mais l'empire, l'ordre de l'empereur, ça passe avant tout ! -- J'obéis ! – Debout, virez de bord ! Nous allons à Constantia. De là, à Vindonissa ! – Viens immédiatement avec moi, Ausone. Tu n'entends pas ?

--- Tout de suite, répondit celui-ci. Elle ouvre les yeux. »

Chapitre 14

Le voilier rapide de l'empereur se préparait à remorquer la barque de Saturninus. Cela semblait être la meilleure façon de ménager le blessé qu'on ne pouvait hisser sur le bateau de haut bordage. Occupés à cette tâche, les autres Romains, dans les deux barques, ne prêtaient pas attention à la petite qui maintenant se redressait :

« Ausone ! dit-elle d'une voix faible – son premier regard tomba sur lui --. Je suis de nouveau ta prisonnière.

--- Sauvée par moi, par nous les Romains » dit-il sur un ton plus dur qu'à son habitude, surtout avec elle.

En effet d'étranges transformations s'étaient produites chez cet homme à l'humeur changeante. Il n'était pas encore conscient, dans son cœur, de la manière dont les choses se termineraient entre elle et lui.

« En vérité ce n'est pas *mon* nom, ce n'est pas *nous* que tu as appelés au secours ! C'est un tout autre sauveur que tu avais en tête ! Or ce ne sont pas les Alamans qui t'ont sauvée, mais nous : nous les Romains.

--- Avant ton propre neveu – lui seul était à ma poursuite ! répliqua-t-elle avec véhémence.

En frémissant le préfet rétorqua :

« Il a reçu son châtement ! – Cesse de penser à cela ! – Je t'ai sauvée ; je t'ai reconnue le premier et, risquant ma liberté et ma vie – car tes compatriotes, de vrais loups, sont des bêtes sauvages et des meurtriers – j'ai donné l'ordre de changer de cap uniquement pour te sauver. – Donc donnant donnant ! Là-dessus nous sommes quittes. – Mais, poursuivit-il avec gravité, emphase et bienveillance, sur un ton toutefois sévère et étrange, comme inquisiteur, nous n'en avons pas terminé l'un avec l'autre, petite. Tu m'as fait mal, très mal avec ton refus sauvage, brutal, puéril ! – Presqu'aussi mal que le projet d'empoisonnement du -- " mort " ! Les funestes événements de cette nuit-là n'ont fait que m'apprendre combien je t'aimais : j'ai toujours pensé à toi, à ton sort, à ta survie ! Le devoir m'appelait, personnellement ; mais je t'ai envoyée mon plus fidèle . .

--- Pour empêcher ma libération !

--- Pour te protéger, ingrate ! Lorsque je suis tombé de la voiture sous les projectiles des Barbares et ai cru mourir l'instant suivant, là aussi je ne pensais qu'à toi, à toi ! Je l'ai vérifié dans l'épreuve la plus terrible : mon amour pour toi est véritable, ce n'est pas un caprice ! Il ne finira qu'avec ma vie. Et ainsi, encore une fois, ce n'est pas une récompense pour m'avoir sauvé que je veux te revaloir, ni une faveur ou un cadeau, -- si ce mot t'a blessé ! – Encore une fois, pour la dernière fois de ma vie – et réfléchis bien, *jamais* je ne te donnerai ta *liberté* -- encore une fois je te le demande : veux-tu

être ma servante ou mon épouse ? Je t'en *prie* – m'entends-tu ? – moi, Ausone, je t'en prie : sois ma femme !

--- Jamais ! Jamais de la vie ! s'écria la jeune fille en sursautant.

--- Insolente ! répliqua le prétendant humilié et profondément irrité. Tu l'oublies, tu es de nouveau ma prisonnière, de nouveau en mon pouvoir. »

Le regard éloquent de Bissula sur les vagues du lac très profond à cet endroit fut l'unique réponse.

« Mais, poursuivit Ausone qui ne comprenait pas la signification de ce regard, je la connais maintenant la raison de ce refus obstiné, insensé ! Tu m'as berné en disant que tu n'avais pas d'amoureux.

--- Je n'ai personne qui m'aime, dit-elle, accablée d'une tristesse infinie ; ses yeux s'emplirent de larmes tandis qu'elle regardait fixement devant elle.

--- Tu mens ! s'écria Ausone. C'est Adalo ! »

Bissula tressaillit.

« Il doit t'aimer éperdument ! »

Bissula l'écoutait attentivement, le considérait avec stupeur : elle était envahie à la fois par une honte cuisante et un bonheur terrifiant. Mais il continua :

« Sinon, un prince alaman libre aurait-il fait solennellement à Saturninus et à moi cette proposition : " Laissez partir la jeune fille, libre et indemne, Adalo prendra sa place comme prisonnier. " ? – Sais-tu ce que cela signifie ? Comme esclave pour la vie !

--- Il . . . il a fait ça ? Pour moi ? »

Une joie prodigieuse jaillit de ses yeux, de son âme. Ausone, silencieux, lisait sur son visage. Il dit alors :

« Qu'il t'aime, sa proposition le montre. Que toi tu l'aimes, tes yeux rayonnants de bonheur le trahissent ! Mais, continua-t-il lentement, pour la tester, sache qu'il ne nous séparera plus ! Tu peux être mienne sans rompre ton engagement envers lui. Car . . . »

Il lui prit les mains.

« Que se passe-t-il ? Que lui est-il arrivé ? Parle !

--- Il est mort.

--- Ah ! » cria Bissula.

Et avant qu'Ausone ne puisse la retenir, elle s'était dégagée de ses mains, se précipitait sur le banc de rameurs du bateau et, muette de douleur, les bras levés au ciel, allait se jeter à l'eau.

Mais un bras puissant l'attrapa : c'était Rignomer.

« Arrête-toi, enfant turbulente ! » s'écria-t-il avec bienveillance.

Mais la petite se débattait comme une furie contre lui – elle *voulait* plonger dans le lac profond ; -- la barque étroite tanguait de façon inquiétante.

« Calme-toi, dit Ausone, sérieusement attristé. Il est en vie !

--- Oh comment tu as pu te jouer cruellement de moi ! » se lamenta la jeune fille que le Batave laissait maintenant glisser doucement sur le banc de rameurs ; elle éclata en sanglots, mais c'étaient des larmes de joie.

« Ce n'était pas un jeu, seulement une mise à l'épreuve ! Donc – je suis chagriné de le constater – donc tu aimes vraiment du fond du cœur le garçon blond ? – S'il avait succombé, tu aurais préféré le suivre, lui, dans la mort, que moi, en tant qu'épouse, dans la splendeur et le bonheur ? – Oh Bissula, c'est dur !

--- Père, petit père, ne te fâche pas ! C'est plus fort que moi. Mais, c'est bien sûr, il vit ?

--- Oui – c'est plus fort que toi ! C'est ainsi ! Je le vois bien ! – Aie confiance. – Il vit ! Je l'ai vu, transporté par les siens. Saturninus et lui ont échangé des coups.

--- Oui, objecta le tribun avec bonhomie, sois tranquille, petite, ses coups n'étaient pas vraiment plus méchants que les miens ; je suis encore en vie : il le sera donc aussi.

--- Oh, Ausone ! » implora Bissula en levant ses deux mains.

Mais il ne la laissa pas finir. Il se passa seulement la main sur les yeux.

« C'est fini ! Cette heure a fait de moi un vieillard ! » dit-il de manière inaudible, pour lui-même. Puis il demanda :

« Où veux-tu qu'on te dépose, devant la hutte en forêt de Suomar ?

--- Merci, grand merci ! Mais pas là-bas, plutôt à gauche d'ici : là, sous les saules, où une demeure noble s'élève sur la hauteur.

--- La sienne ! s'écria Ausone.

--- Celle que tu lui as conservée ! ajouta Saturninus. Tout y est très beau et précieux, presque émouvant ! » poursuivit le tribun qui voulait rester ferme mais caressa cependant, par amitié, la main de la petite ; dans ses yeux, les éclats de joie se mêlaient aux larmes comme une pluie de mai.

« Mais je ne laisserai plus jamais le préfet du prétoire des Gaules revenir seul sur ce rivage infesté de loups meurtriers. Non, -- en aucun cas ! – Je ne risquerai pas non plus la vie d'aucun soldat romain. Qui la ramènera sur la terre ferme ?

--- J'y vais moi-même, seule ! cria-t-elle vivement.

--- Pour que, sur le chemin de la demeure des nobles, un loup meurtrier *romain* te poursuive à nouveau : ce sont les pires ! cria alors en german la voix d'un homme qu'on ne voyait pas. Non, grand tribun, termina-t-il la phrase, en latin, je ramènerai la jeune fille chez ses amis.

Rignomer, quittant la voile derrière laquelle il s'était caché, apparut tout-à-fait transformé : il avait depuis longtemps déposé son casque romain, détaché à présent sa cuirasse et jeté sur ses épaules un manteau alaman brun qu'il avait trouvé dans la

barque ; à la place des armes romaines il portait à l'épaule une longue lance à pointe de fer avec laquelle on poussait et tirait les barques tant qu'on touchait le fond.

« Toi ? demanda Saturninus – Toi aussi tu es un homme mort s'ils t'attrapent – toi, un soldat au service des Romains !

--- Pardon, je ne le suis plus. A minuit déjà mon service militaire se termine, le dernier moment des sept longues années que j'ai effectuées depuis.

--- C'était cela, maugréa Saturninus.

--- Fait de mon plein gré. Je ne renouvelle pas le contrat de service ! Non ! Non ! J'en ai assez, plus qu'assez ! L'empereur me doit encore ma solde pour le dernier mois : je laisse courir ! Je rentre chez moi, chez ma mère à Yssala. Mais avant je ramène chez elle cette enfant égarée. »

En disant ces mots il lui prit les mains.

« Saute par-dessus bord ! Regarde, petite, l'autre barque est vide : ils ont tous grimpé sur le bateau rapide ; saute ! A la bonne heure ! On va à la maison !

--- Soit ! dit Ausone, sans rancune, mais avec sérieux. Adieu, Bissula ! Nous nous quittons pour ne plus jamais nous revoir ! »

Il se détourna. Alors la jeune fille se jeta contre sa poitrine et, avec des flots de larmes, lui embrassa son noble front ; son visage n'avait jamais été aussi beau.

« Ausone ! Adieu ! »

Elle sauta aussitôt dans la deuxième barque où Rignomer, qui s'y trouvait déjà, l'accueillit. Une fois encore, elle se tourna vers l'autre embarcation qu'on avait attachée avec une corde à la poupe du bateau rapide et commençait à suivre, tandis que la sienne, manœuvrée par de nombreux rameurs, prenait le large en direction du sud-ouest.

« Père Ausone, merci ! » cria-t-elle.

Mais il ne l'entendit pas.

Il avait appuyé sa tête grisonnante contre le mât, tournant le dos à sa jeune amie : il versait des larmes amères.

Le bateau rapide qui remorquait la barque voguait à toute allure.

Le Batave maniait les rames avec énergie : l'embarcation légère se rapprochait rapidement du rivage. La jeune fille n'apercevait plus le bateau des Romains qui disparaissait peu à peu. Le cœur battant, elle se précipita à l'extrémité de la barque. A la proue s'élevait le fier emblème de la maison d'Adalo, le bois de cerf à seize branches ; elle ne put s'empêcher de le caresser tendrement de la main.

Mais, l'instant suivant, elle fit volte-face, éclata de rire et, en battant joyeusement des mains, s'écria :

« Eh bien, Rignomer, tu vas voir ce que ramer veut dire. Pour moi ça va beaucoup trop lentement ! »

Elle tira deux rames du fond de la barque, les plaça adroitement dans les fixations d'osier, les saisit des deux mains et rama alors debout, le visage tourné vers la terre ferme, avec une force et à une cadence qui suscitèrent l'étonnement de Rignomer.

« Par les yeux de Freya, fillette, tu pourrais tous les jours devenir pilote sur l'Yssala ! Tu sais faire ça *aussi* ? – Dommage que tu ne viennes pas avec moi chez ma mère ! »

En bruissant, la barque aborda la terre ferme, dans le marécage de la rive. Prenant un grand élan, avant que Rignomer ne puisse l'aider, Bissula était sortie.

Le fidèle barreur avait longé la demeure des nobles : ils voyaient maintenant l'imposante maison en bois se dresser sur la hauteur, juste au-dessus d'eux.

« Ah, merci à Donar, dit la petite en poussant des cris de joie. Il a sauvé son animal favori, comme l'ourse l'a fait pour moi.

--- Quoi ? Que cherches-tu dans la boue ?

--- Regarde, des empreintes d'ours, toutes fraîches ! Elle ne s'est pas noyée ! Vois, là, venant de la droite, elle a couru sur l'ancien sentier où Sippilo et moi allions toujours pêcher.

--- Qui est Sippilo ? demanda le Batave. Encore un Adalo ?

--- Quelle idée ! C'est un enfant ! – Et regarde bien : d'ici la trace va directement à la demeure des nobles ! Viens donc ! Ne traîne pas ! Dépêche-toi ! Dévalons la colline !

--- Non, petite, dit son accompagnateur avec sérieux. Toi, oui, moi je ne peux pas. Tu sembles connaître le chemin, et même bien le connaître. On ne voit pas de meurtrier aux alentours. Tu arriveras saine et sauve sans moi à la demeure. Ah, il y a *aussi* un magnifique bois de cerf au-dessus du faîte. Donc c'est la cause de ta joie, la figure de proue ! Eh bien, adieu, petite ! Les retrouvailles – je veux dire les tiennes avec Adalo et tous les autres du clan – je m'en dispense !

--- Ils voudraient te remercier pour tout ce que tu as fait pour moi !

--- Pas question de remerciements ! Je ne l'ai pas fait pour eux !

--- Où vas-tu ?

--- Chez moi. Du côté du nord et de l'ouest. Non ! Ne t'inquiète pas pour moi. J'y suis déjà allé. Là, sur ma poitrine, petite, je porte la solde et la valeur d'un butin de presque sept années ! Et sur mes épaules cette perche ; avec ces deux choses-là on peut aller loin. Adieu ! Et – il chuchota doucement à son oreille – écoute mes paroles : ne te brouille jamais avec celui qui se nomme votre duc, car c'est *Lui* ! »

Puis, d'un geste gauche, il caressa avec tendresse ses cheveux et sa jolie tête ronde, et mit le cap sur l'ouest en longeant le rivage. Il resta encore un moment debout pour regarder dans sa direction : il voulait lui faire encore un signe de la main.

Mais elle ne le vit pas.

Elle courait, les joues en feu, vers le haut de la colline.

Chapitre 15

Il faisait maintenant grand jour. Le soleil brillait de tout son éclat sur la montagne et sur le lac. De légères trainées de nuages qui voilaient, comme d'un long coup de lance, le sommet et le versant du Sântis, descendaient rapidement dans la vallée. Au cours de la nuit une très légère couche de neige était tombée sur le Sântis, le Tödi et les autres sommets les plus hauts : elle brillait comme du cristal étincelant.

Ici c'était calme. La guerre n'avait pas – grâce à Bissula – apporté ses destructions jusqu'ici.

Chaque brin d'herbe était couvert d'une couche de givre scintillant. L'enfant de la forêt, si longtemps privée du lac, des bois et des champs, goûtait avec délice sa liberté nouvelle dans la nature qui lui était rendue ; elle reprenait profondément son souffle ; malgré son désir impatient de courir, elle se retourna une fois, restant debout devant le lac aux reflets d'azur et les cimes scintillantes blanc et or des montagnes.

« Je ne sais pas vous appeler tous par vos noms, vous les dieux pleins de bonté et de grâces, chers à mon cœur, qui avez tout dirigé si vaillamment et m'avez aidée, tant sur la terre ferme que sur l'eau, vous qui brillez, dès lors, dans l'éclat du soleil et de la montagne ! – Adalo est en vie, c'est la meilleure, la meilleure de toutes les choses que vous ayez réalisées ! – Vous les dieux, je ne vous connais pas tous, mais je remercie chacun d'entre vous ! »

Et elle tendit ses deux bras, largement ouverts, vers le soleil.

Mais aussitôt, afin que la dame du lac et Donar, le roi de la montagne qui trône sur le Sântis, ne lui en veuillent pas, elle les salua de ses deux mains qu'elle levait et abaissait tour à tour en direction de l'eau et vers les montagnes, comme lorsqu'on salue, sur le lac, un ami cher qu'on reconnaît de loin.

Puis elle reprit sa course impatiente sur la colline. La plupart des oiseaux chanteurs avaient depuis longtemps quitté le lac. Mais un rouge-gorge qui passait toujours l'hiver ici reconnut la gentille fille qui répandait souvent de la nourriture pour lui dans la neige ; il voleta affectueusement, toujours quelques pas devant elle et la salua en gazouillant doucement : c'est seulement devant la porte du manoir qu'il partit furtivement sur le côté.

Dans la grande salle de la demeure des nobles, Adalo était étendu à même le sol, sur des fourrures moelleuses, la tête tournée vers les marches du trône, les pieds vers l'entrée. Sa chevelure bouclée s'étalait sur les genoux de Waldrun, la vieille femme ; il avait les yeux fermés. A sa gauche, Zercho était couché en sens inverse, la tête tournée vers la porte, un grand gobelet d'hydromel posé à côté de lui. A sa droite se tenait Sippilo, le regard tourné avec anxiété vers le visage de son frère. Mais Bruna, l'ourse, était couchée à côté du blessé : en grognant doucement, elle lui léchait la main qui pendait nonchalamment. Elle remua et leva la tête, dès qu'elle entendit des pas légers

piétiner le sable devant la porte. Alors la vieille femme dit doucement aux deux autres, afin que le blessé ne l'entende pas :

« C'est le bruit des pas de Bissula. »

Bissula apparut dans l'embrasure de la porte. Sippilo se précipita, Zercho leva la tête ; mais la jeune fille fit signe à tous de se taire : sans faire de bruit, elle se dirigea, pieds nus, vers le lit d'Adalo et lui posa sa petite main sur la tête.

« Bissula ? » dit-il en ouvrant les yeux.

Elle se pencha vers lui ; ses boucles rousses tombaient sur le visage blême.

« C'est toi, petite ? – Non, non ! C'est la plus belle des Walkyries qui vient pour m'emporter là-haut. – Vous voyez ses ailes de cygnes ? »

Son vêtement blanc bruissait autour de ses épaules.

« Allons vers les hauteurs lumineuses du Walhalla. »

La jeune fille lança un regard douloureux à Waldrun.

« Aie confiance, lui assura cette dernière, il reste en vie. Et tout se passe comme je l'ai dit.

--- Maintenant tu dois toujours rester avec nous ! » s'écria Sippilo, saisissant son vêtement comme s'il voulait en même temps la retenir.

Bruna, qui s'était dressée avec des grognements de joie, posa une patte sur son genou en levant vers elle ses yeux intelligents ; reconnaissante, Bissula caressa la tête massive de l'animal et tendit la main à Zercho qui l'embrassa avec humilité ; en riant, les larmes aux yeux, il dit au milieu des sanglots : « Oh petite fée, petite fée rousse ! »

Puis elle se dégagea, se pencha en s'écriant :

« Non, Adalo, ce n'est pas une Walkyrie. C'est Bissula, la petite, la rousse, hélas si méchante, si cruellement méchante ! Adalo, tais-toi, ne parle pas, je sais tout, je sais aussi ce que tu voulais faire pour Bissula, ce que tu as proposé ! C'était aussi méchant de ta part ! Silence – silence ! Vraiment, tu étais – de tous les êtres humains sur la terre – tu étais bien le seul ! Tais-toi maintenant, cher Adalo, ne bouge pas. Oui, oui, je reste ici, pour te soigner, te servir, aussi longtemps que tu auras besoin de moi. Ah, je te le demande instamment, je te le demande : accepte-moi ! Non, non ! Laisse ton bras au repos ! Ne me serre pas encore contre toi ! Mais je ferai, toute ma vie, en t'obéissant aveuglément, ce que tu voudras : laisse-moi seulement être auprès de toi – ta propriété ! »

Et elle inclina sa petite tête sur sa poitrine.

Alors il se redressa, embrassa ses cheveux roux flottants, sa bouche rouge qui, déjà, retrouvait le sourire, ses yeux encore pleins de larmes et dit, aux anges :

« Oh Bissula, -- toi qui m'es chère ! – toi la méchante ! – toi ma promise ! »

3^e partie : conclusion générale

Bissula, la jeune captive de guerre donnée par l'empereur Valentinien à Ausone à la suite d'une victoire sur les Alamans, a fasciné le poète dont elle est devenue la muse. Elle lui a inspiré six courts poèmes extrêmement travaillés, bien qu'il s'en défende ; dans la lettre introductrice en prose, Ausone confie à son ami le rhéteur Axius Paulus que les poèmes inspirés par Bissula ne sont que des ébauches, de petites pièces sans prétention indignes d'un poète de renom. Les deux premiers poèmes adressés, l'un à Paulus, l'autre au lecteur, précèdent l'hommage vibrant à la blonde Germaine aux yeux bleus, part de butin aussitôt affranchie et qui règne désormais sur son maître. Métamorphosée par l'apprentissage de la langue latine où elle l'emporte sur les Romaines de souche, Bissula est alors une *Ambiguam . . . puellam*, c.3 v.11, une fille à la double culture. Les sentiments du poète pour sa muse se manifestent dans le poème 4, un quatrain d'un lyrisme aussi exalté que contenu. Bissula est un être d'exception dont la beauté surnaturelle défie le pinceau de l'artiste : peindre la jeune fille est une gageure.

Depuis de nombreuses années, la *Bissula* d'Ausone, ce poème unique, a donné lieu à diverses interprétations. Abordées dans l'ordre chronologique, elles convergent, se recourent sur certains points, et sont souvent complémentaires. En premier lieu, R.P.H. GREEN⁶⁶, s'appuyant sur la diversité des mètres, se livre à une analyse assez rapide, voire superficielle.

Heinz HEINEN⁶⁷ ensuite met l'accent sur l'art de la romanisation, un projet d'intégration des Barbares dans la civilisation romaine dont Bissula serait un parfait exemple. Le prestige de la culture romaine, à savoir la morale, les bons principes et la vigueur de l'éloquence, se révèle aussi dans les provinces romaines, véhiculé par la langue. Toutefois Heinen passe sous silence l'histoire d'amour, pourtant très claire, entre le poète et la jeune Barbare.

Paul DRÄGER expose, entre 2001 et 2011, des commentaires qu'il répartit en trois étapes. L'interprétation de 2001⁶⁸ s'oriente dans le registre de Priape : Ausone obéirait à une tradition littéraire. L'année suivante⁶⁹, Dräger met en lumière d'autres aspects du poème. La relation entre le poète et Bissula semble placée davantage sous le signe de l'érotisme que de l'obscénité ; bien plus, les sentiments d'Ausone relèvent de la fascination pour son inspiratrice. Les caractéristiques ethniques, l'inné, se conjuguant à l'apprentissage de la langue latine, l'acquis, font de la jeune Barbare une *ambiguam . . . puellam*, c.3 v.11. Puis il conclut le commentaire de 2002 sur le fait que le pinceau du peintre ne peut saisir la couleur de son visage. L'édition de 2011⁷⁰ qui n'apporte aucune interprétation nouvelle, reprend chaque point des commentaires de 2001 et de 2002, mais pour finir Dräger ne paraît pas sensible à la sincérité des sentiments d'Ausone pour la jeune Barbare.

⁶⁶ R.P.H. GREEN, *The Works of Ausonius*, Oxford, 1991, p. 514-518.

⁶⁷ H. HEINEN, *Die Bissula des Ausonius oder die Kunst der Romanisierung*, 1995, p. 81-96 (in Marlis Weinmann-Walser).

⁶⁸ P. DRÄGER, *Bissula-Eliza-Lolita : Priap als Sprachlehrer*, in GFA 4, Trier 2001, p. 187-207.

⁶⁹ P. DRÄGER, *D.Magnus Ausonius, Mosella, Bissulas Briefwechsel mit Paulus Nolanus*, Düsseldorf-Zurich, 2002, p.184-188 ; 280-286.

⁷⁰ P.DRÄGER, *Decimus Magnus Ausonius, Sämtliche Werke*, Band 2 : Trierer Werke, Trier 2011, p. 117- 123, 425 - 440.

Giampiero SCAFOGLIO⁷¹, plus récemment, procède à une analyse linéaire des petits poèmes composés par Ausone en hommage à Bissula, poèmes précédés d'une lettre introductive adressée à Axius Paulus. Deux préfaces destinées, l'une à Paulus, l'autre au lecteur, mettent en valeur, grâce à la litote, la jeune Barbare qui, sublimée par l'apprentissage de la langue latine et sans perdre ses caractéristiques ethniques devient une *ambiguum . . . puellam*. La fascination exercée par Bissula se devine entre les lignes, de manière si intense, que ni le poète ni le peintre ne peuvent l'exprimer.

Puis vient l'interprétation de Silvia MATTIACCI à travers deux commentaires. Le premier⁷² est centré sur l'ambiguïté qu'Ausone entretient autour de la jeune Suève ; le thème de la dualité serait, de la part d'Ausone, pure stratégie. Le statut même de Bissula est double : prisonnière de guerre libérée dès sa capture, c'est elle qui règne sur le cœur de son maître. En réalité, c'est la langue latine, élément fondamental de l'identité, qui est au cœur de la transformation. S. Mattiacci souligne que les poèmes dédiés à Bissula, dans la lignée de l'épigramme, relèvent aussi de la poésie amoureuse : l'ensemble des poèmes serait une sorte de transposition littéraire de la relation entre Bissula et son maître. Dans un autre article⁷³, S. Mattiacci reprend un point déjà abordé : Ausone considère ses poèmes comme un mince feuillet de vers sans recherche, apparentés à un genre mineur rattaché à la fois de l'épigramme, de la comédie et de la satire. Elle évoque brièvement le sort « privilégié » de la jeune fille qui s'est rapidement inversé puis magnifié par l'apprentissage de la langue latine. Dans cet article, elle s'attarde sur la beauté exceptionnelle de la jeune Barbare aux cheveux blonds : une blondeur évoquant celle des dieux et une beauté surnaturelle qui défie le pinceau du peintre. Elle penche pour l'hypothèse d'une poésie amoureuse caractérisée par la sublimation de l'érôs et l'idéalisation de la femme aimée.

Plus récemment, Marc THOMALLA⁷⁴ aborde la question des relations entre Ausone et Bissula sous un angle différent. Il oriente les poèmes vers une analyse psychologique et en arrive à une double conclusion ; tout d'abord les poèmes dédiés à Bissula renvoient aux expériences empreintes d'érotisme qu'aurait eues Ausone. Bissula incarnerait une sorte d'« alter ego » du poète, affecté d'une surprenante « double identité celtico-romaine ». Thomalla se fonde sur le fait que la jeune fille, présentée à la manière d'une apparition dans les rêves, pourrait symboliser la part inconsciente de la psyché du poète, comme le reflet de sa double identité.

Les quelques interprétations examinées sont toutes défendables, s'attachent à différents aspects des relations entre Ausone et Bissula sans avoir un réel pouvoir de conviction : la fascination du poète pour sa muse est inexplicable.

Les vers dédiés par Ausone à la jeune Germaine ont inspiré en 1884 à l'auteur allemand Félix Dahn un roman intitulé *Bissula*. Les protagonistes sont construits à partir de deux personnages historiques, le poète Ausone, alors préfet du prétoire des Gaules, et Bissula,

⁷¹ G.SCAFOGLIO, *Ausone et sa petite élève. L'idée de l'intégration culturelle dans la Bissula*. Ausone en 2015 : bilan et nouvelles perspectives. Ed. E.Wolff, Paris 2018 p. 217-226.

⁷² S. MATTIACCI, *Bissula ambigua puella*. Ausone en 2015 : bilan et nouvelles perspectives, p. 195-215.

⁷³ S.MATTIACCI, *La bellezza naturale di Bissula tra elegia e convenzioni efrastiche*, in *Studi italiani di Filologia classica*, 2019 p. 85-104.

⁷⁴ M. THOMALLA, *Ausone et Bissula : les influences de l'héritage affectif du vieux poète bordelais sur sa relation avec la jeune Suève*, in *Ausone en 2015 : bilan et nouvelles perspectives*. Ed.E.Wolff, Paris, 2018, p. 227-245.

une jeune Suève. Au début du roman, Bissula n'est pas la prisonnière de guerre donnée à Ausone et aussitôt affranchie. Elle est une fille libre : Ausone s'est joint à l'expédition pour la revoir. Elle devient l'esclave du tribun Saturninus quand celui-ci la sauve in extremis au moment où Herculanus, le neveu d'Ausone voulait l'assassiner. Puis les rebondissements s'enchaînent dans le camp romain où s'affrontent Romains et Alamans. Nous sommes dans le registre du roman de cape et d'épée. Le roman commence sur les bords du lacus Venetus en 378, date de la dernière expédition romaine outre-Rhin. Les repères historiques portant sur les lieux, la civilisation gallo-romaine, la législation sont précis mais ne constituent pas un fil conducteur qui nous permette de situer le roman de Félix Dahn dans la tradition du roman antiquisant. L'héroïne de Félix Dahn n'a pas vraiment de points communs avec la muse qui fascina le poète Ausone au point de lui inspirer de magnifiques vers. Les protagonistes, inspirés par l'histoire, relèvent du roman de cape et d'épée, mais manquent d'envergure, de grandeur peut-être. Ils n'ont pas survécu à la mort de l'auteur allemand et n'ont fait rêver, comme bien des romans populaires, qu'une seule génération de lecteurs, sans passer à la postérité.

Bibliographie

Etudes générales sur Ausone et son temps

« Ausone, rhéteur, orateur et poète », dans *Histoire littéraire de la France par des religieux bénédictins de la Congrégation de Saint-Maur*, tome I, partie II, Paris, Victor Palmé, 1865, p.281-318.

P. Brown, dans *Histoire de la vie privée*, tome I « De l'Empire romain à l'an mil », 2^{ème} partie, *Antiquité tardive*, Paris, 1985, p. 219-231.

M.-F. Baslez (dir.), *Chrétiens persécuteurs*, Paris, Albin Michel, 2014.

Ph. Bruggisser, *Symmaque ou le rituel épistolaire de l'amitié littéraire. Recherches sur le premier livre de la correspondance*, Fribourg (Ch), Editions universitaires, 1993.

F. E. Consolino, « Metri, temi e forme letterarie nella poesia di Ausonio », in F. E. Consolino (éd.), *Forme letterarie nella produzione latina di IV-V secolo*, Roma, Herder, 2003, p. 147-194.

A. Coskun, *Die 'gens Ausoniana' an der Macht : Untersuchungen zu Decimus Magnus Ausonius und seiner Familie*, Oxford, Unit for Prosopographical Research, 2002.

A. Delachaux, *La latinité d'Ausone. Etude lexicographique et grammaticale*, Thèse Université de Lausanne, Neuchâtel, 1909.

E. Di Lorenzo, *Ausonio. Saggio su alcune componenti stilistiche*, Napoli, Loffredo, 1981.

R. Etienne, « Ausone ou les ambitions d'un notable aquitain », in R. Etienne, S. Preste, L. Desgraves (éd.), *Ausone, humaniste aquitain*, Bordeaux, Société des bibliophiles de Guyenne, 1986, p. 1-90 (repris dans *En passant par l'Aquitaine : recueil d'articles de Robert Etienne*, Talence, Fédération historique du Sud-Ouest, 1995, p. 421-495).

P. Galand-Hallyn, *Le reflet des fleurs : description et métalangage poétique d'Homère à la Renaissance*, Genève, Droz, 2015.

B. Goldlust, « Le statut de la culture grecque dans la poésie d'Ausone », *Latomus*, 69, 2010, p. 129-149.

R. A. Kaster, *Guardians of Language : the Grammarian and Society in Late Antiquity*, Berkeley, University of California Press, 1988.

W-L. Liebermann, « Ausone (D. Magnus Ausonius) », in R. Herzog et P.L. Schmidt (éd.), *Restauration et Renouveau (284-374)*, Nouvelle histoire de la littérature latine, vol. V (éd. fr. sous la direction de G. Nauroy ; 1^{ère} éd. 1989), Turnhout, Brepols, 1993, p. 306-352.

R. A. Markus, *Au risque du christianisme : l'émergence du modèle chrétien (IV^{ème}-VI^{ème} siècle)*, traduit de l'anglais et présenté par Damien Kempf, Lyon, Presses universitaires de Lyon, 2012.

G. Scafoglio, « La poesia come colloquio : il caso di Ausonio », in B. Bonhomme, A. Cerbo et J. Rieu (éd.), *La poésie comme entretien / La poesia come colloquio*, Paris, L' Harmattan, 2018, p. 19-44.

G. Scafoglio, « Il *lusus* come strategia pedagogica nella poesia di Ausonio », in V. Dasen et M. Vespa (dir.), *Bons ou mauvais jeux ? Pratiques ludiques et sociabilité – Pallas*, 114, 2020, p. 43-67.

H. Sivan, *Ausonius of Bordeaux : Genesis of a Gallic Aristocracy*, London, Routledge, 1993.

E. Wolff (éd.), *Ausone en 2015 : bilan et nouvelles perspectives*, Bordeaux, Ausonius Editions, 2018.

E. Wolff (éd.), *La réception d'Ausone dans les littératures européennes*, Bordeaux, Ausonius Editions, 2019.

Principales éditions critiques des œuvres d'Ausone

C. Schenkl, *D. Magni Ausonii opuscula*, Berolini, Weidmann, 1883.

R. Periper, *Decimi Magni Ausonii Burdigalensis opuscula*, Lipsiae, Teubner, 1886.

H. G. Evelyn White, *Ausonius*, vol. I-II, Cambridge Mass, Harvard University Press, 1921.

A. Pastorino, *Opere di Decimo Magno Ausonio*, Torino, UTET, 1971.

M. von Albrecht, *Römische Poesie*, Texte und Interpretationen, Heidelberg, 1977, p. 129-131.

S. Prete, *Ausonius, Opuscula*, Lipsiae, Teubner, 1978.

R.H.P. Green, *The Works of Ausonius*, Oxford, Clarendon Press, 1991.

R.H.P. Green, *Decimi Magni Ausonii opera*, Oxford, Oxford University Press, 1999.

P. Dräger, *Decimus Magnus Ausonius, Sämtliche Werke*, Band 2, *Trierer Werke*, Trier, Kliomedien, 2011 ; Band 1, (*Auto-*)*biographische Werke*, Trier, Kliomedien, 2012 ; Band 3, *Spätwerke aus Bordeaux*, Trier, Kliomedien, 2015.

Principales traductions des œuvres d'Ausone

A. Alvar Ezquerro, *Decimo Magno Ausonio, Obras*, Madrid, Editorial Grados, 2 vol., 1990.

B. Combeaud, *D. M. Ausonii Burdigalensis opuscula omnia / Ausone de Bordeaux, Œuvres complètes*, Bordeaux, Mollat, 2010.

P. Dräger, *D. Magnus Ausonius, Mosella, Bissula, Briefwechsel mit Paulinus Nolanus*, Düsseldorf, Artemis & Winkler, 2002.

P. Dräger, *Decimus Magnus Ausonius, Sämtliche Werke*, Trier, Kliomedia, 3 vol., 2011-2015, t. 1 (*Epigrammes*) et 2 (*Bissula*).

C. Evelyn White, *Ausonius*, London, Heinemann-New York, Putnam's sons, 1919-1921, 2 vol. (nombreuses rééditions).

R.P.H. Green, *The Works of Ausonius*, Oxford, Clarendon Press, 1991.

H.-Chr. Günther, *Zwei Liebesgedichte vom Ausgang der lateinischen Antike*, Nordhausen, Verlag Traugott Bautz, 2017.

M. Jasinski, *Ausone, Œuvres en vers et en prose*, Paris, Garnier, 2 vol., 1934-1935.

A. Pastorino, *Opere di Decimo Magno Ausonio*, Torino, UTET, 1971.

Ch. Verrier, *Les Epigrammes d'Ausone*, Paris, Sansot, 1905.

Etudes sur la *Bissula*

F. Della Corte, « *Bissula* », *Romanobarbarica*, 2, 1977, p. 17-25.

P. Dräger, « *Bissula-Eliza-Lolita, Priap als Sprachlehrer* », *Göttinger Forum für Altertumswissenschaft*, 4, 2001, p. 187-219.

H. Heinen, « Die 'Bissula' des Ausonius oder die Kunst der Romanisierung », dans M. Weinmann-Walser (éd.), *Historische Interpretationen. Gerold Walser zum 75. Geburtstag dargebracht von Freunden, Kollegen und Schülern*, Steiner, Stuttgart, 1995, p. 81-96.

S. Mattiacci, « Le prefazioni della *Bissula* di Ausonio : nuove strategie difensive per una raccolta di versi leggeri (ed erotici) », in J. Martos et R. Moreno Soldevila (éd.), *La tradición erótica en la poesía latina tardía*, Nordhausen, Traugott Bautz, 2017, p. 37-60.

S. Mattiacci, « *Bissula ambigua puella* », in E. Wolff (éd.), 2018, p. 195-215.

S. Mattiacci, « La bellezza naturale di Bissula tra elegia e convenzioni ecfrastiche », *Studi Italiani di Filologia Classica*, 112, 2019, p. 85-104.

J. Pucci, « Ausonius on the Lyre : *De Bissula* and the Traditions of Latin Lyric », in J. Pucci, S. Mc Gill (éd.), *Classics Renewed : Reception and Innovation in the Latin Poetry of Late Antiquity*, Heidelberg, 2016, p. 111-131.

G. Scafoglio, « Ausone et sa petite élève. L'idée de l'intégration culturelle dans la *Bissula* », in E. Wolff (éd.), 2018, p. 217-226.

H. Szelest, « Die Sammlung *Bissula* des Ausonius », *Eos*, 76, 1988, p. 81-86.

M. Thomalla, « Ausone et Bissula : les influences de l'héritage affectif du vieux poète bordelais sur sa relation avec la jeune Suève », in E. Wolff (éd.), 2018, p. 227-245.

Editions et / ou traductions d'autres auteurs latins

Catulle, *Poésies*, texte établi et traduit par G. Lafaye, Les Belles Lettres, Paris, 1932.

Horace, *Satires*, texte établi et traduit par F. Villeneuve, Les Belles Lettres, Paris, 1969.

Juvénal, *Satires*, texte établi et traduit par P. de Labriolle et F. Villeneuve, Les Belles Lettres, Paris, 1967.

Lucrèce, *De Natura rerum*, traduction d'A. Ernout, revue par C. Rambaux, Les Belles Lettres, Paris, 2002.

Martial, *Epigrammes*, texte édité et traduit par H. J. Izaac, Les Belles Lettres, Paris, 1930-1934, réédité en 1969-1973.

Ovide, *Métamorphoses*, texte établi et traduit par G. Lafaye, Les Belles Lettres, Paris, 1972.

Plaute, *Mercator, Poenulus*, texte établi et traduit par A. Ernout, Les Belles Lettres, Paris, 1970.

Tacite, *La Germanie*, texte établi et traduit par J. Perret, Les Belles Lettres, Paris, 1949.

Térence, *Phormio*, texte établi et traduit par J. Marouzeau, Les Belles Lettres, Paris, 1947.

Virgile, *Enéide*, texte établi par R. Durand et traduit par A. Bellessort, Les Belles Lettres, Paris, 1967.

Editions des œuvres de Félix Dahn

Félix Dahn, *Bissula. Kleine Romane aus der Völkerwanderung* (a. 378 n. Chr.), Band 2. Breitkopf und Härtel, Leipzig, 1884.

Félix Dahn, *Ein Kampf um Rom. Historiker Roman*, Breitkopf und Härtel, Leipzig, 1894

Félix Dahn, *Gesammelte Werke*, Breitkopf und Härtel, Leipzig, 1912.

Félix Dahn, *Kleine Romane aus der Völkerwanderung*, 13-bändige Serie, Projekt Gutenberg- D E, 1882-1901.

Félix Dahn, *Bissula. Historische Romane aus der Völkerwanderung*, Band 2. Verlag Projekt Gutenberg- D E, 2016.

Etudes sur Félix Dahn et son œuvre

M.-F. Caumont, *Une étape dans la fortune de la ‘ Bissula ‘ d’Ausone dans la littérature contemporaine : le roman de Félix Dahn*, in E. Wolff (sous la direction de) *La réception d’Ausone dans les littératures européennes*, Bordeaux, Ausonius Editions, 2019, p. 335-342.

M. Gravina, « Dahn, Julius Sophus Felix », in *Enciclopedia Italiana*, vol. XII, Istituto Treccani, Roma, 1931.

W. Killy, « Dahn, Felix », in *Deutsche Biographische Enzyklopädie*, vol. II, Saur, München, 1999, p. 430.

F. Martini, « Felix Dahn », in *Neue Deutsche Biographie*, vol. III, Duncker und Humblot, Berlin, 1957, p. 482-484.

J. P. Reemtsma, *Untergang. Eine Fußnote zu Felix Dahns « Kampf um Rom »*. In *Rechtgeschichte* 5, 2004, 76-106.

M. J. Safford, *A captive of the Roman Eagles* by Felix Dahn, translated by Mary J. Safford, published Sept. 13, 1902.

H. Uecker, A. Hruska, « Dahn, Felix » in *Reallexikon der Germanischen Altertumskunde*, vol. V, De Gruyter, Berlin – New York, 1984, p. 179-185.

Annexe :

Une étape dans la fortune de la *Bissula* d'Ausone dans la littérature contemporaine : le roman de Félix Dahn

par Marie-Françoise Caumont

Les vers inspirés par *Bissula*⁷⁵ occupent dans l'œuvre d'Ausone une place particulière, pour plusieurs raisons. Cette pièce tout d'abord, composée certainement entre 369 et 371, n'est pas une récréation poétique et n'appartient à aucune série⁷⁶. Ausone n'avait pas le projet de publier ces vers. Dans une lettre à son ami, le poète Axius Paulus, il déclare en effet qu'il lui abandonne, de mauvaise grâce (*pervincis tandem*) des vers dont il ne se sent pas très fier (*verecundiae meae*), dont il aurait même à rougir (*intra me erubesco*)⁷⁷. Fausse modestie de sa part, peut-être : Ausone se défend d'écrire dans le registre qui lui est habituel : ce n'est qu'un feuillet sans prétentions (*carminis inculti tenuem... libellum*)⁷⁸, ce n'est pas un poème digne de ce nom. L'inspiratrice de ses *poematia rudia*, *Bissula*, est une jeune fille originaire d'une région avoisinant les sources du Danube, qu'Ausone a reçue comme butin de guerre, puis affranchie (*capta manu, sed missa manu*)⁷⁹. Sous le charme de la jeune Suève, le poète célèbre avec exaltation celle qui a illuminé ses vieux jours : *delicium, blanditiae, ludus, amor, voluptas*⁸⁰. L'expression de la passion, des émotions, des états d'âme du poète peuvent

* Cette contribution fait partie du travail que je réalise dans le cadre du doctorat de recherche à l'Université Côte d'Azur / CEPAM UMR 7264, sous la direction de M. Giampiero Scafoglio. Je remercie vivement M. Étienne Wolff de m'avoir invitée au colloque et surtout M. Scafoglio pour ses encouragements et son aide constante et précieuse.

⁷⁵ Édition de référence : Green 1999, 143-145. Commentaires : Green 1991, 130-132, 514-518 ; Dräger 2011, 117-123, 425-440.

⁷⁶ Pour une interprétation de l'œuvre cf. Scafoglio 2018.

⁷⁷ Cf. la lettre introductive *Ausonio Paulo suo s.d.* (Green 1991, 143).

⁷⁸ Cf. le poème 2 Green, v. 1.

⁷⁹ Cf. le poème 3 Green, v. 3.

⁸⁰ Cf. le poème 4 Green, v. 1.

surprendre chez cet homme qui passe pour n'éprouver que des sentiments modérés. Une poésie personnelle, certes, mais conventionnelle aussi ; la beauté de la jeune Barbare rayonne, elle fascine, jusqu'à son nom qui enchante l'oreille du poète⁸¹. Elle défie le pinceau du peintre : *Bissula nec ceris nec fuco imitabilis ullo*⁸².

Cependant Bissula n'a pas été seulement la muse d'Ausone : elle a aussi inspiré l'écrivain Felix Dahn. *Bissula* est le titre d'un roman écrit par Dahn en 1884. L'auteur⁸³, d'origine allemande, né à Hambourg en 1834 dans une famille de comédiens, est connu comme professeur de droit, écrivain, poète et historien. Il étudie le droit et la philosophie à Munich, devient professeur de droit à Wurtzbourg en Bavière, puis à Königsberg en Prusse orientale et à Breslau en Pologne où il finira sa vie en 1912. Il s'est livré à d'importantes recherches historiques sur les rois germaniques, sur l'Antiquité tardive et la période des invasions barbares ; ce sont principalement ses travaux de recherche qui lui ont valu sa notoriété. Il a écrit et publié des poèmes dans un grand journal allemand, *die Gartenlaube*, et a intégré le Cercle des poètes munichois, *die Krokodile*, sous la direction du poète Emanuel Geibel.

Felix Dahn a été influencé, très jeune, par le rêve de l'unité allemande, par le sentiment national qui a pris forme, au début, dans les milieux littéraires⁸⁴. Sur le plan politique, il a été membre de l'*Alldeutscher Verband*, la ligue pangermaniste. Nous verrons combien le roman intitulé *Bissula* développe une réflexion sur le nationalisme.

Mais c'est dans le genre romanesque que Félix Dahn s'est surtout illustré. Il a écrit et publié une série d'ouvrages sur les légendes et récits mythologiques germaniques, puis des romans historiques dont le plus célèbre, *Ein Kampf um Rom* ("un combat autour de Rome"), a inspiré un film qui a eu du succès au cinéma. On lui doit des séries d'ouvrages qui ont largement occupé la seconde moitié de sa vie : *die Könige der Germanen* ("les rois des Germains") ; *Historische Romane aus der Völkerwanderung* ("romans historiques sur les migrations des peuples"), à savoir une série de treize volumes dont le deuxième, intitulé *Bissula*, paru en 1884, met en lumière la figure de la jeune prisonnière de guerre suève qu'Ausone, alors préfet du prétoire des Gaules, a obtenue comme butin ; *Die Urgeschichte der germanischen und romanischen Völker* ("l'histoire ancienne des peuples germaniques et romains") en quatre volumes ; *Schlacht im Teutoburger Wald* ("la bataille de Teutobourg").

⁸¹ Cf. le poème 4 Green, v. 3-4 : *nomen... horridulum... domino venustum*.

⁸² Cf. le poème 5 Green, v. 1.

⁸³ Pour un profil de Felix Dahn cf. Frech 1996, 685-698.

⁸⁴ Cf. Neuhaus 2002, 230-243.

Félix Dahn est passé à la postérité ; quelques rues, notamment à Vienne et à Munich, portent son nom. Il est considéré comme un des auteurs les plus prolifiques de son temps.

L'ouvrage consacré à Bissula⁸⁵, divisé en trois livres à la manière d'un triptyque, est un roman historique écrit dans la tradition du XIX^e siècle. Le livre I, divisé en quinze chapitres et intitulé *die Freie* ("la fille libre"), indique le statut initial de l'héroïne. Le livre III, divisé également en quinze chapitres, *die Freigelassene* ("l'affranchie"), en est le symétrique et constitue le dénouement ; ils encadrent le panneau central de trente chapitres, *die Sklavin* ("l'esclave").

L'action se situe au bord du lac de Constance, le *Venetus lacus* des Romains qui bénéficie d'une situation particulière : la rive nord est occupée par les Alamans, et sur la rive sud sont postées des légions romaines. C'est une zone de marécages et de forêt dense, stratégiquement intéressante pour les Alamans qui l'occupent. Ces conditions géographiques vont compliquer la tâche des Romains stationnés à *Arbor felix*, aujourd'hui Arbon, sur la rive sud ; ceux-ci voulaient, au cours d'une ultime expédition – ils étaient sûrs de remporter la victoire – en finir une fois pour toutes avec les Germains. Après la capture de Bissula, la scène se déroule surtout dans le camp romain qui sera le théâtre d'affrontements entre Adalo, l'Alaman qui veut sauver Bissula, et Ausone son maître, selon les droits de la guerre.

Nous sommes, quand débute le roman, en 378 : Felix Dahn date lui-même *die kleine Geschichte von der kleinen Bissula*, "la petite histoire de la petite Bissula". Les tribus alamanes qui vivent au bord du lac de Constance sont menacées par l'expédition romaine qui se prépare à donner l'assaut au *Weihberg*, le Mont sacré, une hauteur sur laquelle la plupart des Alamans cherchent à se retrancher. Une parenthèse entraîne ensuite le lecteur dix ans en arrière : Ausone évoque avec émotion l'année 368 où il est tombé sous le charme d'une pétillante fillette d'une douzaine d'années qui venait livrer à *Arbor felix* les poissons pêchés par un des siens. Ausone voulait, l'expédition terminée, l'emmener à *Burdigala* et l'adopter ; mais Bissula, terrifiée à l'idée de quitter les siens, avait brutalement refusé. C'est le désir de la revoir qui, de son propre aveu, l'a poussé à entreprendre l'expédition de 378, alors qu'il est déjà un homme âgé.

⁸⁵ Cf. F. Dahn, *Bissula. Historischer Roman aus der Völkerwanderung (a. 378 n. Chr.)*, vol. I-III, Leipzig, 1882-1901. Je tire les citations de la récente réimpression : Dahn 2016. Il n'y a pas de traduction en langue française. Je vais réaliser la première traduction française dans la cadre de mon projet de doctorat. Les traductions des passages du roman que je cite dans cet article sont miennes.

Les deux protagonistes sont entourés de personnages secondaires qui jouent, néanmoins, un rôle important : du côté suève, Waldrun, la grand-mère de Bissula, Suomar, son oncle et tuteur, Zercho, le serviteur iazyge qui lui est dévoué corps et âme, et surtout Adalo, un jeune noble alaman, son ami d'enfance qui la demandera en mariage. Adalo a une double fonction : amoureux de Bissula, il se pose en rival d'Ausone, et partisan du *Völkerbund* (l'alliance des peuples), il s'inscrit dans le mouvement nationaliste. Du côté romain, Ausone, préfet du prétoire des Gaules, chef de l'expédition, est assisté du tribun Saturninus, un Illyrien, un homme de guerre d'une grande droiture, doté d'un discernement et d'un sens des réalités qui font parfois défaut à Ausone. Plus encore, Saturninus apparaît comme une sorte de *deus ex machina* qui arrachera in extremis Bissula au griffes d'Herculanus, le propre neveu d'Ausone, intéressé avant tout – il est l'unique héritier de son oncle – et offrira la belle Suève, sa captive, à Ausone qui n'a aucun droit sur elle, afin que ce dernier puisse lui adresser une demande en mariage officielle. Herculanus fait figure d'opposant : il sera une menace continuelle pour Bissula tout au long du roman.

D'autres personnages du roman ancrent la fiction dans le contexte politique des années 1880 en Allemagne. Felix Dahn était membre de l'*Alldeutscher Verband* (la ligue pangermanique), séduit par l'idée d'une large union de tous les peuples d'origine germanique. Cette idée apparaît nettement dès le début du roman. Dans le livre I, Saturninus fait à Ausone un compte-rendu de l'expédition contre les Alamans : elle n'a pas eu lieu, faute d'opposants, car les Romains ont trouvé la région étrangement désertée par ses occupants. Les Romains sont contrariés, frustrés de n'avoir pas eu à combattre, intrigués toutefois de constater que les Barbares sont là mais se cachent. Ausone s'enquiert de la manière dont les Barbares sont gouvernés, une façon pour Felix Dahn d'évoquer l'union des cantons alaman contre Rome, l'ennemi commun. Un personnage pittoresque, Hariowald, le *Gaugraf*, ("le duc") du Linzgau, fervent partisan de l'union, est la figure emblématique du *Völkerbund* ; il rappelle que le fait de s'associer n'est pas une chose nouvelle : le *Gesammt-Männer* (*alle für einen und einer für alle* : "tous pour un et un pour tous") se pratique depuis des siècles. L'alliance est la seule garantie de la victoire. Le vieil Hariowald, le chef suprême qui fait sourire Ausone, le théoricien de l'union, est conscient du fait que l'ardeur au combat réside dans le bras des jeunes générations, dont le noble Adalo, le champion des Alamans, est l'incarnation. À Hariowald, Félix Dahn oppose Ebarbold, un *Gaukönig* ("roi local") qui redoute les Romains et, hostile à toute évolution, ne jure que par le pacte scellé une fois pour toutes avec ses ancêtres. Sa politique est celle du chacun pour soi, *Gau für Gau* ("chaque pays pour son pays"), *Sippe für Sippe* ("chaque tribu pour sa tribu"), ce que ses ancêtres mettaient un point

d'honneur à respecter. Il voit dans l'unité une nuisance, l'assujettissement de tous. Pour cette raison, Hariowald lui refusera l'ambassade qu'il demande auprès d'Ausone et la confiera à Adalo. Celui-ci occupera un rôle de premier plan auprès des protagonistes, Ausone et Bissula, à la fois personnages historiques et personnages du roman.

Sur l'aspect physique de Bissula, Ausone nous dit peu de choses : elle a le type germain, les cheveux clairs et les yeux bleus : *Germana maneret / ut facies, oculos caerulea, flava comas*⁸⁶ ; ce sont les traits cités presque mot pour mot par Tacite dans la *Germanie* : *caerulei oculi, rutilae comae*⁸⁷. Félix Dahn fera souvent allusion à ses yeux bleus. Il donne, en plus, des indications vestimentaires précises : *Son vêtement de lin blanc, gansé de rouge cerise, avec une ceinture de la même couleur, large comme la main, lui laissait le cou et les bras découverts*⁸⁸, précisions empruntées à Tacite. On peut noter une particularité de la coiffure suève : la chevelure est relevée en touffe au sommet de la tête, ainsi que le mentionne Tacite : *apud Suebos... horrentem capillum retorquent ac saepe in ipso vertice religant*⁸⁹.

Félix Dahn insiste sur le point suivant : Bissula est d'une beauté étrange qui fascine tous les Romains ; Ausone, le premier, tombe sous son charme, mais aussi tous les Romains du camp où elle est emmenée après sa capture : *Tous les hommes dans le camp étaient en extase, avec une admiration non dissimulée, devant la fillette nimbée d'un charme étrange*⁹⁰.

Quant au portrait moral de Bissula, Félix Dahn l'a construit de toutes pièces car le poème d'Ausone ne nous en dit rien. Dans le roman, Bissula apparaît surtout à deux moments espacés de dix ans, construits de manière symétrique. Les aspects dominants se recourent ; on est frappé par la spontanéité et le tempérament passionné de cette fille. Elle est emportée, indomptable, parfois agressive, farouchement indépendante : elle ne veut rien devoir à personne. Le lecteur la découvre au début du roman, au moment où l'invasion romaine est imminente : Adalo, un jeune noble alaman, chef de tribu, – il aura un rôle déterminant à la fin – l'engage vivement à se réfugier avec sa grand-mère Waldrun sur le Mont sacré. Bissula refuse tout net : les marais sont une cachette plus sûre ; du reste, elle n'a d'ordres à recevoir de personne.

⁸⁶ Cf. le poème 3 Green, v. 9-10.

⁸⁷ Cf. Tacite, *Germanie*, 4.

⁸⁸ Cf. Dahn 2016, 23.

⁸⁹ Cf. Tacite, *Germanie*, 38.

⁹⁰ Cf. Dahn 2016, 80.

“Eh bien j’y vais seule dans les marais ! Pardon... mais ce n’est pas toi, c’est Suomar mon tuteur. Est-ce qu’il a donné des ordres ?”

“C’est seulement un conseil”, répond Adalo.

“Alors je fais ce que je veux ! Un conseil, on peut le suivre ou n’en tenir aucun compte”⁹¹.

Adalo lui offre sa protection et la demande en mariage : Bissula, ivre de colère, lui opposera un refus fracassant.

Dans la structure du roman, on remarque que les demandes en mariage – il y en aura quatre en tout – constituent des axes autour desquels s’articulent les différentes péripéties. Les allusions au mariage entre Adalo et Bissula se situent, l’une au début, l’autre à la fin du roman, et encadrent les deux demandes, très officielles, d’Ausone. Au début du roman, c’est Adalo qui demande la main de Bissula. A la fin, à la dernière page, les rôles sont inversés : par reconnaissance pour ce qu’il a entrepris pour la sauver, Bissula s’offre à Adalo pour le soigner, le servir, être sa propriété. Pour la première fois, Bissula s’adresse à Adalo sans colère, au risque de surprendre le lecteur, mais en réalité elle n’a pas changé.

“Adalo, c’est Bissula, la petite, la rousse, la cruelle, la méchante. Je sais ce que tu as voulu faire pour Bissula, ce que tu as demandé. C’était malgré tout méchant de ta part. Cependant accepte-moi. Je veux le restant de ma vie faire ce que bon te semble, t’obéir aveuglément, être, auprès de toi, ta propriété”⁹².

Ce sont ses dernières paroles. Mais il ne faut pas prendre le terme de propriété à la lettre : elle a été la propriété de Saturninus, *capta manu* selon les droits de la guerre. Celui-ci l’a offerte à Ausone afin qu’il puisse adresser sa demande en mariage à une fille libre et non à une affranchie, ce que la législation romaine ne permet pas. A la fin du roman, Adalo et Bissula sont quittes : il y a eu, entre le chef alaman et la Suève rebelle un échange de bons procédés. Bissula n’offre pas sa soumission au jeune chef alaman, elle a refusé la demande en mariage du notable romain pour rejoindre ceux de son camp. On avait déjà remarqué, au milieu du

⁹¹ Cf. Dahn 2016, 27.

⁹² Cf. Dahn 2016, 220.

roman, l'élan patriotique spontané de la jeune captive : quand Herculanus, le neveu d'Ausone, boit à la défaite des Alamans, Bissula réagit violemment.

*Dans la langue de son peuple, elle cria : “Malheur aux Vénètes... vengeance aux Romains ! Que ce sol tout entier soit consacré à Wotan par les siens et les fils de la victoire, et en particulier par nous les Alamans ! Ah ! Merci à toi, merci à toi, Adalo !”*⁹³

Il est clair que Bissula incarne, sous la plume de Félix Dahn, une figure du nationalisme. Ausone proposera à Bissula, à deux reprises, de l'épouser ; ces demandes, encadrées par les entrevues entre le chef alaman et la jeune Suève, occupent la partie centrale du roman.

Le personnage d'Ausone qui dirige l'expédition en 378, au début du récit, est alors préfet du prétoire des Gaules. Son ami le tribun Saturninus, qui voit en lui l'homme de la paix et des Muses, lui demande ce qui l'amène, à son âge, dans un endroit si peu hospitalier, une zone de marécages et de forêts : c'est un souvenir, avoue Ausone, qui le ramène en ces lieux. Il aurait rencontré, dix ans auparavant, en 368, Bissula, une fillette barbare de douze ans environ, qui traversait le lac pour venir livrer aux Romains les poissons pêchés par son oncle. Ausone est séduit par son charme, son esprit pétillant, jusqu'à son bavardage mi-latin et mi-barbare : des liens d'amitié s'établissent entre le poète romain et la fillette suève.

*“Nous devînmes les meilleurs amis. Je lui offrais des semences de fruits précieux de Gaule et de fleurs de la Garonne pour son petit potager. Mais elle, elle me racontait d'étranges petites histoires de sylvains et de faunes des forêts, de nymphes du lac et des sources du pays, et de géants de l'autre côté de la montagne”*⁹⁴.

À son tour, Ausone lui décrit la superbe Aquitaine, sa patrie, ses magnifiques demeures et la vie merveilleuse qu'il mène à *Burdigala*. Enthousiasmée, Bissula s'écrie : *“Oh petit père, j'aimerais bien voir cela aussi. Juste une journée”*. Une idée soudaine traverse l'esprit d'Ausone : *“Eh bien viens donc ma petite fille ! Mais pas pour un seul jour, pour toujours. Si ton tuteur y consent, je t'adopte et t'emmène avec moi à Burdigala : pour moi tu seras une Romaine !”*⁹⁵. Effrayée à l'idée de quitter les siens, Bissula s'enfuit. Ausone ne cessera plus

⁹³ Cf. Dahn 2016, 93.

⁹⁴ Cf. Dahn 2016, 40.

⁹⁵ Cf. Dahn 2016, 41.

de penser à cette fillette. Dans un rêve qui se révélera prémonitoire, Ausone voit Bissula en grand danger l'appeler à son secours. Il avoue à Saturninus que c'est pour tenter de revoir cette enfant qu'il a demandé à l'empereur le droit de se joindre à l'expédition, au cours de laquelle Bissula sera faite prisonnière par le tribun Saturninus. Emmenée dans le camp romain, Bissula est surveillée étroitement, car Saturninus connaît les intentions criminelles d'Herculanus, le neveu d'Ausone. Elle peut passer la journée dans la tente d'Ausone en qui elle a une totale confiance, persuadée que, quoi qu'il arrive, le poète lui assurera une protection paternelle.

Mais elle ne sait pas que le regard d'Ausone sur elle a changé. Ausone tenait un journal dans lequel il consignait le récit d'événements quotidiens, ses pensées intimes, et de petits poèmes. Il envoyait chaque trimestre à son vieil ami Axius Paulus les pages de son journal sous forme de lettres, dont il attendait, en réponse, les notes en marge. Felix Dahn lui fera écrire quatre lettres où il sera surtout question de sa passion pour la ravissante Barbare : il s'appuie sur la lettre d'Ausone à Paulus et la *praefatio* des vers consacrés à Bissula, mais aussi sur les autres poèmes du recueil. Le poète a retrouvé son inspiration, pour son plus grand bonheur, et Bissula est sa muse. Il écrit à Paulus :

*La muse qui m'a si longtemps fui est revenue sous les traits de cette jeune fille suève,
sous l'aspect d'une métamorphose plus belle qu'Ovide ne l'aurait imaginée. Les vers
coulent continuellement. Ecoute un peu !*

*Bissula pare la nature de son charme que le meilleur peintre
s'efforce en vain de reproduire. Les autres filles,*

il peut les apprécier à leur juste valeur quand il utilise vermillon et céruse.

*Pourtant cette harmonie de couleurs est insaisissable pour l'artiste : à moins
qu'il ne la peigne avec l'éclat des lys, qui se confond avec celui des roses⁹⁶.*

Mais sous la plume de Felix Dahn, le poète est aussi la proie d'une passion qu'il ne peut pas contrôler. Bissula a grandi : elle n'est plus une fillette, elle est devenue une femme qui trouble de plus en plus le vieux poète.

⁹⁶ Cf. Dahn 2016, 83.

Je t'ai écrit hier au sujet de la ravissante enfant barbare. Une enfant ? Elle ne l'est plus. Comme elles sont fascinantes, ses tendres formes se développant harmonieusement !⁹⁷

Trois jours plus tard, dans la dernière lettre :

Dernièrement son bras potelé me frôlait – elles ont les bras entièrement nus, les Germaines – pourtant c'était excitant pour moi. Je ne peux pratiquement plus en douter, je... Il ne sert plus à rien de me voiler la face⁹⁸.

Ausone est un vieil homme qui souffre ; ses sentiments pour Bissula le dépassent, il est tenaillé par la jalousie : Adalo, le jeune noble alaman est un rival ; Saturninus, le tribun dans la force de l'âge, lui rappelle parfois que Bissula n'est pas sa propriété.

A partir de là, ce roman historique pourrait tourner au roman sentimental. Or l'habileté de Felix Dahn consiste à corriger le portrait d'Ausone avant que le lecteur ne puisse voir en lui un vieillard libidineux. Ausone, en toute lucidité, trouvera une solution honorable en proposant à la jeune esclave le mariage. Ausone est veuf, il peut se remarier. Les choses sont moins simples du côté de Bissula : même une fois affranchie, elle ne pourra épouser un homme de rang sénatorial, c'est contraire à la loi. Qu'à cela ne tienne ; Ausone demandera à l'empereur une dispense qu'il obtiendra sans nul doute. N'est-il pas préfet du prétoire des Gaules ? L'empereur ne l'a-t-il pas désigné comme consul pour l'année 379 ? Au début du roman on pouvait déjà remarquer qu'Ausone avait une haute idée de lui-même : il a derrière lui une carrière prestigieuse, il se considère comme un des plus grands poètes de son temps (on le voit agacé par les goûts littéraires du tribun, un homme peu cultivé). Pour lui il serait impensable que Bissula soit insensible à sa proposition. C'est pourtant ce qui se produira : Bissula refusera tout net. La deuxième demande se soldera par le même refus. Une nouvelle péripétie hâtera le dénouement : Bissula sauve la vie d'Ausone que son neveu s'apprêtait à empoisonner. Reconnaisant, il la laisse partir pour qu'elle retrouve les siens. Les deux protagonistes, séparés par un fossé culturel, sont à présent quittes. Par ce geste, ils sont mis sur un pied d'égalité. Ausone échappe à l'ambiguïté qui aurait pu lui porter ombrage et retrouve, au moment des adieux, toute sa grandeur.

⁹⁷ Cf. Dahn 2016, 82.

⁹⁸ Cf. Dahn 2016, 88.

La *Bissula* de Felix Dahn est une fiction, un roman historique, sans être pour autant une grande œuvre. Cependant, sous la plume de Felix Dahn le personnage-titre n'est plus une simple captive de guerre, affranchie et romanisée par le poète latin. Dahn nous la dépeint comme une figure du nationalisme montant dans ce petit roman qu'il a dédié *allen braven Schwäbinnen*, "à toutes les vaillantes Suèves".

Or, depuis quelques décennies, cette figure ne suscite plus l'intérêt des lecteurs allemands. Lors du centenaire de la mort de Felix Dahn, en 2012, on constate que les seuls ouvrages encore édités sont *Ein Kampf um Rom* et *Germanische Götter- und Heldensagen*. Mais la jeune Suève aux yeux bleus qui enchantait Ausone sur les rives glacées du *lacus Venetus* hante aujourd'hui encore l'imagination des latinistes.

Bibliographie

Dahn, F. (1882-1901): *Bissula. Historischer Roman aus der Völkerwanderung (a. 378 n. Chr.)*, vol. I-III, Leipzig.

Dahn, F. (2016): *Bissula. Kleine Romane aus der Völkerwanderung, Band 2* (réimpression de Dahn 1882-1901), éd. par Guth, K.-M., Berlin.

Dräger, P., éd. (2011): Decimus Magnus Ausonius, *Sämtliche Werke, Band 2 : Trierer Werke*, Trier.

Frech, K. (1996): "Felix Dahn. Die Verbreitung völkischen Gedankenguts durch den historischen Roman", in: Puschner, U., Schmitz, W. et Ulbricht, J. H., éd. (1996): *Handbuch zur „Völkischen Bewegung“ 1871-1918*, München-London-Paris, 685-698.

Green, R. P. H., éd. (1991): *The Works of Ausonius*, Oxford.

Green, R. P. H., éd. (1995) : *Decimi Magni Ausonii opera*, Oxford.

Neuhaus, S. (2002): *Literatur und nationale Einheit in Deutschland*, Tübingen.

Scafoglio, G. (2018) : “Ausone et sa petite élève. L’idée de l’intégration culturelle dans la *Bissula*”, in : Wolff, É., éd. (2018) : *Ausone en 2015 : bilan et perspectives*, Paris (sous presse).